

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.
DÉDIÉ
A MONSIEUR,
FRÈRE DU ROI.

*Opinionum commenta delectat dies, naturæ judicia confirmat,
CIC. De Nat. Deor.*



ET. 1786.

LXVIII.

PARIS,

Chez P. FR. DIDOT le jeune, Libraire-Imprimeur
de MONSIEUR, quai des Augustins.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUILLET 1786.

OBSERVATIONS
FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES
HÔPITAUX CIVILS.

N^o 7.

*Topographie de la ville & de l'hôpital
de Saint-Florentin ; par M. NIEL,
médecin de l'Hôtel-Dieu.*

SAINT-FLORENTIN est une petite ville
de Champagne, & du diocèse de Sens,
Aij

mais comprise dans la généralité de Paris, & éloignée de quarante lieues de la capitale. Saint-Florentin est placé à mi-côte dans une situation fort agréable. Au Nord-Ouest est une chaîne de montagnes fort étendues, & toutes plantées en vignes, qui fournissent un vin de médiocre qualité. Au midi coulent deux rivières, l'*Armanche* & l'*Armançon*, qui se réunissent au bas de la côte, & vont ensuite se jeter dans l'Ione, à quatre lieues de la ville. Les deux bords de cette dernière rivière sont également fertiles : d'un côté l'on voit une plaine fort étendue où l'on recueille une grande quantité de bled & de fourrage ; de l'autre est une prairie immense qui se prolonge jusqu'à sept ou huit lieues, & qui donne avec abondance un foin de bonne qualité.

L'air qu'on respire à Saint-Florentin est très-salubre, & les rues sont larges & propres. Il y a au milieu de la place une belle fontaine, qui fournit de l'eau pour les besoins de tous les habitans, & dont on fait usage même pour la boisson. L'eau de rivière mériterait d'être préférée à tous égards, mais on ne l'emploie pas à cause de l'éloignement : cependant on peut dire que l'eau de la fontaine est très-potable, & l'on observe même que pres-

que tous les puits de ce pays fournissent aussi une eau assez légère.

Saint-Florentin contient à-peu-près deux mille cinq cents habitans. Les maisons sont de bois, mais distribuées, en général, d'une manière commode & salubre. Les habitans sont presque tous robustes & laborieux, & il y a peu de pauvres. Ceux qui sont le plus mal à l'aise mangent du pain de pur froment, & boivent du vin du pays; l'abondance du vin les engage même à faire, à cet égard, des excès qui sont quelquefois nuisibles à leur santé. Il en est d'autres qui font leur principale nourriture du lait; ce qui a aussi ses inconvéniens, parce que ce régime les dispose aux maladies vermineuses. On ne connoît point de maladies épidémiques à Saint-Florentin; seulement il y règne, comme dans tous les pays, des fièvres intermittentes au printemps & en automne, & dans le temps des travaux pénibles, tels que ceux de la moisson & de la fauchaison. Il y a parmi le peuple des pleurésies & des péripneumonies, qui sont le fruit d'un excès de travail & d'un mauvais régime.

Un seul objet pourroit inquiéter sur la salubrité de l'air de Saint-Florentin; c'est la situation du cimetière, qui est placé à la

porte de la ville , & refferré dans un très-petit espace entre les maisons de plusieurs particuliers. Il est certain que les vapeurs méphitiques qui s'exhalent des cadavres pourroient , dans certaines circonstances , infecter l'atmosphère , & faire naître ainsi des maladies épidémiques ; mais il est d'autant plus facile de prévenir ce danger , que plusieurs particuliers offrent de vendre un terrain plus éloigné , & propre , par sa grandeur & par sa situation , à servir de cimetière.

L'hôpital est situé dans un des faux-bourgs de la ville ; le corps-de-logis , qui est entre cour & jardin , est distribué d'une manière convenable aux usages auxquels il est destiné. Il y a pour les malades deux salles , l'une pour les hommes , & l'autre pour les femmes ; chacune de ces salles a trente pieds de longueur sur seize à dix-sept pieds de largeur : elles sont bien aérées ; la plus grande propreté y règne , & elles sont séparées par une petite chapelle , de façon qu'il n'est pas possible de communiquer de l'une à l'autre. Le reste de la maison est employé au logement des sœurs , qui sont au nombre de quatre ; & ce logement consiste en deux chambres , une petite salle à manger , une grande cuisine , une lingerie ,

une vaste salle pour les écoles, de belles caves & de grands greniers pour contenir le bled, qui fait le principal revenu de cette maison.

OBSERVATIONS DIVERSES

DE CHIRURGIE.

PREMIERE OBSERVATION.

Abcès considérable sous l'aisselle, causé par une chute, arrivée six mois auparavant ; par M. MARCQ, chirurgien résident du dépôt de mendicité de Rouen.

Le nommé *Hebert* se laissa tomber de dessus un mur d'environ vingt pieds de haut. Sa chute fut si violente, qu'on le releva sans connoissance, & ce fut dans cet état qu'il fut apporté à l'infirmerie. Je ne trouvai de plaie extérieure qu'une légère contusion près de l'aisselle du côté gauche, mais je craignois tous les effets de la plus forte commotion. Je lui fis promptement une saignée du bras, & la connoissance lui revint un instant après. Il me dit qu'il souffroit beaucoup au côté gauche, & que la tête étoit très-pesante. Quatre heures après la première saignée,

je lui tirai encore du sang, & je lui prescrivis des lavemens & une diète sévère. Pendant la nuit, il fut assez tranquille, & eut peu de douleur. Le matin il souffroit davantage, la tête étoit encore plus affectée; une troisième saignée fit disparaître tous les accidens, & huit jours après, le malade se trouva si bien, qu'il me demanda à s'en retourner avec ses camarades.

Environ six mois après, ce même homme revint à l'infirmerie, & me fit voir une tumeur qui lui étoit survenue sous l'aisselle gauche. Je reconnus un abcès considérable, qui étoit situé au même endroit où le malade avoit eu une contusion lors de sa chute. Depuis près de quatre mois, c'est-à-dire, deux mois après son accident, il avoit commencé à y sentir de la douleur, & cette douleur étoit si forte depuis une quinzaine de jours, qu'il avoit été obligé d'abandonner toute espèce de travail.

L'abcès étoit assez avancé en maturité pour ne pas différer à en faire l'ouverture; il en sortit plus d'une pinte de pus très-bien formé. Le pansement fut simple. J'introduisis entre les lèvres de la plaie une petite bande effilée, qui fut recouverte d'un petit plumaceau & d'un

cataplasme émollient, afin d'opérer la fonte des duretés qui restoient encore à la levée du premier appareil : il sortit beaucoup de pus qui venoit de la partie antérieure & de la partie postérieure du tronc ; ce qui me fit craindre , vu la petite ouverture que j'avois faite, d'être obligé d'en pratiquer une autre à l'endroit le plus déclive ; mais je n'en eus pas besoin. Je tirai le plus grand parti des compresses graduées, qui me servirent à empêcher l'infiltration de la matière purulente , & à procurer le recollement de toutes les parties que le pus avoit écartées. Je favorisai le dégagement & la déterfion de la plaie par des injections avec l'eau d'orge & le miel rosat : la suppuration diminua graduellement ; & je vis terminer en dix-sept jours une maladie que je croyois devoir durer plus longtemps, à cause de la lenteur avec laquelle elle s'étoit formée. Le malade fut purgé plusieurs fois pendant & après la suppuration , & n'a eu depuis aucun ressentiment de sa chute , ni de ses suites.



II^e OBSERVATION.

Fraçture du crâne, accompagnée de divers accidens, dépendans soit de la fracture, soit de l'état des humeurs; par M. COLOMBIER, chirurgien-adjoint de l'Hôtel-Dieu de Soissons.

Le 28 septembre 1783, je fus chargé d'un enfant âgé de huit ans, qui avoit reçu, neuf heures auparavant, un coup de pied de cheval à la tête. La plaie étoit sur le pariétal gauche, & avoit environ deux pouces de longueur. Je ne reconnus point dans ce premier moment qu'il y avoit une fracture, parce que le gonflement du tissu cellulaire faisoit obstacle à l'introduction de la sonde, que j'essayai de faire pénétrer, & d'ailleurs parce qu'il n'y en avoit aucun signe, l'enfant étant gai, & n'ayant éprouvé d'autres accidens que ceux qui accompagnent une plaie simple.

Le lendemain matin, je trouvai ce petit malade assoupi, & son pouls me parut dur & plein. On me dit qu'il avoit eu des mouvemens convulsifs pendant la nuit, & qu'on avoit eu la plus grande peine à lui faire prendre quelques tasses de vulnéraires. Ces symptômes me faisant re-

douter la fracture ou la commotion, je fis une saignée du bras, & je prescrivis la diète la plus sévère. Le soir je trouvai le pouls moins dur, mais très-fréquent; les yeux étoient un peu égarés; l'affoupissement étoit plus grand le matin, & les muscles de la langue, ainsi que ceux de la déglutition, étoient paralysés. Je pratiquai une seconde saignée, & je fis donner des lavemens, après quoi j'examinai de nouveau l'état de la blessure. Le stylet ne m'annonçoit aucune irrégularité; mais, ayant porté le doigt dans la plaie, je sentis une ligne raboteuse, qui ne me permit plus de douter de l'existence de la fracture. Le troisième jour de la blessure, il y avoit encore plus d'affoupissement que la veille; le pouls étoit dur & précipité, les yeux obscurcis. Le malade fut saigné pour la troisième fois, mais copieusement, & l'opération fut remise au lendemain.

Le quatrième jour au matin, en présence d'un médecin & de deux de mes confrères, je fis l'incision cruciale, avec extraction des quatre angles; & l'os étant à découvert, nous laissa voir une fracture transversale sur la partie antérieure & moyenne du pariétal, d'environ quinze lignes de longueur & d'une ligne d'en-

foncement ; & comme les branches artérielles de la temporale donnoient beaucoup , nous remîmes le trépan à quatre heures après midi.

A l'heure prescrite, j'appliquai une couronne de trépan sur la partie solide de l'os qui étoit la plus élevée, en faisant avancer les dents de la couronne au-delà de la fracture même. Lorsque je fus arrivé au diploé , la première table se sépara de la seconde ; & en examinant le morceau séparé , nous reconnûmes que cette séparation étoit l'effet de la fracture de la table externe faite en biseau, attendu que le côté supérieur & postérieur de ce qui restoit, étoit presque dans toute son épaisseur, tandis que la partie séparée par la couronne étoit très-mince d'un côté, & que de l'autre, elle avoit presque toute l'épaisseur du pariétal. La seconde pièce fut enlevée facilement après quelques tours de trépan. L'ouverture finie, il se présenta une masse de sang caillé entre le crâne & la dure-mère, qui ne put sortir que par une incision cruciale que je fis à cette membrane, en portant mon bistouri sur une sonde crénelée. Je relevai ensuite la pièce enfoncée, qui avoit un pouce de long sur cinq lignes de large ; mais en examinant cette pièce, nous trouvâmes

sur le bord de l'endroit trépané une pointe d'os dirigée sur la dure-mère. J'essayai en vain de la relever par le moyen de l'élévatoire ; & craignant d'ailleurs d'avoir employé une couronne de trépan trop petite , relativement à la nature de la fracture , & d'avoir ainsi fait une opération incomplète , j'appliquai une seconde couronne de manière à rendre les deux ouvertures communes. La pièce fut enlevée d'un seul morceau , & la pointe de l'os s'y trouva comprise. Je fus obligé , après cette seconde couronne , de faire une nouvelle incision à la dure-mère. Je nettoyai ensuite l'os de la sciûre & des aspérités qui pouvoient s'y rencontrer , & je procédai au pansement. Un findon de linge fin trempé dans l'huile rosat , appliqué sur le cerveau ; un autre findon de charpie sèche par dessus , & des plumaceaux avec des compresses trempées dans l'eau-de-vie , & par dessus tout , le couvre-chef en triangle , furent les moyens auxquels j'eus recours. Je fis coucher le malade dans un lit préparé de manière à ce que la tête fût un peu basse & inclinée sur la plaie , afin de favoriser l'écoulement du sang épanché. Le blessé ne donna aucun signe de douleur pendant l'opération , excepté lorsqu'on touchoit

les bords de la plaie ; mais s'il ne parut point éprouver la sensation que ressentent ordinairement les malades dans cette occasion , je crois que l'on pourroit attribuer cette insensibilité à la nature de la fracture , qui , par la séparation qu'il y avoit eu entre les deux pièces , avoit détruit tous les nerfs de cette partie (a).

Le 2 octobre, lendemain de l'opération , & le cinquième jour après l'accident , je trouvai que le malade avoit le poulx petit , mais plus souple & moins fréquent. Sa respiration étoit libre , & ses yeux moins obscurcis ; sa peau étoit moite , & sa langue paroissoit chargée d'un limon noir & humide : il avoit aussi un peu plus de connoissance qu'avant l'opération , & on me dit qu'il avoit eu une nuit assez tranquille. Il y avoit eu un suintement si considérable , que tout l'appareil se trouva percé , & la suppuration commençoit déjà à s'établir sur les bords de la plaie , qui nous parut en bonne disposition. Je trempai les bindons dans un

(a) Il seroit assez difficile d'expliquer, d'après la nature de cette fracture , comment le petit malade avoit pu rester plus de vingt-quatre heures sans éprouver aucun fâcheux symptôme ; mais , au défaut de l'explication , on pourroit citer bien des faits analogues.

mélange de parties égales d'essence de térébenthine & d'huile rosat, & je couvris les plumaceaux avec un digestif de même nature à-peu-près.

Le 6, la fièvre fut très-forte, quoique la respiration fût cependant assez libre : les mouvemens de dilatation & de contraction des pupilles étoient plus sensibles, & la suppuration de la plaie paroissoit bien établie, lorsque j'observai que le bras droit étoit paralysé, qu'il éprouvoit des mouvemens convulsifs assez fréquens, & que la bouche étoit tournée à gauche. Les mouvemens convulsifs du bras droit étoient si forts, que le malade ne pouvoit l'empêcher de se contracter en le retenant avec la main gauche ; & ils étoient si douloureux, qu'à chaque saccade que le malade éprouvoit, il jetoit un cri comme si on lui eût piqué cette partie avec quelque instrument. Notre première idée fut que la compression du cerveau étoit la cause de ces nouveaux symptômes ; mais en examinant la chose de plus près, & en voyant que le ventre étoit un peu élevé & douloureux au toucher, & que les yeux étoient brillans, nous soupçonnâmes qu'il pouvoit y avoir des vers, en attendant cependant pour saisir cette indication des signes caracté-

ristiques. Ces signes ne tardèrent pas à paroître, & l'on administra dès le soir même au malade des remèdes anthelmintiques. Ces remèdes, qui étoient pour la plupart des purgatifs, procurèrent d'abord plusieurs selles, & rendirent la tête un peu plus libre, mais les convulsions durèrent jusqu'au 10, que le malade, au milieu de plusieurs évacuations abondantes, rendit quatre vers strongles vivans. Les jours suivans, on continua l'usage de la coralline de Corse & des autres anthelmintiques; le malade rendit plusieurs vers morts, les convulsions cessèrent tout-à-fait, la tête se remit par degrés, & l'appétit se fit sentir.

Pendant tout ce temps la suppuration avoit été des plus abondantes; le 16 au matin le pouls étoit vif & dur, le visage rouge & la peau sèche; & je m'empresai de faire le pansement, pour voir en quel état étoit la plaie. Je trouvai sous les plumaceaux environ quatre cuillerées de pus d'une couleur verdâtre, & en comprimant le cerveau avec le *meningophylax*, le pouls racifloit par dessous le crâne, & venoit aboutir au trou du trépan, ce qui paroissoit indiquer qu'il s'étoit formé un dépôt dans quelque endroit du cerveau.

Du 16 au 24 il y eut des alternatives dans la fièvre & dans la suppuration ; qui quelquefois étoit légère , & d'autres fois très-abondante. La parole commençoit à être plus libre , les yeux étoient dans leur état naturel , & le bras paralysé étoit absolument rétabli.

Le 25 il y eut très-peu de suppuration , mais la dure-mère me parut tendue & enflammée , le pouls étoit lent & concentré , l'os qui avoit été découvert commençoit à jaunir , les chairs voisines étoient fongueuses & d'un rouge très-vif. La suppuration fut des plus abondantes , mais je trouvai la dure-mère engagée dans le trou du trépan , & très-tendue , avec un point blanc au milieu. J'enfonçai un stylet dans le point blanc ; & en le retirant , il en sortit un peu de matière purulente de couleur très-blanche : pour achever d'ouvrir ce dépôt , je plongai la pointe d'une sonde crénelée dans cette petite ouverture , & je fis une incision dans la dure-mère de toute la longueur des deux trous du trépan ; ce qui pouvoit faire environ quinze lignes. La matière purulente jaillit aussitôt avec force , & il en sortit à-peu-près un demi-verre , qui fut suivi d'environ une demie poëlette de sang fluide , qui vraisemblablement étoit fourni par

les vaisseaux de la dure-mère que j'avois divisée , ou peut-être même par quelques artères du cerveau que la pointe du bistouri auroit pu toucher en s'échappant de la sonde.

Je crus devoir attribuer ce dépôt à ce que la dure-mère s'étoit cicatrisée trop vite , & je pensai que la cause de cette prompte cicatrice étoit due à l'essence de térébenthine dont j'avois imbibé les sondes , sans corriger assez ses propriétés siccatives. Pour empêcher que les parties séparées ne contractassent encore une adhésion de même nature , j'emportai avec des ciseaux toute la portion de la dure-mère qui se présentoit, en pratiquant mon incision de manière que les bords de cette membrane restèrent éloignés l'un de l'autre d'environ quatre à cinq lignes. Je pansai ensuite très-mollement & à sec : la nuit fut assez tranquille , & le malade dormit environ cinq heures en deux fois.

Il ne se passa rien de remarquable du trente au quarantième jour , si ce n'est que le malade reprit des forces , qu'on lui permit un peu de nourriture , & qu'il fut purgé. Pendant cet intervalle, la suppuration marcha bien.

Le quarantième jour , il se sépara du

DES HÔPI.

pariétal une esquille
une écaille de carpe.

Le quarante-unième
purgé ; & le quarante-deuxième de l'os qui avoit été en contact de l'air, se sépara entièrement seule pièce, comprenant toute la table du pariétal du côté du trépan, & terminant en forme d'écaille de poisson. Cette séparation laissa un espace vide, qui se trouva rempli par un tissu cellulaire rouge & fongueux.

Depuis ce moment, le malade alla toujours de mieux en mieux, quoiqu'il lui survînt de temps en temps quelques accès de fièvre, causés par un catarrhe ou par des indigestions ; & la guérison fut parfaite dans les premiers jours de janvier, un peu plus de trois mois après l'accident.

III^e OBSERVATION.

Ulcère fongueux au coronal, à la suite d'une contusion, avec une complication dépendante d'une cause interne ; par M. DUCHEMIN, chirurgien-major de l'hôpital de la Fère. (Juillet 1782.)

Une jeune fille âgée de quatorze ans ;

que chose, fit tomber la hauteur d'environ dans sa chûte, se dirigea lentement sur sa tête, & l'atténua par la partie moyenne & supérieure. Il en résulta une contusion, à laquelle l'enfant ne fit attention ; quelques jours après il se forma à la partie contuse une petite tumeur accompagnée de douleurs assez vives, & d'étourdissemens, au point que le malade éprouvoit des foiblesses continues. Ces accidens obligèrent d'appeler un chirurgien de mes confrères, qui lui fit une saignée, & qui fit l'ouverture de la petite tumeur, d'où il sortit une très-grande quantité de pus sanguinolent. L'on pansa la plaie avec l'onguent de la mère pendant quarante-deux jours, sans pouvoir la guérir & la faire cicatrifier. A cette époque, il survint des symptômes alarmans, qui déterminèrent les parens à mettre cet enfant dans notre hôpital. Ces symptômes étoient des mouvemens convulsifs violens, & qui se répétoient souvent. Ayant examiné l'ulcère avec attention, je n'y trouvai rien de particulier. Si les accidens convulsifs dépendoient de la blessure, comme cela paroïssoit d'abord vraisemblable, ils ne pouvoient venir que

de la percussion , qui avoit causé quelque altération dans la substance du cerveau : mais d'un autre côté la percussion n'avoit pas été violente , & la malade avoit été plusieurs jours sans en ressentir aucune suite ; ce qui paroissoit extraordinaire & difficile à expliquer : cependant les foiblesse, la pâleur du visage , la dilatation des pupilles , les mouvemens convulsifs , avoient une cause qu'il étoit important de découvrir. Je demandai à la mère de cette malade si sa fille étoit réglée , & si , à l'approche de ses règles, elle avoit quelquefois éprouvé des accidens analogues à ceux qu'elle ressentoit alors : cette femme me dit que sa fille éprouvoit effectivement beaucoup de difficulté à chaque époque , & qu'elle avoit eu quelquefois des accidens nerveux , mais qu'ils étoient bien moins violens que ceux dont elle étoit agitée depuis quelques jours.

Il me parut très-probable que la commotion produite par la blessure avoit disposé le cerveau à se ressentir plus vivement qu'à l'ordinaire de la difficulté du flux menstruel , soit que ce fût l'effet d'une agitation nerveuse , soit que ce fût simplement celui de la pléthore sanguine. Quoi qu'il en soit de cette aitiologie , les moyens curatifs qui en dérhoient furent

employés avec le plus grand succès. Une saignée du pied, un vésicatoire appliqué à la nuque, & une infusion théiforme de safran oriental, suffirent pour procurer les règles & pour dissiper tous les accidens. Quant à l'ulcère, il a été promptement guéri. J'emportai les fongosités avec les ciseaux; je réprimai les végétations qui pulluloient, par le moyen de la pierre infernale; je pansai avec de la charpie sèche: la plaie se cicatrifa promptement, & la malade sortit parfaitement guérie.

IV^e OBSERVATION.

Fraçture de l'os occipital, accidens qui en résultent, & le traitement pratiqué; par M. FAIVRE, chirurgien-major de Vesoul.

Le 20 septembre 1752, on apporta dans l'hôpital de Vesoul un jeune homme qui, deux jours auparavant, étoit tombé de sa hauteur, & de devant en arrière sur le bord saillant d'une marche de pierre. Sa mère, qui l'accompagnoit, me dit que depuis l'instant de sa chute, il n'avoit eu ni connoissance, ni mouvement, qu'aucun chirurgien n'avoit été appelé pour le secourir; & elle ajoutoit ingénument, que voyant qu'il ne pouvoit ni vivre, ni

mourir , elle avoit pris le parti de me l'amener. J'examinai aussitôt ce malade , & je trouvai sur le côté gauche de la protubérance de l'os occipital une petite plaie que je sondai ; mon stylet s'engagea dans une fracture que je distinguai aisément des inégalités assez ordinaires à cet os.

Je commençai par faire raser la tête ; je m'occupai ensuite à dégager la plaie par des incisions dont j'enlevai les angles , & je pansai avec la charpie brute , pour absorber le sang & resserrer les vaisseaux extérieurs , dont l'hémorrhagie ne m'auroit pas permis d'opérer. Le pouls du malade étoit petit & profond , l'assoupissement toujours aussi fort ; & le danger paroissoit d'autant plus pressant , que le blessé n'avoit donné aucun signe de sensibilité pendant tout le temps de cet examen. Ces circonstances ne me permirent pas d'attendre le temps que j'aurois demandé dans tout autre cas , avant d'appliquer le trépan , & je me déterminai à lever l'appareil deux heures après l'arrivée du malade. Le sang donna très-peu , & j'aperçus très-distinctement une fracture considérable , avec enfoncement de la portion inférieure ou vertébrale de l'occipital , distante du niveau de l'épais-

seur d'une pièce de vingt-quatre sous. Il n'étoit pas possible d'avoir recours à d'autre moyen qu'à celui de la perforation du crâne, & je le mis en œuvre de la manière suivante.

D'abord j'appliquai une couronne sur la portion qui débordoit, en y comprenant la fracture. La pièce ne fut pas sitôt levée, qu'un caillot de sang se présenta en dehors : j'appliquai ensuite une seconde couronne à côté de la première, vis-à-vis le pariétal gauche où la fracture finissoit, & j'eus l'attention de ne faire qu'un même trou des deux ouvertures. La seconde ayant produit le même effet que la première, j'en fis une troisième, dans les mêmes vues & avec les mêmes précautions. Je ne fus pas trompé dans mon attente, & j'obtins une nouvelle évacuation de matière sanguinolente extravasée.

Malgré cette abondante évacuation, il n'y eut que très-peu de changement dans les accidens, qui restèrent toujours à-peu-près les mêmes. Le lendemain je m'empressai de rechercher quels étoient les progrès de cette fracture par en-bas, & je vis avec douleur par mes dilata-tions, qu'au lieu de se porter obliquement du côté opposé, cette fracture
faisoit

faisoit un tour prolongé sur l'arcade inférieure de l'occipital.

Jusqu'ici j'avois travaillé sur la portion de l'os occipital qui répondoit au lobe gauche postérieur du cerveau, & j'avois pu le faire avec d'autant plus de sécurité, que les praticiens multiplient en cet endroit les ouvertures avec hardiesse; mais, d'après la découverte du trajet de la fracture, je me trouvai dans une position très-embarrassante. En effet, il falloit éviter le sinus latéral, & perforer confusément l'occipital au bas de l'adhérence circulaire de la tente du cervelet; car, non-seulement le trajet de la fracture indiquoit qu'il y avoit du sang extravasé dans cet endroit, mais l'enfoncement de l'os, qui étoit manifeste, ne permettoit pas de douter de la compression qui avoit lieu sur cette partie.

La difficulté & le danger d'appliquer le trépan sur cette portion de l'os occipital étoient manifestes; mais il me parut encore plus évident que cette seconde opération étoit nécessaire pour sauver les jours du malade. Je m'occupai donc principalement de méditer sur la manière dont je devois y procéder; & après avoir mûrement réfléchi sur la nature de la partie affectée, je reconnus que je pouvois

pratiquer deux couronnes, l'une à droite, & l'autre à gauche de la cloison qui sépare la cavité occipitale, contenant le cervelet en deux portions latérales, & où, suivant le trajet de la fracture, il devoit y avoir deux foyers séparés de matière épanchée. Dirigé d'ailleurs par la crête occipitale, je perçai à égale distance de l'un & de l'autre côté, malgré l'inégalité & l'épaisseur de l'os en cet endroit. Ces deux ouvertures donnèrent issue à du sang extravasé, qui étoit en moins grande quantité que celui qui étoit sorti par les ouvertures supérieures, mais dont la consistance étoit très-légère, & qui avoit même une odeur de corruption.

Je ne tardai pas à recueillir le fruit de mon travail : le pouls de mon malade se développa presque aussitôt après l'opération ; la connoissance lui revint un peu, & il fit des mouvemens qu'il n'avoit point encore faits depuis son accident. Le lendemain le changement étoit plus remarquable. Le malade distingua ceux qui lui rendoient visite ; il se prêta aux attitudes que je lui demandai pour la commodité des pansemens ; & il prit du bouillon, première nourriture qu'il fut possible de lui donner depuis son malheur, à

l'exception de quelques lavemens nourrissans, qu'on avoit eu bien de la peine à lui administrer.

Ces avantages m'invitèrent à tenter de nouveaux efforts pour relever la pièce enfoncée. Un élévatoire & une spatule dirigés & soutenus à la faveur du trépan, furent les instrumens que j'employai pour cet effet; & en les conduisant avec douceur, je parvins à relever la pièce enfoncée.

Cependant j'étois bien éloigné du terme, & je m'attendois à avoir encore plus d'une difficulté à surmonter, tant à cause de l'énormité de la fracture, que de l'abondance & de la mauvaise qualité de la suppuration. Vers le neuvième jour, j'aperçus du côté de l'apophyse mastoïde une source fistuleuse: je comprimai légèrement la dure-mère avec un *meningophylax*, & la sanie qui sortit par ce mouvement, me fit voir qu'il y avoit encore un désordre dont je n'avois pas connoissance. J'enlevai à l'instant les tégumens, & je découvris que la fracture s'étendoit jusqu'à l'apophyse mastoïde, c'est-à-dire, jusqu'à l'extrémité de l'os, au-delà de laquelle elle n'avoit pu se porter, à cause de la suture lambdoïde. J'appliquai aussitôt à cette extrémité de la fracture

une fixième couronne de trépan. La dure-mère déjà altérée formoit un petit champignon, que je détruisis insensiblement avec de légers escarrotiques placés avec précaution. Je pansai le malade, ainsi que j'avois déjà fait avec les plaques de Bellosse : les exfoliations se firent au temps ordinaire, la cicatrisation fut prompte, & le malade sortit bien guéri.

Ve O B S E R V A T I O N.

Dépôt & carie dans le sinus maxillaire gauche ; par le même.

En 1771, un jeune homme âgé de quinze ans, fut frappé au côté gauche du visage par un morceau de glace qui lui fut lancé par un de ses camarades avec lequel il jouoit. La projection étoit si violente, que le blessé tomba sur le coup, & qu'au sortir de son évanouissement, il ressentit une douleur très-aiguë. Le jeune homme cacha à ses parens ce qui lui étoit assuré au moment de l'accident, & ce qu'il éprouva dans les jours qui le suivirent. L'empreinte extérieure de la contusion se dissipa au bout de dix ou douze jours ; mais il resta une douleur sourde qui fut dissimulée avec la même attention.

Dans le moment où ce jeune homme reçut ce coup, il se trouvoit dans une circonstance fâcheuse ; il venoit d'avoir une galle qui avoit été répercutée avec promptitude, & cette humeur, subitement refoulée à l'intérieur, se porta sur la partie blessée, qui, par l'effet de la contusion, devoit présenter un tissu cellulaire lâche, & des nerfs irritables. La douleur sourde & lente augmenta insensiblement, & il s'établit dans le lieu de la blessure un épanchement purulent, qui, par son acrimonie, rongea les parois des sinus, & se fit jour sous l'orbite à côté de l'apophyse nasale ou montante. L'infiltration se porta dans le tissu cellulaire de la joue, & arriva jusqu'à la jonction de la gencive avec la lèvre supérieure. Ce fut alors qu'un gonflement léger, mais œdémateux, fut sensible à la vue & au toucher ; cependant le jeune malade, obstiné dans son silence, ne formoit toujours aucune plainte ; ses parens ne s'apperçurent du mal, que lorsque la difformité fut choquante ; & c'est à cette époque qu'il fut remis entre mes mains. J'examinai d'abord le gonflement qui étoit sous la lèvre supérieure, où je vis une tumeur mollé & indolente, de la figure & de la grosseur d'une fève, que j'ouvris le lendemain. Le liquide

ichoreux & fétide qu'elle contenoit, me fit craindre la carie de l'os maxillaire, & j'en parlai avec cette circonspection qu'inspire l'altération des os de la face; mais le malade ne souffrant presque plus de douleur vive, & ayant une grande frayeur pour toute opération chirurgicale, je n'insistai pas sur cette idée. Quelques jours après, à l'occasion d'un froid vif auquel le malade fut exposé, il lui survint sur la joue, du côté malade, une fluxion pour laquelle les saignées du bras & du pied, & les topiques émolliens furent employés, mais sans pouvoir résoudre l'inflammation. Il y eut une accumulation purulente dans le voisinage de la tumeur ancienne; & ce dépôt s'ouvrant dans l'intérieur de la joue, fauvoit au malade une cicatrice extérieure, & me facilitoit les moyens de traiter en même temps le dépôt & la fistule qui paroissoit naître du dessous de l'œil, & dont l'écoulement augmentoit tous les jours. Je conseillai d'emporter la dent molaire la plus voisine du bas-fond du sinus maxillaire, pour entraîner par cette contre-ouverture les humeurs étrangères & naturelles, & faciliter l'entrée aux injections dans ce sinus. Par ce nouveau jour, la maladie intérieure me paroissoit moins difficile à combattre. Les

liqueurs portées par le conduit alvéolaire pouvoient laver à la fois le sinus & le vice extérieur. L'exsiccation pouvoit être plus prompte, & l'on pouvoit sauver au malade une cicatrice extérieure très-déformée. Cette marche curative, qui me paroissoit la plus convenable, fut contrariée par une consultation, dont le résultat fut d'en venir incessamment à la dilatation extérieure du haut en bas, & de traiter en même temps le vice intérieur du sang produit par la répercussion de la galle.

Je pris sur moi de ne découvrir que la partie de la peau sous l'orbite qui couvroit le sinus; &, après avoir fait remarquer un petit trou qui conduisoit dans la cavité du sinus même, j'insistai de nouveau sur l'attaque de la troisième dent molaire, avant de faire à l'intérieur de nouvelles dilatations. Je ne fus pas le maître d'agir suivant ma manière de voir; il fallut achever de silloner le reste de la joue jusqu'à la fistule sur la gencive; ce qui ne produisit aucun avantage.

Je traitois ainsi sans succès l'appareil extérieur de la maladie: les suppurations augmentoient en quantité chaque jour, malgré l'usage des lotions & des topiques absorbans continués pendant deux mois; enfin le malade, fatigué autant que

moi du mal & de sa résistance, me permit d'emporter la dent que je desirois voir arracher depuis si long-temps. Après cette extraction, je perforai l'alvéole avec un trois-quarts, ce qui fut suivi de l'issue d'une très-grande quantité de matière purulente. Je passai ensuite dans le trou alvéolaire une canule d'argent qui y resta à demeure, & qui me permit de pousser mes injections en dedans & en dehors. Ce fut alors que la plaie extérieure, cessant d'être abreuvée par la purulence, fut cicatrisée dans dix-huit jours; & l'amélioration augmentant de même dans l'intérieur du sinus, le passage alvéolaire ne resta fistuleux que pendant deux mois. Le malade fut parfaitement guéri à cette époque, regrettant beaucoup de n'avoir pas eu plus tôt recours à un moyen qui, s'il eût été employé à temps, lui auroit sauvé la difformité des cicatrices de la face (a).

(a) C'est à l'Académie de Chirurgie, & particulièrement à M. *Bordenave*, que nous devons les bons principes sur la manière de remédier & de traiter les maladies humides du sinus maxillaire. *Note de l'Auteur.*



VI^e OBSERVATION.

*Dépôt enkysté dans l'ovaire droit, attaqué
par incision; par le même.*

En 1753, une femme fit une fausse-couche vers le quatrième mois de sa grossesse, & cette fausse-couche fut suivie des accidens les plus fâcheux par la témérité, & la violence avec laquelle on tirailla la matrice pour en entraîner l'arrière-faix qui y étoit resté par la rupture du cordon. Les débris de l'arrière-faix ne furent cependant expulsés que l'orsqu'on eut laissé la malade tranquille; mais l'utérus avoit été si irrité, qu'il ne put pas se rétablir dans son état naturel.

Pendant un an cette femme fut sujette à un écoulement séreux & âcre, qui durait quinze à dix-huit jours tous les mois, & qui suivoit la marche des règles. Ensuite les retours périodiques furent presque nuls, & il s'établit une douleur gravative à la région iliaque droite, qui devenoit aiguë & très-douloureuse par paroxysmes. Les médecins, chargés dans ces premiers temps de la maladie, la traitèrent pour colique néphrétique, à raison de la nature & du siège des douleurs, & de quelques sédiments glaireux

observés dans les urines. Les remèdes qui furent alors administrés à la malade, & ceux qu'on lui donna dans les mêmes circonstances pendant plusieurs années, étoient des remèdes adoucissans & antiphlogistiques, qui paroissoient calmer & suspendre les paroxysmes ; mais vers le milieu du mois de septembre de l'année 1760, il survint un accès plus violent & plus long, qui dura quinze ou dix-huit jours dans sa force, & qui fut suivi de langueur & de mal-aise jusqu'au 24 novembre, où les symptômes reparurent avec une nouvelle violence. Il y avoit des douleurs vives & aiguës dans toute l'étendue du bas-ventre, & principalement au flanc droit, au coccix, au pubis, aux cuisses & à la vulve. La fièvre étoit aiguë, & accompagnée de frissons irréguliers & d'autres accidens plus fâcheux, tels que vomissemens, délire, hoquet, pouls misérable.

Dans cette situation déplorable, qui sembloit ne permettre plus d'autres secours que ceux de la religion, je vis par les signes sensibles, la confirmation de l'existence d'un dépôt dans le côté droit, opinion que j'avois depuis long-temps, quoique ce côté parût à peine un peu plus élevé que le reste du bas-ventre ;

& je proposai le seul moyen de guérison qui fût possible, l'ouverture de ce dépôt par le moyen de l'instrument. MM. *Fallot*, *Billard* & *Mesmer*, médecins qui furent appelés pour conférer sur ce cas singulier, approuvèrent cet avis ; & nous procédâmes à cette importante opération, le même jour 6 janvier à onze heures du soir. Je ne voulus pas faire usage du trois-quarts, & je crus agir avec plus de sûreté, en faisant une incision sur la peau & à la graisse, au moyen d'un pli transversal que j'élevai autant que la tension de cette partie pouvoit me le permettre. Cette incision ayant été portée à l'étendue de trois bons travers de doigt, je divisai successivement les muscles ; & j'arrivai au tissu cellulaire du péritoine, que je dilacérai ; je saisis ensuite cette membrane avec une érigne, & l'ayant coupée en dédolant, il en sortit avec précipitation une grande quantité de pus de couleur & de consistance laiteuse. L'irruption purulente rallentie, je portai mon doigt dans le bas-ventre, & je sollicitai par ce moyen d'ultérieures dilatations du côté du bassin, où le grand foyer faisoit séjour. Nous évitâmes une trop grande évacuation, pour prévenir les faiblesses dont elles sont les suites. Je portai dans le bas-

ventre une large bande imbibée d'une liqueur spiritueuse : des plumaceaux de charpie brute, des compresses & un bandage de corps, achevèrent l'appareil. La malade, transportée dans un autre lit avec toutes les précautions convenables, eut plusieurs foiblesses alarmantes. Cependant, ranimée par les cordiaux les plus simples, & encore plus par l'espérance que lui donnoit l'issue de l'opération, elle dormit depuis cinq heures du matin jusqu'à neuf. Au premier pansement, il sortit par l'ouverture de l'abdomen une livre de pus ou environ. Je lavai le bas-ventre avec une injection légèrement animée; la plaie fut pansée comme à l'ordinaire, & toute la région abdominale fomentée avec une décoction émolliente.

Dès l'instant de la première évacuation du pus, le vomissement cessa, le hoquet devint fort & moins fréquent, le poulx prit un meilleur caractère, & tous les autres symptômes de cachexie furent moins graves. La fièvre cependant continua avec des redoublemens réguliers pendant plus de deux mois; mais les accidens diminuèrent graduellement, suivant que la suppuration devint moins abondante ou de meilleure qualité. La plaie n'avoit que

trop de tendance à se fermer, & j'eus besoin de la dilater, pour empêcher une cicatrisation trop prompte, qui auroit été dangereuse. Je laissai ainsi une ouverture fistuleuse à l'abdomen pendant près de trois ans, & j'assurai par ce moyen une guérison radicale à cette malade, qui, depuis ce moment, n'a pas cessé de jouir de la santé la plus parfaite.

ERRATA pour la page 16 de ce N^o, ligne 26, le poulx racifiloit par dessous le crâne, *lisez*, le pus ruisseloit par dessous le crâne.

OBSERVATION

Sur un catarrhe inflammatoire des poulmons, avec des remarques sur une ancienne colique hépatique, & sur des calculs biliaires dans la vésicule du fiel; par M. GRATELOUP, docteur en médecine de l'université de Montpellier, à Dax.

Madame de Labeque commençoit à se refaire un peu d'une longue maladie, dont je parlerai plus bas, lorsqu'elle fut saisie tout-à-coup, dans la nuit du seizième au dix-septième novembre 1784, d'un froid très-violent; il étoit accompagné d'un tremblement de tout le corps, principalement de la mâchoire inférieure, de

38 SUR UN CATARRHE INFLAMM.

continuels efforts de vomir, d'un pouls très-petit & concentré, d'un léger délire avec assoupissement, d'un visage pâle & défait, & enfin d'un changement particulier dans la voix : tel fut l'état dans lequel je trouvai cette dame vers les huit heures du matin, étendue près d'un grand feu. Mon embarras ne fut pas moindre que mon étonnement. A quoi attribuer un si grand changement, & comment y remédier ? Les momens étoient précieux. En vain je voulus en appeler à une indigestion de mets de son dernier repas ; il avoit été on ne peut plus sobre. Mais considérant son âge de 70 ans, & particulièrement la constitution catarrhale alors régnante, ainsi que le voisinage du solstice, je crus entrevoir les préludes, quoique lents, d'une affection apoplectique ou paralytique. Je me trompai dans ma façon de voir. L'agent morbifique, qui sembloit vouloir affecter essentiellement le principe des nerfs, ne développa pleinement son action qu'au troisième jour de la maladie, sous les signes les plus saillans & les moins équivoques d'un catarrhe violent & inflammatoire des poumons, tels qu'une fièvre aiguë, avec redoublement sur le soir ; pouls plein, chaleur & sécheresse de la peau ; douleur de tête gra-

vative; visage rouge & yeux brillans; langue sèche & de couleur de feu; toux d'abord sèche, puis muqueuse & sanguinolente; oppression & douleur sourde vers la partie moyenne latérale droite de la poitrine; léger délire; beaucoup de constipation & de peine à boire. Malgré tous ces symptômes inflammatoires, la malade n'avoit point de soif, ce que j'attribuai à l'état de la langue, de tout l'intérieur de la bouche & du pharynx: on eût dit que ces parties avoient été cautérisées. Les viscères de l'abdomen n'étoient point souffrans, & les hypocondres n'étoient point tendus.

Des saignées répétées, des boissons mucilagineuses, soit pures, soit nitrées, des loochs blancs, des lavemens émolliens, un large vésicatoire appliqué sur l'endroit le plus souffrant de la poitrine, des sinapismes appliqués sur la plante des pieds, & enfin des vésicatoires aux jambes, furent mis en usage successivement. Rien ne put enrayer les mouvemens de fluxion sur les poumons; rien ne put adoucir, envelopper la causticité de cette humeur catarrhalé; rien enfin ne put prévenir, durant les premiers jours de cette maladie, la fâcheuse terminaison par la suppuration. Ce ne fut qu'à vers le

vingtième jour de la maladie, que tout l'intérieur de la bouche, la langue & les lèvres s'exfolièrent, au point que la malade en enlevait des pellicules noirâtres & pour ainsi dire brûlées. Il falloit mouiller continuellement ces parties avec un pinceau trempé dans un mélange fait avec deux parties de mucilage, extrait de graines de coings, & une partie de sirop de vinaigre framboisé. Les crises qui eurent lieu vers cette époque, soit par les urines, soit par la peau, furent très-imparfaites. Les poudrons s'abscedèrent, & la toux, qui étoit quelquefois si violente qu'elle faisoit craindre la suffocation de la malade, entraînoit des crachats copieux & entièrement purulens. La fièvre étoit lente & hectique. Les progrès hideux du marasme & autres symptômes bien caractéristiques d'une phthisie pulmonaire confirmée, annoncèrent une mort inévitable, qui arriva le cent troisième jour de la maladie.

Je présume que cette dame auroit évité la terminaison funeste de ce catarrhe inflammatoire, si sa constitution n'eût été fort affoiblie par un principe indestructible de maladie, qu'elle portoit dans ses viscères. J'exposerai plus bas la nature & le siège de ce principe, que je n'avois pas

même soupçonné durant près de trois ans que j'avois vu assiduelement cette malade. J'en dirai la raison dans son lieu. Il est nécessaire que j'instruise préalablement le lecteur de ce qui constituoit son état malade, depuis le mois de mai 1782, jusqu'au moment de l'invasion de la maladie dont elle est morte.

Madame *de Labeque*, d'un tempérament très-sanguin, avoit constamment joui d'une brillante santé durant soixante-six ans, à des attaques près de migraine & d'hémorrhoides fluantes. Elle avoit eu un grand appétit; & par goût elle s'étoit livrée à certains mets de difficile digestion, tels que des viandes salées; elle avoit fait un long abus de café à l'eau, & particulièrement de sel de cuisine. Elle avoit mené une vie très-sédentaire, & faisoit ses digestions fort lentement.

Ce ne fut que dans le courant du mois de mai 1782, que cette dame, digérant beaucoup plus mal que ci-devant, s'aperçut que le moindre mouvement de sa marche portoit spécialement sur l'épigastre. Elle ne pouvoit exprimer cette manière d'être, que par le mot d'*embarras sur l'estomac*. Le dérangement de sa santé devint sensible le mois suivant; elle n'avoit presque pas d'appétit; ses selles,

sans être fréquentes, n'avoient point de consistance. La digestion étoit pénible, & accompagnée (suivant elle) de beaucoup de vents. Elle se plaignoit habituellement d'une douleur vers le creux de l'estomac & la partie inférieure latérale droite de l'épigastre, où l'on sentoît un battement continu, & dont l'augmentation étoit en raison proportionnée de la douleur & du travail de la digestion. La maigreur & la foiblesse inséparables d'un tel état, devinrent frappantes. La malade fut atteinte successivement d'une toux plus souvent sèche qu'humide, & qu'elle disoit venir de l'estomac. C'étoit réellement une toux férine, qui étoit suivie par fois de quelques crachats verdâtres & de nature suspecte.

Malgré cet état de douleur, madame *de Labeque* conservoit presque tous les charmes de sa gaieté ordinaire. Sa douleur se calmant dans le lit, elle dormoit bien, & vaquoit à ses affaires avec un ordre & une présence d'esprit qui n'est pas ordinaire dans de telles circonstances. La couleur de son visage & du reste du corps étoit d'un blanc pâle, mais point jaune absolument.

Je ne ferai point mention de tous les moyens curatifs que je mis en usage

ſucceſſivement pendant près de trois ans ; j'obſerverai ſeulement que les tactſ les plus exercés ne purent jamais découvrir aucune obſtruction ſenſible ; rien en un mot qui pût fixer mes idées à cet égard , & m'éclairer ſur la conduite qu'il falloit tenir. Ces recherches , ces explorations réitérées irritoient & aggravoyent au contraire l'état ſouffrant de la malade. On ne pouvoit pas cependant douter de l'exiſtence d'une tenſion conſtante dans l'épigaftre , particulièrement quand elle étoit ou debout , ou aſſiſe.

D'après l'entière diſparition d'une dartre farineuſe fort étendue , qui ſe préſentoit régulièrement tous les ans depuis quelque temps ſous la cuiffe gauche durant une vingtaine de jours , je ne balançai point à croire qu'il s'étoit fait une métaſtaſe fâcheuſe de cette dartre ſur quelque partie de l'épigaftre , que je ne pouvois point déſigner avec certitude. Je preſcrivis en conſéquence , & en différens temps , les demi-bains émolliens , le petit-lait , l'extrait de cigüe , le bouillon de tortue , ceux d'eſcargots , le lait d'âneſſe , & enfin l'application de pulpes émollientes & anodynes ſur tout l'épigaftre , &c. &c. La malade ſe refuſa conſtamment à l'établiſſement d'un cautère ,

ainfi qu'à l'application de l'écorce de garou fur la partie de la cuiffe où la dartre avoit coutume de fe placer.

Il y avoit déjà près de trois ans que madame de Labeque étoit dans un état languiffant, lorsqu'elle fut atteinte de la maladie aiguë inflammatoire dont j'ai donné l'hiftoire ci-deffus, & aux fuites de laquelle elle fuccomba le 27^e de mars 1785.

Voici l'exposé de l'état dans lequel nous trouvâmes fes vifcères. M. Durozier, lieutenant de M. le premier chirurgien du Roi, ayant fait l'ouverture de la poitrine, nous trouvâmes une certaine quantité d'une eau roussâtre dans fes deux cavités. Les poumons avoient contracté de fortes adhérences de part & d'autre avec la plèvre, principalement le droit, qui paroiffoit enflammé dans bien des points, & ulcéré dans d'autres. On voyoit les premières ramifications des bronches remplies de mucofité mêlée avec du pus. Il n'y avoit nul vice dans le cœur; l'estomac étoit également très-fain, & d'une capacité qui n'est pas commune; il étoit vide. Le foie n'offroit rien d'extraordinaire; la véficule du fiel, au contraire, étoit d'un grand volume: on l'ouvrit; nous la trouvâmes remplie de calculs bi-

liaires très-durs, au nombre d'environ quatre-vingt, de différente grosseur, depuis celle d'un grain d'orge jusqu'à celle d'une grosse noisette; d'une couleur généralement de brun foncé, (offrant la plupart des veines blanchâtres & rougeâtres); d'une figure tétraèdre, & avec certains angles bien tranchans. Outre ce grand nombre de calculs, dont les différentes faces sont on ne peut plus lisses & polies, cette vésicule contenoit une certaine quantité de bile d'un jaune très-foncé. J'ai du regret de ne m'être pas assuré si le canal cystique étoit bouché par quelque calcul biliaire, étant très-persuadé, par le défaut absolu d'ictère, & par la nature bilieuse des selles de la malade, que le canal cholédoque étoit libre.

R É F L E X I O N S.

Falloit-il considérer l'état habituellement souffrant de madame *de Labeque* comme une vraie colique du foie produite par la présence de calculs biliaires qui distendoient & irritoient sans cesse la vésicule du fiel, & par sympathie l'épigastre? ... Oui sans doute; & voilà une preuve bien convaincante de la nécessité d'ouvrir des cadavres, pour rectifier

46 SUR UN CATARRHE INFLAMM.

nos idées , & nous éclairer sur les différentes causes de maladies. Mais à quoi devois-je attribuer celle de la formation de ces calculs biliaires ? Faut-il en appeler à une longue époque de 34 à 35 ans, qu'on m'a laissé ignorer, où cette dame fut atteinte d'une grande jaunisse durant près de six semaines, à la suite d'une triste affection de l'ame, tandis qu'elle a joui depuis lors d'une très-bonne santé jusqu'au commencement de l'année 1782... ou bien devons-nous croire que cette affection calculieuse s'est formée soudainement, & peu de temps avant cette sensation particulière que la malade disoit éprouver sur l'épigastre, en marchant ; car il faut observer qu'elle eut dans ce temps-là beaucoup de chagrin & d'inquiétude ; c'est alors aussi vraisemblablement que la bile dégénéra de ses bonnes qualités, qu'elle s'épaissit & se condensa au point de former de vrais calculs, d'après peu-être de fâcheuses impressions que l'ancienne jaunisse avoit laissées dans le foie, ou dans ses organes excrétoires. L'abus du café à l'eau & du sel de cuisine, & particulièrement une vie sédentaire, peuvent y avoir contribué. *Haller* en appelle beaucoup à cette dernière cause, pour rendre raison de la fréquence des calculs

de la vésicule du fiel dans les vieux prisonniers (a).

Un des grands moyens sans doute de bien connoître les maladies, c'est de faire des ouvertures fréquentes des cadavres, d'apporter dans ce genre de travail beaucoup d'exactitude, & sur-tout beaucoup de connoissance de l'organisation des viscères; en un mot d'imiter le célèbre *Morgagni*. Mais toutes ces recherches nous apprendront-elles constamment la véritable cause, la cause primitive des maladies? Non certainement: l'ouverture du corps nous démontre bien souvent les lieux où la nature a été frappée, la nature & la suite des coups qui lui ont été portés; mais elle ne nous apprend pas toujours comment, pourquoi, & là où elle a été frappée. Nous sommes obligés d'appeler au secours d'autres recherches aussi précieuses & aussi nécessaires.

Si d'un côté le sujet de cette observation démontre pleinement la justesse de l'opinion de *Morgagni* (b) & de *Wepfer*, qui dit expressément: *Obturato collo vesiculæ biliaræ, non sequi icterum nisi ductus communis quoque obstruatur*; (car madame

(a) Vid. *Experim. anat. de Sarg. mot. c. 6.*

(b) Vid. *Esprit. anatom. med. XXXVII.*

48 SUR UN CATARRHÉ INFL. &c.

de Labeque n'avoit eu aucun signe de jaunisse durant trente-quatre ans avant sa mort) d'un autre côté, il contrarie évidemment le sentiment de *Sauvages*, de *Tacconi*, & autres auteurs célèbres, qui admettent l'ictère comme un signe caractéristique de la colique hépatique, de l'*hépatalgie calculieuse* ; on il faut convenir que la douleur habituelle de madame *de Labeque* reconnoissoit toute autre cause que la présence de calculs biliaires dans la vésicule du fiel. L'innocuité, ce semble, de pareils calculs, trouvés dans un si grand nombre de cadavres ouverts par *Morgagni*, n'autoriseroit-elle pas à le penser ? Quelque chose qu'il en soit, je ne pense pas qu'on fût jamais parvenu à évacuer ou à dissoudre ces concrétions pierreuses, ni par les lessives alkales, ni par la combinaison de l'éther vitriolique avec l'huile essentielle de térébenthine ; moyens qu'on a recommandés il y a quelques années contre les calculs biliaires. M. *Cullen*, dont l'autorité en médecine est généralement & justement reconnue, dit expressément qu'il seroit beaucoup à désirer qu'on eût découvert un pareil remède. Voyez ses *Institutions de médecine-pratique*, article de la *Jaunisse*.

OBSER-

OBSERVATIONS

Sur les effets du magistère de bismuth, donné intérieurement comme antispasmodique; par M. LOUIS ODIER, docteur-médecin de la Faculté de Genève, membre honoraire, & ci-devant président annuel de la Société royale de médecine d'Edimbourg.

Il y a environ dix ans qu'en réfléchissant avec M. le docteur *de la Roche* (a) sur les effets antispasmodiques de quelques substances métalliques, telles que le mercure, le cuivre ammoniacal & les fleurs de zinc, nous conçûmes l'espérance de trouver dans le magistère de bismuth un remède du même genre, qui n'auroit peut-être point les inconvéniens des autres. Nous ne tardâmes pas à en faire l'essai; mais comme les effets de ce remède nous étoient absolument inconnus, nous

(a) M. le docteur *de la Roche*, aujourd'hui établi à Paris, en qualité de médecin du régiment des gardes Suisses, & justement célèbre par plusieurs ouvrages, étoit alors mon collègue à l'hôpital de Genève, dont nous étions l'un & l'autre médecins.

50 SUR LES EFFETS ANTISPASMOD.

réfolûmes de ne l'employer d'abord qu'en très-petites doses. Nous en fîmes broyer un scrupule avec cinq gros de sucre ; enforte que chaque grain du mélange contenoit $\frac{1}{16}$ de grain de magistère.

Il résulta de nos premiers essais des effets très-inégaux & très-bizarres ; quelques malades en supportant fort bien jusques à deux grains par jour, sans en observer aucun effet sensible, tandis que chez d'autres il produisoit des vertiges & des nausées, même à la dose d'un seizième de grain quatre fois par jour. Nous en conclûmes qu'il seroit difficile de le doser convenablement ; & quoique nous en eussions obtenu de grands succès, nous ne l'employâmes plus qu'avec beaucoup de timidité, le considérant comme un remède actif à la vérité, mais trop inégal ; & par conséquent trop dangereux pour pouvoir devenir d'un usage général, & bientôt nous y renonçâmes tout-à-fait pendant bien des années.

Au mois de mai 1785, j'eus à traiter un malade qui se plaignoit depuis quelques jours de violentes crampes à l'estomac, immédiatement après chaque repas. Ces crampes duroient deux ou trois heures, & se terminoient par le vomissement. J'essayai successivement plusieurs

remèdes , mais inutilement. J'employai enfin le magistère de bismuth , en commençant par $\frac{1}{8}$ de grain , quatre fois par jour. Le malade se trouva d'abord soulagé. J'augmentai la dose ; le soulagement fut plus considérable , & ne fut accompagné d'aucun effet sensible. Enfin , je lui en fis prendre un grain quatre fois par jour ; & cette dose acheva de le guérir si parfaitement , que dès-lors il n'a eu aucun retour de son mal.

Cette première guérison rappela mon attention sur ce remède. Je l'ai donné depuis à soixante-dix-sept autres malades , à des doses beaucoup plus considérables. J'en ai vu souvent de très-bons effets ; & son usage n'a presque jamais eu aucun inconvénient.

Je me propose de publier un jour le détail de toutes ces observations : en attendant , je me bornerai à en exposer ici les principaux résultats.

Je donne toujours le magistère de bismuth en poudre , délayé dans un peu de sirop de capillaire & un peu d'eau , à la dose de deux grains jusqu'à douze , quatre fois par jour , un quart-d'heure avant le repas.

Je ne l'ai considéré jusqu'à présent que comme un remède antispasmodique , &

je ne l'ai employé que dans des maladies nerveuses, ou pour des symptômes qui me paroissent dépendre de l'irritabilité du système en général, & sur-tout de celle de l'estomac en particulier.

Je n'en ai observé aucun effet sensible constant ; & lorsque dans certains cas il a produit des nausées, des vertiges ou de l'assoupissement (ce qui n'est arrivé que rarement), ou lorsqu'il a augmenté ou supprimé quelque évacuation (ce qui a été plus rare encore) ; ces effets ont paru tenir au tempérament des malades, ou à la première impression du remède, plutôt qu'à la dose à laquelle il a été employé : car de très-petites doses ont toujours opéré ces effets d'une manière aussi marquée, que des doses beaucoup plus grandes données aux mêmes malades ; & souvent de petites doses ont paru incommoder, à quelques égards, des malades qui en supportoient fort bien ensuite de plus grandes. Ensorte que je ne connois point encore les bornes de ce remède, c'est-à-dire, les doses au-delà desquelles on ne peut pas le donner sans inconvénient. Au commencement, je n'osois le prescrire pour la première fois qu'à la dose d'un seizième de grain. Aujourd'hui je commence toujours par deux ou trois

grains par prise. Il est très-possible que dans quelque temps, je le donne avec beaucoup plus de hardiesse encore. Jusqu'à présent, je ne l'ai jamais poussé au-delà de douze grains, quatre fois par jour ; & je le répète, il a rarement eu aucun effet sensible.

J'ai vu plusieurs malades qui n'en éprouvoient d'abord aucun soulagement, & qui, par l'augmentation graduelle de chaque prise, en observoient successivement des effets d'autant meilleurs, que la prise en étoit plus forte, & cela jusqu'à leur entière guérison ; ce qui prouve que la dose de ce remède n'est pas toujours indifférente.

J'en ai vu d'autres cependant qui d'une très-petite dose, éprouvoient sur le champ ou une guérison complète, ou tout le soulagement que ce remède pouvoit leur procurer, & qui ne gagnoient rien à en prendre de plus grandes doses, bien qu'ils n'en fussent point incommodés.

D'autres n'en éprouvoient absolument aucun effet, ni bon, ni mauvais, à quelque dose qu'ils le prissent.

D'autres enfin, mais en très-petit nombre, en éprouvoient d'abord de mauvais effets, tels que des vomissemens, de la diarrhée, de la constipation, une chaleur

54 SUR LES EFFETS ANTISPASMOD.

incommode dans la poitrine , quelques frissons , des vertiges ou de l'assoupissement. Quelquefois ces effets ne duroient point , & n'empêchoient pas qu'on ne pût continuer le remède & en augmenter la dose ; lors même qu'ils étoient plus constants , on ne les faisoit point cesser en la diminuant. En un mot , j'ai rarement été obligé de discontinuer l'usage de ce remède par d'autres raisons que celle de son inutilité ; & alors les effets dont je parle n'ont eu aucune suite.

Quant à les effets curatifs , voici ce que j'en ai observé.

De soixante-dix-huit malades à qui je l'ai donné depuis un an , j'en ai vu trente-six qui ont été parfaitement guéris par ce remède seul. La plupart de ces malades étoient affectés de crampes ou de douleurs violentes à l'estomac après le repas. C'est sur-tout dans ces cas-là que j'ai employé le bismuth avec un succès bien supérieur à celui des autres remèdes. Une maladie de ce genre qui duroit depuis quinze ans , & pour laquelle une multitude de calmans & de stomachiques avoient été employés inutilement , a été guérie très-solidement & dans l'espace de quelques jours , par l'usage du bismuth.

Il a eu aussi beaucoup de succès pour

faire cesser des palpitations, des douleurs d'estomac & d'autres mal-aises nerveux, dont se plaignoient quelques femmes enceintes auxquelles je l'ai donné.

Il n'a réussi que rarement dans d'autres maladies nerveuses, dépendantes de l'irritabilité générale du *sensorium*, plutôt que de celle de l'estomac en particulier, telles que l'hystérie & l'épilepsie. Il n'a cependant pas toujours été inutile, & quelquefois il a opéré très-promptement de belles cures dans des cas de ce genre, dont les accès paroissoient très-violens.

Des quarante-deux malades auxquels je l'ai prescrit sans en voir un succès bien complet, il y en a eu dix-sept qu'il a soulagés du plus au moins, & qui ont été guéris ensuite, soit en continuant le bismuth avec d'autres remèdes, soit en l'abandonnant entièrement pour recourir à d'autres moyens de curation, dont la probabilité de succès me paroissoit plus grande.

Des vingt-cinq autres, il y en a eu onze auxquels ce remède n'a fait aucun bien, & quatorze qui ne m'ont point fait savoir l'effet qu'ils en ont éprouvé. C'étoient, pour la plupart, des étrangers qui étoient venus me consulter chez moi, & qui en rigueur pourroient être supposés

guéris par le bismuth que je leur avois prescrit, puisque s'ils ne l'avoient pas été, il est probable qu'ils seroient revenus me demander de nouveaux conseils.

Mais en ne les comptant point, il reste soixante-quatre malades, desquels cinquante-trois ont été complètement guéris ou foulagés par le magistère de bismuth, & onze auxquels il a été inutile. La plus grande partie de ces derniers étoient des personnes infirmes, depuis long-temps attaquées de maladies graves, compliquées & incurables, dans lesquelles les crampes d'estomac & autres accidens nerveux, pour lesquels j'avois prescrit le bismuth, n'étoient point idiopathiques, & tenoient à quelque affection organique, plutôt qu'à un simple excès d'irritabilité.

Tels sont les principaux résultats des observations que j'ai faites sur l'usage du magistère de bismuth. Tous mes collègues à qui je les ai communiquées, ont employé ce remède à ma recommandation, & en ont vu les mêmes effets.



O B S E R V A T I O N

Sur un accouchement laborieux, terminé avec le forceps de SMELLIE; par M. PIETSCH, professeur & démonstrateur royal à Huningue en haute Alsace.

Le 23 février 1786, je fus appelé à neuf heures du matin pour donner du secours à la nommée *Muller*, femme de *Jean-George Biesel*, bourgeois d'Hésingen, village à une lieue de distance d'Huningue; elle étoit depuis le 19 dans les douleurs de l'enfantement: elle étoit enceinte pour la première fois. Comme elle étoit jeune & sanguine, & qu'on ne lui avoit fait qu'une seule saignée dans le cours de sa grossesse, j'ordonnai qu'on lui tirât du bras huit onces de sang.

En touchant, je m'apperçus que l'enfant présentait le sommet de la tête au détroit supérieur du bassin; une partie des eaux étoit écoulée, & l'orifice fort peu dilaté. Pendant ce toucher, je sentis que le rectum étoit rempli de matière stercorale; ce qui diminuoit l'étendue du bassin: aussi la femme disoit que depuis plusieurs jours elle n'avoit pas été à la garde.

robe ; cela m'engagea à lui faire donner un lavement d'eau , d'huile , de miel & de sel.

Ce lavement ayant fait son effet , deux heures , après qu'elle l'eut pris , elle fut saisie de vives douleurs sans avancer l'accouchement. En touchant , je m'aperçus que la tête appuyoit sur le pubis ; je la dégageai & la fis entrer dans le bassin inférieur où elle resta enclavée. Pendant que la femme faisoit des efforts & profitoit de toutes ses douleurs , j'eus soin d'élargir & d'oindre le passage , essayant souvent de passer un doigt derrière l'oreille , ou sous le menton ; mais mes tentatives furent infructueuses : je me déterminai donc alors à employer le forceps de Smellie. Pour donner à cet instrument la chaleur du corps , je fis mettre par la sage-femme les deux branches dans un vase rempli d'eau chaude , placé à côté de moi , sans que la malade s'en apperçût. Ayant passé les deux branches à côté de la tête , elles se croisoient vers leur milieu ; je les saisis en cet endroit , en passant le doigt du milieu de ma main droite autour de cette jonction , & les autres doigts avec le plat de la main sur les parties voisines des branches , pour les assujettir & les tenir ferme ; de la main

gauche, j'embrassai les extrémités antérieures des branches pour les tenir assujetties aux endroits de la tête où elles s'étoient appliquées. Les choses ainsi disposées, je tirai la tête d'un seul trait, la mère faisant en même temps un léger effort d'expulsion; le reste du corps suivit sans grande peine.

Après l'extraction, il sortit de l'amnios une grande quantité d'eau, & l'accouchée rendit beaucoup d'urine. Pendant que j'étois occupé à faire la ligature & à couper le cordon, l'enfant ouvrit les yeux, & poussa de grands cris. Je le donnai à la sage-femme, pour procéder à l'extraction de l'arrière-faix. Malgré tous les moyens usités que je mis en œuvre, il ne voulut pas suivre spontanément, quoique je donnasse à la matrice tout le temps de se contracter. Mais, voyant qu'elle se resserroit au point de comprimer déjà étroitement les trois doigts que je tenois dans l'orifice, je fis un petit effort pour introduire ma main; je m'aperçus bientôt que la matrice étoit ressermée, & formoit un sac autour du placenta du côté droit; j'y portai mes doigts par l'entrée du sac, je fis le tour du placenta, que je ne trouvai décollé dans aucun point de sa circonférence; en pro-

menant ainsi mes doigts, je reconnus un endroit où il me fut possible de le percer avec un doigt : après avoir dégagé avec ce doigt aussi loin qu'il put se porter, je parvins à lever un bord, sous lequel ayant porté la main entière, je détachai dans toute son étendue le placenta, je l'empoignai & le tirai, sans en laisser aucun vestige dans la matrice; je portai de nouveau ma main dans ce sac pour le mettre à l'unisson avec le corps entier.

Tandis que je procédois à cette extraction, la sage-femme avoit emmaillotté l'enfant, & fait convoquer les parrains : on le porta à l'église, où, comme garçon, on lui donna les noms de baptême de son père : le lendemain en le démaillottant, on s'aperçut que c'étoit une fille; erreur qui fut rectifiée par le curé sur les registres.

R É F L É X I O N S.

Comme je suis chargé de l'enseignement public, j'ai pensé qu'en communiquant cette observation, elle pourroit être utile aux jeunes praticiens; ils verront qu'on n'est pas toujours obligé de suivre si scrupuleusement les préceptes donnés par les auteurs.

Dans les circonstances où se trouvoit

la femme *Muller* & son enfant, je courois le risque de ne pas réussir, si je m'étois efforcé à vouloir joindre les branches dans leur jonction mécanique. Avant l'invention des forceps, *Roonhuysen* a fait des merveilles avec son levier; & certes il en auroit fait davantage, s'il en avoit employé deux: car il est évident que pour une semblable extraction, il faut en avoir deux. Il est vrai cependant que souvent je ne me suis servi que d'un seul, mais ce fut en d'autres cas, quand j'avois amené l'enfant par les pieds, & que la tête tenoit dans le bassin; alors une branche du forceps de *Smellie* m'a servi de levier en la passant par dessus la tête, & en pressant & tirant vers le dehors; mais pour ce manuel, il faut que toute la force & l'appui soient dans la main; car si l'on veut prendre un point d'appui contre les os du bassin, on y fait des meurtrissures, & l'on pourroit produire la gangrène.

Depuis trente ans que j'exerce & que je professe l'art des accouchemens, c'est le second enfant que j'ai vu avoir les yeux ouverts aussitôt après sa naissance, & le premier au sexe duquel on n'ait pas fait attention.



MÉTHODE de faire, de la main droite, la section de la cornée de l'œil droit dans l'opération de la cataracte, proposée par M. DEMOURS, fils, médecin de la Faculté d'Avignon, médecin-oculiste du Roi en survivance, & docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris.

Plusieurs gens de l'art qui ne sont point ambidextres, se plaignent tous les jours de la difficulté qu'ils éprouvent à faire la section de la cornée, lorsqu'ils font l'opération de la cataracte à l'œil droit (a). Je desirerai sincèrement que la méthode que je propose puisse leur être de quelque utilité.

Cette méthode de faire la section de la cornée de l'œil droit est exprimée d'une manière si intelligible par la planche ci-jointe, qu'il seroit superflu d'entrer, à ce sujet, dans de longs détails; je me con-

(a) On a proposé tout récemment à Londres un instrument, dont la tige a une courbure, au moyen de laquelle on peut pénétrer dans la cornée de l'œil droit du côté du grand angle, par dessus la racine du nez,

tenterai donc de faire quelques observations.

La tige de l'ophthalmostat, dont la pointe est dirigée vers la partie supérieure de la cornée par le doigt *index* de la main gauche, (A. Fig. I.) doit être un peu plus longue que celle de mon ophthalmostat ordinaire : la Fig. II présente les proportions de cette tige ; elle doit avoir une courbure, dont l'usage est de faciliter la sortie du bistouri qui a traversé la chambre antérieure de l'humeur aqueuse : cette courbure est exprimée par la Fig. IV.

La lame du bistouri est connue : elle a cependant cela de particulier que son talon, c'est-à-dire sa partie non tranchante, (B. Fig. I.) est courbée sur le côté & sur le plat. Le bistouri, dont la lame est représentée plongée dans la cornée, (B. Fig. I.) indique la courbure sur le côté ; la courbure sur le plat est indiquée par la Fig. III, qui représente l'instrument, vu de profil.

Dans ce procédé, l'aide, qui relève de la main droite la paupière supérieure, doit abaisser l'inférieure avec le doigt *index* de la gauche, en plaçant ce doigt sur le nez, (C. Fig. I.) & son extrémité le plus près possible du point lacrymal, afin de ne pas gêner l'introduction du

bistouri dans la partie inférieure & un peu latérale interne de la cornée.

La lame d'argent (D. Fig. I.) dont l'extrémité recourbée sert à relever la paupière supérieure, est d'une nécessité presque indispensable dans cette méthode, à moins que l'œil ne soit saillant; elle garantit le bord de la paupière qui pourroit être blessée par une direction vicieuse du bistouri, ou par un mouvement trop précipité. On conçoit aisément que l'opérateur doit être situé au côté droit du malade, afin que sa main droite, qui dirige le bistouri, puisse se trouver placée sur la joue droite.

N. B. Les ophthalmostats & le bistouri, vus de profil, (Fig. III,) sont représentés dans les dimensions qu'ils doivent avoir; mais afin de rendre les objets plus distincts, la grandeur de l'œil a été un peu exagérée, & la lame du bistouri, (B. Fig. I.) qui est représentée plongée dans la cornée, est dans la même proportion; un peu plus grande qu'elle ne le doit être.



Fig. 1.

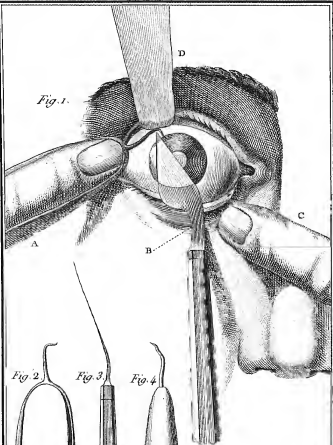


Fig. 2.



Fig. 3.



Fig. 4.



S U I T É E T F I N
D E S

R E M A R Q U E S C R I T I Q U E S ,

Et Observations sur la section de la symphyse des os pubis, & particulièrement au sujet de celle qui a été pratiquée à Paris le 7 août 1784, publiée dans le Journal de Médecine, cahier du mois d'avril 1785, pag. 510 & suiv. Par M. DESGRANGES, chirurgien gradué à Lyon, membre de plusieurs académies, &c.

Quæ singula non profunt, simul collecta juvant.

OBS. XXII^e. « Un de mes confrères, bon accoucheur, fut appelé pour secourir une femme qui depuis deux jours étoit dans les douleurs d'un premier enfantement ; ses forces s'affoiblissoient, & la tête de l'enfant, bien tombée dans la cavité du petit bassin, n'avançoit plus : il la saisit avec le forceps, mais dans le moment où l'un & l'autre passèrent sous l'arcade des os pubis, leur symphyse s'éclata, & ils s'écartèrent de plus de vingt lignes... La malade mourut le sixième jour. L'ou-

66 SECTION DE LA SYMPHYSE

verture du cadavre découvrit les mêmes désordres que ceux observés chez la femme *Vespres*. Le bassin qui est actuellement sous mes yeux, est petit, mais régulier. On ne trouve d'une tubérosité ischiatique à l'autre, que deux pouces dix lignes, & c'est là le diamètre le plus vicie. La tête de l'enfant, qui vit encore, étoit petite, souple, & proportionnée, en quelque sorte, à l'espace qu'il devoit parcourir «.

M. *Duverney* montrait dans ses cours publics au Jardin-Royal, un bassin dont les pubis avoient été aussi séparés dans l'accouchement, par les seuls efforts de la nature... La mère avoit eu le même sort que la précédente. Il n'est pas dit quel a été celui de l'enfant.

Ici se présente un fait de pratique, que les partisans de la section de la symphyse, pourroient invoquer en faveur du nouveau procédé, & que par cette raison nous devons examiner.

OBS. XXIII^e. » *Un couvreur de Dijon*, robuste & à la fleur de l'âge, fait une chute de quaranté pieds de hauteur. MM. *Enaux*, *Chaussier*, & *Hoin*, conduits par les signes rationnels & à l'aide du toucher, reconnoissent un déplacement de l'os in-

nommé gauche, tel que le pubis de ce côté s'élevoit & dépassoit le pubis droit *de deux travers de doigt au moins. . . .* Sans réduction préalable, que l'excès des souffrances rendit impraticable, sans un repos bien absolu auquel le malade ne voulut pas s'assujettir, à la faveur du seul bandage de corps, *la branche du pubis est descendue de moitié, au moins*, les parties se sont raffermies, & trois mois après cet homme bien rétabli & boitant très peu, a repris son métier de couvreur. «

La luxation étoit *complète*, dit l'historien de ce fait, en ce que l'os des hanches étoit vacillant & désarticulé à ses deux extrémités, le mouvement se communiquant d'une symphyse à l'autre (a)... Mais le complément de ce déplacement n'avoit pas lieu dans le sens reçu des pathologistes. Les os dérangés se touchoient encore par beaucoup de leurs faces articulaires, leur séparation n'étoit pas totale, &c... Au surplus l'extrémité antérieure formant le pubis, étoit plus dérangée que la postérieure symphisée avec le sacrum; la pre-

(a) Nouveaux Mémoires de l'Académie de Dijon; pour la partie des Sciences & des Arts; Premier semestre, 1784, pag. 151 & suiv.

mière s'étoit élevée, & la seconde abaissée en glissant, en quelque sorte, sur les couches cartilagineuses qui revêtent leur point d'union, comme si l'os eût fait bascule en arrière; & il paroît que c'est tout le poids du corps, supporté seulement par la tubérosité de l'ischium de ce côté, qui a opéré l'un & l'autre effet.

Quelque robuste que l'on suppose ce *couvreur*, il y a tout lieu de croire que la connexion des os formant son bassin étoit, ou peu solide, lâche, & disposée à prêter, ou trop sèche, & les liens qui les assujettissoient si fermes & si *cassans*, qu'ils ont cédé ou se sont rompus avec aisance, de manière à exempter le sujet des ébranlemens nerveux, & des fortes commotions qui entraînent pour l'ordinaire infailliblement sa perte, & qui sont toujours occasionnées par une trop grande résistance des parties. Un manœuvre de *Bordeaux* en a fourni un exemple funeste en 1764 (a).

OBS. XXIV^e. «Egalement d'une constitution forte, & tombant de quarante pieds de hauteur, il éprouva une rupture

(a) Journal de Médecine, cahier de juillet 1785, pag. 84 & suiv.

si entière de l'union cartilagineuse des pubis, qu'on pouvoit placer le pouce dans cette symphyse, ce qui fit périr ce malheureux presque subitement »...

L'observateur ne dit rien de l'union postérieure des os innominés avec l'os sacrum, qu'il ne paroît pas avoir examiné. Cependant il croyoit que dans la chute, la partie postérieure de l'os iléum gauche, avoit *porté* davantage que les autres parties. La symphyse sacro-iliaque de ce côté, devoit donc avoir souffert, & il eût été utile de s'en assurer. Au reste, il est permis de croire avec lui, que cette mort si prompte, a été l'effet d'une commotion portée au plus haut degré d'intensité.

On fait que dans ce cas (abstraction faite du produit des contre-coups, des commotions, & en ne considérant que la *localité* du mal), le danger ne roule pas sur la disjonction des pubis, mais que les plus grands accidens naissent de la disruption, ou de la violence exercée sur les symphyfes iléo-sacrées... Il n'est pas dit que, chez le blessé de *Dijon*, celle du côté gauche, fût considérablement lésée, la conformation extérieure de ces parties n'étoit pas dérangée, il n'y avoit aucune saillie en dehors à côté de l'os sa-

crum , il ne doit donc pas paroître bien surprenant qu'il se soit tiré d'affaire. Peut-être encore que son tempérament peu irritable & peu enclin à l'inflammation , l'ont tenu à l'abri des accidens sérieux & même mortels qui se manifestent souvent à la suite de ces évènements malheureux (a) ? Ce seroit donc à tort que les desymphyseurs argumenteroient du fait rapporté par M. *Enaux*. Une observation , unique en quelque manière , dont les circonstances sont si dissemblables de celles qui se rencontrent chez une femme , à qui on a tranché les pubis dans le travail , ne fournit aucune analogie capable d'autoriser à la pratique de cette opération. Car dans ce dernier cas , les pubis ne sont pas seulement désunis , ils sont encore écartés plus ou moins fortement ; les os des hanches deviennent vacillans , ils perdent leur niveau , & il y a réellement déplacement (& non *Diastasis*) par la manière inégale dont ces os divergent , & s'éloi-

(a) Il n'est plus permis aujourd'hui d'ignorer ces accidens funestes , les auteurs en fournissent un trop grand nombre d'exemples , & le Mémoire de M. *Louis* , sur l'écartement des os du bassin , en nous présentant plusieurs faits de pratique très-précieux à ce sujet , met cette vérité dans la dernière évidence.

gnent de la ligne verticale & moyenne , qui sépare le bassin en deux. Les symphyfes sacro-iliaques éprouvent , dans le même temps , une distraction violente dans l'expansion ligamenteuse qui les recouvre , une rupture des filets courts & ferrés qui les lient , & une contusion & un décollement des substances intermédiaires qui servent à la contigüité des pièces osseuses ; enfin il se forme par devant un *hiatus* , plus ou moins grand , en raison du degré d'écartement des pubis qu'on a voulu se procurer. L'expérience a montré qu'il étoit ensuite fort difficile d'en opérer le rapprochement , que ce rapprochement lui-même étoit très douloureux , peu exact , & ne pouvoit s'obtenir qu'en faisant encore de nouvelles violences aux parties , bien éloignées de pouvoir se rétablir elles-mêmes dans leur état primitif , comme on l'a pensé , vu la distorsion qu'elles ont éprouvée , d'où suivent la douleur , la fièvre , l'inflammation & les abcès consécutifs qui ne manquent pas de conduire à la mort. C'est ce que la pratique & l'autopsie ont déjà fait voir plus d'une fois ; & la fin tragiques des femmes *Vespres* & *Danne* , de celle de *Dusseldorf* , d'*Arras* , de *Spire* , &c. atteste cette vérité , qu'on s'obstine encore à voiler.

Selon M. *Demathiis*, il n'y a rien d'aussi simple & d'aussi innocent que la division du cartilage qui unit le pubis ; l'exécution en est des plus faciles, & le succès en doit être toujours heureux & assuré, soit pour la mère, soit pour l'enfant. Mais seroit-ce se former une idée bien juste de cette opération & de ses suites, que de juger d'après l'exposé de M. *Demathiis*, & nous fera-t-il permis de lui opposer l'histoire de celle que nous avons vu pratiquer, & à laquelle nous avons même coopéré ?

Détail du fait rapporté, *Obs. V (a)*.

« Il s'agissoit d'une fille de quarante ans, d'un gros embonpoint, en proie depuis cinq jours aux douleurs d'un premier enfantement, qui ne pouvoit se terminer à raison du rétrécissement de son bassin porté à dix-neuf lignes de devant

(a) Nous faisons usage de ce fait sans scrupule, quoiqu'il ne nous appartienne pas précisément, l'opérateur l'ayant communiqué lui-même à l'Académie royale de Chirurgie, & à l'auteur du Dictionnaire de Jurisprudence & des Arrêts, nouvelle édition, entreprise à Lyon. Ce dernier en a fait usage dans le second tome, au mot *Accouchement*, art. 12... Nous nous croyons donc suffisamment autorisés à entrer dans les plus grands détails sur ce qui concerne cette observation intéressante.

en arrière supérieurement. On jugea l'enfant mort d'après tous les signes qui caractérisent cet état ; d'après la longueur du travail , & par le *toucher* qui fit reconnoître dans le cercle utérin, un corps inégal, charnu & osseux en même temps, qui ne pouvoit avancer , & que l'on prit avec raison pour la tête déformée. L'emploi du forceps & de la main, seule ou armée de crochets , ne pouvant avoir lieu, on se détermina à opérer la section de la symphyse. On fit donc sur la région des pubis , une incision de plus d'un pouce & demi d'étendue , qui se terminoit trois lignes au dessus de la commissure supérieure des grandes lèvres. L'opérateur fut très-gêné dans cette première division des parties, le ventre volumineux, fort saillant , & volontiers *en besace*, ne put être relevé convenablement , & la malade oppressée & très souffrante , ne put rester couchée sur un plan horizontal (a). Il y

(a) Que devient la position favorite de M. *Démathis* ? On ne pouvoit ici la mettre en usage, & il en seroit de même chez une hydropique, une asthmatique, &c. dans ces cas il n'est assurément pas possible de placer un coussin sous les reins de la femme, pour rendre son ventre plus élevé que la poitrine & la tête. Loc. cit. p. 514.

avoit une œdématie considérable au mont de Vénus, aux grandes lèvres, ainsi qu'aux extrémités inférieures. Il fallut donc porter l'instrument fort avant & à plus d'un pouce & demi de profondeur, sans obtenir encore beaucoup d'aisance pour aller à la symphyse. Dans ce trajet plusieurs veines tuméfiées & deux artères furent ouvertes, l'*attrition* avec les doigts & la déplétion des premières en arrêterent le sang, mais on fut obligé de lier les deux autres, ce qui donna beaucoup de peine & prit beaucoup de temps, à raison de l'épaisseur des chairs & des graisses infiltrées. Enfin on chercha à saisir avec un lithotome à dos l'union cartilagineuse des pubis qu'on ne fut point assez heureux de rencontrer, quoique plusieurs personnes de l'art présentes y missent successivement la main. L'instrument d'abord dévié & agissant sur l'angle du pubis gauche, fut ramené obliquement à la symphyse, & le bassin fut ouvert ».

« On ne coupa point le ligament triangulaire, inférieur à l'arc cartilagineux des pubis ; aussi se rompit-il avec effort, & en causant un bruit sourd au premier écartement de ces os, lequel fut d'abord de dix lignes. Cet écartement subit, instantané, s'opéra d'abord contre notre intention,

Moins *osés* que M. Le Roy, nous voulions y mettre plus de gradation, nous voulions le borner infiniment, & même le *maîtriser* en quelque sorte, à l'aide de deux élèves intelligens placés sur les côtés du bassin, qui s'appliquoient, finon à rapprocher, du moins à maintenir les pubis dans le premier degré d'éloignement, en prévenant toute vacillation latérale des os des hanches, & qui devoient ne céder qu'insensiblement, c'est-à-dire, ne laisser écarter ces os, qu'à mesure qu'un espace plus ample deviendroit nécessaire dans la manœuvre ».

« Nous avions à faire à un enfant mort qui n'exigeoit aucun ménagement, & sur lequel nous pouvions sans crainte diriger tous nos efforts, ce qui nous fit concevoir l'espérance de l'extraire au moyen d'une disjonction des pubis très-moderée, & c'est là la raison principale qui valut la préférence au procédé *Sigaultien*, dans cette circonstance. Mais toutes nos précautions devinrent absolument inutiles ; le forceps, sur lequel on fondeoit quelque espoir, ne put réussir, & lâcha toujours prise, à raison du peu de résistance qu'offroit la tête, dont les os étoient désunis & flottans dans le cuir chevelu... Il fallut donc aller chercher les

pieds de l'enfant, & dans ce travail infiniment pénible, & qui exigea de grands efforts, les os innominés vacilloient sans cesse sous la main des aides; les pubis, & principalement le gauche, s'élevoient & s'abaissoient, selon que la main de l'opérateur avançoit au dessus du détroit supérieur, ou rentroit dans l'excavation du bassin; & au moment où l'on fit franchir à l'enfant le passage défectueux, la diduction antérieure fut portée à deux pouces & demi, ce dont je m'assurai moi-même; & nous entendîmes de nouveau un craquement bien sensible, qui nous fit mal augurer de ce qui se passoit aux symphyfes postérieures ».

« La malade pendant cette épreuve terrible pouffoit des cris affreux, le sang ruisseloit de toutes parts, les ligatures avoient manqué, l'incision extérieure s'étoit agrandie, le bassin largement ouvert sembloit n'avoir plus de solidité, la vulve étoit gonflée & béante, ce qui offroit un spectacle effrayant, dont aucune des opérations connues ne sauroit fournir d'exemple ».

« Il fallut ensuite rapprocher les os, les affronter, refouler dans l'intérieur du bassin la partie antérieure de la vessie qui s'étoit engagée entre les pubis, ainsi qu'une

portion du vagin, ce qui ne se fit qu'imparfaitement, avec beaucoup de difficulté, & en occasionnant bien des souffrances. Un frisson violent se fit aussitôt sentir, & dura plus d'une heure, malgré l'attention qu'on eut de le combattre. Le ventre resta toujours élevé & sensible, & la sortie des urines fut par fois involontaire, & par fois très-pénible. Le pouls étoit foible & misérable. Les lochies ne s'établirent point. La malade se plaignit de vives douleurs aux lombes, à la région sacro-iliaque gauche, & à la cavité cotyloïde de ce même côté. Le bandage de corps, contentif des os du bassin, devint insupportable ; on le relâcha d'abord, puis on fut obligé de l'ôter tout à fait... Bientôt le balonnement de l'abdomen fit des progrès, le hoquet s'en mêla, les douleurs & les anxiétés devinrent extrêmes, & toutes les parties extérieures de la génération furent frappées d'une gangrène rapide ; enfin le délire se joignit à tous ces accidens, & la mort les termina le troisième jour, cinquante-deux heures après l'opération ».

« A l'instant du décès, la femme étant encore dans son lit, les pubis furent trouvés écartés de quatre lignes, & le devant de la vessie, comme le haut du vagin, s'y présentoient, ce que j'avois déjà re-

connu dans les pansemens ; ces deux organes étoient défunis , & détachés en partie des pubis. L'urèthre , rangé du côté droit , étoit dilaté à pouvoir y introduire le petit doigt , le bas de la ligne blanche étoit déchiré de sept à huit lignes au dessus de l'incision primitive , la partie inférieure de l'épiploon , une grande partie de la matrice , sur-tout vers son col , tout le vagin & tout le sinus externe des parties génitales étoient gangrénés. Les intestins grêles , la poche urinaire & le rectum étoient enflammés dans plusieurs points de leur étendue ; enfin les symphyfes sacro-iliaques étoient entr'ouvertes de quatre lignes du côté droit , & de près de six du côté gauche , où se trouvoit de plus un déchirement marqué de l'expansion périosto-ligamenteuse qui la recouvre intérieurement &c. »

« L'enfant étoit d'une bonne grosseur ; sans être excessive. Nous ne pûmes mesurer sa tête affaïssée , dont les os étoient sans liaison , par la mort arrivée depuis quelques-jours , mais sa poitrine déprimée nous offrit encore trois pouces d'épaisseur sur quatre de largeur ; aussi eut-on beaucoup de peine à lui faire franchir la barrière qu'opposoit le passage rétréci , quoiqu'on ne négligeât pas de l'y engager dans

le sens le plus favorable. Nous ne doutâmes point que si la tête avoit eû sa sphéricité & sa solidité ordinaires, il auroit fallu encore écarter d'avantage les pubis, que sa sortie auroit été plus difficile, peut-être même impossible, & que si ce frêle individu eût été plein de vie, il l'auroit infailliblement perdue, quelque précaution que l'on eût pu prendre ».

M. *Démathis*, qui prétend avoir trouvé une extrême facilité à séparer les pubis de la femme *Huguet*, donne comme un précepte nouveau, & d'une grande importance, de commencer la section du cartilage, à la partie supérieure... parcequ'il rencontra dit-il, au milieu une résistance qui l'effraya: pour cet effet, il porta le doigt sous la peau, afin de conduire son instrument, ... c'est à dire, qu'il travaillât sous œuvre. Mais alors, il est fort aisé de manquer la symphyse, & si l'on tâtonne, on multiplie les douleurs de la patiente. Il faut couper précisément dans le milieu de l'intervalle qui sépare les épines des deux pubis. Voilà l'essentiel: mais cet intervalle, qui a une certaine largeur en devant, en a moins en haut, & n'offre qu'une ligne en

dedans (a), (je parle du bassin d'un sujet rachitique), au lieu d'un bourrelet bien marqué, qui s'y rencontre ordinairement. Si l'on coupe près de l'épine, l'instrument porte sur l'os, on a beaucoup de peine à ouvrir le bassin, & l'opérateur s'il n'est entièrement maître de sa main, s'expose à léser des parties qu'il est essentiel de respecter. Je l'ai déjà dit ; j'ai vu l'épine d'un pubis, plus saillante que l'autre, qui existoit à peine, égarer un praticien, qui, la prenant pour guide, coupa tout près d'elle, & entama l'os. Sa coupe fut oblique, elle vint joindre la ligne mitoyenne & cartilagineuse, où la section s'opéra aisément. On crut que la moitié supérieure de la symphyse étoit ossifiée ; mais l'examen des parties fit voir le contraire... J'ai vu une autre fois l'opérateur manquer également la symphyse, quoiqu'il l'attaquât, *par sa partie supérieure*, porter & rapporter l'instrument, s'arrêter à l'endroit qui lui fut assigné par un consultant, son ancien, & éprouver la plus grande difficulté à

(a) Ainsi tout ce qu'a dit M. Le Roy sur la coupe latérale du cartilage *inter-pubis*, est en pure perte. Voyez ses Recherches historiques & pratiques sur la section de la symphyse, &c. pag. 94 & suiv.

ouvrir le bassin , ce qui fit croire à l'osification entière du cartilage symphytique ; l'instrument dont il se servoit en s'ébréchant , fit l'office d'une scie (a)... La malade mourut , l'on vit avec étonnement sur le cadavre , que le pubis droit , avoit été coupé : sa portion retranchée , qui avoit trois ou quatre lignes d'épaisseur , étoit restée symphysée avec le pubis gauche. Ce fourvoiement , provenoit de la déviation de la symphyse elle-même , qui se portoit plus à gauche qu'à droite , de sorte qu'elle n'occupoit pas le milieu d'une ligne tirée d'une épine antérieure , & supérieure d'un os des îles , à pareil endroit de l'autre. La sonde mise dans l'urèthre , pour prévenir la lésion de ce canal , pouvoit servir de guide dans la division de la synchondrose des pubis ; car il nous a paru que ce conduit répondoit toujours à la partie moyenne de cette union cartilagineuse ; mais en donnant à l'incision extérieure plus d'étendue par le haut , on découvreroit bien mieux l'espace inter-

(a) On voit si M. *Démathis* devoit tant s'effrayer & craindre de briser son instrument , parce qu'il attaquoit le cartilage dans le milieu de son étendue.

82 SECTION DE LA SYMPHYSE

médiaire, qu'il faut attaquer, & l'on faciliteroit l'écartement des os, qui seroit alors moins bruyant, moins pénible, & qui s'opéreroit avec moins de déchirement par devant. . . Peut-être conviendrait-il auparavant de porter un instrument aigu, pour sonder la mollesse du terrain, reconnaître le cartilage, s'assurer de sa souplesse, & saisir la ligne intérieure qui y répond ? Mais, *idem tutor & hostis esse potest*.

La section de l'os lui-même ne sauroit être, à mon avis, aussi indifférente qu'on l'a pensé, 1°. par la difficulté qu'il y a de l'achever, les secousses auxquelles elle expose, & la blessure de parties essentielles qui peut s'en suivre, à raison des efforts qu'on est obligé de faire ; 2°. parce que les cellules osseuses mises à découvert, peuvent se gonfler extrêmement, s'infiltrer de sucs étrangers, donner naissance à des végétations, à des fongosités de mauvaise nature, & produire des expansions calleuses, capables d'ajouter encore au rétrécissement du bassin ; enfin la carie peut survenir, & des dépôts & des fûsées s'établir consécutivement, sur-tout si l'opérée est cacochyme, ou entachée de quelque virus, &c. (a). *Marguerite Markard*,

(a) J'ai vu, chez un homme de quarante

observation neuvième du tableau comparatif, *pag. 11*, qui s'est rétablie parfaitement, a couru de grands dangers, & peut-être ne doit-elle son salut qu'à son excellente constitution. *Olof Acrill* a vu une femme dont la symphyse des pubis fut disjointe dans un accouchement. Cinq semaines après, il y trouva une suppuration bien établie, & les deux os cariés, dont elle ne guérit qu'avec beaucoup de peine & de temps. Il se forma d'abord entre les pubis une espèce d'expansion charnue, qui acquit de la solidité dans la suite, & parvint à les réunir stablement... Cette fluxion, si je puis parler ainsi, de sucs nourriciers concrescibles, en soudant intimement ces pièces, forme donc un grand obstacle, au premier emploi de la section de la symphyse, comme à sa réitération (*a*);

ans, mort d'une phthisie vénérienne, à la suite d'un ulcère rongeur sur la région des pubis, qu'aucun remède ne put dompter, ces mêmes os cariés, leur symphyse détruite, & dans l'endroit de leur union un champignon cancéreux qui sortoit du pubis gauche, dont la substance étoit très-gonflée & beaucoup plus endommagée.

(*a*) La femme d'*Hesdin*, observat. vingtième, avoit une ossification totale de la symphyse, qui ne permit pas d'en faire la section... *See*

84 SECTION DE LA SYMPHYSE

& dans l'un & l'autre cas , il faudroit recourir à la scie : mais cet instrument se-

verin l'ineau dit avoir rencontré dans le bassin d'une femme , *honestissima mulieris* , une exostose ou un gonflement à l'épine du pubis gauche , qui s'étendoit dans l'intérieur de ce vase osseux , tout proche & jusqu'à la partie inférieure de la symphyse , lequel apporta un grand obstacle à la délivrance ; l'enfant vint mort , & la mère périt. . . . (*Opusc. phys. & anat. cap. v , lib. ij , p. 139.*) Cette synchondrose étoit vraisemblablement ossifiée & inattaquable par l'instrument tranchant. Ainsi , si la défectuosité de ce bassin semble prescrire la section , celle-ci se trouve interdite par l'état non naturel & maladif de la symphyse elle-même. *Ambroise Paré* avoit déjà fait la remarque , que dans un cas de désunion des pubis à la suite d'un accouchement laborieux , il se formeroit un *calus* (comme il arrive toujours aux fractures des os) , lequel rendroit les accouchemens suivans plus difficiles. Aussi regardoit-il l'usage que l'on disoit , de son temps , être établi en Italie , de rompre les pubis aux jeunes filles , pour qu'elles enfantent avec plus d'aisance , comme faux , menlonger & absolument opposé aux vues qu'on se seroit proposé de remplir... (au vingt-quatrième livre de la génération , chap. xij.)

Le défaut de repos , un gluten trop ténu , trop dissous , (effet d'une cachexie vénérienne , scorbutique , &c.) la pénurie du suc nourricier , &c. pourroient donner lieu à un vice contraire , empêcher la consolidation des sym-

roit sans effet, si pareille soudure se trouvoit à une des symphyfes sacro-iliaques,

phyfes du bassin relâchées, rompues, ou qu'on auroit divifées, & rendre pour toujours la malade infirme. *Daniel Ludovic* en fournit un exemple remarquable, (Eph. des cur. de la nature, ann. 1672). Il rapporte qu'une femme, déjà d'un âge mûr, à la fuite d'un premier accouchement qui fut très-pénible, éprouva un écartement des pubis, & que les os restèrent séparés de telle sorte, que cette femme ne pouvoit marcher qu'avec beaucoup de précaution, sentant les pubis vaciller dans les différens mouvemens qu'elle faisoit. — On a vu dans la Normandie une femme qui, en accouchant dans un âge avancé avec les plus grandes douleurs, éprouva une désunion des pubis qui ne purent ensuite se recoller. Cette femme marchoit avec une double claudication, les os chevauchant souvent l'un sur l'autre. On dit que *M. Baudelocque*, savant accoucheur de la capitale, a rencontré quelque chose de semblable. — *G. Stein* a trouvé un bassin très-difforme qui nécessita l'opération césarienne. — Au lieu d'exostoses que l'on soupçonnoit, on vit sur le cadavre un déplacement des os des hanches avec une très-grande mobilité dans leurs articulations, &c. La défectuosité n'étoit ici que relative. — Une dame accouchée assez heureusement se défondit le pubis cinq jours après, en se baissant, d'où sont résultés plusieurs accidens fâcheux. (Journal de Médecine, cahier de septembre 1785, pag. 75, & suiv.)

86 SECTION DE LA SYMPHYSE

ou à toutes les deux, & nous en avons plus d'un exemple.

On trouve dans *Weidmann* (a) la gravure d'un bassin, dont le sacrum est intimement soudé du côté droit avec l'os des iles, au moyen d'une exostose, *ankylosi hyperostotica*, qui occupe la partie supérieure de la symphyse iléo-sacrée de ce côté, tandis que le bas de cette synchondrose n'est point affecté. Du côté gauche la soudure est parfaite, & l'os des hanches si déjeté, que le pubis se porte du côté opposé, de telle sorte, que la symphyse antérieure correspond à la symphyse sacro-iliaque droite, au lieu d'être vis-à-vis le milieu du sacrum. M. *Ludwig* décrit un bassin (qu'il conserve dans son cabinet) auquel il y a deux *ankyloses entre les os ileum & le sacrum*... (b) : je connois un bassin qui appartenoit à une femme morte en travail de son second enfant, dont l'os innominé gauche, est absolument soudé avec l'os sacrum, y ayant un gonflement à l'endroit de leur juste posi-

(a) *Comparatio inter sectionem cæsaream, &c.* pag. 61, planche deuxième.

(b) Voyez les additions de ce praticien au *Traité complet de la synchondrotomie* par *James-Pétersen, Michaëlis*, 1784.

tion. La macération la plus longue dans l'eau chaude, m'a convaincu qu'il y a ankylose parfaite, ou soudure intime des deux pièces, par l'effet de leur engorgement réciproque, & l'endurcissement de la substance intermédiaire.

Cet état contre nature des connexions postérieures du bassin, qu'on ne sauroit nier, forme une complication fâcheuse, insurmontable à tous les efforts de l'art, & qui contre-indique formellement la section de la symphyse, d'autant mieux, qu'il n'existe aucun signe capable d'en faire reconnoître l'existence. Que doit-on penser après cela de la crédulité aveugle de M. *Démathis*, qui se laisse bonnement persuader *que les cartilages symphyti-ques ne s'ossifient jamais chez des femmes qui font des enfans ?*

Dans chaque observation que les prôneurs de la symphysiologie nous ont transmise, ils ont eu soin d'avancer & de donner pour certain que la division du cartilage inter-pubis n'occasionne aucune douleur, & M. *Démathis* vient à son tour nous certifier que la section des symphytes est *absolument insensible*... Mais d'abord cette insensibilité supposée ne pourroit que s'entendre de la substance cartilagineuse elle-même, & prise intrin-

féquement. Les parties qui la recouvrent, qui la fortifient, soit en dedans, soit en dehors, ne sont certainement pas dénuées de sentiment. Mais cette section n'est qu'un point, même très-petit, dans l'opération dont il s'agit, & a-t-on jamais donné pour preuve de l'innocuité de l'amputation d'une extrémité, le peu de douleur qu'elle occasionne, & pour garantir de sa réussite, l'insensibilité momentanée de la section de l'os dépouillé de son périoste? Il est donc ridicule de tant insister & de revenir si souvent sur ce prétendu avantage, qui encore n'a pas lieu, car j'ose assurer que la division du *moyen* qui forme la réunion des pubis est douloureuse, & je crois m'en être convaincu chez la malade qu'on a opérée sous mes yeux. A cette preuve de fait viennent se joindre le raisonnement & l'autorité d'un maître, dont *M. Démathiis* ne sauroit révoquer le témoignage. C'est *M. Le Roy*, qui adoptant entièrement la doctrine de *Severin Pineau*, sur le gonflement & le ramollissement des symphyfes, le fait parler ainsi : « lors » qu'on applique le doigt sur le pubis » d'une femme grosse, cette partie donne » des preuves d'une *extrême sensibilité*, » ce qui dépend de ce que l'engorge-

» ment qui arrive à cette articulation
 » di stend le périoste , le sépare , & le
 » rend très-sensible (a) ». Ainsi donc ,
 soit qu'il y ait en ces parties une *fluxion*
muqueuse , pour me conformer au lan-
 gage de *Pineau* , soit qu'il y ait dissolu-
 tion du principe solidifiant , comme l'a-
 vance *M. Le Roy* , & addition d'un prin-
 cipe humide , ce qui revient à la théo-
 rie de *Pineau* , le même effet doit s'en
 suivre , la sensibilité doit naître , se dé-
 velopper & même s'exalter dans les sym-
 phyfes ramollies (b) , à-peu-près comme
 on la voit survenir dans les os malades
 décomposés , *carnifiés* , & d'autant plus
 que leur *moyens* seront plus gonflés , ce

(a) Recherches historiques sur la symphyse ;
 par *M. Le Roy* , pag. 8.

(b) Si les symphyfes trop raffermies d'un
 bassin rachitique n'étoient ni gonflées , ni ra-
 molliées , du moins les parties qui les entourent ,
 qui les avoisinent , & que l'instrument doit
 également diviser , seroient sûrement engor-
 gées , tendues , irritées , & en quelque sorte
 enflammées. . . d'où naîtroit un excès de sen-
 sibilité , des douleurs plus aiguës & une sup-
 purat'on précoce en ces parties , ce qui balan-
 cerait bien & au-delà le léger avantage que
 sembleroit offrir la section *insensible* du carti-
 lage , si toutefois il étoit avéré que cette in-
 sensibilité eût réellement lieu.

qui s'observera sur-tout dans les accouchemens longs, qui ont exigé des efforts pénibles & soutenus de la part de la mère, tels que ceux pour lesquels on se détermineroit à pratiquer la nouvelle opération, d'où il suit que cette insensibilité si vantée est illusoire, contraire à l'expérience & gratuitement supposée. C'est un appât auquel le public s'est laissé surprendre; c'est un véritable piège adroitement tendu au sexe, qui, toujours timide & craintif, en donnant tout au moment présent, n'hésite pas de se soumettre de préférence à l'opération réputée la moins douloureuse, sans égard pour les suites & sans pouvoir prendre la peine de balancer les avantages & les inconvéniens respectifs des autres méthodes qui lui sont offertes.

Le bassin ouvert, doit-on s'attendre que les os des iles qui ont été écartés de deux ou trois pouces par-devant, & dont les connexions postérieures auront été ébranlées & même dérangées par la manœuvre pénible qu'il aura fallu employer pour faire franchir à l'enfant le passage vicié, quoique élargi, seront ensuite rapprochés avec aisance, réunis sans douleur, & maintenus convenablement *avec un ruban en huit*? (On conçoit que

je n'entends parler ici que des cas où l'accouchement par les voies naturelles, sans opération préalable, seroit de toute impossibilité). L'expérience interrogée de nouveau sur ce point, ne permet pas de se livrer à cet espoir, ni de croire au récit du nouveau dessymphyseur. La dame *Souchot*, dont la symphyse a été tranchée sans un besoin urgent, & dont les pubis par conséquent ont dû être peu éloignés, (on se rappelle que l'écartement *spontanée* a suffi) trouvoit déjà les moyens contentifs employés, fatigants, insupportables, & demandoit sans cesse qu'on l'en délivrât. Il en est de même de plusieurs femmes opérées dans les provinces; & celles des observations cinquième & vingt-deuxième, dont nous avons vu les pubis divisés, écartés chez l'une jusqu'à trente lignes, & chez l'autre jusqu'à vingt, se plaignoient de vives douleurs à l'endroit des symphyfes sacro-iliaques, qu'elles croyoient occasionnées par les bandages circulaires, ce qui nous força de les enlever. On crut y suppléer par des rouleaux de linges usés, placés de chaque côté des hanches, contre les fesses, pour soutenir & supporter les os des hanches, en quelques manière déarticulés; mais ces rouleaux,

quoique mis avec beaucoup de précaution, les bleffoient encore, & étoient bien éloignés de produire le rapprochement désiré ; aussi dans le cours des pansemens, comme au moment où la mort vint mettre fin aux souffrances de ces deux femmes, nous avons observé que le bassin étoit ouvert & que les pubis étoient disjoints. Leur rapprochement n'étoit pas prêt à se faire, & il n'y avoit aucune trace de végétation capable de remplir le vide ; cependant les malades garderent toujours la situation la plus propre à seconder nos vues. . .

Ainsi les *bandages*, la *situation* & les autres *moyens auxiliaires* sont insuffisans pour resserter cette cavité osseuse & rapprocher les symphyfes, lorsqu'elles ont été trop ouvertes & séparées avec effort, lorsqu'il n'y a pas eu seulement *diastasis*, mais déplacement réel des pièces qui composent le bassin, comme il arrivera toujours dans les cas d'étroitesse extrême, qui requerroient exclusivement l'opération césarienne, à laquelle on aura voulu mal à propos substituer la division de la symphyse des pubis.

Pour parvenir à une parfaite réduction des os disjoints ou déplacés d'un bassin ouvert par-devant, il ne suffit pas

d'opérer le rapprochement des pubis, il faut encore les affronter, les égaliser & rendre leur coaptation exacte & régulière, de manière à conserver à ce vase solide la configuration qui lui est propre, & à ne pas augmenter ses déféctuosités ni le resserrement de ses détroits. Mais toutes les tentatives faites jusqu'à ce jour sur les femmes *dessymphysées*, à raison d'étroitesse du bassin, d'étroitesse suffisante pour s'opposer à l'accouchement, ont été pénibles, douloureuses & constamment infructueuses. C'est une remarque que nous avons faite à Lyon, & qui n'a pas échappé aux commissaires nommés par la Faculté de Médecine de Paris. Ils ont observé chez la femme *Souchot* que les os pubis, le quinzième jour de l'opération, n'étoient pas alignés supérieurement, le gauche se trouvant plus bas & au-dessous du droit; de même l'alignement en devant n'avoit pas lieu; car ils disent, dans leur rapport, avoir remarqué le dix-neuvième que le bord gauche & antérieur de la symphyse étoit plus élevé (plus saillant en devant), & dépassoit de quelque chose le bord droit; cependant le dérangement des pubis n'avoit pu être considérable, puisque la conformation de ce bassin ne s'éloigne pas beaucoup de celle qui

94 SECTION DE LA SYMPHYSE

est naturelle (a). — Chez *le couvreur de Dijon*, toute réduction fut interdite par l'atrocité des douleurs que les seules tentatives occasionnoient, & la branche du pubis déplacé, quoique descendue à la longue & recollée avec sa congénère, excédoit encore le niveau ordinaire *d'un travers de doigt*. Ce blessé, comme on l'a dit, s'étoit assujetti au bandage de corps pendant sept semaines...

Je termine là mes *remarques*, je ne fais si elles paroîtront *solides* aux yeux des partisans outrés de la symphyse; mais j'ai lieu de croire, & je ne crains pas de le dire, que ces *remarques*, qui n'ont pas échappé sans doute à beaucoup de praticiens, s'opposeront toujours à *l'universalité des suffrages* (b), en faveur

(a) Le défaut de coaptation, qui peut être nul dans un cas de bonne conformation, ou léger dans un cas de conformation peu viciée, seroit bien plus considérable, lors d'une étroitesse extrême qui requerroit impérieusement une opération, telle que chez les femmes de *Dusseldorp, Vèpres & Danne*, soumise à la section de la symphyse; mais la mort, qui en est inséparable alors, a empêché jusqu'à ce jour de reconnoître cet inconvénient; aussi n'en a-t-on pas fait mention.

(b) Journal de Médecine, cahier d'avril 1785; *loc. cit.*

d'un procédé qui n'offre guère plus d'avantage que le forceps pour le passage d'un enfant à travers un bassin rétréci jusqu'à un certain point, qui même alors expose plus évidemment les jours de la mère, & qui ne sauroit remplacer l'opération césarienne dans aucun des cas où celle-ci est exclusivement indiquée, si on en excepte peut-être ceux d'étrictesse du détroit inférieur, qui sont les plus rares (a).

*Sola experientia docet ea quæ profunt,
quæque nocent.* Gal. lib. 1.

(a) J'ai cherché à déterminer ces cas, & ceux en général où la symphysotomie pourroit convenir, dans des *Réflexions à ce sujet*, qui ont paru en 1781, & qui se vendent à Paris chez P. Fr. Didot le jeune, imprimeur-libraire, quai des Augustins. Je crois avoir mis beaucoup de réserve, en exposant mon sentiment à cet égard, & je reconnois encore aujourd'hui qu'on ne sauroit trop en mettre.



*MALADIES qui ont régné à Paris
pendant le mois de mai 1786.*

Du premier au douze, la colonne de mercure ne s'est soutenue dans le baromètre qu'un jour de 28 pouces une demi ligne, à 28 pouces 1 ligne $\frac{1}{2}$; deux jours de 27 pouces 11 lignes, à 28 pouces 1 ligne, & neuf jours de 27 pouces 11 lignes: elle est descendue à 27 pouces 7 lignes, & du treize au trente-un le mercure s'est soutenu au-dessus de 28 pouces, & s'est élevé à 28 pouces 5 lignes $\frac{1}{2}$.

Le premier & le second le thermomètre a marqué au matin $\frac{1}{2}$. $\frac{1}{4}$ au-dessus de 0, & il a gelé à glace, N-N-E. Nord soufflant à midi 8, 9, au soir 5, 6, au-dessus de 0, & jusqu'au dix-huit la chaleur a augmenté progressivement de 4 à 14 au matin, de 9 à 19 à midi, & de 6 à 16 au soir; les dix-neuf, vingt & vingt-un la température s'est refroidie par N-E, & le thermomètre a marqué alors 8 à 9 au matin, 12 à 15 à midi, 8 à 10 au soir; le reste du mois, il s'est élevé de 9 à 16 $\frac{1}{2}$ au matin, de 15 à 22 à midi, de 11 à 17 degrés au-dessus de 0 au soir.

Le ciel a été clair dix jours, couvert six,
variable

variable quinze jours. Il y a eu dix fois de la pluie, deux fois de la grêle, une fois du tonnerre, le 4, par S-S-O. Il a gelé deux fois à glace.

Les vents ont soufflé un jour Nord, six jours N-E, deux jours N-O, deux jours N-N-E, un jour N-N-O, un jour Nord, un jour

N-N-E
N-E, — un jour E-S-E, un jour O, trois jours
S-O Est

O-S-O, deux jours Sud, un jour S-O, deux
jours Sud, un jour O-S-O, un jour S-S-O,
O-S-O S-S-E O-S-O

un jour S-S-E, un jour S-E, trois jours
S-S-O.

Les Nord & N-E ont été piquants : les S-S-O ont été orageux.

L'hygromètre est monté le matin de 3 à 11, le soir de 7 à 16.

Il est tombé à Paris trois lignes un dixième d'eau pendant le mois.

La température, qui les premiers jours étoit froide & un peu humide, est devenue tempérée, même chaude & sèche ; elle s'est ensuite refroidie pendant trois jours, après lesquels la chaleur s'est accrue avec la sécheresse jusqu'à la fin du mois.

Cette constitution a donné lieu à des affections catarrhales, occasionnées par le déran-

gement subit & fréquent de la transpiration : telles que des fluxions, des toux, des rhumes simples, des ophthalmies, des coliques, des diarrhées & des dyssenteries. Ces affections ont été peu graves en général ; quelques-unes cependant ont été accompagnées de fièvre, & compliquées avec une humeur rhumatismale, & toutes plus ou moins bilieuses. Cependant le nombre des malades de la classe des affections aiguës de la poitrine, a sensiblement diminué pendant la première quinzaine. Les affections catharrales bilieuses sont devenues plus nombreuses, plus aiguës & comme régnantes pendant la seconde quinzaine ; elles avoient un caractère pleurétique, & elles se sont annoncées par des points douloureux que le toucher rendoit plus sensibles, & par des nausées ; la langue étoit chargée, la bouche amère, le poulx peu dur, & les crachats teints de sang.

Ces symptômes ont exigé, à l'invasion de la maladie, deux & même trois saignées, & l'usage des délayans, après lesquels l'émétique achevoit, pour l'ordinaire, de dissiper & la teinte de sang dans les crachats, & les points douloureux ; & la maladie par la suite n'offroit plus rien de grave, en procurant des évacuations de bonne qualité : mais si on n'obtenoit point de ces évacuations, & que la bile ne coulât que crue & par intervalle, la maladie

devenoit alors plus fâcheuse , & souvent mortelle.

Les fièvres intermittentes ont été nombreuses , & les plupart rebelles dans leur traitement. La coqueluche a régné dans plusieurs pensions ; elle a attaqué indistinctement & les enfans & les adultes. Les rhumatismes aigus ont été très-communs ; ils ont exigé plus ou moins de saignées, & l'usage continué des délayans. On a eu de la peine à préparer & à mettre en fonte la bile dans la plupart des maladies de cette saison , ce qui a rendu les fièvres intermittentes rebelles, & les fièvres bilieuses plus longues.

On a peu ou point vu de maladies éruptives ; les petites-véroles ont été très-rares ; les affections gouteuses ont traîné en longueur ; il y a eu quelques dyssenteries & flux de sang , & quelques fièvres mésentériques bilieuses, mais peu nombreuses.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

M A I 1786.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	<i>Au lever du Soleil.</i>	<i>A deux heures du soir.</i>	<i>A neuf heures du soir.</i>	<i>Au matin.</i>		<i>A midi.</i>		<i>Au soir.</i>	
	<i>Dégr.</i>	<i>Dégr.</i>	<i>Dégr.</i>	<i>Pouc.</i>	<i>Lig.</i>	<i>Pouc.</i>	<i>Lig.</i>	<i>Pouc.</i>	<i>Lig.</i>
1	0, 0	9, 0	3, 16	27	8, 4	27	9, 7	27	10, 4
2	0, 0	8, 7	5, 3	27	10, 6	27	10, 1	27	9, 11
3	1, 2	10, 18	8, 11	27	9, 3	27	7, 11	27	7, 0
4	5, 0	9, 16	5, 13	27	6, 10	27	6, 1	27	6, 9
5	3, 15	10, 18	5, 17	27	7, 7	27	7, 5	27	7, 4
6	1, 18	10, 18	6, 0	27	7, 1	27	7, 5	27	7, 1
7	4, 11	14, 12	8, 2	27	5, 2	27	5, 5	27	6, 4
8	5, 4	11, 18	7, 9	27	6, 6	27	6, 2	27	6, 2
9	6, 5	12, 4	11, 0	27	5, 9	27	4, 11	27	4, 2
10	9, 0	15, 16	10, 4	27	4, 4	27	5, 5	27	6, 9
11	8, 2	14, 17	10, 13	27	7, 10	27	9, 2	27	9, 0
12	10, 0	14, 12	10, 18	27	7, 0	27	7, 9	27	8, 10
13	8, 16	16, 12	10, 6	27	9, 3	27	11, 3	28	1, 2
14	6, 13	15, 3	11, 11	28	2, 2	28	2, 10	28	2, 6
15	8, 0	18, 13	14, 4	28	2, 0	28	0, 10	28	0, 4
16	11, 0	18, 1	14, 0	28	0, 4	28	0, 0	27	11, 6
17	10, 10	20, 16	11, 3	27	10, 10	27	10, 7	27	11, 1
18	8, 13	16, 0	11, 0	27	11, 1	27	10, 8	27	10, 8
19	5, 15	10, 18	6, 8	27	11, 0	27	11, 8	28	0, 7
20	5, 4	13, 6	8, 12	28	0, 9	28	0, 5	28	0, 7
21	7, 2	12, 8	10, 15	28	0, 4	28	0, 5	28	0, 7
22	9, 18	15, 8	11, 10	28	0, 5	28	0, 6	28	0, 8
23	6, 12	16, 7	9, 5	28	1, 0	28	1, 2	28	1, 6
24	5, 17	17, 1	12, 17	28	1, 6	28	1, 7	28	1, 11
25	10, 5	20, 13	15, 1	28	2, 0	28	2, 1	28	1, 11
26	10, 6	22, 10	15, 11	28	1, 9	28	1, 1	28	0, 8
27	11, 18	21, 9	10, 2	28	0, 9	28	0, 7	28	1, 1
28	9, 13	15, 17	12, 7	28	1, 7	28	2, 0	28	2, 6
29	7, 5	16, 10	12, 6	28	2, 10	28	3, 0	28	2, 9
30	9, 15	15, 7	16, 19	28	2, 5	28	2, 0	28	1, 6
31	11, 4	21, 10	14, 7	28	1, 0	28	0, 7	28	0, 6

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le matin.</i>	<i>L'après-midi.</i>	<i>Le soir à 9 heures.</i>
1	N-E. co. fro. v.	N-E. co. frais, v.	N-E. ser. fro. v.
2	N-E. <i>idem.</i>	N-E. ser. froi. v.	N-E. <i>idem.</i>
3	N-E. <i>idem.</i>	S. co. doux, v.	S-O. c. dou. v.
4	S-O. co. froi. v.	S-O. <i>idem.</i>	S-O. cou. frais, ve. tonnerre.
5	S. ferein, froid.	S-O. <i>idem.</i>	S. cou. froid.
6	S-O. co. froid.	S. co. tempéré.	N-E. nu. fra. to.
7	N-E. <i>idem.</i>	S-E. <i>id.</i> gr. de pl.	N-E. cou. doux.
8	N-E. co. frais.	N-E. <i>id.</i> électr.	N. <i>id.</i> pl. électr.
9	E. <i>id.</i> pluie.	S. co. do. pluie.	S. cou. dou. pl.
10	S-O. c. dou. pl.	S-O. <i>id.</i> tonner.	S-O. <i>idem.</i>
11	S-O. ser. frais.	S-O. nua. chau.	S-O. c. tempé.
12	S-O. c. tempér. vent.	S-O. cou. chau.	S-O. ser. temp. plu. ve. électr.
13	S-O. ser. do. v.	S-O. <i>idem</i> , ve.	S-O. n. do. ve.
14	S-O. co. fra. v.	S-O. co. chau.	S-O. ser. temp.
15	E. ser. doux.	S. ferein, chau.	E. ser. chaud.
16	S-E. <i>idem.</i>	S-O. n. chau. v.	E. cou. chaud.
17	E. co. tempéré.	O. <i>idem.</i>	O. nua. chaud.
18	N-E. cou. doux.	N-E. couvert, chaud.	N-E. cou. chau. grains de plu.
19	N-E. c. frais, v.	N-E. c. temp. v.	N-E. nu. fra. v.
20	N. cou. frais.	N-E. cou. chau.	N. couv. doux.
21	S-O. <i>idem.</i>	S-O. <i>id.</i> gr. de pl.	N-O. <i>id.</i> v. bru.
22	S-O. couv. do.	S-O. cou. ch. v.	N. c. d. gr. de pl.
23	N. cou. frais.	N-E. <i>idem.</i>	N-E. cou. dou.
24	N. ser. frais.	S-O. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>
25	N. couv. doux.	N-O. co. chau.	N. ser. chaud.
26	E. ferein, doux.	E. ser. chaud.	N. ser. doux. v.
27	N-E. <i>idem.</i>	N. <i>idem</i> , vent.	N-E. <i>idem.</i>
28	E. ser. temp. v.	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
29	E. ser. frais, ve.	E. <i>idem.</i>	E. ser. chaud.
30	E. ser. doux.	S-E. ser. chau.	E. <i>idem.</i>
31	E. <i>idem.</i>	S-E. nua. chau.	E. cou. chaud.

RÉCAPITULATION.

Plus grand deg. de ch. 22, 10 deg. le 26
 Moindre deg. de chal. 0, 0 le 1 & le 2

Chaleur moyenne. 10, 19 deg.

Plus grande élévation du *pouc. lig.*
 mercure. 28, 3, 0, le 29

Moindre élév. du mercure. 27, 4, 2, le 9

Elévation moyenne. 27, 10, 9

Nombre de jours de Beau.... 11

de Couvert... 17

de Nuages... 3

de Vent. 11

de Tonnerre. 3

de Pluie. 3

Quantité de Pluie. 2 5, lig.

Evaporation. 37 2

Différence. 34 10

Le vent a soufflé du N. 12 fois

N-E.... 24

N-O.... 2

S.... 7

S-E.... 4

S-O.... 27

E.... 15

O.... 2

TEMPÉRATURE, fraîche d'abord, ensuite
 chaude & sèche.

MALADIES: point.

Plus grande sécheresse... 58, 0 deg. le 2

Moindre. 10, 0 le 10

Moyenne. 30, 8

A Montmorency, ce premier juin 1786.

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de mai 1786; par
M. BOUCHER, médecin.*

Il y a eu, ce mois, des alternatives dans la température de l'air. La liqueur du thermomètre, dans les premiers jours du mois, s'est trouvée, le matin, peu éloignée du terme de la congélation : mais du 15 au 18, elle s'est élevée, au milieu du jour, au-dessus du terme de 15 degrés. L'air, ce dernier jour, a été refroidi au point qu'il a gelé à la campagne dans la nuit, & dans celle qui l'a suivie. Il y a eu ensuite quelques jours de chaleur : le 27, la liqueur du thermomètre s'est élevée au terme de 20 degrés.

Le vent, qui avoit constamment été *Nord* ou *Nord-Est* depuis le 15 du mois dernier, ayant passé au Sud dans les premiers jours de celui-ci, il y a eu des pluies d'orage pendant quelques jours ; mais elles n'ont pas été abondantes ni générales. Le tonnerre a grondé le 10, le 11 & le 12 du mois.

Il y a eu des variations dans le baromètre & dans les vents. Cependant, après le 13, le mercure s'est constamment soutenu au-dessus du terme de 28 pouces.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 20 degrés au dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 1 degré au dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 19 degrés.

104 OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQ.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27. pouces 5 $\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de 9 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du Nord.

8 fois du Nord vers l'Est.

3 fois de l'Est.

1 fois du Sud vers l'Est.

6 fois du Sud.

5 fois du Sud vers l'Ouest.

7 fois de l'Ouest.

Il y a eu 18 jours de temps couvert ou nuag.

11 jours de pluie.

4 jours de tonnerre.

1 jour d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité jusques vers la fin du mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de mai 1786.

Le même genre de maladies aiguës qui avoient régné dans le mois précédent, a eu lieu durant le cours de celui-ci; savoir, des fièvres inflammatoires. Mais elles ne s'étoient pas considérablement étendues, & dans le petit nombre de ceux qui en ont été attaqués, on n'a pu guères en accuser que des défauts de régime, ou la répercussion de la matière de la transpiration par l'impression de l'air froid après des exercices outrés. C'étoit sur-tout la pleurésie & la pleuro-péritéumonie. Dès qu'elle ne cédoit pas de suite aux remèdes antiphlogistiques, elle dégéneroit en fièvre continue-

rémittente putride. La crise alors avoit lieu pleinement par les selles. Au reste il étoit essentiel de recourir de bonne heure aux remèdes indiqués, & sur-tout à la saignée, qui devoit être copieuse & répétée plus ou moins, selon la violence des symptômes, l'oppression, les étouffemens, l'embarras ou la rénitence du poulx, &c.

Nous avons vu encore dans nos hôpitaux quelques personnes du peuple attaquées de la fièvre putride maligne, avec des taches pourprées sur la peau des différentes parties du corps. Elles ont guéri moyennant un traitement convenable. L'élixir fébrifuge d'*Huxham*, administré avec du vin, a été d'un grand secours, ainsi que les vésicatoires, dans le cas d'un grand abattement & de la dépression du poulx.

Beaucoup de personnes ont été affectées de pesanteur de tête, avec courbature, des éblouissemens, des mouvemens vertigineux, la vue obscurcie, & dans quelques-uns l'engourdissement d'un des côtés du corps, de façon qu'ils étoient menacés d'apoplexie: quelques-uns même en ont été réellement atteints, & sont restés hémiplégiques.

Les fièvres tierces & double-tierces persistoient & étoient très-opiniâtres.

Des rhumes négligés ou traités peu convenablement, ont dégénéré dans nombre de personnes des deux sexes en pulmonie ou fièvre hectique.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

A C A D É M I E.

Kongl. Vetenskaps Academiens nya Handlingar, &c. C'est-à-dire, *Nouveaux Mémoires de l'Académie royale des sciences de Stockholm. Tome V, pour l'année 1784. A Stockholm, chez Lange, 1785.*

1. Le premier article du premier trimestre, présente les observations météorologiques, faites pendant l'année 1783, par M. *Melan-derhjelm*.

Dans le quatrième, M. *André-Jean Hagstroem*, cherche à fixer le jugement qu'on doit porter sur l'efficacité de l'opium dans les affections vénériennes. Il a administré ce narcotique à un grand nombre de malades, parmi lesquels il en a choisi quatre pour rendre un compte détaillé de leur traitement. Ces malades, rongés d'ulcères, affectés de condylomes, tourmentés de douleurs cruelles durant la nuit, &c. n'avoient obtenu aucun soulagement des remèdes mercuriels. M. *Hagstroem* leur donna l'opium d'abord à petites doses, & ensuite depuis dix jusqu'à douze grains par jour pendant plusieurs semaines. Une seule fois il a vu que les ulcères ont changé de qualité : ils sont devenus saignans, & ressemblans aux ulcères scorbutiques. Il a d'ailleurs

observé que l'opium produisoit sur ces malades les effets qui lui sont ordinaires, lorsqu'on l'emploie à des doses aussi fortes. Il pense donc que, sans lui supposer des vertus spécifiques contre les affections vénériennes, on peut s'en promettre des effets heureux, lorsqu'il s'agit de combattre les accidens spasmodiques qui s'y réunissent.

On lit dans le cinquième article, une observation sur des matières noires, semblables au vernis de la Chine, rendues par le haut & par le bas. M. *Faxe*, qui l'a faite, a ordonné des frictions avec de l'huile de palmier sur la région de l'estomac, l'usage des laxatifs, de l'eau de sel, de la crème de tartre, du sel végétal, & pour déjeuner, celui d'une soupe où entroient la racine de dent de lion, & l'oseille. Le succès a répondu à son attente.

L'article sixième contient des observations sur la tortue de terre (*testudo pusilla*) ; par M. *Jean - Otto Hagstroem* : il en résulte que leur appétit a commencé de se perdre au mois de septembre, qu'il a encore plus diminué au mois d'octobre ; que les tortues qui sont le sujet de cette observation, ont passé les quatre mois d'hiver sans rien manger du tout ; qu'en les exposant à une chaleur plus forte que celle de l'atmosphère, on abrège le temps de leur jeûne ; que, conformément à plusieurs expériences, leurs excréments pèsent précisément autant que les alimens qu'elles ont pris ; que durant le froid leur démarche est très-lente, & qu'à une chaleur de 68 à 86 degrés du thermomètre de *Fahrenheit*, elle est très-vive.

Le septième mémoire est consacré à l'exposé des expériences chymiques auxquelles *M. Rinman* a soumis une espèce de zéolite de l'Ostgothland.

M. Berkenmeyer nous apprend dans le neuvième, qu'il a vu une sangsue conservée dans un bocal de verre, pondre des œufs, d'où sont sortis peu à peu cent-cinquante jeunes.

Les articles relatifs à notre journal, renfermés dans le second trimestre, sont le troisième. *M. Scheele* y décrit le procédé qu'il a suivi pour réduire en cristaux l'acide du citron. Il a d'abord saturé cet acide avec de la craie, & l'en a ensuite chassée à l'aide de l'acide vitriolique. *M. Scheele* nous dit que huit livres de jus de citron donnent entre trois & quatre onces de cristaux. Il termine son mémoire par le détail des expériences faites avec les terres & les métaux, afin de connoître la nature de cet acide.

Le cinquième; *M. Geyer* y rend compte des essais qu'il a faits pour fondre les pierres précieuses; & des phénomènes qu'il a observés dans ces opérations. Comme l'air déphlogistiqué qu'on obtient du nitre, augmente considérablement la vivacité de la chaleur, l'auteur a inventé une machine, au moyen de laquelle il dirige sur la flamme d'une lampe cet air déphlogistiqué, à l'aide de la compression, par un tuyau adapté à cette machine.

Le sixième a pour sujet les observations sur l'épidémie variolique, durant les années 1783 & 1784. *M. Bergius* a vu la petite vérole, bien que d'une espèce putride, marquer sa véritable nature, & affecter, dans

le commencement, des symptômes inflammatoires. Il a employé à l'inoculation, le pus d'une variole confluyente, sans qu'il en soit résulté une petite vérole de même espèce. Plusieurs malades qui avoient fait un usage abondant du mercure, ont eu une petite vérole très-mauvaise. La méthode rafraîchissante retarde, selon lui, l'éruption, & fait avorter les derniers boutons. Le terme auquel la fièvre d'éruption se déclare, varie du 5 au 7, à dater de l'insertion, soit spontanée, soit artificielle : elle ne se manifeste jamais que le septième jour de l'inoculation, si l'on s'est servi pour cette opération d'un fil sec, à moins qu'on n'ait appliqué un vésicatoire. Afin de prévenir les dépôts aux extrémités, M. *Bergius* fait mordre des sangsues aux endroits menacés, & lorsque l'écoulement du sang a cessé, il y applique un cataplasme saturnin, ou bien un liniment volatil. Quoiqu'il ait traité un très-grand nombre de varioleux, il n'a jamais rencontré de deuxième véritable petite vérole ; & considérant que l'épidémie des années indiquées a enlevé 1043 personnes à la Suède, il fait des vœux que l'inoculation devienne générale dans sa patrie, & que le gouvernement en ordonne la pratique.

Le troisième article du troisième trimestre, est de M. *Scheele* ; c'est l'analyse de la terre que contient la rhubarbe. En mâchant avec attention un morceau de cette racine, on sent entre les dents une espèce de sable qui, selon cet académicien, est un composé de terre calcaire & d'un acide analogue à celui de l'oseille.

Le cinquième, dans lequel *M. Geyer* donne la description de la machine qu'il a inventée pour faire servir l'air pur à ses expériences spagiriques.

Dans le septième, *M. Odhelius* nous entretient des opérations de quelques cataractes vénériennes, & de leurs suites. Dans un des sujets, la prunelle s'est tellement resserrée après l'opération, & l'iris fendue s'est réunie au point que la vue de cet œil a été entièrement perdue. Dans un autre la même membrane, sans avoir été blessée, s'est également fermée tout-à-fait dans un œil, tandis que dans l'autre, où elle a été fendue, & où il y a eu un épanchement considérable d'humeur vitrée, la vue a été rétablie.

M. Bjørnlund, dans le huitième, fait connaître les propriétés de l'écorce du *Prunus-Padus* dans la maladie vénérienne. Il résulte des observations insérées dans cet article, que cette écorce suffit pour guérir les malades qui ne sont pas infectés trop fortement, & que dans les cas graves elle augmente considérablement l'efficacité du mercure. Pour s'en servir, on fait bouillir six onces d'écorce sèche, ou huit onces d'écorce verte dans huit livres d'eau, jusqu'à réduction de moitié. Les malades en prennent quatre fois par jour un quarteron. Cette décoction est stomachique & antiscorbutique; elle convient dans les épanchemens séreux, la cachexie & les éruptions cutanées.

Dans le douzième, *M. Odhelius* communique ses recherches sur cette espèce de fureur dont il est question dans les anciennes légendes du nord, connues sous le nom de

Berferkagang. Cette fureur des héros de ces temps ne duroit qu'un jour, & se portoit également contre les sujets vifs ou morts. L'auteur croit qu'on se la donnoit avec le champignon aux mouches (*Agaricus muscarius*), dont on se sert encore dans l'Asie septentrionale, chez les Ostiaques, les Samoïèdes, &c. afin d'étouffer pour un temps la raison. La fureur que l'usage de ce champignon excite, dure douze heures, & est suivie d'abattement & de sommeil.

M. Geyer, dans le quatrième trimestre, décrit les essais que feu M. *Swarz* a faits pour connoître les rapports des métaux entre eux, mis en fusion à l'aide de l'air déphlogistiqué : nous ne nous y arrêterons pas, non plus qu'aux deux articles suivans, qui sont, l'un de M. *Dryander*, dans lequel il s'occupe du genre d'*Albuc*, & l'enrichit de trois nouvelles espèces ; & l'autre de M. *Mutis*, qui y donne la description d'une nouvelle plante, sous le nom de *Pera arborea*, de la Mariquita de l'Amérique.

Un payfan, dit M. *Faxe* dans le neuvième article, étoit tombé dans le marasme à la suite d'une fièvre : il étoit devenu si foible, qu'il ne savoit plus proférer une seule parole, & qu'il avoit perdu l'usage de tous les sens. Il étoit depuis douze ans dans cet état, lorsqu'après avoir bu de l'eau d'une fontaine, il lui survint un tremblement de tout le corps : le sang jaillit en trois endroits de son visage, par des veines qui s'ouvrirent spontanément, & la santé lui revint.

Le dernier article est l'almanach des insectes, pour l'année 1784, par M. *Bjerkander*,

Recherches sur la mélancolie , par M. ANDRY. Extrait des registres de la Société royale de médecine , années 1782-1783. A Paris, de l'imprimerie de MONSIEUR, in-4° de 54 pag.

2. On a dit qu'un médecin, pour bien connoître & traiter les maladies, devoit les avoir éprouvées toutes. Si cela étoit vrai, ce seroit particulièrement par rapport à la mélancolie, dont il est très-difficile de bien exprimer & peindre toutes les nuances. Le médecin en connoît les principaux traits; mais les malades seuls peuvent rendre compte de ces sensations variées, fugitives & extraordinaires auxquelles ils sont continuellement en butte. Cependant on trouvera cette maladie parfaitement décrite dans l'ouvrage que nous annonçons. M. Andry y réunit, à toute l'érudition qu'un pareil sujet comportoit, un grand nombre d'observations qui lui sont propres, & qui peuvent jeter un nouveau jour sur la nature & le traitement de l'affection mélancolique.

Il définit cette affection, *un délire long, opiniâtre, sans fièvre, pendant lequel le malade est presque toujours occupé d'une seule & même pensée, qui le fait délirer, quoiqu'il raisonne d'une manière juste sur toutes les autres : il arrive cependant quelquefois que le malade délire sur plusieurs idées.* Cette affection, selon les médecins anciens & la plupart des modernes, tient à un tempérament particulier, & à une certaine constitution

du sang, naturelle ou acquise. M. *Andry* distingue trois états dans la mélancolie, depuis l'instant où cette maladie s'annonce par la pâleur du visage, la pesanteur de tout le corps, & une certaine lenteur dans toutes les actions, soit vitales, soit animales, jusqu'à celui où les facultés intellectuelles du malade, tout-à-fait perdues, ne lui laissent, pour ainsi dire, plus d'existence morale, & où les ravages multipliés que l'humeur mélancolique exerce dans tous les viscères, mettent fin à son existence physique. L'auteur présente plusieurs exemples de ces ravages, dans le rapport qu'il fait de quelques ouvertures de cadavres. Les effets moraux de la mélancolie forment aussi, dans l'ouvrage de M. *Andry*, un tableau de faits curieux, & très-propres à intéresser les lecteurs qui sont moins familiarisés que les médecins avec les phénomènes extraordinaires qu'offre la mélancolie.

Les causes physiques de cette affection, selon M. *Andry*, sont tout ce qui peut contribuer à l'épaississement des humeurs; telles sont les mouvemens accélérés & la stagnation des fluides, les changemens de vie extrêmes & subits, une température de l'air trop chaude, une constitution de l'atmosphère trop humide, les exhalaisons des pays marécageux, les alimens grossiers, farineux, non fermentés, les viandes de difficile digestion, les boissons d'eau bourbeuse, marécageuse, les vins mal fermentés, l'abus des remèdes actifs, les boissons trop froides, les exercices violens, la solitude, l'ennui, la trop longue contention de l'esprit, la paresse & l'oisiveté, les veilles opiniâtres, les maladies aiguës, mal traitées ou *mal jugées*, enfin la suppression des écoulemens naturels ou artificiels.

Quant aux causes morales , le ressentiment d'une injure grave & non méritée , est , parmi les différentes dispositions de l'ame , une des plus capables de conduire à la mélancolie. Mais toutes les passions tristes ou trop exaltées , ont plus ou moins de pouvoir pour altérer la constitution physique de notre corps & les facultés de notre ame.

M. Andry exclut du traitement des mélancoliques , ces moyens qui consistent à faire éprouver aux malades des impressions subites ou fortes , telles que celles de la terreur , d'une immersion soudaine , d'une forte menace , d'une douleur vive : il préfère des voies plus douces ; il veut qu'on se prête même à la folie des malades , pour les conduire à une guérison plus sûre : il divise le traitement de la mélancolie en diététique & en médicamenteux. Les moyens diététiques sont , les voyages , la musique , les occupations variées , une habitation agréable & aérée , les frictions avec le liniment volatil de la pharmacopée de Londres , ou la teinture de cantharides , le changement de demeure & d'air , l'abstinence des liqueurs spiritueuses , narcotiques , astringentes , la modération dans les plaisirs de l'amour , les distractions. Lorsqu'il y a pléthore , la saignée est nécessaire ; dans le cas de réplétion des premières voies , on fait vomir le malade avec l'ipécacuanha ; on lui donne des remèdes anti-acides , tels que la magnésie , les pierres d'écrevilles , le savon amygdalin , les sels alkalis : on le purge ensuite une ou deux fois , & on entretient le ventre libre ; par le moyen de doux laxatifs. Dans le premier état de la maladie , l'auteur recommande les émolliens , les savonneux , les

bains, l'exercice. Dans le second état, il veut qu'on cherche à rétablir le ton de tout le système vasculaire, & principalement celui de l'estomac, & du canal alimentaire. Les remèdes qu'il croit les plus propres à remplir cette indication sont, le quinquina, la racine de columbo, celle de gentiane, l'écorce d'orange, la canelle, la fumeterre, les antiscorbutiques, &c.

Dans le troisième état, où le malade est dans une situation désespérée, M. Andry prescrit, à l'exemple d'*Hippocrate* & de *Baillou*, l'application des sangsues au fondement, & les purgatifs, même forts, en les joignant aux mucilagineux. Il rapporte la méthode de M. *Percival Pott*, qui consiste à donner l'infusion de séné acidulée avec le jus de citron, & la teinture de la racine de columbo, à grande dose. Celle de M. *Locher*, qu'il rapporte aussi, est de prescrire, après les remèdes généraux, une infusion très-forte de sommités de mille-pertuis, à la dose d'une chopine; de faire prendre après le dîner une once & demie de vinaigre distillé, en plusieurs fois, à la dose d'une cuillerée tous les quarts-d'heure.

Des maladies des femmes, par M. CHAM-BON DE MANTAU, médecin de la Faculté de Paris, de la Société royale de médecine, &c. A Paris, rue & hôtel Serpente, deux volumes in-12. Prix 5 liv. broché; 6 liv. relié. Année 1784.

3. Sous ce titre général de *Maladies des femmes*, l'auteur ne traite que des maladies des

femmes en couches , & de leurs maladies à la cessation des règles. Dans le premier volume, il expose les maladies aiguës qui accompagnent , ou suivent immédiatement l'accouchement. Les maladies chroniques, formées par la substance laiteuse , ou par les autres circonstances des couches , sont la matière du second volume , qui comprend aussi les *Maladies des femmes à la cessation des règles*. On trouvera dans cet ouvrage une discussion approfondie de ce que les anciens & les modernes ont écrit sur ce sujet. On y appercevra aisément une certaine prévention, de la part de l'auteur, en faveur des anciens ; mais il n'est pas tellement esclave de leurs opinions , qu'il ne les combatte quelquefois , sans en excepter *Hippocrate* lui-même. Il ne s'est point borné à comparer & à apprécier les idées des uns & des autres ; il y a joint aussi les siennes, qu'il appuie souvent par des observations qui lui sont propres. On doit le louer sur-tout de s'être élevé avec force contre l'usage des remèdes incendiaires , que les anciens prescrivoient pour rappeler l'écoulement des lochies ; pratique que les médecins venus après eux, n'ont que trop long-temps suivie. Les règles que *M. Chambon* établit à cet égard, ainsi que par rapport aux autres affections des femmes en couches , sont saines, dictées par le bon sens , & conformes à l'observation. Les explications qu'il donne de certains phénomènes de l'économie animale, ne nous paroissent pas aussi sûres ; sans compter qu'il leur a donné trop d'extension , ce qui a peut-être rendu son style un peu verbeux. L'auteur est aussi sujet à se jeter dans des digressions étrangères à la matière qu'il traite ; & on

en voit un exemple dès son introduction, qui n'introduit à rien ; car l'auteur y parle de toute autre chose que de ce dont il va s'occuper.

Des maladies des filles ; par le même, pour servir de suite aux Maladies des femmes, du même auteur. A Paris, rue & hôtel Serpente, deux vol. in-12. Prix 5 liv. br. 6 liv. rel. Année 1785.

4. L'auteur commence par donner une idée de la constitution de la femme ; & outre les idées qui lui sont communes avec d'autres sur cet objet, il pense que la force des artères, relativement à celle des veines, est plus forte dans les hommes que dans les femmes. Il fait dépendre de cette différence de force une disposition nécessaire à la pléthore des viscères abdominaux, & la facilité avec laquelle se forment les engorgemens, & toutes les maladies du bas-ventre, qui attaquent les femmes. Il s'écarte aussi en cela de la doctrine des anciens, qui attribuoient aux affections des organes de la génération, tous les accidens particuliers aux femmes.

Sur la virginité des filles, l'auteur pense, comme beaucoup de personnes sages, qu'on doit s'en mettre peu en peine, & qu'au surplus rien n'est plus incertain que les signes physiques par lesquels on prétend la constater. Mais nous trouvons qu'il a fait de trop grands frais de rhétorique à ce sujet. Il nous semble que des mouvemens oratoires aussi animés que ceux de

M. *Chambon*, seroient mieux placés ailleurs ; que dans un traité de maladies. Tantôt il se constitue avocat des femmes qu'on a tourmentées par rapport à leur virginité , & plaide pour elles avec toute la chaleur que doit inspirer un sexe foible , qu'on opprime : tantôt il adresse un sermon très-pathétique aux filles qui altèrent leur santé par des plaisirs qui ne vont point au but de la nature. En parlant du bien que la danse peut faire à celles qui ont les pâles couleurs, il dit que *le plaisir est l'ame de la vie*. Un médecin qui prescrit le plaisir comme un remède, ne doit point le faire sur le ton d'un personnage d'opéra : chacun doit avoir son langage ; il est une décence de style, quine permet, dans les matières graves, que des expressions propres à réveiller des idées, sans rien dire au sentiment ou à l'imagination ; & c'est manquer aux convenances, que de parler trop souvent de *volupté*, en faisant le tableau des infirmités humaines.

Malgré ce défaut , & ces hors - d'œuvres fréquens, qu'on rencontre dans cet ouvrage, le lecteur attentif y démêlera de nouveaux aperçus, une pratique toujours sage, qui est le résultat de la comparaison des observations de ceux qui ont traité la même matière, & de l'expérience particulière de l'auteur sur le même objet.

Des maladies de la grossesse ; par le même, pour compléter l'histoire des Maladies des femmes & des filles, du même auteur. A Paris, rue & hôtel

*Serpente, deux vol. in-12. Prix 5 liv.
br. 6 liv. rel. Année 1785.*

5. M. *Chambon* expose, dans le premier volume, d'une manière très-étendue, peut-être même un peu prolix, les causes de la stérilité, les effets immédiats de la conception, les signes de la grossesse dans ses divers temps, & les dérangemens qu'elle entraîne dans l'économie animale; tels que le dégoût des alimens, le vomissement, le goût dépravé, les douleurs de tête, les vertiges, la douleur du sein, les palpitations, la toux, la difficulté de respirer, la douleur des reins, des lombes; & tous ces effets, ou du moins la plupart, sont faciles à déduire des changemens mécaniques que le développement de la matrice opère dans la circulation des humeurs, & dans l'état naturel des divers organes du corps. L'auteur y parle aussi des moles; il les distingue, comme *Ruyssch*, en deux espèces, en vraies & en fausses: celles-ci sont un amas de fluides, qui acquièrent une certaine consistance par le rapprochement de leurs molécules; les autres offrent à la vue une continuité de parties organiques de différente nature. Rien n'est plus concluant que les raisons dont l'auteur se sert pour faire voir la difficulté de constater l'existence d'une mole, & de la distinguer d'une vraie grossesse. Au sujet des grossesses précoces, il blâme, avec raison, l'usage de marier les filles avant leur entier accroissement, & lui attribue avec fondement la dégénération de l'espèce humaine.

Dans le second volume, entre autres points importans, que M. *Chambon* discute avec beau-

coup de savoir & de sagacité, il examine ce qui a été dit du pouvoir de l'imagination sur le fœtus, & des envies. La logique de l'auteur à cet égard ne nous paroît pas bien exacte; parce que, voulant plier à des notions mécaniques, des faits d'un ordre différent, qui ne sauroient s'y rapporter, il se croit autorisé à les nier; de sorte qu'il ne fait que répéter tous les faux raisonnemens qu'on a faits à ce sujet. Il est fort surprenant qu'on voie tous les jours des affections convulsives se communiquer d'un individu à un autre, & qu'on nie que la mère puisse faire partager les siennes à son enfant, qui vit avec elle d'une vie commune. *M. Chambon* dit qu'un épileptique ne communique sa maladie à ceux qui sont frappés de son aspect, que par le trouble universel qu'il leur cause; mais, un trouble universel est un effet vague, qui ne présente rien de déterminé; au lieu qu'un accès d'épilepsie occasionné par la vue d'un épileptique, est un effet précis, une parfaite imitation d'un état semblable. Peut-on dire que le bâillement excité par la présence d'une personne qui bâille, soit l'effet d'un trouble universel excité, par celle-ci, sur une autre? *M. Chambon* paroît n'avoir pas beaucoup réfléchi sur les phénomènes de cette nature, qui tiennent à des loix de la sensibilité encore trop peu connues, & qui sortent de l'ordre des faits immédiatement liés à la disposition mécanique des organes. C'est faute d'avoir distingué ces deux genres d'effets dans l'économie animale, que les physiologistes sont tombés dans les plus grandes erreurs.

Quoique nous ayons relevé plusieurs passages dans les divers traités que nous annonçons,

NOUS

nous n'en reconnoissons pas moins le mérite, & les connoissances très-étendues de leur auteur, à qui on doit savoir gré des recherches pénibles & savantes qu'il a faites pour se rendre utile, & qui ne peut que l'être à ses lecteurs.

Des maladies de la peau, de leur cause, de leurs symptômes, des traitemens qu'elles exigent, & de ceux qui leur sont contraires; par M. RETZ, docteur en médecine, médecin ordinaire du Roi, servant par quartier, ancien médecin des hôpitaux royaux, associé de l'Académie de Dijon. A Amsterdam; & se trouve à Paris, chez Méquignon l'aîné, rue des Cordeliers, près des écoles de chirurgie. 1785. In-12 de 72 pag.

6. L'auteur de cet ouvrage prétend, dans son avertissement, qu'il ne ressemble à aucun de ceux que nous avons sur le même sujet; qu'on n'y trouvera que des faits, tant isolés que compris dans les résultats. D'après ses recherches, il constate que les rapports qui existent entre le foie & les maladies de la peau sont universels: il prouve cela par l'histoire de la sécrétion de la bile & de la transpiration, & par l'exposé des cas dans lesquels l'état du foie influe sur les maladies de la peau: après quoi, il a cru pouvoir conclure que la pléthore bilieuse est la cause de la plupart des fièvres exanthématiques; telles que la rougeole, la scarlatine, la miliaire, le pourpre, la miliaire des femmes en couches, la fièvre puerpérale: les bubons, les pétéchies pestilentiels ne

peuvent pas venir d'une autre cause extérieure, selon M. Retz. Il n'y a pas de doute pour la jaunisse & l'ictère verte ou noire. Mais, par des rapprochemens on pourroit bien conjecturer que la goutte tient aussi à l'état du foie. Les croûtes laiteuses des enfans dérivent plus manifestement de la même source : les boutons qui s'élèvent sur la peau, à l'époque du printemps, les dartres, les ophthalmies qui s'aggravent alors, les douleurs hémorroïdales qui s'irritent, les fleurs blanches, & les fréquens écoulemens jaunes, qui ne sont pas vénériens, le scorbut, enfin la plupart des ulcères spontanés sont les effets d'une portion de substances bilieuses, surabondantes & viciées.

Dans le traitement des maladies de la peau, l'auteur se propose pour but, 1°. de détruire la pléthore bilieuse; 2°. de rétablir la sécrétion de la bile; 3°. de favoriser la transpiration: son principal moyen est le régime; il voudroit qu'il ne consistât qu'en végétaux, & en boissons aqueuses: il recommande sur-tout l'eau pure, & l'infusion de chiendent: quand ces secours ne suffisent pas, il a recours à la saignée, à l'émétique, aux purgatifs aussi, quoiqu'avec plus de réserve; mais il proscriit sévèrement les toniques, les amers, les æthiops, l'antimoine; il permet l'usage bien administré des préparations mercurielles dans quelques cas compliqués; enfin les cautères ne lui paroissent propres qu'à ajouter une nouvelle maladie à une autre. Au surplus, l'auteur a tant de confiance dans ce qu'il dit, qu'il est convaincu qu'on ne sauroit, sans indécence, lui contester la vérité de ses principes.



Dissertation sur l'effet de la musique dans les maladies nerveuses ; par M. L. DESBOUT, chirurgien de l'amirauté Russe. A Saint-Petersbourg, 1784. Grand in-8° de 75 pag.

7. Les effets de la musique dans les maladies en général, & dans les affections nerveuses en particulier, sont suffisamment connus, & l'impossibilité d'y avoir recours toutes les fois que l'espoir de la réussite y détermineroit, est vraisemblablement la seule cause pour laquelle elle est si rarement appliquée aux usages médicaux.

M. Desbout a été témoin, à Livourne, des faits qu'il rapporte dans cette brochure.

Une fille de quatorze à quinze ans, peu de temps après la première éruption des règles, fut attaquée de points de côté très-violens, & ensuite d'une toux convulsive. Au sortir du second période les convulsions devinrent plus violentes, & les affections nerveuses très-variées ; elle perdoit en même temps l'usage de la parole ; ces accidens résistèrent aux remèdes les plus efficaces, même au musc, donné à la dose de trente grains, dans l'espace de vingt-quatre heures. Au bout de quatre semaines ces accidens reparurent en même temps que l'écoulement périodique ; ils furent bien plus violens que la dernière fois, & durèrent depuis sept heures du matin jusqu'à neuf heures du soir. Ils formoient des accès d'un quart-d'heure ou d'une demi-heure, dont le retour eut lieu toutes les deux heures ;

ce fut alors qu'on proposa d'essayer la musique, en faisant usage d'ailleurs du petit lait, des demi-bains, & des pilules antihystériques. On donna à la malade tous les jours à onze heures & à cinq heures, des concerts, lesquels faisoient visiblement la plus grande sensation sur elle. Les accès devinrent peu à peu moins violens, plus courts, & cessèrent enfin, après que les règles eurent paru pour la quatrième fois. Une chose assez singulière, est que la respiration de la malade, & même le battement de l'artère, répondoient à la mesure & au mouvement de la musique, & que toutes les fois qu'on jouoit trop lentement, ou qu'on cessoit tout-à-coup de jouer, elle indiquoit avec les plus vives expressions, qu'on devoit hâter le mouvement, ou reprendre les instrumens.

Nootnagells handbuch fur practische Aerzte, &c. C'est-à-dire, *Manuel pour les médecins cliniques*; par M. le docteur **DANIEL NOOTNAGELL**, premier vol. première section. A Hambourg & Lipsick, 1784, in-8°. de 252 pag.

8. L'affertion d'un philosophe que les hommes ne peuvent parvenir à connoître une vérité qu'après avoir épuisé toutes les erreurs relatives au même sujet, pourroit, si elle étoit fondée, autoriser un recueil des erreurs trouvées, & en démontrer l'utilité. M. *Nootnagell* auroit-il eu en vue cette idée, lorsqu'en formant le plan de ce

manuel, il y a fait entrer les notices d'ouvrages qui doivent être condamnés à un éternel oubli? *afin, dit-il, d'insinuer aux lecteurs qu'ils n'ont rien d'utile à espérer dans un pareil écrit.* Nous concevons qu' dans une bibliothèque, & dans un journal littéraire de médecine, on ne doit laisser échapper aucune production sans en faire mention, quand ce ne seroit que pour empêcher les lecteurs qui veulent traiter le même sujet, de s'égarer de nouveau : mais que M. *Noctnagell*, dans le dessein d'épargner aux médecins cliniques les dépenses & les recherches pénibles, mêle avec les mémoires, observations, remarques, tant propres qu'empruntés, des notices sur des écrits qu'il reconnoît ne mériter aucune attention, cela nous paroît absolument contraire à son objet. Qu'il nous présente l'or sans mélange ; qu'il nous dispense de lire ce que nous ne devons pas retenir, & qui par conséquent ne peut nous profiter en rien. Quant au choix des articles qui ne sont que confirmer des vérités connues, nous pensons absolument avec l'auteur qu'ils ne sont rien moins qu'inutiles, & nous sommes entièrement persuadés qu'ils sont d'une utilité bien plus grande que nombre de ces observations merveilleuses qui, n'ayant aucun rapport avec la marche ordinaire de la nature & les doctrines médicales fondées sur cette régularité, ne laissent souvent rien entrevoir d'instructif, pas même le principe de leur écart de l'ordre naturel.



Onomatologia medico-practica, &c.

C'est-à-dire, *Encyclopédie de médecine-pratique, à l'usage des médecins cliniques, rédigée par ordre alphabétique, par une Société de médecins, deuxième volume. A Nuremberg, chez Raspe, 1784. Grand in-8°. d'environ 260 p.*

9. Ce volume renferme les lettrines F, G, H, I, K. Les articles *febris, fel, Galenica medicina, Gangræna, graviditas celata, Hæmatemesis, Hæmaturia, Hæmoptoe, Hæmorrhagia, Hydrops, Itterus, impotentia virilis, indicatio, infanticidium, inflammatio, inspectio legalis, ischuria, Karkinoma, krisis*, méritent sur-tout l'attention des lecteurs.

[On a fait connoître le premier volume en 1785. Tom. LXV, pag. 297.]

BURGGRAVE des jungern, &c. auferlesene medicinische fælle und Gutachten, &c. C'est-à-dire, *Observations & consultations choisies de médecine, rédigées par JEAN-PHILIPPE BURGGRAVE le jeune, ancien conseiller de la Cour, & médecin du Corps de sa grandeur l'Électeur de Mayence, premier médecin clinique de Francfort-sur-le-Mein, membre de l'Académie impériale des curieux de la nature, &c. A Francfort-sur-le-Mein, chez Varre-*

Strap fils, & Werner, 1784. In-8° de
près de 400 pag.

10. Les libraires ayant acquis tous les manuscrits de feu M. *Burgrave*, ils se sont adressés à M. le docteur *Kämpf*, conseiller & médecin du prince d'Hanau, actuellement landgrave de Hesse-Cassel, pour présider au choix qu'en feroient MM. *Müller & Jassoy*. Quatre-vingt-dix-neuf articles ont paru dignes d'être présentés au public. Les symptômes sont bien décrits, & les avis qui les accompagnent paroissent sages & adaptés à la situation des malades. Nous pensons donc qu'en général ces objets pourront contribuer à l'instruction des jeunes médecins; mais nous sommes persuadés que leur utilité auroit été infiniment plus grande, si l'auteur eût marqué chaque fois le résultat des consultations & le succès de ses ordonnances. Il n'arrive que trop souvent que le traitement en apparence le mieux combiné échoue, & qu'un plan curatif qui n'a pas ce mérite, réussisse. Il seroit, par conséquent, à souhaiter que les médecins cliniques appuyassent toujours, par l'exposé fidèle de l'événement, la justesse de leurs conseils. C'est cependant ce qui est souvent négligé: quelquefois, il est vrai, ils ne sont pas en état de le faire, parce qu'ils ne reçoivent des malades aucune nouvelle.

Il nous seroit impossible de présenter à nos lecteurs une analyse suivie de tous les cas réunis dans ce Recueil; nous en détacherons seulement quelques observations qui nous sembleront pouvoir intéresser.

Donnons d'abord la manière de préparer

une gelée de cerfeuil au sucre de lait, à laquelle M. *Burgrave* attribue de grandes vertus contre les obstructions des viscères, & pour atténuer les humeurs. La voici :

Prenez trois pieds de veau, & deux onces de corne de cerf rapée, faites bouillir avec une pinte (maas) & demie d'eau, dans un vase bien fermé : à une forte chopine de colature de ce bouillon, ajoutez trois poignées de cerfeuil jeune & nouvellement cueilli ; faites encore bouillir pendant quelques minutes, passez dans un linge & conservez cette gelée pour l'usage dans des pots de faïence. Lorsqu'on voudra s'en servir, on en fera bouillir une cuillerée dans demi-septier d'eau de veau, après quoi on y fera fondre depuis un gros jusqu'à une demi-once de sucre de lait. Cette dose sera répétée soir & matin. Pour seconder l'effet de ces bouillons, on y joindra des lavemens composés d'eau de son, d'une cuillerée de miel & de deux gros de sel ; on les prendra dans la matinée.

L'auteur a conseillé contre une cachexie pituiteuse, accompagnée de marasme, une solution d'une once & demie d'extrait de trèfle d'eau, & d'une demi-once de sel de Sedlitz, dans huit onces de quelque véhicule aqueux. Il faut en avaler alternativement une ou deux cuillerées toutes les heures, depuis sept heures du matin jusqu'à une heure avant dîner, & depuis une heure après dîner, jusqu'à une heure avant souper.

Dans une cacochymie pituiteuse avec accidens apoplectiques, il a proposé une émulsion faite avec l'opoponax aiguillée de la terre foliée de tartre. Ce remède, suivant lui, atténue les humeurs tenaces, & ranime l'élasticité des vaisseaux.

Consulté pour une hémiplegie , survenue à la suite d'un saisissement & d'un accès de colère, il a ordonné, 1^o une émulsion préparée avec deux gros de galbanum, autant de sel ammoniac dépuré, & huit onces d'eau de poutliot, pour en prendre alternativement toutes les heures une ou deux cuillerées depuis sept heures du matin jusqu'à onze heures avant midi, & depuis deux heures de l'après-midi jusqu'à sept heures du soir. 2^o. Au bout de cinq jours une poudre composée d'un scrupule de quinquina, de castoreum, de rhubarbe & de sel ammoniac dépuré, de chaque cinq grains, pour en prendre une dose pareille trois fois par jour. 3^o. Un onguent dont voici la formule :

Prenez d'*onguent martiatum*, demi-once,

De poudre de cantharides, deux gros.

D'huile de bois de Rhodes, dix gouttes.

On fera du tout un mélange.

On devoit en oindre le dos & les articulations du malade, ensuite les frotter jusqu'à ce qu'ils fussent devenus rouges.

Les détails anatomiques suivans sont curieux. Ils concernent une fille célibataire morte des durétés & d'hydropisie de l'ovaire. Après avoir levé les tégumens du bas-ventre, on a apperçu un corps énorme, ovale, bosselé, couleur de chair pâle, qui depuis le bassin s'étendoit jusqu'au sternum, & qui occupoit les deux côtés de l'abdomen. La surface de ce corps étoit couverte d'un pus d'une consistance inégale, de l'épaisseur de quatre à cinq lignes. On reconnut que c'étoit l'ovaire droit

qui avoit dégénéré, & pesoit trente livres. En l'incisant dans sa longueur, il s'en écoulâ quelques pintes d'une eau épaisse, collante, & l'on vit alors distinctement que cette substance étoit partagée en un très-grand nombre de cases, remplies de différentes espèces de liquides: car selon que l'incision pénétrait dans telle ou telle cellule, il en sortoit ou de cette eau collante; ou une humeur grise, ou enfin un fluide laiteux.

Une petite fille eut à l'âge de huit ans, une rougeole d'une espèce très-grave: quatre semaines après, elle eut une petite vérole bénigne. A quelque intervalle de-là il lui survint une éruption cutanée par tout le corps, qui céda également aux remèdes appropriés. A la suite de ces maladies elle rendoit avec les excréments du sang caillé. Cette évacuation, qui se répétoit tantôt une fois par semaine, tantôt de trois semaines en trois semaines, ou bien à des intervalles encore plus longs, étoit constamment précédée de violentes douleurs au dos.

L'auteur assure qu'une expérience constante l'a convaincu que l'extrait de ciguë a la vertu de dissoudre les humeurs stagnantes dans les vaisseaux des glandes; bien qu'il ne puisse rien contre l'endurcissement du corps glanduleux même.

On lit encore dans ce Recueil, une observation sur une sueur qui ne paioissoit qu'au côté droit.

L'auteur a rencontré dans le cadavre d'un jeune homme de seize ans, le cœur extrêmement volumineux, qui reposoit sur les deux

lobes du poulmon, & étoit adhérent au médiastin & au diaphragme. Quelques mois avant la mort, le poulx de cet adolescent ne battoit que trente-quatre ou trente-cinq fois par minute ; rareté dans les pulsations que *M. Burggrave* attribue à ces adhésions vicieuses.

La dernière observation, dont nous ferons mention, concerne une femme qui rendoit l'urine & les excréments par le vagin. A l'ouverture du cadavre, on a trouvé ce conduit rempli de nodosités dures, gangréneuses & cancéreuses. Le rectum partageoit cet état vicieux à l'endroit où il étoit troué pour fournir le passage au vagin. L'orifice de la matrice étoit également dur, cancéreux & gangrené, mais le corps de ce viscère étoit intact. L'ovaire gauche ne formoit pour ainsi dire qu'un grand abcès, dont les parois extrêmement minces, se déchiroient au moindre attouchement, & versèrent un pus ténu. La moitié de la vessie étoit détruite, comme si on l'eût enlevée par une section régulière.

Medical cases with occasional remarks, &c.

C'est-à-dire, *Observations de médecine, avec des remarques. On y a joint un appendice, contenant l'histoire d'un cas extraordinaire très-récent; par M. R. W. STACK, docteur en médecine à Bath. Grand in-8^o de 118 pages, A Bath, chez Cruttwell, 1784.*

11. Ces observations étoient rédigées & mises en ordre depuis plusieurs années. Une par

tique étendue n'avoit point permis à l'auteur de donner ses soins à leur édition ; mais, ayant renoncé à l'exercice de la médecine, il s'est procuré un loisir dont il a profité pour effectuer un projet long-temps suspendu.

Nous allons faire connoître ce qu'il y a de plus intéressant dans les vingt-une sections qui composent cet écrit.

Dans une inflammation de poitrine, les crachats s'étant supprimés, le malade étoit sur le point d'étouffer. M. *Stack* lui prescrivit trois grains de kermès minéral, autant de sel volatil de corne de cerf réduits en bol, avec quantité suffisante de sirop de safran. Le malade devoit prendre une dose pareille toutes les trois heures. Il fit en même temps appliquer un vésicatoire, & il eut la satisfaction de dissiper l'orage. M. *Stack* profite de cette occasion pour donner l'historique du kermès minéral, & y joint des réflexions sur la meilleure manière de le préparer.

Les acides dans les premières voies ne manifestent pas toujours leur présence de la même manière ; ils causent quelquefois des accidens qui en imposent & semblent annoncer des maladies de toute autre nature. Notre auteur a vu ces fucs depravés, occasionner des douleurs excessives dans la région des reins, & des cuissons en urinant, qu'on auroit pris pour des symptômes néphrétiques. Des vomitifs réitérés, & la magnésie blanche, prise dans les intervalles d'un émétique à l'autre, en détruisant la cause, ont fait cesser ses effets.

M. *Stack* a rencontré une fièvre inflammatoire, survenue à un saignement de nez qu'on avoit arrêté subitement.

Un garçon de onze ans étoit tombé en foiblesse à la suite d'une hémorragie du nez; le sang avoit coulé pendant le sommeil dans l'estomac de cet enfant, & l'avoit réduit dans un état approchant de la mort. L'observateur lui a fait avaler dix grains de vitriol blanc, qui ont fait rendre un liquide d'un rouge brunâtre, mêlé de morceaux de sang caillé.

Des accidens spasmodiques peu communs, qui étoient survenus à une fièvre, ont été dissipés par la sortie d'un lombric vivant par la bouche, & par l'évacuation d'un autre avec les matières fécales.

Les observations suivantes roulent sur une dissolution de sang qui s'étoit déclarée par une hémoptysie: sur une maladie putride, accompagnée de pétéchies, dont la marche a été très-rapide, & qui s'est terminée par la mort: sur une dissolution de sang fort prompte devenue très-subitement mortelle: sur une consommation nerveuse. La malade s'étant livrée à la jalousie, dépérissoit à vue d'œil. Elle dut sa guérison à un heureux *quiproquo*. Au lieu d'un remède ordonné, on lui présenta une once & demie de teinture volatile de valériane: elle l'avalâ, & sentit dès ce moment sa santé se rétablir.

Viennent ensuite des détails sur des accidens hydropiques, causés par des calculs biliaires & dissipés par l'évacuation de ces corps étrangers: sur des affections singulières, attribuées à la présence du ver solitaire, telles que des tumeurs blanches aux genoux, la coqueluche, l'anasarque: sur des troubles dangereux que les vers ont fait naître pendant le cours d'une petite-vérole inoculée: sur une fièvre d'éruption

qui n'est survenue que le dix-neuvième jour de l'inoculation.

Cet opuscule est terminé par la réfutation des objections faites contre la pratique de l'inoculation, & par l'éloge du bain tiède.

L'appendice contient la description d'une maladie dont la cause n'a été connue qu'après la mort, & qui consistoit dans un endurcissement de la partie inférieure de l'estomac, dans le gonflement & l'endurcissement des glandes mésentériques.

Neuer unterricht fur Wundærzte , &c.

C'est-à-dire , *Nouvelles instructions pour les chirurgiens , publiées par une Société de gens de l'art , en faveur de l'utilité publique , premiere Partie. Grand in-8° de 320 pages. A. Halle , chez Hemmarde , 1785.*

12. A la suite d'une courte introduction , on trouve un précis de l'histoire de la chirurgie tant ancienne que moderne. Comme ce précis est presque entièrement emprunté de l'ouvrage de M. Portal , il ne faut point admettre légèrement ce qu'il renferme. L'instruction contient , dans cette première partie , des considérations sur l'état des solides & des liquides comme causes des maladies chirurgicales , & vingt neuf formules relatives au traitement des maladies.



Opuscules de chirurgie sur l'utilité & l'abus de la compression, & les propriétés de l'eau froide & chaude dans la cure des maladies chirurgicales ; par M. LOMBARD, chirurgien-major en chef de l'hôpital royal militaire de Strasbourg, maître en chirurgie de la ville de Dole, ancien chirurgien-major employé en cette qualité à l'armée des côtes, membre de plusieurs Académies, &c. A Strasbourg, chez Treuttel ; à Paris, chez Didot le jeune, & Barrois jeune ; & à Nancy, chez les libraires qui vendent les nouveautés, 1786. In-8° de 395 pag.

13. M. Lombard exerce la chirurgie depuis vingt-cinq ans avec une réputation méritée ; il est connu d'ailleurs par deux traités sur l'usage des évacuans dans les maladies chirurgicales. Il nous donne aujourd'hui deux Précis que nous allons faire connoître.

Le premier, sur la compression, est composé de deux sections, dans lesquelles se trouvent exposés avec exactitude la manière de comprimer, son utilité, ses abus, les maux qu'elle peut occasionner. M. Lombard y a joint un chapitre intéressant sur l'emploi avantageux des contre-ouvertures. La compression est pern-

cieuse à bien des égards ; ce qui est prouvé par plusieurs exemples. Il fait voir que l'usage établi , & trop généralement adopté en France , de faire porter aux soldats des vêtemens trop justes , est très-nuisible ; il ne l'est pas moins d'exiger que leur col soit ferré , sous prétexte de leur donner un air plus martial. M. *Lombard* en démontre les inconvéniens.

C'est à la compression faite par une cuirasse devenue incommode par le seul défaut des proportions , que l'on a raisonnablement attribué l'origine d'une tumeur lipomateuse , qui a causé la mort à M. le Marquis *de Cambis* après de longues & cruelles souffrances : on trouve dans ce volume l'histoire de cette maladie.

Dans le second Précis sont exposées les propriétés de l'eau simple employée extérieurement dans le traitement des maladies chirurgicales : il est également composé de deux parties. Dans la première M. *Lombard* s'occupe de l'utilité de l'eau froide ou glacée. L'histoire ancienne de l'art apprend que l'eau froide jouissoit autrefois de la confiance des plus célèbres médecins : peut-être même est-ce de l'abus que l'on en a fait , qu'est venu le discrédit dans lequel elle est tombée aujourd'hui. Mais on a reconnu depuis un temps immémorial que l'eau froide a la propriété de calmer les douleurs des ulcères , de tempérer l'acrimonie des fluides , & d'entretenir l'écoulement des matières qui circulent avec trop de lenteur à leur circonférence ; aussi l'a-t-on toujours recommandée dans les ulcères cancéreux , & principalement dans ceux des mamelles , pour la guérison desquelles il ne reste que la ressource bien incertaine de

l'extirpation. La plupart des ophthalmies reçoivent des secours avantageux de l'usage de l'eau froide.

La seconde partie de ce Précis est employée à démontrer les propriétés de l'eau chaude.

Tiède ou chaude, elle relâche & affoiblit les solides ; bouillante , elle détermine une oscillation plus forte dans les vaisseaux , & cautérise.

L'eau tiède , selon *Celse* , étoit un remède qui , appliqué à propos , contribuoit beaucoup à la guérison de la plupart des plaies , des tumeurs , des luxations & des fractures.

Ces deux Traités présentent une saine étiologie , d'excellentes réflexions , & des observations pratiques bien vues. Ils sont écrits avec méthode & avec précision. Bien que spécialement destinés à l'instruction des élèves en chirurgie , ils méritent l'attention des maîtres.

On trouve à la fin , des recherches & des observations nouvelles , faites par deux habiles chirurgiens François, M M. *Thomassin & Chauffier* ; elles confirment la doctrine exposée par M. *Lombard*.

JO. JAC. HARTENKEIL, Dissertatio inauguralis de vesicæ urinariæ calculo, quam, præside D. CAR. GASP. SIEBOLD, propugnabit. *Grand in-4^o de 150 pages , avec quatre planches en taille-douce. A Bamberg, 1785.*

14. Avant de s'attacher aux recherches sur les pierres urinaires en particulier , le savaant

auteur de cet opuscule s'occupe, dans la première section, des calculs humains en général. Il remarque qu'on rencontre quelquefois dans les viscères compacts une espèce de mortier (*camentum mole pulaceum, quasi calx cum arena intrita*), qu'il distingue des incrustations tophacées, & des pierres qui se trouvent dans les viscères creux, les vaisseaux sanguins, &c. sans entreprendre de décider si le gravier diffère des calculs, & en quoi consiste cette différence.

Dans la deuxième section, il présente la classification des pierres urinaires selon leur couleur, leur forme, leur dureté, leur tissu, les corps étrangers qui leur servent souvent de noyau, leur manière d'être dans la vessie, c'est-à-dire libres ou adhérentes.

La troisième section contient des recherches sur l'origine de ces calculs : ils diffèrent, selon M. Siebold de l'urine par leurs principes constitutifs réciproques, & l'on voit souvent de ces concrétions, dans lesquelles on ne découvre que peu, ou point d'acide phosphorique. Il doute encore qu'elles se forment par une espèce de cristallisation ; il pense, au contraire, que la plupart d'entre elles ont commencé à se former dans les reins.

Leur analyse chimique fait le sujet de la quatrième section ; elle a pour auteur M. le professeur *Pickel*, déjà avantageusement connu dans l'art-spagirique. Au moyen de la distillation au bain-marie, ce chimiste a obtenu d'une once de calcul urinaire quelques gouttes de phlegme, 355 pouces cubes d'air ; savoir, 301 pouces d'air fixe ; ou acide aérien, & 54 pouces cubiques d'un gaz dont l'air nitreux de l'eu-

diomètre de M. l'abbé *Fontana* n'a absorbé qu'un quart ; 55 grains d'esprit alkalin , un gros & neuf grains d'huile empyreumatique. Ayant calciné à l'air libre pendant quatre heures le *caput mortuum* , pesant deux gros & trente-trois grains , il l'a réduit à demi-grain.

Les expériences variées qu'il a faites avec divers calculs, afin de s'assurer en quelle proportion se trouvent les principes fixes avec les volatils , lui ont constamment donné des résultats différens. Tantôt il a obtenu d'une pierre pesant demi-once , ou 240 grains ; un résidu de 80 grains ; tantôt il a essuyé une perte de 139 grains.

Les infusions dans l'eau tiède , même dans l'eau bouillante , soit distillée , soit commune , dans l'eau de chaux , dans la liqueur anodyne minérale de *Hoffmann* , dans l'esprit de nitre dulcifié , n'ont que peu , ou point altéré ces corps ; tandis que l'acide nitreux a presque entièrement dissous les pierres qu'on a exposées à son action : il n'a laissé que quelques flocons spongieux.

En ajoutant à cette solution quelques gouttes d'acide vitriolique, il s'est précipité de quelques-unes une quantité assez considérable de gypse.

Mais , quelques essais que M. *Pickel* ait pu tenter , il n'est jamais parvenu à en tirer du sel microcosmique. La lessive alkalin caustique a dissous environ un tiers de ces calculs , ainsi que du sédiment de l'urine des gouteux.

M. *Siebold* conclut , de toutes ces expériences , que les principes constitutifs des pierres urinaires varient beaucoup , & qu'il ne faut pas tirer des conséquences générales, d'un petit

nombre d'essais souvent en contradiction avec d'autres.

Il parle dans la cinquième section, des signes de la présence des calculs. La plupart d'entre eux sont très-infidèles. La difficulté d'uriner, les douleurs dans la vessie, les démangeaisons au gland, le ténésme, le sédiment dans l'urine, &c. peuvent tenir à des accidens locaux, aussi bien qu'ils peuvent être des accidens sympathiques. L'alkalescence de l'urine, dont on s'assure par l'épreuve avec le sirop de violettès, est un indice des pierres qui mérite une attention particulière. Cette section est terminée par des réflexions sur l'exploration des calculs urinaires dans la vessie, au moyen de la sonde.

La sixième est consacrée aux lithontriptiques. L'auteur donne l'énumération de tous ceux qui ont été prônés depuis *Alexandre de Tralles*, jusqu'à *M. Hulme*.

Dans la septième, il est question des obstacles qui rendent l'opération de la taille difficile ou impraticable : tels que l'inflammation de la vessie, les ulcères, l'épaississement charnu des parois de ce réservoir, l'extrême grosseur de la pierre, son adhésion ou son incarceration ; enfin quelques circonstances particulières qui se rencontrent très-rarement.

M. Siebold apprécie dans la huitième section le mérite respectif des quatre manières de faire la taille ; & dans la neuvième, il traite en particulier de la méthode de feu *M. Le Cat*, dont il a été élève. Il présente encore dans cette section quelques remarques sur l'opération en deux temps, & désigne les circonstances qui peuvent la demander, ainsi que les précautions

qu'il faut prendre lorsqu'on veut suivre cette méthode.

Les détails de cinq lithotomies faites par M. *Siebold* forment une appendice très-intéressante.

On voit sur les planches la figure des pierres extraites par l'auteur, la représentation des instrumens de *Le Cat*, celle de l'opération même, & celle des parties internes qui y ont rapport.

BALTHAZAARS, &c. Sammlung einiger wichtigen chirurgischen Wahrnehmungen, &c. C'est-à-dire, *Recueil de quelques observations importantes de chirurgie*, par M. BALTHAZAAR, chirurgien à Amsterdam, avec une dissertation de M. WY, chirurgien à Amsterdam, sur une préparation utile du sublimé corrosif; traduites du hollandois en allemand. A Leipfick, chez Weygand, 1785. In-8° de sept feuilles.

15. Il auroit été sans doute facile à M. *Balthazar* de faire un choix plus rigoureux, & de ne mettre au jour que des observations d'un mérite égal; mais peut-être que dans sa manière de voir, il les a cru toutes dignes de l'attention du public. Nous allons faire mention de quelques-unes.

Il s'étoit formé un dépôt au coude à la suite

d'une fièvre aiguë; & quoique la capsule eût été rongée, il n'en est point résulté d'ankylose.

M. B. a traité une luxation, accompagnée de la fracture de l'humérus; l'une & l'autre survenues de cause interne à la suite de la petite-vérole.

Il a ouvert une tumeur qui s'étoit formée à l'aisselle droite, il a soutenu les forces du malade par l'usage du quinquina, il a fait des injections dans la plaie, & appliqué des fomentations. Trois semaines de ce traitement ont suffi pour amener une parfaite guérison: cependant, quinze jours après, il s'est manifesté une nouvelle tumeur, qui est devenue tous les jours de plus en plus douloureuse, s'est ouverte, & a fourni un ichor ténu, fétide. La carie s'est mise de la partie, & a détruit près d'un pouce de la substance de l'humérus: malgré tous ces accidens, le malade a été guéri.

Le tendon du muscle extenseur de l'index ayant été coupé, l'auteur y a fait une suture; & a remédié à la roideur du doigt, en l'exposant à la vapeur de l'eau chaude.

M. B. a dissipé un rhumatisme violent à l'humérus, qui avoit résisté à un vésicatoire & à plusieurs autres remèdes, en administrant l'électricité.

Il a résous une tumeur enkystée au genou, & d'autres fois des ganglions, au moyen d'un liniment fait avec parties égales d'huile de laurier, de savon & d'eau.

Un testicule endurci depuis quinze ans a été résous par des topiques légèrement irritans, fortifiens, résolutifs, secondés par un traitement antiphlogistique.

Quant à la préparation du sublimé corrosif proposée par M. *Wy*, nous renvoyons à l'ouvrage même, qui est terminé par quelques expériences & observations relatives à l'usage de ce sel métallique.

A Dissertation on the theori and cure of the cataract, &c. C'est-à-dire, *Dissertation sur la théorie & le traitement de la cataracte ; ouvrage dans lequel on expose les avantages de l'extraction, &c. ; par M. JONATHAN WATHEN, chirurgien. Grand in-8^o de 168 pag. A Londres, chez Cadell, 1786.*

16. Cet ouvrage est divisé en douze chapitres. Suivant M. *Wathen* on donne la dénomination de cataracte à toute sorte de cécité dans laquelle un corps opaque intercepte les rayons de la lumière, & les empêche de se porter sur la rétine. On a méconnu pendant long-temps la nature de ce corps intermédiaire, jusqu'à ce qu'enfin *Kepler* a démontré le premier, que le siège de la vision n'est point dans le cristallin, & que cette lentille sert seulement à la réfraction de la lumière. Malgré ce premier pas fait, & malgré les travaux de *Brisséau*, de *Maitre-Jan* & de *Heister*, ce ne fut qu'en 1719 qu'on reconnut généralement que le cristallin obscurci étoit le vrai corps qui causoit la cécité. *Daviel* décrivit ensuite la cataracte membraneuse, & l'obscurcissement de la capsule du cristallin.

A la suite de cette partie historique, *M. Wathen* passe à la recherche des causes de la cataracte. Il y prouve la futilité des opinions de *Maître-Jan* & de *Saint-Yves*, si opposées entre elles, & remarque que nous continuons d'être dans une parfaite ignorance sur les causes internes de la cataracte, & sur la manière dont elle se forme. Selon lui, les violences externes produisent rarement une cataracte simple : elle est alors généralement compliquée de quelque lésion particulière. On l'a vu survenir au passage subit d'une grande obscurité à une clarté éblouissante ; à une transition prompte du grand chaud au grand froid. Les forgerons, & les autres ouvriers exposés à une lumière très-vive, y sont fort sujets. Au reste, cette maladie est de tous les âges. Les enfans l'apportent en naissant. Il se rencontre quelquefois des personnes dont un œil en est affecté sans qu'elles s'en apperçoivent. A en croire *M. Wathen*, on peut hardiment annoncer que la cataracte va se former, lorsque les malades se plaignent de ce qu'ils voient les objets entourés d'un brouillard, d'une fumée, ou comme à travers une peau ou feuille de corne.

Vient ensuite une description anatomique, courte à la vérité, mais très-satisfaisante, de l'œil. L'auteur, considérant que les yeux des animaux ont la plus grande conformité avec ceux de l'homme, conseille très-sagement aux jeunes oculistes de s'exercer souvent sur ceux-là, avant d'opérer sur ceux-ci.

Il a vu des cataractes de dix-huit ans, lesquelles occupoient les deux yeux d'un homme, se dissiper tout-à-coup, au point que la vue s'est rétablie entièrement, & s'est soutenue jusqu'à

jusqu'à la mort, arrivée dix-sept ans après. Dans un autre cas, l'extraction n'ayant pu se faire à cause de l'extrême mobilité de l'œil, le malade a commencé de voir au bout de quinze jours, & a entièrement recouvré la vue dans l'espace de trois semaines. Il s'est assuré par une expérience soutenue, que l'électricité, par bain ou par frictions, conjointement avec l'usage interne & externe de l'éther, retardent quelquefois les progrès de cet obscurcissement, & que d'autres fois ils le diminuent ; toutefois quelque avantage qu'on puisse retirer de ces secours dans le commencement, il n'en est pas moins certain que lorsque le cristallin est totalement obscurci, il faut en venir à l'opération.

L'objet de l'auteur est de traiter principalement de l'extraction : il croit rendre par là un service d'autant plus important à sa patrie, que cette opération réunit les plus grands avantages, & qu'elle n'est encore que très-peu pratiquée en Angleterre. Il disserte d'abord sur les signes diagnostiques de la cataracte, de sa maturité, & de son état opposé. Il est d'avis qu'on doit s'abstenir de l'opération lorsqu'il n'y a qu'un œil d'affecté. Les raisons qu'il en donne sont, qu'en ôtant le cristallin, le point de vision de l'œil est changé, & que l'expérience prouve le peu d'utilité que ces malades retirent en général de cette opération. Il pose pour principe, qu'il ne faut opérer les enfans, que lorsqu'ils sont parvenus à un âge où leur raison puisse les rendre maîtres de l'instabilité de leurs yeux.

Après avoir ensuite exposé le manuel de la dépression, il entre dans le détail des suites que cette opération entraîne. *Hovius, Raw*

& *Heister* en ont déjà montré les inconvéniens dès le commencement de ce siècle : *Sharp* a suivi ces auteurs ; mais *M. Pott* s'est déclaré le partisan de la dépression : il est peut-être à présent le seul qui la préfère encore à l'extraction.

Dès 1707, *Petit* employa cette dernière manière de rétablir la vue : elle resta néanmoins ensevelie dans l'oubli , jusqu'à ce qu'en 1745, *Daviel* lui donna de la célébrité. Cette méthode a été perfectionnée depuis , & l'auteur cite parmi les savans qui y ont le plus contribué , *Garengot* , *Pallucci* , de la *Faye* , *Poyet* , *Sharp* , *Warner* & *Richter*. Il donne ensuite une description très-détaillée du manuel de cette opération ; & ce qu'il dit à cette occasion, annonce de grands talens , & une pratique raisonnée.

Après avoir ensuite traité de l'inflammation & de la cataracte consécutives , notre auteur s'occupe des diverses espèces de fausses cataractes , qu'il réduit à trois , savoir ; 1°. celle qui consiste dans l'obscurcissement de la membrane propre du cristallin , & dont *Morand* , & de la *Peyronie* ont fait mention les premiers en 1722 ; 2°. celle qui est formée par une substance étrangère ; 3°. enfin , celle qu'il appelle fausse cataracte flottante.

Cet excellent ouvrage est terminé par l'exposé des méthodes curatives , adaptées à ces différens cas , & par quelques remarques qui y sont relatives.



Les Règles & les Préceptes de la Santé, de PLUTARQUE, traduits du grec par JACQUES AMYOT, grand aumônier de France, avec des notes & des observations de M. l'abbé BROTIER neveu, A Paris, chez Jean-Baptiste Cussac, libraire, rue & carrefour Saint-Benoît, vis-à-vis la rue Taranne, 1785. In-12, de 111 pag.

17. Ces règles & ces préceptes de santé, sont un Traité d'hygiène, un cours de philosophie-pratique, à la portée de tout le monde, dépouillé du vain étalage des notions abstraites, & des mots pompeux qui composent ordinairement la morale des livres. Ici la sagesse n'est que l'art de se bien porter, & celui qui la pratique se paye de ses propres mains. *Plutarque*, pour faire voir la nécessité d'allier la philosophie & la médecine, dit qu'il trouve étrange qu'un philosophe étudie la géométrie, la dialectique ou la musique, plutôt que d'apprendre,

Ce qu'il y a de bien ou de mal chez lui.

C'est-à-dire, dedans son corps; il dit que bien loin de craindre de passer les bornes, en étudiant la médecine, les philosophes doivent au contraire labourer comme en un champ commun avec les médecins. Mais comme ceux-ci auront toujours sur les premiers l'avantage de voir l'homme de plus près, & de le voir dans toutes les situations de la vie, ils auront nécessairement plus de moyens de le connoître; & la médecine

fera souvent dans le cas de venir au secours de la philosophie. C'est ce qu'a fait M. *Simonet*, docteur-régent de la faculté de Médecine de Paris, à l'égard de *Plutarque*, dont il discute, modifie, ou redresse les principes, dans les observations savantes qu'il ajoute au traité du philosophe Grec. Le lecteur pourra s'instruire sans s'égarer, jouir avec sécurité de la philosophie aimable, & des tournures piquantes & naturelles de *Plutarque*; & marchant entre un philosophe & un médecin, aller à la perfection & au bonheur, sans craindre les faux-pas qu'il pourroit faire dans sa route.

Die Eispflanz als ein fast specifisches arzney mittel, &c. C'est-à-dire, *La Glaciale*, ou *Mesembryanthemum crystallinum* de LINNÉ, recommandée comme médicament spécifique; par M. JEAN-FRÉDÉRIC-GUILL. DE LIEB, A Königsberg, 1786, in-8°.

18. La Glaciale est vantée dans ce nouvel ouvrage contre les viscosités amassées dans le bas-ventre, la dysurie, la strangurie, les spasmes de la vessie, la toux convulsive, la cachexie, l'hydropisie, la phthisie, & les fièvres bilieuses épidémiques d'été.

Von dem wahren heilsamen und fast ganz, &c. C'est-à-dire, *De la Douce-amère*, plante vraiment salutaire, mais

*presque entièrement oubliée ; par JEAN-
GEOFFROI KUHN, docteur en mé-
decine. A Breslau, chez Korn, 1785.
In-8° de 48 pages.*

19. Après la description de la douce-amère, suit le détail de ses vertus ; mais cet opuscule n'est recommandable ni par le style, ni par la méthode. M. Kuhn ignore que cette plante ligneuse a été fort préconisée en France, il y a déjà quelques années.

Experiments and observations on quilled and red Peruvian bark, &c. C'est-à-dire, *Expériences & observations sur le quinquina roulé, & sur le quinquina rouge ; par M. THOMAS SKEETE, docteur en médecine. A Londres, chez Murray, 1785.*

20. De toutes les espèces d'écorce du Pérou, le quinquina rouge est, selon notre auteur, le meilleur. Ce n'est pas, comme quelques écrivains l'ont prétendu, une production du tronc & des grosses branches d'un vieil arbre ; c'est une véritable variété, & M. Skeete a trouvé un morceau de cette espèce, qui avoit la forme du kina roulé. Il est probable que les diverses apparences tiennent à ce que cette écorce n'est pas enlevée à des arbres d'une même variété, & qu'au lieu de provenir du *Cincona officinalis*, elles proviennent des *Cinconas* de la Jamaïque, de Saint-Vincent & de Sainte-Lucie.

Notre auteur remarque que parmi les menstrues ordinaires, l'esprit de vin rectifié a plus d'action sur le quinquina, que l'esprit caustique du sel ammoniac: l'eau-de-vie & le rum, agissent plus fortement sur lui que l'alcool; & l'eau, en la faisant bouillir avec cette écorce, a plus d'effet qu'elle le vin.

Afin de rendre la résine plus dissoluble dans l'eau, après avoir extrait la gomme du kina, M. Skeete emploie la gomme arabique, il décrit le procédé qu'il suit pour cet effet, ainsi que la manière de se servir de cette solution comme remède.

L'article chymique le plus intéressant de ce volume concerne les effets de la magnésie sur le quinquina. L'auteur pense que cette substance en facilite la dissolution, du moins quant à ses parties les plus actives. Nous traduirons ici les détails de l'expérience faite avec la chaux, attendu que MM. Percival & Macbride ont déjà considéré ce sujet.

« On tritura deux gros de quinquina roulé, en poudre, dit M. Skeete, avec deux onces d'eau de chaux, durant l'espace de trois quarts d'heure, & après avoir ensuite laissé reposer, pendant quinze minutes, la teinture fut passée par le filtre. Cette infusion étoit rouge, ressemblante, à bien des égards, à une teinture de la même écorce, faite avec l'esprit de vin alcoolisé. Elle étoit beaucoup plus amère qu'une infusion à froid dans l'eau pure, quoique sa pesanteur ne répondit nullement à ce qu'en indiquoient ses propriétés sensibles; une mesure commune pesant à peine un grain de plus que la même quantité d'une infusion simple, chose difficile à expliquer; car on devoit s'attendre

que le goût & l'apparence étant différens, l'eau de chaux est dissous beaucoup plus de cette écorce que l'eau simple, & que par conséquent elle pèseroit davantage, toutefois, si le poids absolu du quinquina n'a pas été diminué par l'action du menstème, il paroît certain par d'autres expériences, que cette substance a été dépouillée de ses propriétés actives, dans une raison bien supérieure à ce qu'auroit pu faire l'eau commune. Une cuillerée de solution de sel de Mars, ajoutée à une certaine quantité de l'infusion mentionnée, l'a rendue très-trouble, d'une couleur foncée, & a causé un dépôt noir très-abondant. »

L'air fixe & l'acide saccharin en précipitent également un sédiment abondant, avec perte de la couleur rouge. Lorsqu'on triture une quantité plus considérable de chaux avec le quinquina, avant d'y ajouter de l'eau, il se fait à peine quelque solution de cette écorce, & qui en même temps conserve ses propriétés sensibles ordinaires.

« Deux gros d'écorce du Pérou, en poudre ; & une demi-drachme de magnésie calcinée, ont été triturés dans un mortier, dit ensuite M. Skeete, avec quatre onces d'eau distillée, durant l'espace de dix à quinze minutes : on a ajouté l'eau peu-à-peu, afin de réduire d'abord le tout en pâte. L'infusion ayant été passée par le filtre, présentoit les propriétés suivantes : 1°. elle étoit d'une couleur rouge extrêmement foncée, & beaucoup plus que l'infusion dans l'eau de chaux ; 2°. elle étoit beaucoup plus amère & astringente au goût, qu'une infusion de quinquina rouge ; 3°. en y ajoutant d'une solution de sel de Mars, elle devenoit très-

noire, & laissoit tomber un précipité abondant : tandis qu'une pareille addition à l'infusion ordinaire de kina, caufoit seulement une foible décoloration, & un précipité peu considérable ; 4°. cette infusion restoit transparente trois ou quatre jours : elle étoit tellement antiseptique, qu'à la fin d'une semaine, en été, elle n'avoit presque point fait de progrès vers la fermentation ; tandis qu'une infusion de quinquina dans l'eau simple avoit fermenté au bout de deux jours ; 5°. elle surpassoit en gravité spécifique l'infusion de quinquina dans l'eau de chaux, en raison même majeure de l'infusion dans l'eau de chaux, comparée à celle faite à l'eau pure. »

SCRIBONII LARGI compositiones medicamentorum, &c. *Les compositions des médicamens de SCRIBONIUS LARGUS, nouvelle édition, faite d'après celle de RHODIUS ; par J. MICHEL BERNHOLD, docteur en philosophie & en médecine, conseiller aulique du marquis de Brandebourg Onold-Culmbac, médecin physicien d'Uffenheim & de Creglind, de l'Académie impériale des curieux de la nature ; avec une Préface & une Table. A Strasbourg, chez Amand Koenig, libraire, 1786. In-8° de 158. pag.*

21. *Scribonius Largus*, médecin romain, qui vécut dans le premier siècle, selon les lexicographes, & sous l'empire de Claude,

gagna (dit-on) des sommes considérables par les différentes espèces de médicamens qu'il inventa & qu'il recueillit de la pratique des autres personnes de l'art. Dès le temps de *Scribonius*, bien des médecins avoient leurs formules qu'ils tenoient cachés. Ce médecin tint une autre conduite ; il mit au jour les siennes entre l'an 43 & l'an 48 de notre ère. Quoiqu'il y en ait un bon nombre de vaines ou superstitieuses, elles furent accueillies, parce qu'il assura, en les publiant, qu'elles avoient eu les plus heureux succès. Il afficha d'ailleurs des sentimens si honnêtes, qu'il ne put manquer d'être cru sur sa parole ; cependant *Freind* & plusieurs autres n'ont regardé, & avec raison, *Scribonius Largus*, que comme un débiteur de remèdes.

Son recueil de médicamens, souvent cité par *Galien*, a eu différentes éditions ; celles de *Ruel* & de *Rhodius* étoient jusqu'à présent les plus estimées. M. le docteur *Bernhold*, médecin à *Uffenheim*, a apporté tous ses soins pour rendre la sienne exacte & correcte. Il l'a dédiée à M. *Casimir Christophe Schmidel*, conseiller intime, savant botaniste & premier médecin du sérénissime prince de Brandebourg. Il présente dans sa préface sur *Scribonius Largus* diverses particularités qui ont été ppées aux historiens de la médecine, & indique les éditions qu'on a faites de ce recueil de formules. Les principales formules regardent les maux de tête, de la poitrine, de l'estomac, des yeux, des dents ; les tumeurs les ulcères les polypes les chancres de la bouche ; les hydropisies ; la goutte ; les vers ; les hémorrhagies ; les hémorrhoides ; les poisons, &c.

154 MATIERE MÉDICALE.

Scribonius employoit, contre les douleurs & les tumeurs des oreilles, le suc de pariétaire, qu'il appeloit *Urceolaris*. Il recommande la même plante broyée avec un peu de sel, pour appliquer sur les congestions gouteuses.

La formule suivante est singulièrement louée, par *Scribonius*, contre les douleurs de tête les plus invétérées, parce que, dit-il, il l'a toujours employée avec succès.

Prenez des baies de laurier,	}	de chacune
De la rue verte,		trois onces.
Des amandes amères,	}	de chaque
Du safran,		deux onces.
Du serpolet,		
De la myrrhe,	}	de chaque une
Du castoreum,		once.
De la berce,		
De l'hélianthème,		

Broyez le tout avec du vinaigre, faites-en des pastilles que vous mêlerez avec du miel, du vinaigre & des roses, pour en frotter le front, & y en appliquer ensuite.

L'on y trouve le dentifrique dont la fameuse *Messaline*, femme de *Claude*, faisoit usage pour entretenir la blancheur de ses dents.

Corne de cerf calcinée, réduite en poudre, deux onces.

Mastic de Chio, une once.

Sel ammoniac, demi-once.

A la suite du recueil de *Scribonius* se trouvent, 1^o. quelques recettes de remèdes cités par

Plin. 2^o Plusieurs explications de *Brunfels*, sur la dénomination de divers médicamens peu connus.

De tous les biographes & bibliographes qui ont parlé de *Scribonius Largus*, & de ses écrits, aucun ne l'a fait d'une manière plus curieuse & plus satisfaisante que M. Goulin dans ses *mém. littér. & critiq.* 1775. in-4^o. pag. 235 240.

Pharmacopœa, seu formulæ selectæ medicamentorum ad normam medicinæ hodiernæ aptatorum, quas collegit, redegit, proposuit WILL. BATT, in Universitate Genuensi chemiæ prof. publ. In-8^o de 96 pag. A Gènes, chez Repett, 1785.

22. Cette pharmacopée avoit été rédigée par ordre du collège de médecine de Gènes ; mais comme cette compagnie se propose d'en publier une elle-même, celle-ci n'a pas été reçue. Le collège déclare qu'il en veut une qui soit pure ; composée par les médecins du pays, & sans y rien faire entrer des pharmacopées publiées par les Anglois ou François. (*Pharmacopœam puram velle, ab indigenis excogitatam, neque ulla Anglorum Gallorumve societate contaminatam.*)

D. CHRIST. FRIDER. REUSS, med. prof. &c. &c. *Dispensatorium universale*, &c. C'est-à-dire, *Dispensaire universel*, accommodé à notre temps

Ê disposé sous la forme de Dictionnaire chimico-pharmaceutique. A Strasbourg, chez Amand Kœnig, libraire, 1786. In-8° de 612 pag.

23. La multitude de maux , qui affecte l'homme , a fait rechercher des moyens pour les soulager ou les guérir. Les trois règnes de la nature ont été mis à contribution. Ces substances , d'abord employées seules , ont été ensuite unies à d'autres ; ce mélange s'est fait avec art & suivant certaines proportions ; de là sont venues les formules : & les recueils de ces formules ont été appelés dispensaires. On trouve dans celui que M. *Reuff* nous présente aujourd'hui , les doses , les propriétés , l'usage de chaque formule , avec l'indication des maladies contre lesquelles le médecin & le chirurgien doivent l'employer.

M. *Reuff* a extrait ce qu'il y avoit de plus essentiel dans les pharmacopées Russe , Danoise , Suédoise , Suisse , de Londres , d'Edimbourg , de Brunswick , d'Autriche , de Württemberg , de Prague , de Hambourg , de Strasbourg , de Harborn ; de MM. *Piderit* , *Schellmann* , *Plenck* , *Triller* , &c. Il y a joint des observations choisies des meilleurs auteurs de Pharmacopées , comme de *Duman* , *Leonhard* , *Weber* , *Gruner* , *Haller* , *Goulard* , *Falk* , *Dover* , *Rosenstein* , *Molin* , *Walter* , *Storck* , *Haen* , *Bicker* , *Colin* , *Fischer* , *Pfingsten* , *Selle* , *Gottling* , *Witt Wert* , *Theden* , *Schmucker* , *Werlhoff* , *Guy* , *Tissot* , *Saunders* , *Mænoch* , *Biedermann* , *Baldger* , *Kœnigsdorff* , &c.

Pour donner une idée de ce dispensaire ;

MATIERE MÉDICALE. 157

nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques formules.

1°. Eau ophthalmique saphirienne extemporanée.

Prenez *de l'eau de chaux récente*, huit onces.
Du sel ammoniac, deux scrupules.
Du verd-de-gris pulvérisé, quatre grains.

Mêlez, & après quelques heures, vous pourrez mettre en usage cette eau contre les ophthalmies séreuses, les démangeaisons, les ulcères de la cornée & de la paupière.

2°. Eau de pulsatille noirâtre.

Prenez *de la pulsatille noirâtre en fleurs, sans racines*, avec huit fois autant d'eau commune; distillez jusqu'à diminution de moitié.

Cette eau est résolutive & discussive, excellente contre la goutte-sereine, & les maladies des yeux.

3°. Cire verte.

Prenez *de la cire jaune*, trente-trois onces.
De la poix résine, } de chacune
De la térébenthine, } douze onces.

Mélangez, & faites fondre le tout; ajoutez alors *du verd-de-gris en poudre fine*, deux onces.

Elle est discussive & septique; son usage est contre les cors des pieds.

4°. Collutoire odontalgique.

Prenez *de la racine de pirèthre*, deux gros.
Du sel ammoniac, un gros.
De l'extrait d'opium, deux grains.
Du vinaigre & de l'eau distillée de Lavande, de chaque deux onces.

158 MATIERE MÉDICALE.

Découpez & pilez ce qui doit l'être ; faites infuser le tout pendant plusieurs heures , & servez-vous de la colature.

Tenez-en , plusieurs fois le jour , une cuillerée dans la bouche , contre les maux de dents , provenans de la carie ou de rhumatisme.

5°. Poudre de *Plunkêt* contre le cancer.

Prenez des feuilles de la renoncule appelée petite douve , deux poignées.

De l'herbe de camomille puante , une poignée.

De l'arsenic blanc , deux gros.

De la fleur de soufre , un gros.

Mêlez , faites-en une poudre.

L'usage de cette poudre , qui est regardée comme spécifique , est d'en mettre sur les cancers ; ce qui en calme parfaitement bien les douleurs. L'on en fait avec le blanc d'œuf une pâte , pour être appliquée sur l'ulcère , qu'il faut laisser pendant 24 à 48 heures.

6°. Poudre purifiante.

Prenez de l'antimoine crud pulvérisé , demi-once.

De la magnésie blanche , un gros.

Du sucre de Canarie , cinq gros.

De la fleur de cassie , demi-gros.

Cette poudre est dépurative , diaphorétique , absorbante , antiacide. Son usage corrige l'acrimonie des humeurs , enveloppe & absorbe les acides de l'estomac.

La dose est depuis demi-gros jusqu'à un.

La fleur de cassie entre non seulement dans la composition de cette poudre, mais bien encore dans l'elixir de vitriol de Mynsicht, adopté par ce Dispensaire, & dans les morsules antimorées de *Kunckel*. On trouve aussi la manière de faire une eau distillée simple & composée avec la même fleur, ainsi qu'une huile. La fleur de cassie n'étant pas assez connue dans les pharmacies françoises, nous croyons qu'il est à propos d'en dire un mot ici, puisqu'elle est d'un usage fréquent en médecine dans le Nord.

Le végétal, qui donne cette fleur odorante, est, suivant nous, la *minósa farnesiana* du chevalier de *Linne*, qui est la cassie du Levant, & l'*acacia indica farnesiana*. C'est un arbrisseau fort joli, que les curieux élèvent en caisse dans les orangeries; ses fleurs jaunes forment de petites boules très-belles & odorantes, paroissent en automne & en hiver dans les serres. Elles servent à parfumer les pommades. Son feuillage est d'un beau vert.

Cet arbrisseau croît spontanément à Saint-Domingue, dans l'Amérique, dans le Levant. Il a été cultivé avec succès, pour la première fois, dans le jardin de Farnèse, en 1611. Il se trouve actuellement, assez communément, chez les curieux. Son eau distillée se voit substituer dans quelques pharmacies allemandes, à l'eau de cannelle orgée.

J. ANDREAS MURRAY, D. eques ord.
 R. Wafa consiliarius aul. R. & professor med. P. O. succi aloës amarí initia. *Appercus sur le suc amer de l'aloës; par M. JEAN-ANDRÉ*

MURRAY, &c. *A Gottingue*, chez *Dieterich*; & à *Strasbourg*, chez *Kœnig*, 1785. In 4° de 24 pag.

24. Parmi les sucres végétaux que nous recevons des Indes ou d'Amérique, il en est quelques uns sur l'origine desquels les savans ne sont pas encore d'accord. Celui d'aloès est de ce nombre; & l'on doit savoir gré à *M. Murray* de s'être occupé de son histoire: s'il n'éclaircit pas tous les doutes, il met au moins l'état de la question dans le jour le plus lumineux: diverses observations très-intéressantes enrichissent cet opuscule.

Cette dissertation est divisée en douze paragraphes. L'auteur considère d'abord le genre de l'aloès; il indique ensuite les botanistes qui en ont traité avec le plus de soin. Parmi eux se distingue *M. Thunberg*, (*Dissert. de aloe*, *Upsal*, 1785.) On s'accorde, dit *M. Murray*, à distinguer ce genre végétal, de ceux qui lui sont voisins, par sa corolle monopétale, tubulée, inférieure, & par l'insertion des étamines au réceptacle entre la corolle & le germe.

Les apothicaires & les droguistes distinguent trois espèces de sucres d'aloès, le *succotrin*, l'*hépatique* & le *caballin*. Quelques auteurs prétendent que ces sucres sont recueillis de plantes d'espèce différente: d'autres pensent qu'ils ne diffèrent que par la manière dont ils sont préparés; mais ils croient qu'ils sont toujours tirés de l'aloès vulgaire de *Gaspard Bauhin*.

M. Murray avoue, qu'avec beaucoup d'autres botanistes, il ne connoît pas bien cet aloès vulgaire de *Bauhin*; qui est l'*aloe perfoliata vera* du chevalier de *Linné*. Il décrit dans le

plus grand détail une espèce qu'il a vu fleurir dans le jardin de Gottingue, & qu'il trouve le plus en approcher, c'est celle qui est représentée dans les planches de *Regnault*, sous le nom d'*aloès* commun. *M. Murray* l'appelle *aloe elongata*. Son caractère spécifique est d'avoir les fleurs disposées en épi, tubulées, triangulaires, légèrement partagées en deux lèvres, pendantes obliquement; les feuilles agrégées, garnies de dents épineuses.

M. Murray ajoute beaucoup d'autres remarques botaniques sur l'histoire de l'*aloès*, & termine cet excellent Essai, en engageant les voyageurs instruits, à ne pas négliger dans leurs notes itinéraires, tout ce qui concerne ce suc.

Differtatio de medicamentis vegetabilibus adstringentibus. Dissertation sur les remèdes végétaux astringens; par M. JEAN-FRÉDÉRIC HEINE, de Zell, docteur en médecine. A Gotttingue, chez Dieterich; & à Strasbourg, chez Kœnig, 1785. In-8° de 33 pag.

25. Après avoir retiré, par le moyen des réactifs, le principe astringent de chaque plante dont il est traité dans cette dissertation, *M. Heine* expose ses idées sur la propriété & sur la manière d'agir des astringens. *MM. Gleditsch & Durande* lui ont été d'un grand secours. Le Mémoire de ce dernier, sur les plantes astringentes indigènes, inséré dans les nouveaux Mémoires de l'Académie de Dijon, contribue beaucoup à rendre intéressant l'opuscule de *M. Heine*.

Le principe astringent, selon M. *Durante*, doit s'élever à la chaleur du feu, sans perdre ses propriétés; se mêler à un grand nombre de menstrues; & , malgré ce mélange, précipiter encore le fer en noir; il est capable de fixer la volatilité de l'éther: un tel principe doit nécessairement influencer beaucoup sur les vertus des plantes. Non-seulement il agit sur les fibres auxquelles il s'applique, sur les liqueurs, avec lesquelles il se mélange sans s'altérer; mais il paroît encore opérer sympathiquement sur les fibres & sur les vaisseaux les plus éloignés. *Schultze* fait observer que quelques gouttes de baume rouge vulnéraire de *Dippel*, ayant été versées dans la gueule d'un chien auquel on avoit ouvert l'artère crurale, firent cesser l'hémorrhagie, & donnèrent lieu à la formation d'un caillot qui boucha l'ouverture de l'artère. Mais, quoiqu'il soit très-intéressant de s'assurer de la présence du principe astringent, & qu'il soit très-facile d'acquérir cette connoissance, cependant on trouve dans toutes les classes de la matière médicale des remèdes astringens auxquels on attribue les vertus les plus opposées, & l'on en voit d'autres que l'on dit astringens, sans qu'ils aient cette qualité. M. *Heine* discute ces faits dans quarante-neuf paragraphes, & passe en revue la classe nombreuse des plantes astringentes. Dans cette prodigieuse énumération de végétaux, on remarque le cornouiller blanc de Virginie, & la fleur de mauve-maurice. Le premier est un arbre facile à cultiver; il se trouve dans les jardins botaniques. La mauve-maurice est cultivée comme plante usuelle. Elle est annuelle & indigène à l'Italie, à l'Espagne & au Portugal.

Voilà deux végétaux dont M. Heine vient d'enrichir la classe de la matière médicale astringente.

Dissertatio medico-practica sistens eupatorii Græcorum vires, &c. C'est-à-dire; Dissertation de médecine-pratique sur les vertus de l'eupatoire des Grecs, ou aigremoine; par M. JEAN CONRAD BECKER, docteur en médecine. A Erford, chez Nonnius, 1783. In-4^o. de 28 pag.

26. Cet opuscule renferme la description botanique de l'aigremoine, sa dénomination, sa synonymie, son analyse chymique, & l'énumération de ses propriétés, tant à l'intérieur, qu'à l'extérieur.

L'aigremoine est incisive, détersive; elle convient dans les maladies occasionnées par des obstructions, dans les hémorrhagies, l'incontinence d'urine, les fleurs-blanches, le crachement de sang, & autres affections pour lesquelles les toniques sont indiqués.

À l'extérieur, les anciens estimoient cette plante dans les luxations, les inflammations, les ulcères, les fistules, les congestions; les douleurs nocturnes des articulations, les verrues. Mais c'est sur-tout contre la gale que l'aigremoine est la plante de prédilection de M. Becker. Il cite plusieurs exemples de ses effets merveilleux contre cette maladie cutanée.

Un jeune homme, dit-il, âgé d'environ vingt-huit ans, d'une constitution lâche & molle, ayant commis plusieurs fautes dans son

régime, fut attaqué d'une gale sèche, qui le fit souffrir pendant un an. Il fut purgé plusieurs fois; il prit des décoctions convenables pour adoucir l'âcreté de la lymphe; il se frotta ensuite avec un onguent où entroient le soufre & le mercure. Comme cette gale ne se dissipoit pas, M. *Becker* mit le malade à l'usage de l'infusion suivante.

Feuilles d'aigremoine, une once.

Réglisse découpée menue, un gros.

Mélez.

On en prenoit une pincée pour une tasse d'eau chaude en forme de thé, matin & soir. Après un usage de quelques jours, la démangeaison cessa, les petits ulcères pforiques se desséchèrent; &, au bout de deux semaines, le malade fut parfaitement guéri.

Une femme de la campagne, âgée de vingt-deux ans, étoit depuis long-temps affectée d'une gale purulente, contre laquelle elle avoit employée divers remèdes; elle s'étoit imprudemment frottée avec un onguent qui avoit répercuté l'humeur pforique. Trois semaines après ces frictions, il lui vint des tumeurs aux jambes & aux pieds, accompagnées de grandes douleurs. C'est à cette époque, qu'elle vint consulter M. *Becker*, qui, lui conseilla d'appliquer sur ces tumeurs des feuilles d'aigremoine; par ce topique continué pendant quinze jours, elle se trouva complètement guérie.

M. *Becker* rappelle dans sa Dissertation trois espèces d'aigremoine, qui se trouvent dans l'histoire des plantes de *Morison*; savoir,

1°. L'eupatoire des anciens, qui est notre aigremoine des boutiques;

2°. L'eupatoire odorant de *Blois*; l'aigremoine odorante de *Camerarius*. Quoique *Linné* & d'autres botanistes ne fassent pas une espèce particulière de cette plante, nous estimons avec *Miller* & d'autres anciens simplistes; qu'elle n'est point une variété de l'aigremoine commune, puisque cette dernière est rampante, & que l'odorante est toujours droite; que ses feuilles, ses épis de fleurs, son odeur, sont absolument différens de l'autre. Nous la cultivons depuis plus de vingt-cinq ans au jardin royal des plantes de Nancy, elle n'a jamais dégénéré. Il faut donc regarder l'aigremoine droite odorante, comme une espèce distincte & séparée des autres du même genre; d'ailleurs son aromate ne se fait sentir qu'en broyant ses feuilles, elles répandent alors une odeur agréable. On en prépare, (suivant *Philippe Miller*, dans son Dictionnaire des Jardiniers,) en Angleterre, un thé d'une charmante fraîcheur, & une tisane rafraîchissante, que plusieurs bons médecins prescrivent aux personnes qui ont la fièvre.

La troisième aigremoine, donc *M. Becker* parle d'après *Morison*, est le grand eupatoire romain odorant.

Cet opusculé académique mérite d'être accueilli.

De camphora & partibus quæ eam constituent: *Dissertation sur le camphre & ses parties constitutives*; par *M. DAVID-AUGUSTE-JOSUË-FRÈD.*

KOSEGARTEN, de *Schwerin*, docteur en médecine. A *Gottingue*, chez *Bar-meier*, 1785. In-4° de 69 pag.

27. Le camphre est une substance végétale, résineuse, fragile, blanche, luisante, dense, savonneuse au tact, amère au goût, d'une odeur très-forte, qui approche un peu de celle du romarin; qui reste suspendue sur l'eau, y brûle, & qui est dissoluble dans les huiles & dans l'esprit de vin. On retire le camphre du tronc & des grosses branches d'un laurier à feuilles de saule, qui croît abondamment dans la partie occidentale de la Chine, du Japon, à l'île de Bornéo, & dans d'autres contrées orientales.

Cette dissertation renferme à peu près tout ce qu'il y a d'essentiel à connoître sur le camphre; son histoire naturelle, son extraction, sa purification, son étymologie, sa force, ses dissolvans, ses qualités, son emploi, son analyse, ses produits, ses effets.

Le laurier camphrier est un arbre difficile à cultiver en Europe; il a peine à s'accoutumer à notre climat, même dans les serres chaudes; néanmoins il s'est conservé pendant très long-temps dans le jardin électoral de Dresde. M. *Kosegarten* donne dans cet écrit l'énumération des végétaux qui fournissent une substance camphrée. Il fait remonter l'usage médicinal du camphre au temps d'*Avicenne*. Cette dissertation est dédiée au prince *Frédéric-François*, duc de Mecklembourg.

- J. T. GMELIN *uber die neuern entdeckungen in der Lehre von der luste, &c.*
C'est-à-dire, Lettres sur les nouvelles découvertes dans la doctrine de l'air, & sur son application à l'art de guérir. A Berlin, 1784. Grand in-8° de 272 p.

28. La difficulté de réunir les différentes recherches sur les airs, répandues dans un grand nombre d'ouvrages, a déterminé M. *Gmelin* à entreprendre ce travail, afin de présenter au public un écrit dans lequel il puisse se procurer tous les éclaircissemens nécessaires, sans être obligé de recourir à de nombreux volumes. La France possède depuis l'année dernière un excellent ouvrage dans le même genre (a).

M. *Gmelin* répond aux reproches qu'on fait à la chymie, sur ce qu'elle a introduit dans la médecine une théorie fondée sur les opérations spagiriques; il traite ensuite des substances qui voltigent ordinairement dans notre atmosphère, & de leurs effets nuisibles, principalement lorsqu'elles se trouvent dans des endroits clos & que l'air n'est pas renouvelé; de l'influence de l'air déphlogistiqué

(a) Essai analytique sur l'air pur & les différentes espèces d'air. Par M. de la Metherie, docteur en Médecine. A Paris, rue & hôtel Serpente, 1785, in-8° de 474 pages.

sur la chaleur & la rougeur du sang ; de l'utilité & du désavantage des vents ; de l'influence des végétaux sur l'air atmosphérique ; de l'eudiomètre ; des vertus médicinales de l'air fixe , &c. L'auteur a eu soin de porter un œil attentif au rapport que la doctrine de l'air peut avoir avec la diététique , la police médicale , la médecine clinique , les maladies des armées tant de terre que navales. On ne peut qu'approuver le plan & l'exécution de cet ouvrage.

Nouvelles expériences & observations sur divers objets de physique ; par JEAN INGEN-HOUSZ , conseiller aulique , & médecin du corps de leurs Majestés impériales & royales , membre de la Société royale de Londres , &c. A Paris , 1785 , chez P. Théoph. Barrois le jeune , libraire , quai des Augustins , n^o 18 , in-8^o de 498 pag. Prix rel. 6. liv.

29. Le public connoît trop les ingénieuses expériences de M. Ingen-Housz , pour ne point accueillir avec empressement ce volume d'opuscules détachées , où l'on traite des objets les plus intéressans de la physique actuelle. Ce volume est en partie une traduction des dissertations qui ont été publiées dans les transactions philosophiques ; mais on y trouvera beaucoup de choses , qui n'étoient point connues. *La théorie de l'électrophore* y est plus développée

veloppée que dans les transactions philosophiques; & elle est à la suite d'un précis du système de M. *Franklin*, nécessaire pour ceux qui n'ont qu'une idée imparfaite de cette doctrine. La dissertation *sur l'air déphlogistiqué*, lue devant la société philosophique de Rotterdam, est considérablement augmentée. On retrouvera encore ici le mémoire sur le degré de *jalubrité de l'air commun en pleine mer*, & augmenté de quelques notes. L'auteur a joint de nouvelles observations à celles qu'il avoit faites sur le *magnétisme*, les *aimans artificiels* & le *magnétisme de la platine*; observations qui se lisent dans le soixante-sixième volume des transactions philosophiques. Il a fait beaucoup d'additions à sa *théorie nouvelle de la poudre à canon*, & de la *poudre fulminante*.

Les deux autres pièces contenues dans ce volume d'opuscules, sont nouvelles.

L'une traite de la *différence de la célérité avec laquelle la chaleur passe à travers les différens métaux*. Il y fait voir qu'à quelques égards, il y a une certaine analogie entre la célérité de la marche du feu électrique, & celle du feu ordinaire ou de la chaleur, dans un grand nombre de corps; que, par exemple les métaux en général sont les meilleurs conducteurs du feu électrique, & qu'ils sont aussi, de tous les corps, ceux qui transmettent la chaleur le plus promptement.

L'autre pièce traite de la combustibilité des métaux, & l'objet qu'on s'y propose principalement, est de démontrer que les métaux sont capables de brûler dans l'air déphlogistiqué, de la même manière que les autres corps combustibles brûlent dans l'air commun: car ce qui

fait qu'un métal, qui a acquis un certain degré d'incandescence, ne continue point à brûler comme une bougie, jusqu'à ce qu'il soit entièrement consumé, c'est que l'air commun déjà chargé de phlogistique, ne peut point absorber celui que le métal répand autour de lui; au lieu que l'air déphlogistiqué, dépouillé de principe inflammable, reçoit & absorbe aisément celui qui se dégage du métal, qui est dans un état d'ignition. Rien n'est plus digne de piquer la curiosité des physiciens, que des objets semblables, traités par un observateur aussi ingénieux & aussi exact que M. *Ingen-Houfz* : rien par conséquent n'est aussi plus propre à faire desirer la publication du second volume d'opuscules qu'il annonce.

D. HENR. FRIED. DELII, med. prof.
prim. Erlang. &c. *Adversaria argu-
menti physico-medici. Fasc. III. in-4^o.*
A Erlang, 1783.

30. La vaste érudition, & la célébrité justement acquise de M. *Delius*, sont un garant sûr de l'accueil que le public fera à cette collection des différentes dissertations qu'il a composées à l'occasion des disputes établies pour le doctorat en Médecine.

Le volume que nous annonçons contient quatre de ces dissertations académiques.

La première est intitulée, *Meditationes quædam in Medicinæ universæ partes*. Nous remarquerons que depuis la composition de cet opuscule, il s'est fait sur les différens objets qui s'y

trouvent , des découvertes qui rectifient quelques-unes des assertions de l'auteur.

La deuxième a pour titre , *Propositiones quædam medico-chirurgicæ , cum adversariis nonnullis Chemicis*. Les remarques chimiques font la partie la plus intéressante de cette dissertation.

Le titre de la troisième porte, *de Gratiola ejusque usu præsertim Chirurgico , cum corollariis nonnullis physico-chemicis*. L'auteur donne l'analyse chimique de l'herbe au pauvre homme , observe qu'on ne manque pas de purgatifs plus actifs & moins nauséabondes ; que cependant on lui a vu produire des effets très-avantageux dans les ulcères aux jambes. Il prouve cette dernière assertion par cinq observations ; & ajoute que l'extrait aqueux a plus d'efficacité que la poudre des feuilles ; que cet extrait a procuré un soulagement considérable dans les ulcères fistuleux à la face.

La quatrième est intitulée, *de affectibus arthriticis , cum adversariis chemicis*. M. Delius avance qu'il y a une grande conformité entre la matière arthritique & la pierre urinaire. Il fonde même son assertion sur des expériences chymiques : de-là il passe à la considération de l'analogie qui règne entre les affections arthritiques & d'autres maladies , & de la différence qu'il y a entre la goutte & le rhumatisme , &c. Il apprécie ensuite le mérite des remèdes nouvellement préconisés contre l'arthritisme , tels que la solution de la résine du gaïac dans le taffia , la rose de neige de Sibérie , quelques plantes vénéneuses , sans toutefois rapporter aucune expérience qui lui soit propre.

L'électricité forme le dernier sujet de ses

recherches. Il prétend que jusqu'ici elle n'a été que de peu d'utilité contre l'affection arthritique. La partie chymique concerne particulièrement l'acide du spath. Cet acide lui paroît être le même que celui du sel marin.

CAROLI A LINNÉ, equitis aurati de stella polari, archeatri regii amœnitates Academicæ, seu dissertationes variæ physicæ, medicæ, botanicæ, antehac seorsim editæ, nunc collectæ & auctæ, cum Tabulis æneis, volumen octavum, edidit JO. CHRIST. DAN. SCHREBERUS. *A Erlang, chez Palm, 1785. In-8° de 354 pag.*

31. Les dissertations qui composent ce volume, sont

1°. *Coloniæ plantarum.* Il arrive souvent que les botanistes rencontrent dans leurs excursions des plantes qui ne sont pas indiquées dans les catalogues des végétaux qui croissent spontanément dans les mêmes contrées où ils les trouvent. A quoi attribuer cette omission ? Il n'est pas naturel d'en accuser l'inexactitude des phytographes. Le chevalier de Linné pense donc que ce sont de nouvelles acquisitions que ces pays ont faites : il examine par conséquent la part que peuvent avoir à ces transplantations les oiseaux, les vents, les eaux & le commerce. Il désigne en particulier les plantes qui croissent depuis peu en Suède, & qui y

ont été transportées d'autres régions. Il fait enfin mention de plusieurs végétaux qui étoient inconnus anciennement dans quelques autres contrées, & qui y viennent à présent spontanément.

2°. *Medicus sui ipsius*. Cette Dissertation contient d'amples instructions relatives aux choses dites non-naturelles.

3°. *Morbi nautarum India*. L'auteur remarque que dans la partie de l'Inde, qui est limitrophe de la Chine, le pourpre blanc & rouge font de grand ravages; & que les navigateurs arrivés dans ces pays sont très-sujets au *cholera morbus*. Il attribue cette dernière maladie à l'usage excessif des tortues & des petits citrons aigres. Il croit encore que l'eau corrompue, dont on se sert sur les vaisseaux donne naissance au *tania*, & rapporte que le charbon de terre en poudre, pris avec de l'eau-de-vie, passe pour spécifique contre ce ver. Le scorbut qui devient plus fâcheux dans les voyages de retour qu'il n'étoit lors du passage aux Indes, est arrêté dans ses progrès par l'usage des tortues à l'isle Ascension, &c.

4°. *Flora Akeröensis*.

5°. *Erica*.

6°. *Dulcamara*. Le chevalier de Linné avertit ici de ne pas confondre la douce-amère avec le *solanum quercifolium*, auquel elle ressemble beaucoup. Il croit que les tiges de ce végétal ont plus d'efficacité que le quinquina, la falsépareille & le gaïac. Leur principale vertu est de chasser les âcretés par les urines. Des observations qu'il a faites, l'auteur conclut que les tiges de la douce-amère sont très-effi-

caces dans la sciatique, la jaunisse, le scorbut, la suppression des règles, les meurtrissures, la gale, la maladie vénérienne.

7°. *Candora & flora Rybiensis.*

8°. *Fundamenta testaceologia.*

9°. *Respiratio diatetica.* Il est question ici de la respiration de divers animaux, tant en santé qu'en maladie; comme aussi des qualités qui rendent l'air plus ou moins propre à être respiré.

10°. *Fraga vesca.* L'auteur fait les plus grands éloges des fraises sur-tout, & les regarde comme propres à purifier la masse du sang.

11°. *Observationes in materiam medicam.*

12°. *Planta cimifuga.* Cette plante se donne en Sibérie contre l'hydropisie, c'est un vomitif doux, comparable à l'ipécacuanha.

13°. *Esca avium domesticarum.* On lit ici un catalogue des insectes & des végétaux, dont les semences fournissent en Suède une partie de la nourriture des animaux domestiques.

14°. *Morum.* Le *Pline* du nord conseille de conserver les fleurs de cette plante dans des bouteilles bien bouchées. On en obtient, au moyen de la distillation, une huile très-précieuse pour ses qualités nerveuses, sudorifiques & diurétiques.

15°. *Viola ipecacuanha.* L'auteur conseille de la donner en petites doses dans les points de côté, & dans les fluxions de poitrine.

16°. *Plantæ surinamenses.* On y trouve treize nouveaux genres.

17°. *Sedum palustre.* La gale, la teigne, le

mal de gorge gangréneux , la lèpre , le dragonneau , telles sont les maladies contre lesquelles ce végétal peut être administré avec succès.

18°. *Opium*. Il s'agit ici principalement de la vertu sudorifique du suc du pavot.

19°. *Bigæ insectorum*.

20°. *Planta aphyteia*.

21°. *Hypericum*.

Chemical Essays, &c. C'est-à-dire ,
Essais chimiques ; par M. R. WATSON ,
docteur en théologie , membre de la So-
ciété royale de Londres , & professeur
royal de théologie dans l'université de
Cambridge , Vol. IV , petit in-8°. A
Londres , chez Cadell , 1786.

32. Quelques attraita que la chimie ait pour M. *Watson* il s'est décidément déterminé à y renoncer & à sacrifier tous son temps aux devoirs de son état. Ainsi , après avoir choisi parmi ses manuscrits , les essais qui composent ce volume , il a condamné au feu tous les autres. S'il faut approuver cette action courageuse , nous regrettons en même temps la perte que le public a faite.

Les articles , qui composent ce quatrième volume , roulent sur la pierre calaminaire , la blende , le zinc , l'airain , l'*orichalcum* , le bronze , les compositions dont on coule les

clochés, les miroirs, &c. l'étamage la dorure, &c. l'ardoise de Werelant, le *lapis obsidianus* de Plinè, &c.

Nous ne nous arrêterons qu'à un passage qui intéresse l'histoire littéraire, & dans lequel M. *Watson* revendique pour un de ses compatriotes l'honneur qui lui est dû.

Bergman, dans son histoire de la découverte de la méthode de tirer le zinc de la pierre calaminaire, dit-il, ne fait aucune mention du docteur *Isaac Lawson*, dont *Pott*, dans son essai sur le zinc, parle néanmoins avec beaucoup de respect, en nous apprenant qu'il a réellement obtenu de la pierre calaminaire, quelques grains de ce demi-métal ; en sorte que, quoique *Henckel* soit le premier, *Lawson* est probablement le second chimiste de l'Europe, qui ait extrait le zinc de la calamine. Je n'ai pas pu m'assurer positivement, s'il est cet Anglois dont *Bergman* dit qu'il fit le voyage de la Chine, pour apprendre le procédé de cette fusion. Nos auteurs Anglois qui ont traité ce sujet, parlent de *Lawson* en termes très-honorables ; je suppose que c'est d'après une connoissance personnelle, car ils ne renvoient à aucune relation écrite. Ainsi le docteur *Pryce* s'exprime de la manière suivante ». Feu le docteur *Isaac Lawson*, ayant observé que les fleurs de la cadmie, étoient les mêmes que celles du zinc, & qu'elles produisoient encore sur le cuivre les mêmes effets que ce demi-métal, multiplia ses recherches jusqu'à ce qu'il eut trouvé la méthode de dégager de ce minéral, le zinc pur ». Le docteur *Campbell*, entre dans de plus grands détails encore dans

son *Survey of Britain*. « La considération , peut-être même la valeur de la calamine , ont beaucoup gagné depuis qu'un de nos ingénieurs compatriotes a découvert qu'elle étoit la véritable mine du zinc. Ce compatriote étoit le docteur *Isaac Lawſon*, qui mourut avant qu'il ait pu retirer aucun avantage de sa découverte ». Les auteurs du supplément au dictionnaire de *Chamber*, publié en 1753, déclarent positivement que « le docteur *Lawſon* a prouvé le premier que la cadmie contient du zinc. Nous avons à présent sur pied une fabrique établie par les personnes qui ont découvert ce minéral; elle nous dispensera probablement d'importer du zinc en Angleterre ».

A tous ces témoignages , je n'ajouterai qu'un seul, qui pourra que les Anglois ont su extraire , de la pierre calaminaire , du zinc ; avant que *M. Van-Swaab* en enseignât le procédé aux Suédois. Ce témoignage se trouve dans une dissertation de *Henkel* sur le zinc, publiée en 1757 , où, parlant des grandes espérances que quelques personnes ont conçues de la possibilité d'extraire le zinc de la pierre calaminaire, il ajoute que cette méthode est déjà connue en Angleterre ; ce qu'un Anglois arrivé depuis peu de *Bristol*, dit avoir vu réussir dans son pays.

Zoologica Danica, seu animalium Daniæ
& Norwegiæ rariorum ac minus notorum
descriptiones & historia : *Zoolo-*

gie Danoise, ou Histoire & descriptions des animaux rares & peu connus du Danemarck & de la Norwège, tome II, propres à servir d'explication à l'Icologie des animaux; par OTHON-FRÉDÉR. MULLER, conseiller intime du roi de Danemarck, des Académies des sciences de Bologne, de Stockholm, de Bohême, de Paris, de Berlin, de Londres, de Danemarck, de Norwège, de Berne & de Dantzick. A Leipzig; & à Strasbourg, chez Amand Kœnig, 1784. In-8° de 124 pag.

33. Le premier volume de cette zoologie, parut à Coppenhague, en 1779. On s'empressa de le traduire en danois & en allemand. Le second, qui fait le sujet de cet article, a reçu le même accueil dans le Nord. M. Muller, que la mort a enlevé, depuis quelque temps, étoit surnommé *le Pline danois*, titre qu'il devoit à ses profondes connoissances dans l'Histoire naturelle. Ce Traité renferme des explications solides sur les animaux rares que M. Muller a eu l'occasion d'observer. Le but de ce savant naturaliste, en publiant ce Recueil, a été d'épargner de grandes dépenses aux personnes qui ne sont pas en état de se procurer les superbes planches qui représentent séparément les animaux décrits dans cette zoologie.

On trouve dans ce second volume la description complète & très-bien détaillée de plus de quatre-vingts espèces d'animaux, soit testacées, reptiles, quadrupèdes, poissons, ou insectes. A la phrase spécifique & individuelle de M. Muller, succède la synonymie, extraite d'*Aldrovande*, du chevalier de Linné, de *Fabricius*, de *Pallas*, de *Schreber*, de *Baſter* & autres. Chaque article est terminé par une indication précise des ouvrages où se trouve l'animal dont il est question.

Parmi ces animaux nous remarquerons le *ténia* de la perche & celui du scorpion. Rien n'est plus curieux que leur histoire. Il en est de même de l'histoire de la sangsue hippoglosse & de la sangsue à bandelettes.

Difons un mot des cœurs-unis, animal marin, assez semblable aux zoophites, & décrit avec sagacité, par M. l'abbé *Dicquemare*. Ce sont des corps gris, sales, comme la roche sur laquelle ils sont attachés, recouverts d'un même limon : ce groupe mamelonné offroit sur chaque mamelon deux tuyaux creux, terminés à leur ouverture par six petits membres coniques ; chacun de ces mamelons & leurs tuyaux entrent en contraction de moment à autre, de sorte qu'on voit toujours dans la masse quelque mouvement. Les cœurs-unis de M. l'abbé *Dicquemare*, sont appelés par M. MULLER, *Ascidia aspera* ; il a trouvé cet être animé dans le varec qui croît sur les rives de la mer de Norwège.



The natural history, &c. C'est-à-dire ;
Histoire naturelle de divers zoophytes
curieux & peu communs, recueillis des
différentes parties du globe ; par feu
JEAN ELLIS, arrangés systématiquement,
& décrits par feu DANIEL SOL-
LANDER, avec 62 planches. A Lon-
dres, 1786, in-4^o.

34. Ce livre est dédié à M. *Banck*, par la fille d'*Ellis*. Il est précédé d'un avertissement qui nous instruit qu'après la mort d'*Ellis* & de *Solander*, c'est aux soins généreux de M. *Banck* que nous sommes redevables de sa publication. Ensuite vient l'énumération des divers écrits d'*Ellis* ; puis l'arrangement méthodique des zoophytes.

Six genres composent ce système.

1^o. *Asinia* ; il y en a dix espèces.

2^o. *Hydra* ; deux espèces qui sont les seules du chevalier de *Linné* ; savoir, l'*hydra fusca*, & *grisea* : il rapporte ensemble ces deux zoophytes, étant les seuls qui appartiennent aux eaux fraîches & vives. Tous les autres sont des productions marines.

3^o. *Flustra*. On adopte ce nom, donné par le *Pline* suédois, au lieu de celui d'*Escharia*. Ce genre offre douze espèces.

4^o. *Cellaria* ; dix-huit espèces.

5^o. *Tubularia*, vingt-deux espèces.

6°. *Sertularia*, trente-six espèces.

7°. *Pennatula*, dix espèces.

8°. *Gorgonia* ; vingt-trois espèces. Il y a dans cet article une petite dissertation sur ce genre ; on y prouve que les zoophytes ne croissent pas à la manière des plantes ; mais qu'ils sont en tout conformes pour l'organisation aux animaux. M. de Grandmaison doit en publier la traduction dans le tome cinquième de ses Mélanges.

9°. *Antipathes* ; six espèces. Ce zoophyte a été classé parmi les gorgones. *Solander* croit en devoir faire un genre nouveau , par rapport à ses épines & à sa substance gélatineuse.

10°. *Isis* ; trois espèces.

11°. *Corallina* ; trente-six espèces.

12°. *Millepora* ; vingt espèces.

13°. *Tubipora* ; une espèce.

14°. *Madrepora* ; quatre-vingt-une espèces.

15°. *Alcyonium* ; huit espèces.

16°. *Spongia* ; treize espèces.

Cette zoophytographie est accompagnée de soixante-trois planches , dont quelques-unes contiennent plusieurs zoophytes. Il y manque des explications qui ne se sont pas trouvées dans les papiers de *Solander*. Deux choses seroient encore nécessaires ; l'exposition de ce nouveau système , & des tables.

Differtatio botanica del Sida , &c. C'est-à-dire, *Differtation botanique sur le Sida , & sur quelques plantes qui lui*

reſſemblent ; par ANTOINE-JOSEPH CAVANILLES de Valence en Eſpagne. A Paris, chez François-Ambroife Didot, 1785. In-4^o de 44 pages, avec treize planches gravées.

35 Cette diſſertation, ſur un genre malvacé, a été analyſée par les commiſſaires de l'Académie des ſciences, MM. Adanſon & de Juffieu. Ce que nous allons dire, eſt extrait de leur rapport.

Le *Sida* de Linné, diſent ces académiciens botaniſtes, désigné antérieurement par Tournefort, ſous le nom d'*Abutilon*, ſe diſtingue des autres genres de mauves, principalement par ſon calice ſimple. Linné, en adoptant ce caractère diſtinctif, a décrit ſous ce genre vingt-une eſpèces, dans la treizième édition de ſon *Systema plantarum*. On en retrouve vingt-ſept dans la quatorzième édition, publiée après ſa mort. M. de la Mark, en donne trente-deux dans le premier volume de botanique de la nouvelle encyclopédie ; il n'avoit point connoiſſance des eſpèces contenues dans les herbiers de Comerſon & autres, ni de celles qui ont été envoyées par M. Dombey, & par d'autres voyageurs. M. Cavanilles, qui a eu la facilité de parcourir ces différens herbiers, s'eſt propoſé de les décrire toutes dans cette diſſertation, & il en a porté le nombre juſqu'à quatre-vingt-deux, ſans compter les variétés remarquables qui n'ont pas été omiſes. Chaque eſpèce y eſt diſtinguée par un nom adjectif, ou trivial, à la manière de Linné,

suivie d'une phrase descriptive, des citations des auteurs, & d'une description détaillée. Ces articles sont terminés par l'indication du lieu natal de la plante, de sa durée, de l'herbier dans lequel elle existe, du voyageur qui, le premier, l'a fait connoître, & par une critique raisonnée des diverses opinions sur la dénomination de ces plantes.

L'énumération de genres & d'espèces est précédée par une introduction, dans laquelle M. *Cavanilles*, expose l'objet & le motif de sa dissertation ainsi que les observations générales faites sur l'ensemble des espèces. Il a placé à la fin l'explication de treize planches gravées qui terminent l'ouvrage, & dans lesquelles sont figurées la plupart des espèces décrites.

Ce travail, qui a exigé beaucoup de recherches, & un examen détaillé des caractères spécifiques, est en général bien fait, propre à donner des notions plus exactes, sur un genre des plus étendus du regne végétal. M. *Cavanilles* continue ses savantes recherches. Il vient de donner une seconde dissertation sur les mauves. C'est ainsi que M. *Cavanilles* enrichit la botanique.

Les diverses espèces de *Sida* sont exotiques, étant originaires du Pérou, des Indes, du Brésil, de l'Amérique, de l'Afrique, de la Caroline, de l'Inde, du Mexique, du Sénégal, du Cap de Bonne-Espérance, de Montevideo, de la Sibérie, de la Suisse, de Bahama, de Lima, de Madère, de Java, du Malabar, des îles-Mahé, Philippines, Bourbon, Caïenne, de France, de Saint Dominique & de la Providence. Des quatre-vingt-

deux espèces décrites par M. Cavanilles ; deux seulement-peuvent être mises en usage en médecine ; savoir , l'abutilon ordinaire , ses propriétés approchent de celles de la Guimauve , elle est émolliente , & fait uriner ; la seconde , est l'abutilon à feuilles en cœur , ou le *Sida cordifolia* du chevalier de Linné. Les Indiens l'emploient en décoction pour le flux de sang , avec du riz pour toute nourriture.

Histoire des plantes de Dauphiné , tome premier , contenant une Préface historique , un Dictionnaire des termes de botanique , les classes , les familles , les genres , & les herborisations des environs de Grenoble , de la grande Chartreuse , de Briançon , de Gap & de Montelimar ; par M. VILLARS , médecin de l'hôpital militaire de Grenoble , membre de la Société littéraire de la même ville , correspondant de la Société royale de Paris , & de la Société royale des sciences de Turin , professeur de botanique. A Grenoble , chez l'auteur & les libraires ; à Lyon , chez les frères Perisse , & chez Piestre & de la Morliere ; à Paris , chez Prevost , 1786. In-8^o de 467 pag. Prix broché 9 liv. & 8 liv. pour les souscripteurs.

36. M. Villars a dédié cette histoire des plantes à ses compatriotes. Ce que nous allons

dire pour donner une idée de cet ouvrage , est extrait du rapport de MM. les commissaires de la Société royale de médecine.

Dans la préface M. *Villars* donne une notice géographique de la province , qu'il divise en trois régions principales. Il expose ensuite les moyens qui l'ont amené à l'étude de la botanique ; il parle des maîtres qui lui en ont aplani les voies ; il fait l'énumération de ses travaux dans cette partie , & des diverses herborisations faites dans l'intérieur de la province , pour en connoître les productions. En citant chaque lieu parcouru , il nomme les plantes les plus rares qu'il y a observées , & dont quelques unes n'étoient pas encore connues. Ces détails sont suivis de l'indication des auteurs qui ont traité des plantes du Dauphiné , entre lesquels il distingue *Berard* , pharmacien de Grenoble , & contemporain des *Bauhins* , dont il existe un ouvrage manuscrit très-considérable , conservé dans la bibliothèque publique de cette capitale de la province. Cette préface est terminée par les preuves de la nécessité d'une méthode en botanique , par quelques notices des travaux des anciens & des modernes , par des réflexions sur le choix le plus convenable , parmi les méthodes plus récentes & plus complètes , par l'exposé des motifs qui ont engagé M. *Villars* à composer une nouvelle méthode , dont il développe le plan & les divisions : « J'ai employé , dit-il , pour l'établissement de mes classes , le nombre seul des étamines de chaque fleur , la réunion de ces mêmes étamines par leur filet seulement : leur insertion au calice , ou au réceptacle , ou

à l'ovaire , lorsqu'elles sont au nombre de douze ». Cette manière d'envisager les étamines , lui fait réduire à douze , vingt-trois classes du système de *Linné*. Il en établit une treizième correspondante à la vingt-quatrième du même auteur , fondée sur l'absence ou occultation de ces mêmes étamines. Cette méthode , selon lui , est plus simple , plus facile , plus propre à conserver les familles naturelles. On pourroit lui observer , sur ce point , plusieurs raisons que Messieurs de la Société royale allèguent avec connoissance de cause.

Après avoir fait quelques réflexions sur les diverses subdivisions des classes des plantes , telles que les sections , genres , espèces , ainsi que sur la nomenclature , soit botanique , soit populaire , l'auteur présente pour l'utilité des élèves , un dictionnaire des termes propres à la science. Ce travail , qui a déjà été fait par plusieurs autres botanistes , offre en abrégé , & quelquefois d'une manière assez précise , une portion des connoissances déjà acquises dans cette partie.

M. *Villars* retrace ensuite le plan général , & le tableau de sa méthode ; il essaie de caractériser les familles qui lui paroissent le plus naturelles , au nombre de vingt-sept ; de déterminer leurs vertus générales , de reconnoître la nature & les propriétés des principes constituans des plantes. Après cette exposition , il passe à la description des genres indigènes du Dauphiné , qu'il distribue dans les classes & sections de sa méthode. Les caractères qu'il adopte sont ceux de *Linné* , abrégés , tels qu'on les trouve dans les dernières éditions des espèces du botaniste suédois.

Les plantes des environs de Grenoble dont il s'agit dans cette histoire sont divisées en cinq herborisations, qui commencent à cinq portes différentes de la ville. M. *Villars*, qui a parcouru ce canton avec soin, nomme les plantes selon l'ordre des lieux où il les a trouvées ; il emploie la nomenclature de *Linné*, & désigne par une marque particulière, celles qui sont nouvellement connues, & qu'il a le premier nommées & caractérisées ; il range par ordre alphabétique, dans une liste particulière, les plantes qui croissent à deux lieues de la ville.

Cet ouvrage de M. *Villars*, doit être suivi de la description générale & détaillée de toutes les plantes du Dauphiné. L'auteur connoît parfaitement les espèces, & les détermine avec exactitude. Son travail sera spécialement utile aux botanistes de sa province, qu'il guidera dans leurs recherches.

Il ne nous reste plus qu'à donner un fragment que nous tirerons de l'article des saveurs & des odeurs propres à faire connoître les les vertus des plantes.

« Nous avons dit, après *Linné* & plusieurs médecins célèbres, que les saveurs, l'odeur, la couleur & le lieu natal des plantes, pouvoient servir à nous faire connoître leurs vertus.

« La saveur nous fait distinguer des plantes amères, douces, acides, âcres, acérbes, visqueuses, sèches, aqueuses, grasses, &c. Celles qui ont quelqu'une de ces saveurs particulières, en ont probablement les vertus. Je dis probablement, car la saveur amère de l'absinthe & de la coloquinte ne nous indique

pas que l'une est propre à fortifier l'estomac & la digestion, tandis que l'autre, le moule, purge, & le trouble; ni que la saveur légèrement piquante du tartre stibié, le rend très-émétique, tandis que le goût piquant du sel de nitre, le rend incisif & rafraichissant ».

« Telles sont les loix de l'économie animale; l'architecte qui les a établies semble s'en être réservé le secret: du moins sont-elles au dessus de nos calculs & de nos systèmes. Chaque règle a son exception, & chaque individu, a son caractère particulier qui le distingue ».

« Les amers sont toniques... les doux tempèrent... les acides appaisent la soif... les âcres échauffent... les acerbes ou astringens rapprochent nos fibres... les visqueux ramollissent... ainsi que les substances grasses... les plantes sèches absorbent l'humidité superflue de nos parties... les aqueuses délaient... les odeurs fortes sont cordiales... les odeurs agréables récréent, &c. »

Nous exhortons M. *Villars* de presser la continuation de son histoire des plantes du Dauphiné, parce que nous sommes persuadés que les botanistes l'accueilleront avec distinction.

Exercitationes physico-medicae de admiranda naturæ simplicitate, & de utiliquidem sed admodum limitanda medicina populari. Aut. LEON. LUD. FINKE, doct. & prof. med. in Acad.

HISTOIRE LITTÉRAIRE. 189
Lingenfi. In-8° de 570 p. A Rinteld ,
chez Boesendahl, 1785.

37. M. Finke nous promet dans l'avant-propos de publier un ouvrage sous le titre , de *Medicina variarum gentium indigena atque populari*, dans lequel il réunira tout ce qu'il trouvera dans les voyageurs anciens & modernes sur les objets de médecine propres aux diverses nations. Il s'est déjà fait connoître avantageusement par une dissertation de *morbis biliosis anomalis* ; & dans les deux discours qu'il donne ici au public , il soutient l'opinion favorable qu'on a conçue de lui. Il a prononcé le dernier en 1780 , à l'occasion de la prise de possession de la chaire de médecine , & le premier en 1784 , lors de sa démission du rectorat de l'université. Il a néanmoins supprimé dans l'un & l'autre tout ce qui n'étoit que des ornemens oratoires.

Bedenklichkeiten uber die itzige lage der Heilkunst, &c. C'est-à-dire, *Considérations sur l'état actuel de l'art de guérir* ; par M. le docteur METZLER. In-8° de 101 pag. A Augsbourg, chez les héritiers Rieger, 1785.

38. Il y'a des hommes d'une humeur chagrine qui trouvent à redire à tout. Ils demandent par-tout une perfection qu'il n'est pas donné aux choses humaines d'acquérir. M. Metzler paroît avoir une dose de cette humeur. Il s'en prend à l'art de ce qu'il y a des

mélicastres; de ce que des ignorans sont décorés d'un titre qui les autorise à exercer la médecine; de ce qu'il y a eu en tout temps, comme il y a encore aujourd'hui, des détracteurs de l'art. Il expose ensuite les imperfections des loix & préceptes relatifs à la conservation de la santé. Il parle des sages-femmes, des ecclésiastiques, des droguistes, des pharmacies des couvens, des barbiers, &c. &c. Il décrit dans une autre partie de son ouvrage l'éducation que, selon lui, un médecin doit recevoir, & prend, dès les premières instructions, les études qu'il voudroit qu'on fit faire à un élève en médecine, &c. &c.

- N^{os} 1, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 14, 15, 16,
20, 22, 28, 30, 31, 32, 37, 38,
M. GRUNWALD.
2, 3, 4, 5, 6, 17, 29, M. ROUSSEL.
13, 18, 19, 21, 23, 24, 25, 26, 27,
33, 34, 15, 36, M. WILLEMET.
-

Errata pour le cahier d'avril.

Page 89, ligne 29 & suiv. Je prescrivis sur le champ le bandage, lisez, je fis sur le champ ôter le bandage, & je prescrivis des applications résolutives animées, la diète & les boissons précédentes.

Cahier de mai.

Page 212, ligne 10, au lieu de *la*, lisez *les*.
Page 227, ligne dernière, pède, lisez *pode*.

- Page 346, ligne 4, effacez &.
 Page 349, ligne 20, de, lisez du.
 Page 350, ligne 9, Effior, lisez Elliot.
 Page 370, ligne 3, quelque, lisez quelle que.
 Page 407 ; ligne 7, 220, lisez 210.

T A B L E.

<i>OBSERVATIONS faites dans le département des hôpitaux civils, année 1786, n° 7. Topographie de la ville & de l'hôpital de Saint-Florentin. Par M. Niel, méd.</i>	Page 3
<i>Observations diverses de chirurgie. Première Observation,</i>	7
<i>Observation sur un catarrhe inflammatoire des poulmons. Par M. Grateloup, méd,</i>	37
<i>Observations sur les effets du magistère de bismuth, donné intérieurement comme antispasmodique. Par M. Louis Odier, méd.</i>	49
<i>Observation sur un accouchement laborieux, terminé avec le forceps de Smellie. Par M. Pietsch, médecin,</i>	57
<i>Méthode de faire, de la main droite, la section de la cornée de l'œil droit dans l'opération de la cataracte, proposée par M. Demours fils, médecin-oculiste,</i>	62
<i>Suite & fin des Remarques critiques, & Observations sur la section de la symphyse des os pubis, publiée dans le cahier du mois d'avril 1785. Par M. Desgranges, chirurgien,</i>	65
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de mai 1786,</i>	96

<i>Observat. météorologiques faites à Montmorenci,</i>	100
<i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>	103
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	104

N O U V E L L E S L I T T É R A I R E S.

<i>Académie,</i>	106
<i>Médecine,</i>	112
<i>Chirurgie,</i>	134
<i>Hygiène,</i>	147
<i>Matière médicale,</i>	148
<i>Physique,</i>	167
<i>Chimie,</i>	175
<i>Histoire naturelle,</i>	177
<i>Botanique,</i>	181
<i>Histoire littéraire,</i>	183

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de juillet 1786. A Paris, ce 24 juin 1786.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1786.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

AOUST 1786

OBSERVATIONS
FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES
HÔPITAUX CIVILS.

N° 8.



Topographie de l'hôpital de Meaux.

MEAUX est une ancienne ville de France, à dix lieues de Paris, située dans une plaine fertile, arrosée par la Marne.

Tome LXVIII,

I

Cette rivière traverse la ville qu'elle partage en deux parties, dont l'une est appelée *la Ville*, & l'autre *le Marché*. L'hôtel-dieu est placé dans l'intérieur de la ville, dans le voisinage de la cathédrale. Cet hôpital, dont la fondation est ancienne, est fort bien doté; les bâtimens en sont solides, étendus, & en général assez bien distribués.

Il y a deux grandes salles au rez-de-chauffée, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes. Ces deux salles se tiennent, & forment ensemble une espèce de triangle : elles sont bien aérées; &, au lieu de poêle, il y a deux grandes cheminées. Elles sont divisées par une séparation exacte; mais, comme les femmes sont obligées de traverser la salle des hommes pour parvenir à la leur, il y a toujours une communication directe & trop fréquente entre ces deux salles.

Chacune des salles consacrées aux malades contient cinquante lits de fer, mobiles au moyen de roulettes. Ces lits sont garnis pendant l'été de rideaux blancs; ils sont sans ciel; leur largeur est assez grande pour qu'on puisse y coucher deux malades en cas de besoin; mais ils sont garnis de lits de plumes, ce qui est sujet à bien des inconvéniens.

Il n'y a qu'une seule cour pour la promenade des hommes & des femmes.

On reçoit dans cet hôpital les malades de maladies aiguës, les femmes en couche; mais on y admet difficilement les malades de maladies chroniques.

Il y a une pratique très-utile dans cet hôpital, c'est de couper les cheveux à ceux qui sont atteints d'une maladie grave, & de plonger leurs vêtemens dans une chaudière d'eau bouillante.

On reçoit à l'hôpital de Meaux les petites-véroles, qui sont séparées des autres maladies, & placées dans une salle qui se trouve située à côté des latrines.

Les petites-véroles en général n'y sont pas dangereuses; &, ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on a attribué au voisinage des latrines qui répandent une odeur infecte, la bénignité de ces maladies.

L'hôpital général de Meaux est très-bien situé, & assez beau. Ses bâtimens sont en bon état; il contient deux cents personnes, dont cent enfans, cinquante garçons & autant de petites filles, & cent vieillards de l'un & l'autre sexe. Les dortoirs sont fort propres & fort aérés, particulièrement ceux des enfans. On occupe ces enfans à filer du coton pour faire les

étoffes que l'on fabrique avec cette matière. Cette maison est gouvernée par douze Sœurs de la Charité qui ont un revenu fixe, sans compter les charités qu'elles reçoivent.

Il y a une infirmerie où les différens sexes sont traités dans des salles particulières. Beaucoup d'enfans ont des ophthalmies; beaucoup d'autres sont cachectiques, & attaqués de cette maladie caractérisée par les obstructions au mésentère & la dureté du ventre, à laquelle on donne le nom de carreau. On attribue cette maladie à l'usage du blé gâté.

R É F L E X I O N S.

Cette courte description de l'hôpital de Meaux fait voir avec quelle facilité les abus s'introduisent dans les maisons les mieux disposées pour le bon ordre, & comment avec un peu d'attention on découvre presque toujours le mal à côté du bien. Il est étonnant que dans un hôpital riche & bien réglé, la séparation des sexes ne soit pas plus marquée. En général, c'est un vice de construction dans un hôpital, qu'une salle serve de passage pour parvenir dans une autre, à cause du bruit, du tumulte & de la malpropreté qui en résultent; mais ce vice

est sur-tout très-repréhensible , lorsqu'il oblige les femmes à traverser la salle des hommes, ou les hommes à traverser celle des femmes : on sent par les mêmes motifs combien il est nécessaire que les promenoirs soient différens pour les différens sexes; & quand l'administration de l'hôtel-dieu de Meaux donnera à cet hôpital cette augmentation nécessaire, elle s'occupera sans doute d'établir des cours aérées plantées d'arbres, & suffisamment grandes. C'est multiplier les bienfaits que les pauvres reçoivent dans les hôpitaux, ou plutôt c'est donner à ces asyles si honorables pour l'humanité, les conditions qui leur conviennent, que d'y réunir tout ce qui est propre à perfectionner la guérison, & à assurer la convalescence des malades.

Des lits de fer, mobiles sur-des roulettes, & ouverts par en-haut, sont un établissement qui fait le plus grand honneur à l'administration de l'hôpital de Meaux. Il en résulte beaucoup d'avantage, tant pour la propreté des malades, & pour la circulation de l'air autour d'eux, que pour la facilité de nettoyer souvent la place qu'occupent ces lits sans fatiguer les malades. Lorsqu'on aura substitué des paillasses de crin & des ma-

telas aux lits de plume, on aura donné à ces lits le degré de perfection dont ils ont besoin pour servir de modèles en tout point (a).

Si la petite-vérole n'est pas meurtrière dans l'hôpital de Meaux, c'est sans doute qu'elle y est rarement confluyente, & que le traitement de cette maladie est sage, méthodique, & conforme aux principes de la saine médecine; & la raison sur laquelle on fonde la bénignité de la petite-vérole dans cet hôpital, doit paroître aussi peu valable aux yeux des médecins que des physiciens. Le voisinage des latrines, c'est-à-dire celui d'un air chargé de parties alkales, méphitiques & putrides, ne peut qu'être malsain pour des malades affectés de maladies aiguës; mais il doit être encore plus dangereux pour des malades attaqués d'une maladie éruptive. L'avantage que l'on retire dans les petites-véroles d'un air pur & fréquemment renouvelé, est trop reconnu pour qu'il soit besoin d'insister sur ce sujet. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que l'opinion reçue dans l'hôpital de Meaux sur cet article

(a) C'est encore un défaut d'avoir donné trop de largeur à ces lits; il auroit mieux valu en augmenter le nombre, & les disposer de manière qu'il ne fût jamais possible d'y coucher les malades deux à deux.

est une opinion populaire qu'on retrouve encore dans quelques endroits, mais qui paroît dénuée de tout fondement (a). L'air qui s'exhale des latrines est un air insalubre, & semblable, à quelques égards, à celui qui se forme dans les salles des hôpitaux trop remplis de malades. Or on a eu des preuves répétées du mauvais caractère que prenoient les petites-véroles placées dans ces salles. Il y a quelques années, on observa dans un des plus grands hôpitaux de France, que beaucoup d'hommes attaqués de petite-vérole perdoient la vue, tandis que la même chose n'arrivoit pas aux femmes, & on en trouva la raison dans la position de la salle où étoient placés les hommes affectés de cette maladie, position d'autant plus insalubre, qu'elle se trouvoit comme l'égoût de plusieurs autres salles dont elle recevoit les émanations.

L'obstruction du mésentère qui a été observée sur les enfans de l'hôpital général, est une maladie malheureusement

(a) On a remarqué que les vidangeurs étoient préservés de quelques maladies de la peau, mais la maladie vénérienne fait chez eux les progrès les plus rapides & les plus fâcheux. Voyez les Recherches sur la nature & les effets du méphitisme, par M. Hallé, pag. 159.

fort commune dans les maisons des pauvres de ce genre. En général, on peut être certain qu'elle doit son origine à la mauvaise nourriture, mais elle a souvent lieu sans que le pain soit fait avec du blé de mauvaise qualité. Du pain mal fermenté, mal cuit, ou un régime mal réglé, & particulièrement une trop grande abondance de farineux secs & mal préparés, voilà la source d'une maladie qui fait périr misérablement beaucoup d'enfans dans les hôpitaux de cette classe. Un peu plus d'attention dans le choix des alimens qu'on donne aux enfans, & quelques soins particuliers, sauveroient beaucoup de ces malheureuses victimes. Les carottes, les bettes, les navets & d'autres racines succulentes données de temps à autre, quelquefois des légumes verts, des fruits rouges en été, un peu de vin aux plus débiles, des vêtemens suffisans à tous, le travail & l'exercice proportionnés à l'âge & à la saison : voilà les moyens de prévenir la cachexie des enfans dans les maisons des pauvres; ces moyens, que l'on commence déjà à mettre en usage dans quelques-uns de ces hôpitaux, sont faits pour faire bénir leur institution, & pour assurer à l'Etat une population nombreuse & robuste.

SUITE DES OBSERVATIONS.

DE CHIRURGIE.

VIII^e OBSERVATION.

*Extirpation de matrice ; par M. FAIVRE,
chirurgien en chef de l'hôpital civil de
Vesoul.*

Une femme de dix-neuf ans , mariée à un cavalier du régiment Dauphin , accoucha , le premier avril 1767 , dans les plus heureuses dispositions ; mais l'impéritie & la témérité de la sage-femme qui reçut son enfant , lui firent éprouver l'accident le plus affreux. Cette matrone ignorante , trouvant de la résistance dans l'extraction de l'arrière-faix , tira avec la plus grande violence , pour le séparer de la matrice. L'accouchée se plaignit de la plus vive douleur , & il se fit une perte considérable , qu'on chercha à arrêter par le moyen d'une potion tonique. Peu de temps après , l'accouchée se plaignit d'un nouveau symptôme , en disant qu'elle sentoît un poids énorme à la région de la matrice ; & en se présentant pour uriner , elle apperçût avec effroi , sur les bords de la vulve , un corps gros comme

le poing. La sage-femme, bien loint d'être instruite par cet accident de la faute qu'elle avoit commise, a recours à une manœuvre plus barbare encore que la première, en travaillant de toutes les forces à arracher cette tumeur qu'elle prenoit pour un corps étranger.

Cette femme ayant en vain épuisé ses forces pour extraire ce corps étranger qui avoit augmenté de volume entre les mains, me fit prier de venir à son secours. Je trouvai la tumeur grosse comme la tête d'un enfant ; & si j'avois pu méconnoître au premier coup-d'œil que cette tumeur étoit formée par la matrice renversée, le sang qui s'en échapoit encore goutte à goutte, & une couche de l'arrière-faix déchirée, qui y étoit adhérente, m'en auroient promptement instruit.

Je fis en vain quelques tentatives pour opérer la réduction ; & , voyant qu'il m'étoit impossible de réparer le désordre qui avoit été commis, je dis qu'il falloit saigner la malade, lui faire des fomentations émollientes, lui appliquer des topiques de même nature, & lui préparer tout de suite un bain tiède.

Ces conseils furent assez mal exécutés. A ma seconde visite chez cette malade, j'y trouvai un médecin, qui, jugeant ainsi

que moi que ce cas étoit un renversement complet de matrice, me proposa d'en faire sur le champ la ligature. Cette entreprise me parut prématurée, parce qu'on pouvoit encore espérer de la résolution, & que d'ailleurs, dans l'état d'inflammation où étoit l'*uterus*, il y avoit à craindre qu'un étranglement artificiel, tel que celui qui est produit par la ligature, ne propageât l'état inflammatoire aux autres vilcères du bas-ventre.

Pendant quelques heures, je conçus l'espérance de voir naître un état plus avantageux; mais, sur la fin de la journée, je m'apperçus que je ne parviendrois jamais à prévenir les suites dangereuses de l'inflammation. Déjà l'odeur qui s'exhaloit de la tumeur, annonçoit la gangrène. Il étoit temps de recourir au dernier moyen qui se présentoit pour tâcher de sauver la vie à cette infortunée, & je la fis transporter pour cet effet à mon hôpital.

Depuis plusieurs siècles des praticiens respectables nous ont donné l'histoire d'heureuses extirpations de matrice. Etoit-ce dans des circonstances aussi orageuses? Cette pauvre femme venant d'accoucher, toutes les évacuations nécessaires dans ce moment étoient suppri-

mées ; la gangrène de la matrice paroït-
soit un coup mortel ; la ligature en pou-
voit être un second, & c'étoit cependant
le seul moyen qui pût être employé.

Une heure après l'arrivée de cette
femme à l'hôpital, je fis la ligature sui-
vant les principes de l'art, après avoir
préalablement introduit une petite sonde
dans le méat urinaire pour distinguer ce
canal, le dégager & le préserver de tout
accident. Plusieurs médecins & chirur-
giens furent présens à cette opération,
& entre autres M. *Fallot*, médecin de
l'hôpital, & M. *de Salleneuve*, chirurgien-
major du régiment Dauphin cavalerie.
Je ne dissimulerai pas que l'état de la ma-
lade ne fut plus qu'une alternative de
vomissemens, de convulsions, de tirail-
lemens inexprimables vers les reins, de
tension au bas-ventre jusqu'à la chute
de la matrice, qui ne se fit que vers le
vingt-septième jour, à compter de celui
de la ligature. Outre ces accidens, il y
eut constamment une fièvre continue,
avec des redoublemens très-longs & très-
forts. Il survint de plus, au bout de quel-
ques jours, un dévoïement qui pouvoit
être utile sous certains rapports, mais
qui n'en étoit pas moins dangereux.
Quelque temps après la diarrhée, je vis

naître un autre symptôme qui me parut de bien plus mauvaise nature. C'étoit un engorgement œdémateux des extrémités inférieures, qui devint si excessif, que pour prévenir la gangrène, je fus obligé, en plusieurs endroits, de débrider par de profondes scarifications, & de faire un pansement relatif.

Après que la séparation de la partie morte & de la partie vivante fut faite, les débris de la portion du vagin détachée de la matrice, donnèrent pendant un mois, des suppurations fétides; mais cette plaie se cicatrisa ensuite promptement, & il a suffi d'employer, pour cet effet, une mèche légèrement enduite de baume verd, aidée d'une teinture de quinquina. La malade fut enfin guérie, mais je ne l'abandonnai pas sans lui faire un cautère à chaque jambe pour suppléer aux évacuations dont elle alloit être privée. Cette femme reprit des forces avec une promptitude étonnante, & sa santé s'est soutenue avec vigueur.



IX^e OBSERVATION.

Sortie des urines par le nombril dans une jeune fille de douze ans , occasionnée par la présence d'une pierre à l'orifice de la vessie ; par le même.

La nommée *Marguerite, Piquet* de Vesoul, âgée de douze ans, urinoit depuis quatre ans par le nombril ; & pendant ce long intervalle , il n'étoit sorti aucune goutte du fluide urineux par les voies ordinaires. Epuisée de fatigue, de douleurs ; d'insomnie , elle inspira les plus grandes craintes , lorsqu'à la fin l'on vit se former à la surface extérieure de l'abdomen un engorgement considérable ; produit par l'éruption accidentelle des urines dans le tissu cellulaire de la peau , des muscles & du péritoine ; & c'est ce qui la fit transporter à l'hôpital dans le cours du mois de mai 1786.

En sondant la malade par les voies ordinaires , je fus arrêté vers le fond du canal, dont les parois , quoique rapprochées , ne m'empêchoient cependant pas , lorsque la malade étoit debout , de distinguer avec ma sonde , par des impulsions légères , un corps dur qui faisoit obstacle à la sortie des urines.

L'ouverture à la région ombilicale, que la nature ingénieuse s'étoit ménagée dès les premiers temps de l'adhérence du corps étranger, offroit un chemin sûr pour arriver à la vessie ; c'est pourquoi, pénétrant par cette nouvelle route dans l'intérieur de cet organe, je touchai une pierre fixée vers son orifice intérieur, mais mobile par l'endroit où je l'atteignis.

Je conçus que la pierre n'étant adhérente à la vessie que par un point de sa surface, pouvoit être ébranlée, & facilement extirpée, en pratiquant une ouverture convenable ; mais il falloit des moyens propres à être adaptés à la circonstance. Je crus qu'il n'y en avoit pas de plus simple & de plus sûr, que d'introduire ma sonde dans la vessie par l'ouraque, & j'en espérai d'autant plus, que malgré l'épaisseur naturelle des tégumens du bas-ventre, & leur engorgement, le bout de ma sonde étoit sensible à l'extérieur.

En conséquence, après avoir pris sur ce cas important l'avis de M. *Fallot*, médecin de l'hôpital, & de M. *de Salle-neuve*, chirurgien-major du régiment Dauphin, je fixai l'opération au lendemain, persuadé que l'indication la plus

pressante étoit de rétablir le cours des urines, & rassuré d'ailleurs par la force de la jeune malade, & par sa bonne constitution.

Au moment de l'opération, l'enfant fut couchée sur une table sans être liée ; je la fis seulement maintenir par quatre aides vigoureux. La tête & les fesses étoient un peu élevées. Après avoir introduit dans la vessie par l'ouraque une sonde canelée, je fis la coupe des tégumens, à environ trois travers de doigt de la ligne blanche, en finissant aux os pubis. Je priai alors M. de Salleneuve, qui maintenoit la sonde, de la porter avec un peu de force contre les muscles du bas-ventre, alors dénudés, pour me servir de guide, & les comprendre dans une seule coupè avec les membranes de la vessie sur une longueur à-peu-près pareille à celle que je venois de faire à la peau, & dans la proportion du volume de la pierre que je pouvois évaluer à celui d'un œuf de pigeon.

Pour faciliter ce coup de main, je fis baisser en arrière la tête & les fesses de l'enfant ; & guidé par la canelure de la sonde, je l'exécutai avec un large & court scapel, qui me servit de lithotome. L'enfant se soutenoit avec une fermeté

bien au dessus de son âge ; je l'exhortai à persister , car il falloit saisir la pierre & la tirer sans violence. Je craignois en l'ébranlant de déchirer la membrane interne de la vessie ; mais je fus assez heureux pour saisir la pierre avec des pincés à pansemens , & pour la tirer après quelques secousses peu fortes.

Après cette extraction , l'enfant fut promptement porté dans son lit, où mon premier soin fut de tenter l'introduction de la sonde par le méat urinaire dans la vessie. J'y arrivai après un petit travail , & je fixai la sonde en l'attachant à la ceinture par les moyens ordinaires.

Les suites de l'opération ne furent pas moins heureuses. Les urines infiltrées se dissipèrent par la plaie des tégumens avec la plus grande célérité , & la cicatrisation auroit été très-prompte , si la petite malade , fatiguée de la présence continuelle de la sonde dans la vessie , ne se fût avisée de la tirer souvent pour se soulager ; ce qui fit porter de nouveau les urines à la plaie & à l'ouraqué. La convalescence fut imparfaite tant que la malade continua de toucher à la sonde ; mais enfin au bout de quatre mois , les fausses routes furent fermées , & le bas-ventre réduit à son volume naturel. La

sonde devint absolument inutile, & les urines sortirent par les voies ordinaires.

X^e OBSERVATION.

Fraçture remarquable du tibia ; par le même.

En 1772, je fus mandé à *Noidan* pour y voir un jeune homme, qui depuis sept mois revólus souffroit les douleurs les plus cruelles pour une fraçture à la jambe droite, dont la consolidation n'étoit pas plus avancée que le premier jour de son malheur, malgré les tentatives & les soins de plusieurs chirurgiens, qui depuis quelque temps avoient renoncé à l'espér de le guérir.

Ce malade, de la meilleure constitution, étoit sans fièvre ; la jambe n'étoit point enflée ; les fistules de plusieurs dépôts qui s'étoient formés au mollet, soit par l'attitude, soit par l'irritation des bandages, étoient tarées ; & on ne pouvoit soupçonner les humeurs d'être infectées par un virus. Je ne trouvai à l'endroit de la fraçture qu'une légère fistule dont il suintoit une liqueur à peine suffisante pour mouiller la charpie. Un styilet que j'introduisis par cette ouverture, me conduisit sur la face interne du tibia, qui me

parut dénudée, & de-là dans une cavité profonde, formée par l'intervalle qui se trouvoit entre les deux bouts de l'os, anciennement rompu; la crête inférieure du tibia n'étoit point parallèle à la supérieure, & il y avoit quelques lignes de différence entre l'une & l'autre, l'on voyoit de plus une dépression sensible à la face interne de cet os, & à côté de la fracture vers la partie moyenne de la jambe.

Sur la face externe du même os, dans un point correspondant à la fracture, j'aperçus une pointe d'os, dont le corps étoit implanté dans une petite tumeur circonscrite. Cette pièce étoit vacillante; l'attention que je mis à l'examiner rappela aux parens, que dans le cours du premier traitement, il s'étoit échappé deux pièces pareilles, que je me fis représenter. La plus large s'étoit détachée de la lame compacte extérieure: la petite plus épaisse appartenoit au corps du tibia; mais, ni la pièce osseuse mobile, ni les pièces d'os détachées & sorties par la plaie, ne pouvoient me rendre raison de ce que la fracture ne s'étoit pas réunie depuis sept mois dans aucun point de sa circonférence. J'en étois à toutes ces recherches, lorsque d'une main je levai la partie su-

périeure de la jambe, & de l'autre je saisis l'inférieure pour essayer des mouvemens qui confirmaient le rapport de mobilité dont on se plaignoit. Quel fut mon étonnement, lorsque ébranlant la partie inférieure de la jambe contre la supérieure qui étoit assujettie, j'exécutai des mouvemens de charnière entrecoupés, accompagnés d'un bruit sec & obtus. Le malade, attentif aux mouvemens de surprise dont je ne fus pas le maître, s'attendoit à me voir confirmer l'amputation à laquelle il avoit été condamné par ceux qui m'avoient précédé; mais je trouvai au contraire dans le mouvement que je venois de faire exécuter des motifs de rassurer le malade sur la nécessité de l'opération qu'il redoutoit.

Le mouvement sec & borné lorsque je levai & abaissai la partie inférieure du membre, la cause de la fracture qui avoit été faite par un coup de pied de cheval vigoureux, me firent soupçonner qu'il y avoit un éclat d'os fixé entre les deux bouts du tibia rompu; & en répétant l'élévation & l'abaissement, je fus de plus en plus convaincu de l'existence de ce corps intermédiaire; mais d'un autre côté j'étois étonné qu'un corps étranger, disposé comme je le supposois,

n'eût pas porté pendant sept mois plus de désordre dans les parties molles extérieures, & qu'il n'y eût pas eu plus d'accidens. Je me rappelois ce fait rapporté par *Van-Swieten*, d'un avant-bras fracturé où la nature ingénieuse avoit, au défaut de l'art, formé une sorte d'articulation en forme de charnière; & je songeois qu'il étoit possible dans la circonstance présente d'espérer une pareille terminaison. Mais en continuant mes réflexions, je vis que par cette expectation, le malade étoit presque sûr de perdre son membre, & peut-être même la vie; & je pris sur moi de le déterminer à une opération qui pouvoit lui sauver l'un & l'autre. Le malade, ennuyé de souffrir depuis si longtemps des douleurs inutiles, se décida avec courage à l'opération; & pour me prouver sa résignation, il se fit transporter à l'hôpital, où les chirurgiens éloignés du tumulte & à l'abri des contrariétés qu'il est aisé de leur susciter ailleurs, trouvent l'ordre, la tranquillité & le sang-froid qui doivent accompagner les grandes opérations.

Il falloit attaquer la fracture, & la découvrir au point, non-seulement de reconnoître le corps étranger, mais de l'extraire librement. Je commençai par

dénuder les faces internes & externes du tibia, sans trop m'embarraffer du dégât que j'étois obligé de faire sur ces parties. Après avoir enlevé plusieurs fragmens isolés, je demêlai au milieu de la fracture une aspérité étrangère que je ne pus pas caractériser au premier coup-d'œil, à cause du sang & des autres ordures dont la plaie étoit recouverte. Mais, après avoir absorbé tout le fluide sanguinolent, je tirai une pièce d'os enclavée dans la fracture, du diamètre d'un pouce & demi; cette pièce cave d'un côté, & convexe de l'autre, comprenoit toute l'épaisseur du tibia. Son extraction ne fut suivie d'aucune liqueur dépravée provenant de la cavité médullaire, comme on auroit pu le craindre; il y avoit carie à la face interne de l'os, mais les deux bouts de la fracture n'étoient éloignés l'un de l'autre que d'une distance égale à la convexité de la pièce du tibia. Je cautérisai par le moyen du feu toutes les parties qui étoient altérées; & après avoir attaqué tour-à-tour les caries & les autres altérations sèches de l'os, je ramenai au niveau l'une de l'autre les deux extrémités de l'os fracturé, qui furent réunies par le moyen d'une végétation osseuse, qui, partant des deux

bouts fracturés, répara la perte de substance qui avoit eu lieu dans cette fracture. La guérison de ce malade étoit complète au bout de six mois, & le bon état du péroné, qui n'avoit point du tout souffert ni de l'accident, ni de ses suites, assura & accéléra la guérison.

XI^e OBSERVATION.

Plaie contuse avec déchirement complet du muscle biceps ; par M. DUCHEMIN, chirurgien-major de l'hôpital de la Fere.

Le nommé *Poyer*, ouvrier travaillant dans les moulins à poudre, fut enseveli dans les débris d'un de ces moulins qui s'enflamma subitement le 4 juillet 1782. Ayant été déterré promptement, il fut transporté aussitôt à l'hôpital, où on ne lui trouva d'autres accidens généraux que ceux d'une commotion légère. Quant aux blessures, il avoit une plaie contuse à la partie moyenne antérieure du bras gauche, intéressant la peau & les graisses; le corps du muscle biceps se trouvoit déchiré en entier transversalement, & presque tous les muscles de la partie antérieure & postérieure du bras étoient contus.

Ce blessé fut d'abord saigné plusieurs fois, & mis à une diète très-légère, comme il étoit nécessaire de le faire pour prévenir les suites de la commotion, & la violence de l'état inflammatoire qui ne pouvoit manquer de s'établir.

Le premier pansement de la plaie fut fait avec la charpie trempée dans l'esprit de vin camphré, & les autres pièces de l'appareil furent imbibées dans l'eau marinée animée d'eau-de-vie.

Le quatrième jour la suppuration commença à s'établir, & je pansai avec la charpie sèche, & le cérat de Goulard, què je recouvris d'un cataplasme émollient. Le cinquième jour, je débridai la plaie du haut en bas. Le huitième, j'ouvris un sinus considérable situé à la partie interne du bras le long de l'artère brachiale. Le pansement fut fait avec la charpie sèche & le cérat de Goulard, tandis que les chairs pâles & baveuses de la première plaie m'obligèrent de la panser pendant quelques jours avec la teinture de myrrhe. Bientôt les deux plaies fournirent également du pus de bonne qualité, mais très-abondant; ce qui me fit administrer la décoction de quinquina.

Le vingt-unième jour, j'ouvris un
nouveau

nouveau sinus à la partie inférieure proche le coude ; & les accidens étant cessés presque tous, je crus pouvoir permettre au malade de prendre un peu de nourriture pour réparer les pertes que la suppuration lui avoit fait faire ; mais dès le lendemain, la douleur, les élancemens, la fluctuation qui se manifestèrent à quelque distance de la dernière ouverture, me forcèrent à recourir encore au bistouri. Il n'y avoit plus alors qu'une plaie depuis l'aisselle jusqu'au coude ; celle qui étoit à la partie antérieure du bras étoit guérie, & je croyois pouvoir répondre qu'il ne se formeroit plus d'abcès. Trois jours après, il se forma un dépôt dans les glandes axillaires, qu'il fallut ouvrir comme les précédens, & il n'auroit sûrement pas été le dernier, s'il ne fût pas survenu une fièvre continue rémittente, accompagnée d'inflammation à l'avant-bras. Cette fièvre fut traitée par les évacuans, & dura, sans aucun accident, pendant une partie du mois d'août. Pendant celui de septembre, la plaie marcha rapidement à la cicatrisation. J'eus besoin d'employer quelquefois la pierre infernale pour réprimer les chairs ; mais je ne me servis pour le pansement que de charpie ou de cérat. Le malade sortit de l'hôpital dans les pre-

miers jours d'octobre, bien guéri, & après avoir été purgé plusieurs fois pour affurer sa convalescence.

XII^e OBSERVATION.

Dépôt phlegmoneux sous l'aponévrose palmaire ; par le même.

Un garçon journalier nommé *Laurent*, avoit en travaillant fait entrer dans sa main une esquille de bois qu'il n'avoit pas retirée, & il avoit gardé ce corps étranger pendant six semaines sans ressentir autre chose qu'une douleur légère. A cette époque, il éprouva des douleurs très-vives, qui furent suivies d'accidens inflammatoires, pour lesquels le malade se remit d'abord entre les mains d'un guérisseur à secret, qui lui procura peu de soulagement. Au bout de quinze jours de souffrances, le malade vint à l'hôpital réclamer des soins plus éclairés. Les accidens étoient toujours très-graves, & je n'en fus point étonné en voyant qu'on n'avoit fait aucune ouverture, & qu'il n'y avoit à la main qu'un petit trou par où sortoit un peu de sérosité sanguinolente. Je proposai au malade de faire une ouverture capable de débiter dans toute sa longueur l'aponévrose, qui étoit le

siège du mal, en lui disant que c'étoit le moyen le plus efficace de s'opposer aux fusées, qui sont la suite nécessaire des dépôts de cette espèce. Il se refusa à ma proposition, ce qui me détermina à introduire dans la petite ouverture un morceau de pierre à cautère pour débrider en rond cette aponévrose, & par-là faire cesser les accidens de gonflement & d'inflammation. J'assujettis la pierre par le moyen d'un emplâtre d'onguent de la mère, que je recouvris d'un cataplasme maturatif pour accélérer la suppuration. La largeur de l'ouverture, la grande quantité de pus qui en sortit, & le régime auquel le malade fut assujetti, procurèrent un mieux sensible, mais le dégorgement qui eut lieu, ne fut pas assez abondant pour empêcher le pus de fuser dans le tissu cellulaire de l'avant-bras. Trois jours après son entrée à l'hôpital, ce malade voyant, par la nécessité où l'on étoit d'ouvrir ces abcès, combien il avoit eu tort de ne pas me laisser faire les dilatations que je lui avois proposées, consentit à tout ce qui étoit nécessaire pour sa guérison. J'ouvris les deux dépôts, je débridai l'aponévrose; tous les accidens cessèrent, les pansemens furent simples, & la guérison prompte.

XIII^e OBSERVATION.

Fracture compliquée du tibia par un coup de feu ; par M. CARDON, chirurgien en chef de l'hôtel-dieu de Provins.

Dans les premiers jours du mois d'août 1785, on apporta à l'hôpital un homme qui avoit reçu quarante-huit heures auparavant un coup de feu à la jambe. Cet homme, âgé de quarante-deux ans, paroissoit d'une bonne constitution, mais il avoit languï, faute de secours, depuis le moment de son accident. La blessure étoit à la partie moyenne antérieure du tibia ; & elle étoit d'autant plus grave, que le fusil avoit été tiré à bout portant, & qu'il étoit chargé de dix ou douze chevrotines. Je commençai par débrider à l'entrée & à la sortie des chevrotines, & je retirai quinze esquilles considérables, & tout ce qui faisoit corps étranger. Je pansai ensuite en employant le bandage à dix-huit chefs, des plumaceaux couverts d'un digestif animé, & en arrosant tout l'appareil avec une décoction émolliente. Le malade fut saigné deux fois, & mis à une diète très-sévère, & je fis reposer la jambe sur le côté externe, à raison du peu de soutien qu'elle auroit

eu si elle eût été dans une autre situation. Au bout de quelques jours, le gonflement cessa, ainsi que toutes les autres suites de l'étranglement. La suppuration s'établit & devint très-abondante ; & je me contentai d'un pansement simple. Peu de temps après, la fièvre & le dévoiement me firent recourir à la décoction de quinquina : cependant il survint différens abcès que j'ouvris consécutivement, l'un sur le cou-du-pied, l'autre à la malléole externe, & le troisième sur le calcaneum. La décoction de quinquina formoit toujours la boisson du malade, & elle paroissoit en même temps diminuer la quantité de la suppuration, & donner une meilleure qualité au pus. Les plaies tendoient à se cicatrifier promptement ; mais l'exfoliation du bout supérieur de la fracture, où l'os avoit été dénudé dans l'espace de deux pouces & demi ou environ, retarda la guérison, qui eut lieu cependant dans un espace de temps assez court, sans employer d'autre pansement que la charpie sèche.



XIV^e - OBSERVATION.

Fraçture très-complicquée du poignet par un coup de feu, guérie sans amputation ; par M. COUTURIER, chirurgien-major de l'hôpital de Vaucouleurs.

Un jeune homme de Blenod, près de Toul, âgé de dix-neuf à vingt ans, d'une excellente constitution, reçut, dans le mois de juin dernier, un coup de pistolet à bout portant, qui lui brisa les os du carpe de la main gauche, la tête, d'une partie de ceux du métacarpe & la tête du cubitus.

Toute l'articulation du poignet fut traversée obliquement du bas en haut, & du dedans en dehors, parce que le coup partit inopinément dans le moment où le jeune homme retiroit le pistolet d'une de ses poches en le tenant par le bout du canon.

Il est aisé de juger de l'énormité de cette blessure par le simple exposé que j'en fais. En effet, on peut voir qu'elle hachoit & détruisoit non-seulement une articulation des plus compliquées, mais encore toutes les parties tendineuses, capsulaires, ligamenteuses & aponévros-

tiques environnantes ; & ce qui rendoit encore le ravage produit par ce coup de feu plus considérable , c'est que le pistolet étoit chargé avec la mitraille de fer, qui présente une surface plus inégale & plus raboteuse que celle du plomb.

Cette blessure fut suivie d'accidens très-graves, dont les plus formidables furent la stupeur & l'engourdissement du bras, la contraction spasmodique des muscles qui servent aux différens mouvemens de la main, & particulièrement de ceux du pouce & du petit doigt, & une douleur intolérable que cette contraction faisoit redoubler à chaque instant par la compression qu'elle occasionnoit sur les esquilles dont la plaie étoit remplie.

Dans un cas aussi grave, la chirurgie ne présentait d'autres ressources que les dilatations pratiquées avec la plus grande hardiesse, ou l'amputation de la partie blessée.

Ce dernier parti étoit même le seul qui parût convenir ; mais lors même qu'on regarde le sacrifice du membre comme inévitable pour sauver la vie du blessé, il est question de savoir quel est le moment où il faut faire cette opération.

M. de la Martinière, dans un excellent Mémoire inféré dans le recueil de ceux de l'Académie de chirurgie, soutient le parti de ceux qui en pareille circonstance veulent différer l'opération (a). Pénétré de la solidité & de la force des raisons données par M. de la Martinière, & convaincu d'ailleurs que ce délai est souvent nécessaire pour assurer le pronostic du chirurgien le plus éclairé, qui ne peut pas toujours apprécier avec une égale justesse les ressources de la nature, je crus devoir différer l'amputation, malgré la violence des accidens & le désordre effroyable de la partie blessée.

Les saignées, les boissons délayantes, & différens autres remèdes, avoient déjà

(a) Le peu de succès, dit M. de la Martinière, des amputations faites sur le champ, peut être attribué, en général, à la surabondance des forces des blessés, aux dispositions inflammatoires, & à l'irritation du genre nerveux. On a remarqué en effet que, lorsque l'on ne peut y procéder que tardivement après que la fougue des accidens primitifs a été apaisée par les saignées, les boissons délayantes & le régime, &c. lorsque les esprits ne sont plus irrités, que les forces vitales sont au degré convenable, & que le calme est rétabli dans l'économie animale, l'amputation réussit presque toujours. (*Mém. de l'Ac. de chirurg.* t. iv, p. 9 & 10, cité par M. Couturier.)

été employés sans apporter aucun soulagement au malade ; mais ces remèdes ne pouvant qu'être auxiliaires en pareille circonstance , il falloit attaquer directement le mal dans la source , en faisant cesser la cause de l'irritation , & des tiraillemens qui avoient lieu dans la partie blessée. Or le moyen le plus propre à faire cesser cette cause & à détruire l'irritation , étoit de faire avant tout des incisions & des dilatations propres à couper les parties tendineuses , ligamenteuses & aponévrotiques qui avoient été lésées.

La méthode des incisions & des dilatations est fort recommandée en pareille circonstance ; mais on ne connoît peut-être pas encore assez la hardiesse avec laquelle on peut les pratiquer , & les succès qui peuvent en résulter dans les cas les plus désespérés.

Je coupai d'abord latéralement & en travers l'aponévrose palmaire , qui étoit déchirée à sa partie moyenne supérieure ; & cette incision fut faite de manière qu'elle sépara le creux de la main en deux portions égales de haut en bas : cette incision ne fut pas achevée , que les mouvemens convulsifs des doigts cessèrent sur le champ. Le pouce & le petit doigt,

sur-tout, par le moyen du relâchement de leurs muscles abducteurs que cette incision avoit opéré , n'eurent plus de mouvemens involontaires & irréguliers comme auparavant.

La contraction spasmodique des muscles de l'avant-bras devoit évidemment son origine à la lésion de leurs tendons , qui étoient presque tous plus ou moins endommagés. Je ne fis aucune difficulté de couper en travers généralement tout ce que je trouvai du reste de ces parties , & je compris même dans mon incision des tendons qui ne présentoient d'autre signe de lésion qu'une tension outre mesure. Ces différentes dilatations diminuèrent sensiblement la contraction spasmodique ; mais cette amélioration n'étoit pas encore assez marquée , pour me rassurer entièrement. J'examinai quelle pouvoit être la cause du reste de cet éréthisme , & je vis clairement qu'il étoit dû à la pression considérable qu'exerçoient le ligament transversal interne & le ligament du carpe sur ce qui restoit des tendons fléchisseurs des doigts. Le bien qui avoit résulté des précédentes incisions, me détermina à couper sur le champ ces deux ligamens en travers , au moyen d'une incision

longitudinale assez considérable. Cette incision qui fut faite en remontant, & une autre que j'étendis au-delà du ligament annulaire, qui y fut compris entièrement, procurèrent un relâchement parfait, & j'eus bientôt la satisfaction de voir cesser tous les accidens primitifs.

La plaie fut pansée mollement avec de la charpie sèche, & je ne me bornai pas à ce pansement : je fis appliquer sur l'avant-bras un cataplasme, fait avec la pulpe des herbes émollientes, pour empêcher le gonflement & entretenir la liberté de la circulation dans cette partie. Je redressai & je continués les doigts par le moyen d'un bandage convenable, & je les enveloppai avec des compresses trempées dans une décoction émolliente & résolutive, animée avec de l'eau-de-vie camphrée, dans la vue de les défendre de la gangrène & de la pourriture, dont ils étoient menacés.

Comme le blessé étoit jeune, robuste, & qu'il y avoit encore des signes de disposition inflammatoire, je fis réitérer plusieurs fois la saignée, je prescrivis une diète sévère, & des boissons délayantes & tempérantes. Les cataplasmes & les compresses résolutives étoient changés

très-fréquemment ; mais j'attendis jusqu'au quatrième jour pour lever l'appareil. La plaie étoit d'une couleur convenable , les doigts & la main me parurent fort dégorgés, & présentoient un coup-d'œil plus vivant ; on voyoit déjà des signes d'une suppuration prête à s'établir, tandis que d'un autre côté l'état du pouls qui étoit presque naturel , le sommeil & la tranquillité du malade , confirmoient les espérances que donnoit l'aspect de la plaie, & éloignoient l'idée de l'amputation, qui paroissoit inévitable avant que les incisions eussent été pratiquées.

Le huitième jour la suppuration étoit très-abondante, mais de mauvaise qualité, & la couleur de la main tout-à-fait différente de ce qu'elle avoit été jusqu'alors. L'odeur fétide qu'exhaloit la plaie, sembloit annoncer qu'elle alloit tomber en pourriture. Pour prévenir ce malheur, on mit le blessé à l'usage d'une forte décoction de quinquina ; on acidula les autres boissons, & on lui donna des bols de camphre & de nitre à assez forte dose pour qu'il prît plus d'un demi-gros de camphre dans les vingt-quatre heures. Les pansemens furent plus fréquens, & on se servit d'un digestif animé, pour exciter un travail local.

En peu de temps on eut lieu de se louer de l'usage de ces différens remèdes. La suppuration reprit, par degrés, toutes les qualités qu'elle devoit avoir; la main & les doigts se ranimèrent en moins de six jours; & l'amélioration devint bientôt si sensible, qu'on cessa de donner le quinquina à si forte dose.

Dès le vingt-cinquième jour, l'évènement n'étoit plus problématique; car la plaie montrait tous les signes d'une guérison sûre & prochaine. Cependant la cicatrisation ne fut complète qu'au bout de deux mois & demi, à cause du grand nombre d'esquilles qui sortirent de la plaie pendant la suppuration.

Cette cure est faite pour prouver que la nature a des ressources infinies, qui resteroient cependant inconnues sans le secours de l'art: mais ce qui est digne de remarque, c'est que la difformité n'est point aussi considérable qu'on le croiroit d'abord. On sent bien que le poignet a dû être ankylosé; mais le blessé se sert de sa main beaucoup mieux qu'on ne peut l'imaginer.

Quoique j'aie déjà indiqué les raisons qui m'avoient déterminé à adopter cette marche de traitement, je crois devoir

les développer encore davantage , en terminant cette observation par les remarques suivantes.

Quand le jeune malade me fut amené quarante-huit heures après sa blessure , je trouvai que la main étoit froide , mais qu'elle avoit encore de la vie ; par le plus grand des hasards , les deux artères qui devoient lui porter de la nourriture n'avoient point été blessées , & il restoit une assez grande quantité de nerfs. J'étois donc fondé à concevoir l'espérance que la nutrition & la vie pourroient être communiquées à la main , malgré le désordre du poignet.

D'un autre côté , pour diriger mes incisions avec le plus de succès possible , j'évaluai toutes les idées physiologiques & pathologiques que fournit au jugement l'effet d'une amputation sur un membre , & je vis que dans les cas de blessures graves & récentes , la cessation des accidens primitifs que produit l'amputation , n'étoit due qu'à la section que l'on fait en travers de toutes les parties capables de porter par leur irritation le trouble & le désordre dans l'économie animale.

C'est d'après ces principes que je me suis cru fondé à couper en travers les

parties tendineuses, musculieuses, aponevrotiques & nerveuses, qui avoient été lésées ; & en effet, je produisis par cette incision sur la partie blessée, les débridemens & les dilatations qui ont lieu dans l'amputation des membres. Mon premier dessein n'avoit été que de faire cesser les accidens primitifs, qui étoient si graves & si alarmans ; mais ayant dès le premier pansement conçu l'espérance de conserver la vie dans la partie blessée, je dirigeai mon traitement en conséquence, & le malade dut la conservation de sa main, à l'attention que j'eus de différer une amputation qui, dans le premier moment, paroissoit inévitable.

R É F L E X I O N S.

C'est auprès des malades, & sur-tout dans les hôpitaux, que l'on apprend à connoître le rapport nécessaire qui existe entre la médecine & la chirurgie, & les lumières que se communiquent réciproquement ces deux parties de l'art de guérir, quand elles sont dirigées de concert pour le secours & la guérison des malades.

En effet, il y a peu de maladies chirurgi-

gicales où les lumières & les combinaisons médicales ne soient nécessaires ; & d'ailleurs , il n'est pas moins évident que les observations de chirurgie joignent souvent à l'instruction positive qu'elles présentent, des vues intéressantes & précieuses pour la médecine pratique.

Les premières réflexions que font naître les observations chirurgicales insérées dans ce N^o & dans le précédent, c'est de faire sentir quels dangers l'on court dans le traitement des maladies qui paroissent être le plus du ressort de la chirurgie , lorsqu'on n'est pas assez vigilant pour distinguer les accidens étrangers à la maladie, & assez éclairé pour remonter à la source de la complication.

Dans la seconde observation que nous avons rapportée, en vain M. *Colombier*, chirurgien-adjoint de l'hôpital de Soissons, auroit-il multiplié les trépan & employé toutes les ressources de l'art, soit pour relever les pièces osseuses fracturées, soit pour donner issue au sang épanché entre le crâne & la dure-mère, si les nouveaux symptômes qui survinrent le sixième jour eussent été mal jugés, & si l'on eût attribué aux suites de la fracture ce qui étoit l'effet d'une complication vermineuse. En effet, au lieu de donner des

purgatifs & des anthelmentiques qui ont dissipé les convulsions & les autres accidens qui se sont manifestés alors, on auroit pu pratiquer des saignées qui auroient été pernicieuses, en abattant les forces du malade sans attaquer le foyer d'irritation.

M. *Duchemin*, chirurgien-major de l'hôpital de la Fère, nous présente dans la troisième observation un exemple semblable, où le coup-d'œil médical a également servi à prévenir une erreur dangereuse. Un ulcère fongueux au coronal, rebelle à un traitement méthodique, qui étoit continué depuis plus de six semaines, pouvoit bien faire rapporter à l'altération du cerveau ou de ses enveloppes, la cause des mouvemens convulsifs violens & répétés, dont la jeune malade étoit affectée; mais M. *Duchemin* ne voyant pas, par l'état de la plaie & par l'histoire de la maladie, une liaison évidente entre ces accidens spontanés & la blessure, soupçonne une autre cause aux convulsions de sa malade : ses doutes sont confirmés par ses recherches, & des emménagogues guérissent en peu de jours des accidens qui paroissoient d'abord formidables. C'est bien là le cas où l'on peut dire avec Sydenham : *Si morbi cunjuslibet*

*historiam diligenter perspeclam haberem ;
par malo remedium nunquam non scirem
adferre.*

La cinquième observation , qui fait voir l'importance des ouvertures & des contre-ouvertures dans les maladies des sinus maxillaires, si bien démontrée par M. Bordenave & par M. Louis , confirme l'opinion de ce dernier , qui pense que ces maladies offrent d'autant plus de complication , qu'elles sont combinées avec un vice primitif , & qu'il est fort important , dans la cure de cette maladie , d'attaquer le vice des humeurs qui en est la première cause.

D'un autre côté, les complications diverses & multipliées qui proviennent dans les maladies chirurgicales par le mauvais état des premières voies, par la suppression ou par la suspension d'une excrétion périodique, ainsi que par les virus qui se mêlent à nos humeurs , sont des points d'instruction qui n'échappent point aux médecins qui cherchent à recueillir tout ce qui peut répandre de la clarté sur la médecine clinique. En effet, en voyant une maladie simple , telle qu'une fracture ou une plaie, devenir une maladie compliquée & alarmante par la présence d'une saburre considérable ou de plu-

fleurs vers dans les premières voies, en suivant avec étonnement les accidens divers qui résultent d'une cause aussi simple & aussi palpable, on voit comment se forment les principes morbifiques qui donnent souvent un caractère si dangereux aux maladies aiguës. Les symptômes effrayans qui surviennent tout-à-coup dans les maladies chirurgicales, lorsque quelque sécrétion se trouve subitement suspendue ou diminuée, ne sont-ils pas propres à nous faire connoître quelle est la cause de ces révolutions subites & extraordinaires qui donnent une nouvelle face aux affections aiguës & chroniques, & qui suspendent la marche critique dans les maladies. Les obstacles que mettent à la guérison des maladies chirurgicales la présence d'un virus, l'état inflammatoire des humeurs, ou l'atonie de la fibre, sont de même nature que ceux qui dans les maladies aiguës s'opposent à la coction, & qui rendent les maladies chroniques si longues & si fâcheuses; mais l'effet des remèdes que l'on donne pour combattre ces différentes dispositions étant plus direct & plus évident dans les maladies externes, que dans celles qui ont leur siège à l'intérieur, on voit jusqu'à quel point l'ob-

servation chirurgicale peut servir à établir & à confirmer par l'analogie les principes de médecine clinique.

Il seroit superflu de nous occuper ici à démontrer la liaison & les rapprochemens de deux sciences essentiellement unies, & il est beaucoup plus intéressant de fixer notre attention sur plusieurs des observations précédentes, qui nous retracent les progrès qu'a fait la chirurgie dans ce siècle.

Les savans Mémoires de M. *Quesnay* ont appris à distinguer & à reconnoître les cas dans lesquels l'application du trépan étoit inutile, ceux dans lesquels elle est nécessaire, & sur-tout les circonstances dans lesquelles il faut les multiplier avec hardiesse. La distinction qu'a fait ce savant médecin des signes primitifs & consécutifs, sera toujours un guide sûr dans ces circonstances délicates & embarrassantes.

En effet, si les accidens qui se déclarent dans l'instant du coup peuvent être attribués souvent à la commotion du cerveau, ceux qui surviennent après que les accidens primitifs ont disparu, & même, à plus forte raison, sans qu'il en ait existé, doivent faire présumer l'épanchement, & en conséquence déterminer

à trépaner en quelque temps qu'ils s'annoncent. Quand la fracture est évidente ou l'enfoncement du crâne manifeste, il n'y a point à balancer pour pratiquer une ouverture par le trépan, à moins que l'écartement des os n'en tienne lieu. Ces réflexions sont celles qui viennent à l'esprit, en lisant les observations de fracture du crâne que nous avons rapportées.

Dans la seconde observation, où il est question d'une fracture au pariétal, le blessé n'avoit point d'abord éprouvé d'accidens primitifs; mais les accidens consécutifs étoient des signes déterminans de la nécessité du trépan, quand même la fracture n'eût pas été sensible. L'enfoncement de l'os, la séparation de ses deux tables, ont déterminé M. *Columbier* à appliquer une double couronne de trépan, & la nécessité où il a été ensuite de percer la dure-mère pour donner issue au sang extravasé entre cette membrane & le cerveau, sont des preuves évidentes de la justesse de son diagnostic, & de l'adresse avec laquelle il a opéré.

La quatrième observation par M. *Fauvre*, qui présente une fracture très-compiquée de l'occipital, est plus intéressante encore. Si le malade dont il est question eût été examiné dans le moment

de la chute, les accidens primitifs auroient pu paroître équivoques; mais dans le moment où il a été conduit à l'hôpital, & même long-temps avant, la présence de la fracture & la persévérance des accidens ne permettoient pas de douter de la nécessité du trépan.

On fait aujourd'hui qu'on peut multiplier les trépans à un point étonnant, quand l'indication de les appliquer est évidente. *Vander-Wiel* rapporte qu'on en a appliqué jusqu'à vingt dans un seul cas (a). Différens faits consignés dans les Mémoires de l'Académie de chirurgie, & ailleurs, ont appris qu'on peut enlever des portions osseuses du crâne très-considérables, telles qu'une très-grande portion du pariétal; mais les lésions de l'occipital ont toujours été regardées comme très-graves; & il est peu de faits qui présentent, relativement aux fractures de cet os, une manœuvre aussi hardie & aussi heureuse que celle de *M. Faivre*.

Pour faire sentir toute la valeur de l'observation de *M. Faivre* sur la fracture de l'occipital, nous nous contentons de rapporter le fait suivant, extrait des Mé-

(a) Observat. rares de médec. tom. j, p. 37.

moires de l'Académie impériale de Pétersbourg, dont l'analogie avec l'observation faite dans l'hôpital de Vesoul, nous a paru frappante & instructive (a).

Un homme ivre tomba sur un pavé très-dur, & se fit une grande blessure à la tête. L'ouverture des tégumens qui se trouvèrent contus, précisément au point où le pariétal droit s'unit à l'occipital, fit appercevoir deux fêlures & un petit écartement de la suture sagittale & lambdoïde. Le blessé, après être revenu de son ivresse, conserva sa raison tant qu'il vécut; il étoit d'ailleurs tranquille, & ne se plaignoit de rien; son état ne présentait aucun symptôme effrayant, à l'exception de la foiblesse, qui étoit à un degré étonnant pour un homme qui, quelques heures avant sa chute, jouissoit de la meilleure santé. Une perte si soudaine des forces, l'état d'ivresse où étoit le malade pendant son accident, & les deux fêlures persuaderent à M. *Schreiber* qu'il y avoit du sang répandu sur la dure-mère. On chercha à guérir ce malade par les saignées, les purgatifs & les topiques. Ces secours furent inutiles, & il mourut le quatrième jour.

(a) Tom. vij, ann. 1734 & 1735.

M. *Schreiber*, après avoir dit qu'on trouva à l'ouverture du cadavre un épanchement de sang coagulé qui s'étendoit suivant la longueur des fissures, dont l'une alloit jusqu'au trou occipital, & que les deux hémisphères du cervelet correspondans étoient déprimés, flasques & affaîlés, conclut que l'épanchement sanguin sur le cerveau peut exister sans être accompagné par la plupart des signes qu'on dit le désigner; qu'il y avoit cependant des motifs suffisans pour le soupçonner dans ce cas, & que le blessé devoit être trépané, quoique l'épanchement du sang sur le cervelet rendit le succès de cette opération douteux.

Cette observation, qui confirma la doctrine de M. *Quesnay*, fait voir évidemment toute la sagacité de M. *Faivre*. On a dû remarquer également dans l'observation de cet habile chirurgien, l'heureux effet de la multiplicité des trépan. Les deux ouvertures pratiquées si hardiment aux deux côtés de la crête occipitale, & qui redonnèrent la connoissance & la vie au malade, n'auroient formé qu'un demi-succès, si M. *Faivre* n'eût pas porté une sixième couronne de trépan à l'extrémité de la fracture vers l'apophyse mastoïde, où il trouva la dure-mère altérée.

Les

Les talens distingués de M. *Faivre* ne brillent pas moins dans ses autres observations.

Plusieurs observateurs ont pris pour des tumeurs abdominales enkystées des abcès qui avoient leur siège dans les tégumens. *La Mothe* n'a pas été exempt de ce reproche, ainsi que plusieurs autres chirurgiens plus modernes ; mais il est des cas dans lesquels le siège de la tumeur n'est point équivoque ; & tels sont ceux dans lesquels se trouvent réunies toutes les circonstances détaillées par M. *Faivre* dans sa sixième observation. On trouve l'histoire d'une tumeur semblable, & traitée avec le même succès par l'incision, dans la soixante-unième observation de *La Mothe* (a), & dans le second volume de *de Haen*. Ce qu'il est essentiel de remarquer, c'est que ces différentes tumeurs sont toutes survenues après des couches peu heureuses, & que l'adhérence de la tumeur au péritoine a été, dans ces différens cas, la cause des succès de l'opération.

De Haen dit expressément : « Cette tumeur étoit immobile, voisine du péritoine, & vraisemblablement collée à cette

(a) Chirurgie de *la Mothe*, tom. j, p. 263.
Tome LXVIII. L

membrane (a) ». *La Mothe* s'exprime de même dans l'observation que nous avons rappelée : « Je promenai mon doigt, dit cet auteur recommandable, autour d'une cavité considérable, qui étoit l'endroit où la matière étoit contenue, & je ne rencontraï point les intestins, ce que je craignois beaucoup (b) ». Et lorsque M. *Faivre* dit : « Je portai mon doigt dans le bas-ventre, & je sollicitai par ce moyen d'ultérieures dilatations du côté du bassin où le grand foyer faisoit séjour » ; il fait bien voir qu'il est question d'une tumeur enkystée qui ne communiquoit point avec la cavité abdominale.

Ce qu'il y a de remarquable encore dans la conduite qu'a tenu M. *Faivre* dans le traitement de cette tumeur enkystée, c'est qu'il a opéré par incision, & qu'il a eu soin de laisser l'ouverture de cet abcès libre pendant long-temps,

Il n'y a rien de mieux à faire lorsqu'il est question d'opérer des tumeurs enkystées à la région des ovaires, disoit M. *Le Dran*, que 1° de pratiquer une grande ouverture, & par conséquent de ne point faire usage du trois-quart ; 2° de

(a) *Ratio medendi*, tom. iij, pag. 96,

(b) *La Mothe*, *ibidem*, pag. 271.

faire cette ouverture de bonne heure, pour prévenir la grande extension de la tumeur, & la compression qui en résulte ; 3^o de tenir long-temps cette ouverture libre, afin que l'intérieur puisse se modifier, & que les parois du kyste se rapprochent insensiblement, tant par leur élasticité, que par la compression qu'elles reçoivent de toutes les parties qui sont à la circonférence (a).

La huitième observation de M. *Faivre*, qui a pour objet une extirpation de matrice, renferme encore un fait plus rare & une guérison plus heureuse, parce qu'elle étoit moins probable. Tout le monde connoît par quels accidens le renversement complet de matrice arrive le plus communément ; mais l'on ne fait point assez que les fautes les plus légères peuvent y donner lieu dans certaines circonstances, & même qu'elle peut arriver entre les mains de l'accoucheur le plus habile & le plus prudent. *Ruisch* rapporte des observations qui prouvent cette dernière proposition ; & M. *Sabatier*, dans son Mémoire sur le renversement de matrice, a donné le complément à cette

(a) Mémoires de l'Académie de Chirurgie, tom. ij, pag. 441.

vérité, en démontrant que le renversement complet de matrice, pouvoit dépendre de cause interne & survenir indifféremment aux filles & aux femmes. Néanmoins les faits rapportés par *Ruisch* & par *M. Sabatier* sont très-rares, & malheureusement les accidens qui proviennent de la mal-adresse & de l'impéritie des sages-femmes, sont assez communs. *Vander-Wiel* rapporte, d'après *Hildan*, *Bartholin* & *Marchetis*, plusieurs observations de renversement complet de matrice, qui furent funestes par la rapidité avec laquelle la gangrène s'y mit, & raconte un fait semblable dont il fut témoin, ayant été appelé une heure après la mort de la femme (a). *Ruisch* dit dans ses observations avoir vu plusieurs femmes, après un accouchement difficile, éprouver une gangrène de la vulve & de l'intestin, & guérir contre l'attente de tout le monde; mais il raconte ensuite l'exemple d'un chirurgien qui voulut séparer par la ligature l'uterus renversé, & qui n'eut pas le bonheur de réussir, puisque la femme mourut (b).

L'extirpation de la matrice a été faite

(a) *Vander-Wiel*, Observ. 67.

(b) *Ruisch*, Observ. Chirurg.

plusieurs fois avec succès ; mais l'observation de M. *Faivre* est un des plus heureux faits qu'on puisse citer sur cet article. La mutilation de l'utérus avoit été portée au dernier point, les accidens étoient extrêmes, il n'y avoit plus qu'un seul moyen de sauver la malade, & M. *Faivre* n'a pas balancé. Les accidens affreux dont cette opération fut suivie, ne doivent pas détourner de la pratiquer en pareille circonstance, puisqu'elle est une ressource unique (a).

Des accidens aussi graves & aussi fâcheux sont bien propres à faire sentir la nécessité d'éclairer les sages-femmes de campagne par des instructions publiques,

(a) Il y a dans le Journal de Médecine plusieurs observations relatives à l'extirpation de la matrice. M. *Caillé*, médecin, y rapporte, dans le cahier du mois de mai 1757, l'observation d'une jeune fille, du village de *Bordigat*, près de *Sainte-Flaire* en bas Poitou, qui, ayant la matrice totalement renversée & gangrenée, fut opérée par amputation, & guérie en quinze jours. — Dans l'année 1766, cahier de septembre, M. *Anselin*, maître en chirurgie à Amiens, donna une observation sur une extirpation totale de matrice par ligature, sur laquelle M. *Quequet*, maître en chirurgie de la même ville, fit plusieurs réflexions critiques en juin 1767.

& de leur inspirer au moins la prudence & l'expectation dans les cas douteux & embarrassans , où leur main ignorante & téméraire peut apporter si promptement la mort.

Malgré l'état affreux où la malade de M. *Faivre* étoit quand elle a été transportée à l'hôpital ; cet habile chirurgien a différé de se déterminer à l'extirpation, jusqu'à ce que les signes de gangrène aient été manifestes. M. *Sabatier*, dans le Mémoire que nous venons de citer, rapporte plusieurs faits qui confirment la possibilité de réduire la matrice déjà enflammée par de mauvaises manœuvres , quand l'inflammation n'a pas été poussée jusqu'au dernier période, & qu'il est possible d'espérer encore la résolution (a).

Ce n'est point un phénomène rare que la sortie des urines par le nombril. M. *Littre* a donné dans les Mémoires de l'Académie des sciences plusieurs observations de ce genre. Dans les Mé-

(a) Mém. de l'Acad. de Chir. t. iij, p. 283. On trouve des observations encore plus concluantes dans le Journal de médecine. Voyez, année 1758, cahier de novembre, & ann. 1759, cahier de janvier, les observations de M. *Campardon* & de M. *Maçars de Cazelles*.

moires de l'Académie de Chirurgie, il est question d'un homme de 32 ans, qui rendit subitement l'urine par le nombril dans un accès de néphrétique. On y rappelle encore un fait qui se trouve dans l'alphabet anatomique de *Cabrol*, & dans lequel il est question d'une fille de 20 ans, qui rendoit les urines par l'ombilic, à cause d'une membrane qui bouchoit le canal de l'urètre.

L'observation de M. *Faivre* a cela de nouveau & de particulier, qu'après avoir présenté pour cause de ce phénomène l'obturation du canal de l'urètre par un corps pierreux ; il donne un exemple de l'opération de la taille au haut appareil, ingénieusement imaginée, en profitant avec adresse des circonstances pour introduire son cathéter dans la vessie avec autant de facilité que de sûreté.

Dans les cas malheureux de rétention complète d'urine, avec impossibilité absolue de sonder les malades, on fait la ponction à l'hypogastre, & cette opération ne réussit presque jamais, faute de pouvoir fixer la vessie, qui, après avoir été ainsi ouverte à la partie supérieure, laisse couler l'urine dans la cavité abdominale. Quel bonheur dans ces circonstances, si l'ouraque étoit ouvert, & si

l'on pouvoit aller sans danger jusqu'à la vessie par son moyen ! mais cette idée paroît chimérique , quand on songe que presque tous les sujets chez lesquels l'ouraque s'est trouvé ouvert , étoient dans un âge voisin de l'enfance , & que la ligature faite au moment de la naissance , confond l'ouraque avec les artères ombilicales : cependant on pourroit peut-être à ce sujet demander aux anatomistes des recherches & des observations positives sur l'état de l'ouraque dans les différens cadavres qui sont soumis à leur examen.

Il est en chirurgie , ainsi qu'en médecine , des principes lumineux & féconds qui ont les conséquences les plus étendues & les plus utiles ; & l'on peut ranger parmi ces principes celui qui prescrit les débridemens dans les plaies , dans les contusions , dans les fractures. Ce principe , développé d'abord par M. *Quesnay* dans son traité de la gangrène , est devenu une des bases fondamentales de la chirurgie. Les observations de MM. *Duchemin* , *Cardon* & *Couturier* , ont présenté des exemples frappans de l'usage que la chirurgie doit faire des débridemens , & de la manière hardie & circonspecte en même temps avec laquelle il falloit les pratiquer dans les différentes circonstances.

On aura remarqué sur-tout l'observation de M. *Couturier*, qui, en donnant les preuves de la hardiesse & du succès avec lequel on peut multiplier les débriemens dans les dilacérations des muscles, des tendons & des aponévroses, a rappelé les discussions intéressantes qui ont eu lieu sur l'amputation des membres. Outre le Mémoire de M. de la *Martinière*, si justement cité par M. *Couturier*, on retrouve dans son observation les argumens de M. *Boucher*, qui a établi par une suite de faits l'avantage de différer l'amputation des membres (a), les principes de MM. *Faivre* & le *Conte* sur les cas où il convient de faire l'opération sur le champ, & ceux où il faut la différer (b).

(a) Mémoire des l'Académie de Chirurgie, tom. ij, pag. 287 & 461.

(b) MM. *Faivre* & *Le Conte* avoient concouru, en 1755, sur cette question : l'*Amputation* étant absolument nécessaire dans les plaies compliquées de fracas des os, & principalement celles qui sont faites par armes à feu, déterminer les cas où il faut faire l'opération sur le champ, & ceux où il convient de la différer, & en donner les raisons. M. *Faivre* eut le prix, & M. *Le Conte* l'accessit.

OBSERVATIONS

Sur une affection peu commune de l'œsophage ; par M. TARANGET, docteur en médecine, professeur royal en l'université de Douay, & de l'Académie d'Arras.

Une maladie qui s'annonce par des signes invariables, dont le début & les progrès sont marqués par des symptômes toujours les mêmes dans tous les individus ; une maladie qui, par les accidens dont elle est accompagnée, fait également reconnoître l'organe qu'elle attaque, le vice qu'elle y introduit, & une indication positive ; une telle maladie peut être plus ou moins dangereuse, mais du moins, sa marche ouverte & franche, en éclairant l'observateur attentif, le sauve d'une situation pénible, celle de l'incertitude sur les moyens à employer : au contraire, lorsqu'une affection morbifique, équivoque dans ses commencemens, n'offre encore dans son accroissement qu'une progression lente, qui n'apprend rien, ou qui ne donne que de faux jours ; quand c'est sourde-

ment, & sous un voile impénétrable, que la nature prépare & consomme une destruction inévitable, & qu'elle ne révèle son affreux secret, que quand les désordres qu'elle a soufferts, réduisent le praticien à l'impossibilité évidente de les réparer.... si, à ces premiers traits, vous ajoutez que des connoissances plus anciennes n'auroient encore été que des connoissances stériles; alors vous avez la réunion désolante des circonstances les plus déplorables, & vous ne savez plus si vous devez vous plaindre de la nature, ou de l'impuissance de votre art.

Tel, & plus affreux peut-être encore, s'est présenté à mes yeux le signalement des affections dont je vais rendre compte. Ce sont des faits que je vais produire. Dans une science expérimentale, les faits doivent précéder les raisonnemens.

I. Il y a une vingtaine d'années, un religieux de l'abbaye d'Anchin eut un mal de gorge. La déglutition étoit difficile; elle devint enfin impossible. Le malade mourut de faim; son cadavre fut ouvert; les glandes *dorsales* étoient squirreuses.

II. A-peu-près à la même époque; une religieuse de l'abbaye des Prés se

252 AFFECTION PEU COMMUNE

plaignit de mal de gorge; la déglutition étoit difficile; elle devint impossible. L'engorgement se propageoit au dehors, dans toutes les glandes du cou & de la mâchoire inférieure. On pratiqua une ouverture inférieurement à la place où la malade avoit ressenti la première douleur. On établit à cette ouverture une espèce d'entonnoir, dans lequel on versoit des nourritures liquides. Elle vécut seize mois avec cet heureux artifice. Son cadavre fut ouvert, tout l'œsophage présenta un engorgement en tout semblable à celui du dehors.

III. Vers le même temps, le père de M. le marquis de ... eut absolument la même maladie, avec les mêmes symptômes. On essaya de fondre les engorgemens extérieurs qu'on soupçonnoit s'opposer seuls à la déglutition. La pierre à cautère qu'on y appliquoit, n'intéressa jamais que la peau; & les glandes refusèrent constamment de se laisser entamer.

IV. Il y a deux ans, M. le comte de ... mourut d'un mal de gorge, qui lui duroit depuis près de trois ans; avec la différence cependant, que jamais rien n'avoit paru au dehors.

V. Mademoiselle de... avoit un mal de gorge qu'elle portoit depuis dix-huit mois. La déglutition devenoit presque impossible, lorsque tout-à-coup elle éprouva une douleur vive à une dent incisive de la mâchoire supérieure. La dent fut arrachée, & le mal de gorge cessa sans retour. Ce fait m'est attesté par des témoins dont je ne peux suspecter ni le bon sens, ni la franchise.

Voilà des faits dont les trois premiers sont beaucoup antérieurs au temps où je pouvois exercer la médecine. En voici d'autres que je produirai comme témoin.

VI. Un jeune homme de 25 ans porte un mal de gorge depuis trois ans. Il y a deux ans qu'il a craché, le matin, en s'éveillant, un corps de forme elliptique, de la grosseur d'un œuf de serin, & d'une consistance très-ferme. Après cette espèce d'expectoration, il s'est trouvé parfaitement bien. Pendant trois mois, il s'est cru guéri; mais depuis il sent les mêmes obstacles, il éprouve les mêmes douleurs, & à la même place. La déglutition est très-difficile.

En examinant ce jeune homme attentivement, je l'ai soupçonné de cacher un germe d'écrouelles. Jamais cependant

il n'en a rien apperçu : ses parens sont très-sains ; mais il a les lèvres grosses, les chairs pâles & molles, les yeux larmoyans, le bord des paupières rouge.

VII. Une religieuse de la Providence, âgée de trente-neuf ans, d'une bonne constitution, a mal à la gorge depuis le mois de janvier. Sa santé paroît en souffrir beaucoup. Elle a la peau sèche & ridée ; elle se plaint de lassitudes continues, d'essoufflemens fréquens, pour peu qu'elle s'agite ; son estomac est paresseux, son caractère mélancolique. Elle a le ventre ordinairement constipé ; aucun signe apparent de scorbut, la poitrine bonne ; & cependant son mal de gorge augmente, & devient chaque jour plus douloureux. Je n'ai jamais pu parvenir à y rien appercevoir. Un simple gargarisme d'eau d'orge & de miel rosat, ramène constamment un peu de sang. Tous les sept à huit jours, elle en perd une quantité considérable, qui se trouve mêlée de pus.

VIII. Un négociant de cette ville a un mal de gorge depuis plusieurs années. Il n'augmente pas, mais il lui rend la déglutition si pénible, qu'il est impossi-

ble de soutenir de sang-froid le spectacle des efforts qu'il fait pour manger, ou pour boire.

IX. Un jeune homme du peuple avoit mal à la gorge depuis quinze mois. Le mal augmenta rapidement : il y avoit dans le cou, & à la mâchoire inférieure, un engorgement effrayant, qui jetoit dans toutes ces parties une roideur & une angoisse inexprimables. Il vient de mourir.

QUESTIONS.

Ces différentes affections, toutes placées dans le même organe, & y déterminant les mêmes lésions, sont-elles absolument identiques ? Les signes extérieurs d'engorgement, qui, dans certains cas, se sont associés aux accidens internes, suffisent-ils pour établir entre elles une différence essentielle ? Quelle est la cause qui produit une induration extrême ? Quelle est la matière dont l'indissoluble coalition offre, dans des glandes ainsi tuméfiées, une résistance à jamais insurmontable ? (*Voy. le troisième fait*). Cette maladie peut-elle être regardée comme *endémique* ? Appartient-elle toujours aux organes lymphatiques ? Y auroit-il dans

256 AFFECTION PEU COMMUNE

le pays que j'habite, des causes toujours présentes, capables de déterminer dans le système des glandes, une congestion vicieuse (a) ? Je sens qu'il est au-dessus de mes forces de répondre à toutes ces questions, ainsi qu'à beaucoup d'autres

(a) Notre pays est un pays humide ; les brouillards y sont communs, les pluies longues & abondantes ; le sol est marécageux & plat ; la constitution sèche de l'atmosphère y est nuisible aux habitans ; mais , malgré cette dernière circonstance , je ne m'aviserai pas de croire que la température humide n'ait point aussi ses inconvéniens, quelque analogue d'ailleurs qu'on la suppose à mes concitoyens. Sous le ciel le plus variable , peut-être , la végétation cependant y est belle , & annonce la fertilité. Quelque soit la première couche de la terre , qui me paroît être un mélange de glaise & d'argille, l'épreuve du savon & de l'esprit de vin décèle la qualité séléniteuse des eaux ; mais les habitans n'en boivent guère ; la bière est la boisson générale. Nous ajouterons à cet aperçu topographique , que les écronelles y sont fréquentes , & qu'elles s'y développent rapidement. La noueure & les dartres n'y sont point rares. Les hydropisies compliquées d'obstructions abdominales s'y rencontrent très-souvent,

que je pourrois ajouter ; mais mon impuissance à les résoudre n'a point dû m'empêcher d'exposer les phénomènes. C'est avec douleur que je m'en suis rappelé l'histoire. Ceux qui m'environnent encore , m'affligent également Quel bonheur pour moi si , en dénonçant à mes confrères des faits de cette importance , je réussissois à procurer à mes concitoyens des ressources & des remèdes contre une maladie qui semble se naturaliser parmi eux ! Je ne cesserai de solliciter les lumières de mes collègues en faveur de cet objet intéressant ; & puisque la foiblesse de mes talens m'interdit la jouissance la plus délicieuse, celle de faire le bien que je desire , je serai du moins utile encore , en invoquant des secours étrangers , & je les recevrai avec la plus vive reconnoissance.



O B S E R V A T I O N S

Sur une fièvre bilieuse, compliquée de cholera, terminée par la mort. — Sur une affection iliaque, terminée par la mort dans le temps où l'on croyoit le malade sauvé. — Sur une affection iliaque, occasionnée par une meurtrissure d'intestins. — Sur une épilepsie apoplectique. — Sur une fièvre inflammatoire avec délire, & sur les heureux effets de la musique ; par M. DUPONT, conseiller-médecin ordinaire du Roi en la ville & sénéchaussée de Tartas.

Si l'on doit publier les succès dans le cas où le récit des faits est intéressant, il faut aussi raconter naïvement les malheurs. De notre temps il résulteroit, je pense, plus d'avantages pour le public & pour le monde médecin, du narré fidèle & circonstancié des maladies qui ont mal tourné, que de celui des guérisons. En dépit de l'amour-propre, je me féliciterai, si les observations que je vais rapporter peuvent conduire à une pratique plus éclairée & plus heureuse que la mienne. S'il y a à profiter de mes erreurs,

je tâcherai à mon tour de tirer bon parti des lumières que mes confrères auront à me communiquer.

PREMIERE OBSERVATION.

Fièvre bilieuse, compliquée de cholera, terminée par la mort.

L'abbé *Duplan*, prêtre, régent latiniste de cette ville, est le sujet de cette observation. Il fut autrefois en butte à des coliques intestinales & rénales, qui étoient portées jusqu'au plus haut degré d'atrocité. Il en étoit garanti depuis plusieurs années ; mais un asthme humide avoit succédé aux coliques. Il avoit perdu depuis cette époque beaucoup de son embonpoint, & il paroissoit épuisé par l'abondance de matière qu'il crachoit. Il étoit grand mangeur, & préféroit les alimens salés & de haut goût.

Le 28 juin 1781, l'abbé *Duplan* fut saisi par la fièvre à trois heures après dîné. Le frisson & la chaleur ne furent pas ce jour-là fort considérables ; l'accès se termina dans la nuit par quelques sueurs.

Le 29, point de fièvre.

Le 30, elle se montra plus forte que dans le premier accès, & commença à

dix heures du matin. Il y eut pendant le froid des vomissemens d'humeurs glai-reuses & bilieuses. La boisson qu'avoit pris le malade n'avoit pas bien passé : il mouilla sept à huit chemises. Je le vis, pour la première fois, à neuf heures du soir.

La fièvre étoit sur son déclin ; le poulx petit ; la peau moite ; la bouche fort amère ; la langue chargée d'un limon fort épais : il se plaignoit d'un mal-être général, & sur-tout de douleurs dans les articulations : il avoit ressenti une forte sciatique dans la durée de l'accès.

Le premier juillet, je prescrivis deux verrées d'eau de casse & de tamarins, aiguisées avec deux grains d'émétique.

Ce remède procura quelques vomissemens, & plusieurs déjections bilieuses très-âcres. Le malade fut très-agité dans la journée ; il se sentit très-accablé..... Point de sommeil pendant la nuit.

Le 2, dès trois heures du matin, la fièvre se déclara sans froid marqué. La chaleur fut inquiétante, & la douleur des lombes, cruelle. Cet accès commençoit à peine à diminuer, lorsqu'il se présenta à neuf heures un froid violent, qui dura jusqu'à onze. Le malade alla deux fois à la garderobe, & il vomit des matières porracées.

Il ne faut pas omettre que, dès la première visite, j'avois trouvé un gonflement sensible, & de la dureté dans le foie & dans la rate.

Cet accès de fièvre sub-intrante fut très-considérable ; le malade en proie à des agitations continuelles, ne trouvoit aucune position favorable : la douleur des lombes se faisoit vivement ressentir ; les urines étoient suspendues ; la soif importune, le pouls dur & fréquent, & tout le corps avoit une chaleur des plus excessives. On tira à midi deux poilettes de sang du bras ; il offrit beaucoup de sérosité jaunâtre, & un coagulum fort épais.

Le reste de la journée se passa dans les agitations d'une fièvre très-vive, qui diminua enfin peu à peu pendant la nuit.

Le 3, le malade prit de très-bonne heure un cathartico-émétique, préparé avec une once & demie de manne, deux gros de cristal minéral, & deux grains d'émétique : le tout dans une décoction de bourrache. Il vomit une seule fois des humeurs d'un mauvais caractère, & il fut deux fois à la garde-robe. Comme le remède n'opéroit pas assez abondamment, à mon avis, je fis donner à huit heures de la même matinée, en deux

doles, un grain d'émétique dissous dans un véhicule convenable. Tout porta par en-bas ; il y eut sept à huit selles bilieuses très-fétides dans le cours de cette journée.

Le 4, l'accès prit à minuit sans frissons ; il y eut des douleurs violentes & des inquiétudes continuelles. La langue étoit totalement couverte d'un limon jaune : la putridité paroissoit complètement développée.

A neuf heures du matin, il survint un redoublement, précédé d'un froid, qui persista pendant deux heures, avec des spasmes cutanées & intérieurs, très-fatigans.

Le chaud de la fièvre amena des accidens bien autrement dangereux que les précédens. Les angoisses furent épouvantables, les agitations permanentes, la région précordiale tendue, gonflée, douloureuse ; le pouls petit, enfoncé, se faisoit à peine sentir ; les extrémités devinrent froides, tandis que l'intérieur étoit en feu. L'estomac parut affecté d'une manière particulière, & en proie à une violente douleur, après que le malade eut pris quelques cuillerées d'une potion anti-émétique. On ordonna alors une abondante boisson d'eau de poulet for-

tement acidulée avec le jus de citron, & une mixture où entroient les fels d'absinthe & de prunelle, le sirop de limon, l'eau de laitue, & un peu de celle de fleurs d'orange.

Vers les sept heures du soir, l'estomac se souleva au point qu'il y eut un vrai *cholera*. Le malade vomissoit, pour ainsi dire, à chaque instant une bile porracée, érugineuse, corrosive, d'une couleur verte, mélangée de bleu. Ces accidens persévérèrent avec la même intensité jusqu'à quatre heures du lendemain, temps où le vomissement fut moins considérable, & fournit alors des matières en partie jaunes, brunes, & de différentes couleurs.

Le 5, la copieuse excrétion de bile si dégénérée, si caustique, sembla calmer la cruelle douleur qui, le jour précédent, avoit affecté l'estomac & le canal intestinal : les hypocondres parurent moins gonflés, moins tendus, moins douloureux. Le pouls fut moins concentré ; la chaleur moins âcre : cependant l'abattement étoit extrême & prodigieux ; le danger me parut imminent.

Intimement persuadé que les cordiaux ou astringens, ainsi que tout purgatif un peu fort, seroient très-pernicieux, on se

détermina à faire prendre une pinte d'eau de poulet, avec de la crème de tartre & des tamarins, demi-once de chacune. Cette boisson tempérante ; anti-putride & légèrement laxative, nous sembla propre à remplir les indications qui s'offroient alors à notre vue.

Le malade but toute la liqueur préparée ; il fit quelques selles, & il vomit de temps à autre de la bile très-dégénérée. Le pouls étoit mauvais ; les forces s'épuisoient de plus en plus ; la chaleur intérieure produisoit des anxiétés cruelles. Il y eut pendant la nuit des angoisses, & un redoublement assez marqué.

Le 6, ayant vu le malade de grand matin, j'apperçus un mal-être universel, une plus grande prostration de forces. Le pouls étoit presque effacé, les extrémités étoient froides. Il y avoit des nausées, quelques vomissemens par intervalles ; & le hoquet survint à trois ou quatre reprises.

A neuf heures, il revint un violent accès avec beaucoup de froid, des douleurs atroces, & des spasmes dans la région précordiale.

A onze heures, le malade sentit la chaleur renaître, quoique les extrémités restassent froides à la sensation des personnes

sonnes qui les touchoient. La respiration se faisoit avec difficulté ; les angoisses se rapprochoient, l'anxiété s'accroissoit, le pouls s'effaçoit ; bientôt les convulsions se manifestèrent, & le malade expira à deux heures après midi. Peu de momens avant la mort, on a remarqué sur les bras quelques taches ou plaques, d'un rouge bleuâtre & livide.

R É F L E X I O N S.

Le commencement de la maladie, ses progrès & les suites, ont constamment démontré un amas considérable, & une turgescence excessive de sucs très-putrides & bilieux. Il est vraisemblable que cette affreuse maladie se préparoit de loin : les embarras apperçus d'abord dans les vaisseaux du foie & de la rate, le font penser. Une dépravation aussi complète n'est pas l'affaire de peu de temps.

Il fut question dans le principe d'une fièvre-tierce, accompagnée de beaucoup de saburre. On s'occupa à remplir les indications que présentait ce premier état. Après les deux premiers accès, la fièvre devient sub-intrante, elle prend le caractère de la tritéophie, ou tierce-continue-maligne : il n'y eut plus à cette époque de vraie intermittence, on apperçut

seulement de la rémission dans les jours intermédiaires.

La terminaison funeste de cette maladie, pendant laquelle on employa des moyens relatifs aux symptômes qui annonçoient, ce semble, le besoin indispensable de l'évacuation, & l'usage des tempérans, des acides, des digestifs, m'inspire des doutes & des regrets sur le passé : elle me persuade que, dans un cas analogue à celui-ci, il conviendrait d'employer une méthode différente ; celle dont on a fait usage a-t-elle été mal indiquée ? le genre de dépravation qu'il s'agissoit de combattre, étoit-il susceptible d'être corrigé ?

M. *Sauvages*, dans sa nosologie, donne la description d'une espèce de *choléra* compliqué de fièvre intermittente, dont parlent *Torti* & *Morton*. Il prétend que cette maladie est mortelle, si, quand elle est parvenue à son *augment*, ou état, on ne fait pas prendre six gros, au moins, de kina dans l'intervalle d'un accès à l'autre, observant qu'il y ait quatre heures que ce remède soit pris lors du retour du paroxysme.

L'inutilité des secours employés dans l'observation rapportée, ne seroit-elle pas un motif suffisant pour déterminer à

faire usage du kina, si un pareil cas se présentoit ?

Toutefois, dans la supposition même que l'écorce du Pérou pût être spécifique dans un cas semblable, il est assez probable que mon malade n'auroit pu la retenir : l'estomac étoit si soulevé, si irrité, que toute boisson étoit rejetée, attendu que les vomissemens survenoient tous les quarts-d'heure au plus tard. Mais, dans cette circonstance fâcheuse, ne seroit-il pas utile d'associer l'opium au fébrifuge ; c'est du moins le parti que je prendrois dans un cas de cette espèce. Peut-être le kina, (si toutefois l'estomac ne l'eût pas refusé) donné le 5 à haute dose, auroit-il calmé les accidens ultérieurs, & prévenu l'accès du 6, qui emporta le malade.

Mais plus on approfondit les questions, plus on voit naître de difficultés qui embarrassent dans la pratique. Les auteurs que j'ai cités observent que le kina est spécifique dans le *cholera*, auquel se joint la fièvre intermittente, qui est alors symptôme : d'où l'on peut inférer qu'il n'opéreroit pas aussi efficacement, quand la fièvre est essentielle & le *cholera* symptomatique, ainsi que la chose arriva au malade.

On peut juger, d'après cette remarque, si elle est juste, que le fébrifuge, si admirable dans certaines fièvres intermittentes-malignes, auroit resté sans succès dans la maladie dont j'ai rapporté l'histoire (a).

II^e O B S E R V A T I O N.

Affection iliaque, dont les suites furent mortelles, à l'époque où on croyoit le malade hors de danger.

M. de Maurian, âgé de quarante-huit ans, homme fort éclairé & ingénieux,

(a) Note de l'Editeur.

Les bains tièdes n'auroient-ils pas pu prévenir le *cholera*, s'ils eussent été employés dès les premiers jours de la maladie? — J'ai à citer quelques observations qui autorisent au moins à se persuader que le bain tiède produit les effets les plus heureux dans les fièvres continues & dans les intermittentes, lorsque les accès deviennent *sub-intrans*, en même temps que les symptômes font reconnoître une grande âcreté dans les humeurs, une irritation & une chaleur des plus excessives. Dans de telles circonstances l'indication de détendre & de rafraîchir, n'est-elle pas plus pressante que celle d'évacuer, puisque l'action même des évacuans ajoute à l'excès d'érétisme & de chaleur, dans le cas où ils sont déjà portés à un degré extrême?

d'un tempérament bilieux mélancolique, éprouva , dans le mois d'octobre 1777, une fièvre putride qui ne se termina qu'au vingt - deuxième jour , sans crise manifeste due aux efforts de la nature. L'art dut tout faire , pour ainsi dire , & les évacuans , plusieurs fois réitérés , furent les principaux moyens auxquels la maladie parut céder.

Sa convalescence fut très-imparfaite , & traversée par plusieurs accidens. L'estomac , affoibli par la maladie , & par la multiplicité des remèdes employés précédemment , fit mal ses fonctions. Il y eut plusieurs fois des digestions pénibles, des constipations, des douleurs dans l'abdomen, & des retours de fièvre en tierce, en double tierce, & d'anomales. Il ressentoit souvent des mal-aises intérieurs qui lui donnoient , malgré lui-même , de l'humeur & de l'inquiétude. Plusieurs fois les coliques & les accès de fièvre se renouvelèrent après des repas trop copieux.

Cet état d'infirmité exigea différens remèdes relatifs à la situation. On donna des décoctions apéritives préparées avec les plantes savonneuses, des minoratifs, des bols sédatifs, & de l'aloès, à titre de stomachique ; les lavemens furent

multipliés & indispensables à raison de la constipation.

Il est bon d'observer que la maladie avoit été précédée de l'usage du quinquina, continué pendant six mois consécutifs, pris pour dissiper une migraine opiniâtre & habituelle, à laquelle M. de *Maurian* étoit sujet.

Il fut saisi, dans la nuit du 19 au 20 janvier, d'une douleur dans l'estomac & au ventre, qui devint intolérable, & qui occasionna une tension & un gonflement violens. Ne pouvant trouver de situation supportable, il fut obligé de quitter le lit, & il éprouva des envies de vomir.

On eut d'abord recours aux boissons émollientes, puis à l'huile d'olive pour faciliter le vomissement. Ces moyens n'eurent pas de succès; les accidens persistèrent. A cette époque, on donna de l'eau émétisée, & le malade vomit des alimens non digérés qu'il avoit pris la veille.

Appelé à sept heures du même jour, je fus témoin des mêmes symptômes. Je dois ajouter qu'à mon arrivée le pouls étoit accéléré, petit & concentré: toutes les régions de l'abdomen tendues & douloureuses: le ventre serré. Cet état persista pendant la journée, où il y eut deux

vomifsemens de matières indigestes & de beaucoup de bile.

Le 21 offrit les mêmes accidens, qui ne cédèrent pas aux onctions ni à l'application des flanelles trempées dans une décoction émolliente sur tout l'abdomen. La constipation résista aux lavemens, qui ne pouvoient être retenus. On fit boire abondamment de l'eau de poulet nitrée.

Le 22 ne fut pas plus favorable : le ventre étoit tendu, gonflé, douloureux ; le pouls fébrile, la bouche mauvaise ; il ne se faisoit aucune évacuation par les selles. Le malade prit le soir une petite dose de bouillon très-léger ; il fut presque aussitôt rejeté par le vomissement. On reconnut que ces derniers liquides rejetés étoient un peu fétides & d'une couleur de brun foncé, ce qu'on attribua au bouillon qu'on avoit roussi avec le sucre brûlé. Quoi qu'il en soit, le malade éprouva la nuit suivante un vomissement très-abondant de matières liquides d'une odeur infecte, & un peu noirâtres.

Le 23, le canal intestinal ne pouvant faire ses fonctions naturelles, les matières stercorales refouloient dans l'estomac par l'effet d'un mouvement anti-péristaltique, & en étoient rejetées quand il y avoit un amas un peu considérable.

Assuré de la perte du malade si on ne parvenoit pas à dissiper la cause qui empêchoit les matières de passer par les voies inférieures, je jugeai, avec les MM. *Lafitte & Marque*, qu'il convenoit de recourir à l'usage des doux laxatifs, tandis qu'on appliqueroit en même temps sur les parties tendues & douloureuses un cataplasme de mie de pain & de lait, avec les jaunes d'œufs. On fit prendre en conséquence deux gros de crème de tartre, & par dessus une demi-verrée de décoction de tamarins. La qualité putride-bilieuse des humeurs rejetées par le vomissement, fit donner la préférence aux évacuans acidules. Ce remède ne produisit aucun effet.

Il y eut à onze heures un vomissement de la même qualité que celui de la nuit précédente, & un autre encore à deux heures après midi. Le malade rendoit des vents infects & insupportables à lui-même; il tomboit dans un abattement extrême; la fièvre fut violente, la voix très-foible, le ventre dur, boursoufflé & très sensible sur-tout dans la région ombilicale.

Il fut mis le soir dans un demi-bain émollient, où il demeura trois quarts d'heure. Le ventre se détendit un peu après le bain. Comme les lavemens n'o-

péroient point, & qu'ils ne pouvoient pas même être retenus, je fis user d'un suppositoire avec du sel marin & du jalap, 24 grains de chacun, incorporés avec le miel, réduits en consistance solide. On l'appliqua quelque temps après le bain : son irritation à l'anús procura la sortie de quatre ou cinq boules d'excrémens très-durcis, de la grosseur d'une noix.

Cependant les vomissemens persistoient avec le même caractère d'infection. On donna un lavement préparé avec une dissolution de savon & de sel de cuisine ; on replaça le suppositoire, dont l'effet procura l'excrétion de nouvelles matières très-dures. On baigna le malade le 24 ; on lui fit avaler le soir un grain d'opium, tandis qu'on continuoît l'application des cataplasmes émolliens, précédés d'ontions huileuses.

Ces différens secours, & sur-tout la sortie des matières fécales endurcies, avoient procuré beaucoup de détente, & diminué la tension, la douleur, & le gonflement de l'abdomen.

D'après cela, il fut décidé que le malade prendroit le 25 un bol composé d'un scrupule de poudre cornachine, de quinze grains de mercure doux avec un grain d'opium, incorporés avec suffisante quan-

tité de syrop de chicorée composé de rhubarbe. Ce purgatif ne procura point d'évacuation dans la journée, malgré l'usage assez abondant d'eau de poulet aiguisée avec le sel de Glauber. On donna, pendant la nuit, en trois fois, une dissolution de trois à quatre onces de manne. Il y eut, le 26, des évacuations d'une énorme abondance. On aperçut d'abord des matières un peu dures, & ensuite une bile foncée, copieuse, très-fluide, & d'une puanteur abominable.

Le vomissement disparut, & le bas-ventre se ramollit. On donna, le 28, un purgatif préparé avec trois onces de manne dissoute dans une décoction de tamarins. Il y eut, à l'aide d'une abondante boisson d'eau de poulet, un grand nombre de déjections bilieuses.

Le 29, on baigna le malade, & on lui fit prendre quelques verrées d'un apozème apéritif savonneux, aiguisé avec le sel de Glauber.

Le 30 ne présenta aucun symptôme fâcheux. Beaucoup de boisson délayante, & un lavement, c'est tout ce qu'on mit en usage... On repurgea le malade le 31 avec succès, & de manière que le soir les choses semblèrent aller au mieux.

Le 1 février il n'y avoit point de fièvre,

ni de douleur ; le ventre étoit souple ; la voix, qui avoit été presque entièrement éteinte pendant l'orage , étoit redevenue presque aussi forte que dans la meilleure santé ; l'estomac , très - bien disposé en apparence , desiroit quelque nourriture solide. Le moral participoit à son tour au changement favorable survenu dans le physique.

Dans ces circonstances , qui annonçoient l'aurore d'une convalescence heureuse , on lui permit de manger une demi-affiète de légère crème de riz à l'eau , avec une ou deux bouchées de pain. D'abord il parut que cette nourriture passoit sans trouble ; mais à midi le malade ressentit quelque douleur & quelque embarras : il prit néanmoins du bouillon , & but ensuite un peu de vin rouge , sans faire part à qui que ce soit de son nouvel état, comptant qu'il n'auroit pas de suites.

Bientôt il survient une douleur affreuse qui saisit l'estomac & les intestins. Toutes les régions de l'abdomen sont gonflées & tendues ; le malade pousse les hauts cris ; il a de fréquentes nausées, & il ne vomit point malgré une abondante boisson , & des prises d'huile d'olive. On donne des lavemens qui restent sans effet ; le pouls se concentre , les forces s'éclipsent , &

une sueur froide s'empare de toute l'habitude du corps : on donne des cordiaux ; mais tout fut inutile. . . . Les accidens se soutiennent ; ils augmentent même d'un instant à l'autre. La nuit est affreuse : le pouls ne se fait plus sentir. Le lendemain, à sept heures , on donne un lavement de vinaigre , qui ne fut pas plutôt rendu , que le malade expira.

L'examen qui fut fait , offrit les phénomènes dont voici le détail. 1°. L'estomac , & tous les intestins grêles extérieurement phlogosés. Le ventricule presque vide , & sa membrane interne enflammée , sur-tout dans un endroit qui approchoit de l'orifice inférieur.

2°. Peu de matières dans les intestins. On trouva une portion de l'ileum , de la longueur de quatre à cinq pouces , livide , putréfiée , gangrénée ; il avoit formé avec les parties voisines des adhérences contre nature.

3°. Le mésentère offrit une tumeur de la grandeur d'un petit œuf , qui formoit une sorte de boule stéatomateuse , ou tumeur enkistée , renfermant une humeur blanche épaisse qui avoit la consistance du suif fondu.

4°. La vésicule du fiel renfermoit une vingtaine de petits corps , ronds , noirs

au dehors, & jaunes au dedans, qui étoient véritablement des calculs biliaires. Ces petits corps avoient le volume des grains ordinaires d'un chapelet, & n'étoient point d'une consistance très-dure.

5°. On ne trouva rien de particulier dans le foie.

6°. Comme le malade avoit eu, quelques jours avant sa mort, des quintes d'une toux sèche, & puis humide, on examina les poumons, qui ne parurent point affectés.

III^e OBSERVATION.

*Misere produite par une meurtrissure
d'intestin.*

Le 14 juin 1772, M. de Chamble, lieutenant-criminel du sénéchal (sujet bilieux, affligé depuis l'enfance d'une hernie inguinale, qu'il avoit l'habitude de faire rentrer lui-même quand elle sortoit par l'anneau, & accoutumé à se servir d'un bandage), éprouva une colique venteuse après avoir dîné. Il but un peu d'une liqueur spiritueuse, dans l'espoir qu'elle favoriseroit la sortie des vents. La douleur du ventre persista, & le malade s'occupa à faire rentrer l'intestin sorti, qui, sans

doute , se trouva boursoufflé , puisque les tentatives employées pour le faire rentrer , le froissèrent rudement.

La continuité de la colique engagea le malade à boire encore de la liqueur sur les cinq heures du soir. Bientôt après il rentra chez lui , & il se coucha très-souffrant.

Appelé à son secours , je trouvai le ventre sensible , tendu , douloureux ; la hernie étoit rentrée. Je fis donner un lavement émollient , & je conseillai la boisson d'une infusion des fleurs de camomille. Il n'y avoit point de fièvre , & j'ignorois encore , à cette époque , la violence faite à l'intestin pour le remettre dans sa place.

Les choses persistèrent dans cet état jusqu'à une heure après minuit ; alors le vomissement se joignit aux accidens énoncés plus haut ; tout ce que renfermoit l'estomac fut rejeté par intervalles. Je trouvai le 15 tout l'abdomen extrêmement tendu & douloureux ; le malade ne pouvoit pas aller à la selle , & il rendoit les lavemens tels qu'il les avoit pris. Nulle boisson ne passoit. Le vomissement s'accrut , il se rendit de plus en plus abondant , à raison du mouvement anti-péristaltique sensiblement marqué , d'où s'ensuivit l'excrétion des matières stercorales.

remontées dans l'estomac. Je fis préparer une mixture avec l'eau distillée de menthe, celles de pourpier, de fleurs d'orange, le syrop de limon, l'huile d'aman-des douces & le laudanum liquide de Sydenham. Le malade en prenoit de temps à autre, quelque demi cuillerée, mais qui étoit rejetée bientôt après, confondue avec des matières pourries, fétides, pareilles à celles dont j'ai déjà parlé.

Je fis saigner du bras pour prévenir l'inflammation. Les lavemens émolliens furent continués. L'application des flanelles trempées dans une décoction calmante, immédiatement après des onctions huileuses, le demi-bain émollient, tous ces remèdes furent alternativement employés. Le malade n'éprouvoit que de petits intervalles de tranquillité; le vomissement revenoit d'un moment à l'autre.

On fit prendre, à onze heures de la nuit, un grain d'opium qui produisit de l'affoupissement avec un calme de quatre heures. L'instant d'après, les accidens reparurent encore. Je prescrivis, à cinq heures du matin, un demi-grain d'opium. Il y eut quelques heures de calme. Le poulx s'éleva, ensuite il devint dur & fréquent : la douleur sur l'anneau des mus-

cles obliques externes fut plus vive ; le ventre météorisé , sensible & tendu , & le vomissement plus abondant. Cette augmentation d'accidens inspira de vives alarmes sur l'événement , & fit recourir tout de suite , vers huit heures du matin , à une copieuse saignée du bras. Peu de temps après , il survint des vomissemens très-abondans.

On donna , à onze heures , un lavement qui fut retenu. La boisson , prise en petite quantité , commença à passer : enfin , vers trois heures , le ventre s'ouvrit ; le lavement fut rendu , & il entraîna des excréments. Dès-lors la bouffissure & la tension de l'abdomen diminuèrent considérablement , ainsi que la douleur ; les boissons furent digérées sans trouble ; tout , en un mot , prit une face nouvelle.

Il y eut , le soir & pendant la nuit , plusieurs selles qui dégageoient merveilleusement le malade. Tout alla au mieux depuis cette époque ; les fonctions rentrèrent dans l'ordre.

Le malade eut encore , pendant quelques jours , d'abondantes évacuations bilieuses par les selles. Le convalescent prit , le sixième jour de son accident , un cathartique qui réussit au gré de nos desirs.



IV^e O B S E R V A T I O N.*Epilepsie apoplectique.*

Un vieux payfan de la paroisse de Tartas, fut attaqué le 3 juin 1773, d'une maladie que je dois caractériser, sur le rapport qui me fut rendu, d'épilepsie apoplectique. Le paroxysme arriva à midi, & je ne pus arriver qu'à deux heures. J'apperçus d'abord les symptômes de l'apoplexie; assoupissement profond, privation des sens & des mouvemens volontaires; pouls véhément; respiration forte, &c. On m'apprit que le visage avoit été très-rouge au commencement de l'attaque, qu'il avoit écumé, & qu'il s'étoit agité involontairement avec violence. Il avoit rendu ses excréments sans le savoir.

Je fis faire sur-le-champ une grande saignée au pied, qui fut bientôt après suivie d'un lavement très-purgatif.

Je revins chez le malade à cinq heures. Les choses étoient à peu près dans le même état, excepté que la rougeur du visage & la violence du pouls étoient bien diminuées. La mâchoire avoit été convulsivement serrée lors de ma première visite; mais cet accident se dissipa successivement.

Je prescrivis quatre grains d'émétique, dissous dans du vin blanc, pour être pris en deux doses, à demi-heure l'une de l'autre.

Je m'aperçus le soir que le malade avoit le bras droit paralysé ; il ne pouvoit ni le soutenir, ni le mouvoir. A cette époque il commençoit un peu à revenir de son état de stupeur ; quoiqu'il n'eût pas encore recouvré la connoissance, l'embarras du cerveau paroissoit cependant diminué. Le vomitif avoit beaucoup opéré par les voies inférieures : on en donna encore, pendant la nuit, une nouvelle dose.

Le 4, même état que dans la soirée du jour précédent.

J'ordonnai l'application d'un large vésicatoire à la nuque. Il fut levé le 5 ; il avoit donné issue à beaucoup de sérosités. Le malade avaloit tous les liquides avec assez d'aisance.

Le 6, point de fièvre, ni de paralysie au bras : le plein exercice des sens renaît, & notre vieillard répond avec assez de justesse aux questions qu'on lui fait, & le 7, je le trouvai sans aucun mal-être.



V^e O B S E R V A T I O N.

*Sur une fièvre inflammatoire avec délire,
& sur les heureux effets de la musique.*

M. *Dorthe*, marié depuis dix-huit mois, âgé de vingt-deux ans, d'une constitution assez foible, extrêmement maigre, mal rétabli d'un grand nombre de fièvres tierces, double-tierces, continues & erratiques, qu'il avoit essuyées à la fin de l'été, pendant l'automne, & une partie de l'hiver, fut saisi, le 26 mars 1782, d'un grand froid de fièvre avec un violent point au côté, & beaucoup de toux.

L'ardeur de la fièvre attira, en se développant, une douleur de tête qui fut des plus cruelles.

Le malade fut saigné au bras le 27.

La fièvre & les autres symptômes continuèrent, & il survint dans la nuit un flux de ventre très-abondant de matières infectes, qui déterminèrent à donner un léger purgatif, qui opéra abondamment. La fièvre se soutint néanmoins dans le même degré de violence, & la tête parut affectée. On fit alors une saignée du pied, & on appliqua deux vésicatoires sur les jambes.

Je me rendis chez le malade le 31, vers sept heures du soir. Le malade avoit

totalemeut perdu la tête , il avoit déliré toute la journée; les yeux étoient rouges, enflammés ; il y avoit une toux sèche , de la douleur à la poitrine , une fièvre véhémente, un feu dévorant & des mouvemens convulsifs fréquens dans presque tout le corps.

Je fis saigner le malade au bras deux fois pendant la nuit ; je prescrivis l'application des blancs d'œufs battus avec du gingembre , mis sur des étoupes , sur le côté douloureux de la poitrine. On donnoit de temps à autre quelque cuillerée d'un mélange fait avec l'huile d'amandes douces , & le syrop de violettes. On faisoit , d'ailleurs , fréquemment avaler au malade de l'eau de poulet , altérée avec les feuilles de bourrache & de chicorée.

La nuit fut affreuse , le délire si violent qu'on ne pouvoit contenir le malade.

Le premier avril , les accidens subsistant , je fis appliquer six sangsues aux tempes ; on laissa couler le sang pendant plusieurs heures ; j'y étois déterminé par la rougeur des yeux & par l'état du pouls qui étoit dur , plein , très fort & fréquent.

Malgré cette abondante saignée locale, & malgré l'usage des bols faits avec le camphre & le nitre, malgré l'emploi d'autres sédatifs, le délire fut toujours persistant & le transport furieux. Les vésica-

toires agirent mal. La fièvre redoubloit fréquemment, le ventre étoit serré, & les urines couloient involontairement. La journée & la nuit se passèrent dans cet état de détresse.

La matinée du 2, les mêmes accidens, qui avoient paru les jours précédens, subsistèrent; je fus d'autant plus alarmé de leur durée, qu'on entroit au septième jour de la maladie, & que depuis le premier moment de son invasion tous les symptômes avoient toujours été croissant; d'ailleurs les transports furieux du malade avoient occasionné une perte incroyable de ses forces.

Convaincu que l'engorgement de la tête donnoit lieu aux différens spasmes & à l'excessive tension de tout le système nerveux & membraneux, & qu'il ne pourroit céder qu'aux médicamens qui auroient, à *cette époque*, la propriété de relâcher, & à ceux qui pourroient fondre & discuter l'humeur engouée dans les capillaires trop distendus, je me déterminai à faire raser la tête, & appliquer sur toute la surface du crâne un épithème composé avec les feuilles de joubarbe, de laitue, de pavot blanc, de plantain, les fleurs de roses rouges, l'eau fortement nitrée, & du vinaigre,

Son application pendant deux heures, ne produisit aucun bon effet sensible : même violence de fièvre & de délire.

J'eus enfin recours à un moyen singulier, qui m'attira quelque plaisanterie de la part des assistans. Comme le malade étoit musicien, je songeai que son délire pourroit être calmé par le son des instrumens. Nous avons des cures qui attestent le triomphe de l'harmonie dans des circonstances à peu près semblables (a).

Je fis jouer du violon dans l'appartement du malade. On ne tarda pas à s'apercevoir de l'impression heureuse qui

(a) *Morbi animi corporisque per musicam curantur. Acta erudit. Lips. anno 1717, mai, p. 214.*

Morbor. cura per musicam. Act. erud. Lips. anno 1683, mai, p. 197.

Musica morborum medela. ROLFINKII, consult. med. libr. 14, sect. 3, cap. 19, p. 1032.

De method. curandi morbos quamplures musicâ, &c. BAGLIV. prof. med. de fibr. motr. cap. 145, pag. 390.

Musica in celandis animi affectibus præstans. FIEDLINII. Hist. med. anno 6 sept. observat. 19, pag. 1055.

Musices vis medica. FRANKMANN, Satyr. med. pag. 479.

Musica quomodo passiones animi sedat. WILLIS, anat. cerebr. cap. 17.

ALBRECHT, tract. physicus musices in corpus animant. In-8, Lips. 1734, 16 f. Koenig, Strâsb.

en fut la suite. Le phrénétique suspendit les fureurs pour se montrer sensible à la symphonie ; touché des différens accords, & sur-tout des airs vifs & de la rapidité des mouvemens, il étoit alors plus paisible. Je fis donner dans la soirée un julep anodin.

Ces divers secours mirent enfin la nature à même de se dégager, en produisant une détente & de la moiteur. C'étoit en effet la crise la plus favorable dans les circonstances. Dès-lors le jeune homme devint tranquille, son transport diminua considérablement ; le pouls prit de la mollesse ; il survint des légères moiteurs qui allèrent ensuite en augmentant.

Le 3 mars, je secondai l'effort de la nature par l'usage abondant de boissons diapnoïques. La foiblesse fut proportionnée à l'énorme dépense de forces & à la violence du transport, qui fut à ce degré, que le malade, d'un coup de dent, avoit emporté net un palme de son drap, & enlevé avec deux doigts un morceau considérable de sa chemise, aussi parfaitement coupée qu'avec des ciseaux.

Les sueurs qui s'accrurent insensiblement, furent suivies d'un abattement extrême, tandis que les accidens funestes s'évanouissoient successivement. Je fis

donner pour la première fois du bouillon de volaille, & , pour mieux renouveler les forces , je conseillai l'usage , de temps à autre , de quelques cuillerées de bon vin de Malaga.

Les sécrétions de toute espèce se rétablirent , & les plaies des vésicatoires déformais vermeilles , fournirent copieusement une matière bien cuite & liée. Le régime prescrit réussit au mieux : les sueurs se soutinrent parfaitement ; on voyoit les accidens se dissiper & diminuer à vue d'œil , quoiqu'il y eût , par intervalles , quelques mouvemens convulsifs dans les poignets , & un petit délire obscur ; mais ils étoient légers , ces symptômes , comparés à ceux qui avoient excité de si justes alarmes.

Le malade rappelé à lui-même , ignoroit tout ce qui s'étoit passé pendant son délire. Il ne ressentoit plus de douleur à la poitrine , il expectoroit avec assez d'aisance des matières épaisses bien cuites : délivré de sa céphalalgie , il ne se plaignoit que d'une grande foiblesse. Les forces revinrent successivement à l'aide d'un régime convenable & de quelques médicamens stomachiques. Le malade se rétablit même plus promptement qu'on n'eût osé l'espérer.

OBSERVAT.

O B S E R V A T I O N

Sur un cochemar, guéri par une fièvre d'accès, communiquée comme un fait servant à résoudre un problème proposé par M. SUMEIRE, docteur en médecine à Marignane en Provence, inséré dans le Journal de médecine du mois d'août 1785 : « La fièvre qui survient aux maladies apoplectiques, » convulsives, &c. est-elle salutaire ou » nuisible ? » Par M. JURINE, chirurgien de l'hôpital général de Genève.

M. Sumeire, après avoir rapporté plusieurs aphorismes d'*Hippocrate*, qui établissent que la fièvre qui survient aux maladies convulsives, apoplectiques, soporeuses, &c. les dissipe, ou les termine favorablement ; établit une théorie qui semble infirmer la confiance que méritent les sentences du père de la médecine, & finit par dire que la question qu'il propose est digne d'exciter la discussion bien faite de toutes les raisons & de tous les faits qui peuvent la résoudre. Connoissant

Tome LXVIII. N

& ma foiblesse, & combien les théories sans la pratique sont souvent dangereuses, je me garderai d'entrer dans aucun détail sur la manière d'agir de la fièvre dans les maladies apoplectiques, convulsives, &c.; je me contente de rapporter une observation qui prouvera évidemment la vérité des assertions d'*Hippocrate*. Une cure de cochemar opérée par une fièvre d'accès, fait le sujet de cette observation : n'ayant pas suivi cette maladie singulière & assez commune, dans sa naissance & dans ses progrès, je laisserai parler le malade, & ce sera son récit que j'exposerai.

Autant que ma mémoire peut m'en rappeler, dit M. M..., les premières attaques de cochemar que je ressentis, ont été à l'âge de douze à treize ans ; si j'en ai eu avant cet âge, je l'ignore : comme les accès me prenoient dans le fort du sommeil, & que je ne m'apercevois de rien à mon réveil, je ne puis rapporter les sensations que j'éprouvois dans le paroxysme ; ce que je me rappelle fort bien, c'est que ce fut en août 1768 que l'on s'aperçut pour la première fois que j'étois atteint de cette maladie, que l'on me réveilla au grand air, où l'on m'avoit porté pendant mon accès.

On crut devoir attribuer cette attaque

de convulsion à l'impression du soleil, & à la fatigue que j'avois éprouvée la veille. Si j'eus d'autres accès jusqu'au mois d'octobre suivant, il me seroit impossible de le savoir, puisque je couchois seul dans une chambre ; mais au mois d'octobre, comme je viens de le dire, couchant à la campagne dans la même chambre que ma mère, j'eus un accident semblable au précédent ; alors on consulta, à Lausanne, M. *Tiffot*, qui répondit, que ma maladie s'appeloit *cochemar*, & qu'elle n'étoit pas dangereuse ; il me conseilla des remèdes, & me soumit à un régime très-sévère pendant deux ans ; la première année on me donnoit par son ordre une purgation tous les mois, & je faisois usage journellement d'une potion particulière ; la seconde année, la purgation fut renvoyée à deux, trois & quatre mois d'intervalle. Tous les remèdes & le régime furent exactement observés, j'en éprouvai aussitôt un effet salutaire ; car dès qu'ils furent commencés, je n'entendis plus parler de cette maladie ; quatre à cinq années se passèrent sans accès quelconques, mais à ce terme ils devinrent plus forts qu'auparavant, & quoiqu'ils m'éprouvassent peu, je ne laissois pas de connoître que j'en avois eu dans la nuit,

par la foiblesse de mes jambes, & un certain mal de cœur qui ne m'étoit pas ordinaire.

A cette époque M. *Tiffot* n'étant pas à Lausanne, on consulta M. *Petit* à Paris, qui répondit, que l'âge me guériroit, mais que pour accélérer ma cure, il falloit mener une vie active & dissipée, monter à cheval, jouer à la paume, &c. sans excès cependant; souper légèrement & mettre au moins deux heures d'intervalle entre le souper & le coucher, prendre en outre, en me mettant au lit, une cuillerée d'un opiat dont j'ignore la composition, & que je devois continuer pendant six semaines, en buvant par dessus trois tasses de thé bien chaud. J'exécutai le tout, & m'en trouvai très-bien; au bout de trois semaines de l'usage de cet opiat, je n'eus plus d'accès, & je passai environ cinq années sans m'en ressentir: à ce terme ils reparurent avec une nouvelle force, & m'éprouvèrent davantage; je recommençai le régime & l'opiat prescrits par M. *Petit*, en en doublant même la dose, sans éprouver aucun changement; je le consultai de nouveau, & j'exécutai ponctuellement ses ordonnances sans voir changer ma situation, ce qui me déterminà à prendre l'avis de dis-

férens médecins à Genève; leurs remèdes qui étoient en grand nombre, ou me faisoient mal, ou ne me procuroient aucun bien; mes accès continuoient, ils se répétoient quelquefois deux ou trois fois dans une nuit; toujours ils me prenoient dans le fort du sommeil; enfin, après avoir vécu neuf ou dix mois dans cet état pénible & fatigant, je me déterminai à aller à Montpellier sous les yeux de M. *de la Mure*: pendant les trois mois que je séjournai dans cette ville, il me fit prendre beaucoup de remèdes qui furent presque sans effet; le seul avantage que j'en tirai fut d'éloigner les paroxysmes de sept à huit jours. De retour à Genève, je me confiai aux soins d'un médecin qui, voyant l'inefficacité de l'immense quantité de remèdes que j'avois pris, me conseilla de les quitter, me soumit seulement à un régime, & me prescrivit l'usage habituel de la résine de kina avec celui du petit-lait; par ses conseils, je prenois en outre des bains froids & instantanés, que je répétois jusqu'à trois fois par jour.

Ce nouveau traitement & deux caustères, n'amendèrent point mon état, au contraire les accès devenoient plus violens, ma mémoire s'altéroit prodigieusement, j'avois de la difficulté à m'e-

noncer ; dans l'attaque , outre le cri que j'avois toujours fait entendre dans le premier instant , j'avois de plus fortes convulsions , je me mordois souvent la langue , & enfin j'étois très-fatigué à mon réveil.

Si l'espérance de guérir , selon la promesse des médecins , ne m'eût soutenu , j'ignore comment j'aurois pu vivre dans un état aussi cruel & aussi désespérant , vu l'inefficacité des remèdes ; après deux années de patience & d'espérance , j'eus dans une nuit cinq accès très-forts , le lendemain je me trouvai mal , & après mon lever je m'évanouis ; des rêveries succédèrent à cet évanouissement : on me saigna au pied , & pendant trois semaines je fus en proie à une fièvre bilieuse & nerveuse , mais je n'avois point d'accès de cochemar ; insensiblement le mieux se fit sentir , mes forces revinrent petit à petit , & la fièvre se changea en tierce , puis en quarte , en double quarte , enfin elle se décida en quarte ; je l'ai conservée treize mois avec des intervalles de huit à quinze jours. Le bien qu'elle m'a procuré n'étoit pas équivoque , puisque , à dater du moment où j'eus des accès de fièvre , je ne ressentis plus d'attaques de convulsions ; cette fièvre salutaire m'a-

cabloit très-peu, & s'est dissipée presque d'elle-même : depuis quelques années, je n'ai plus eu d'atteintes de cochemar ; mon sommeil, de pesant qu'il étoit, est devenu léger ; j'ai repris ma mémoire & la facilité de parler ; mes idées n'ont plus été confuses comme auparavant, en un mot je ne me suis jamais si bien porté. Personne dans ma famille n'a eu avant moi cette maladie, & quant à moi je ne me rappelle pas d'avoir eu aucune peur, ni aucun coup à qui l'on puisse l'attribuer.

OBSERVATION

Sur un vice d'ossification des os maxillaires d'un nouveau-né ; par M. TOURTELLE, docteur en médecine à Besançon.

L'épouse du sieur *Rable*, âgée de 30 ans, & mère de trois enfans tous bien conformés, étoit parvenue au terme d'une quatrième grossesse dont elle n'avoit éprouvé aucune incommodité. Le 5 décembre dernier, elle accoucha heureusement d'un fils. Le même jour, je fus appelé avec M. *Boulangier*, chirurgien-

major du fort Griffon, pour remédier à la mauvaise conformation de la bouche du nouveau-né. Nous reconnûmes un bec-de-lièvre au côté droit de la lèvre supérieure, avec un défaut considérable de substance, qui semble ne jamais permettre de rapprochement. La narine droite, confondue avec la bouche, ne faisoit qu'un seul trou. Le côté gauche, jeté presque tout en dehors, dépassoit de beaucoup le nez, dont la cloison se portoit de ce même côté; le frein de la lèvre, loin de se trouver au dessous de cette cloison, s'en éloignoit de près de six lignes; & la dentition de ce côté étoit tellement avancée, que les dents paroissent être prêtes à sortir.

La bouche de cet enfant ouverte laissoit appercevoir à nu la cloison du nez, & les cornets. L'os maxillaire droit imparfaitement ossifié, montrait un vide de la moitié de sa totalité, à l'endroit où il vient s'unir avec son congénère, qui s'étoit nourri excessivement à ses dépens; & le voile du palais se portoit beaucoup plus en avant que dans les autres enfans. La mâchoire inférieure ne présentait d'ailleurs aucun vice de conformation, ainsi que le reste du corps, & la langue étoit très-mobile.

Cet enfant, qui est de la meilleure constitution, étant dans l'impossibilité de teter, on est parvenu à le nourrir avec du lait qu'on lui fait avaler à la cuiller; mais, pour peu qu'il se presse en avalant, ce lait revient par l'une & l'autre narine.

R É F L E X I O N S

Sur une opération césarienne faite à Bayonne; par M. LARROUTURE, ancien médecin de l'armée d'Italie, doyen des médecins de Bayonne.

La nommée Franchon Lesquillouté, mariée à *Buiffon Marin*, âgée à-peu-près de trente-six ans, petite, boiteuse, rachitique dès son enfance, devint grosse & porta son enfant à terme. Pendant tout le temps de la gestation, elle n'a éprouvé aucun accident, ni incommodité. A l'invasion des premières douleurs, elle appela la sage-femme & son chirurgien ordinaire, qui travaillèrent inutilement pour la délivrer; leurs efforts ayant été inutiles, on appela le lendemain 5 septembre 1785, un second chirurgien jeune, mais qui a déjà, comme

accoucheur, une réputation bien méritée. Le chirurgien ordinaire lui ayant rendu compte de ce qui s'étoit passé, convint qu'il n'avoit pas pu pénétrer dans l'uterus ; le nouveau chirurgien fut plus heureux, il entra dans la matrice, avec peine cependant, & en biaisant dans les détroits inférieur & supérieur ; il retourna l'enfant, chercha les pieds, & amena l'enfant jusqu'à la tête. Il vivoit, & il fut baptisé ; le même chirurgien fit ensuite des tentatives inutiles, en profitant des douleurs & des efforts de la femme, qui avoit toutes les forces ; mais il ne put finir l'accouchement. Accablé de fatigue, il dit au chirurgien ordinaire qu'il n'en pouvoit plus, qu'il étoit forcé d'aller se reposer quelques momens. Un troisième chirurgien fut appelé, il essaya avec aussi peu de succès de délivrer cette femme ; enfin celui-ci conseilla d'en appeler un quatrième, qui se mit à la manœuvre pendant longtemps, & ne parvint qu'à tourmenter cette pauvre femme ; ces trois chirurgiens convinrent d'appeler le second, qui s'étoit retiré pour se reposer, & lui proposèrent l'opération césarienne : il en fut effrayé, & observa que l'enfant étoit vivant, il n'y avoit que peu de temps,

il tâcha de s'en assurer , & enfin avant d'en venir à l'opération, il proposa des crochets, le forceps. Ils ne peuvent pas être introduits , répondirent les autres. L'opération césarienne fut décidée , & il fut décidé aussi que pour la favoriser, on couperoit le tronc , & qu'on retireroit ensuite la tête par l'incision de la matrice. La femme fut administrée , elle régla ses affaires domestiques ; elle fut opérée le matin du 8 septembre 1785 : on tira la tête qui étoit engagée ; mais on ne la tira pas entièrement & d'une seule fois ; ce ne fut pas même l'opérateur de l'incision qui la tira , il avoit été troublé d'avoir percé la vessie ; il l'étoit aussi d'avoir résisté à l'avis, aux représentations du chirurgien qui avoit trouvé moyen d'entrer dans la matrice , de retourner l'enfant, d'en chercher & trouver les pieds , de les retirer enfin avec le tronc & les épaules , qui étant assuré de la mort de l'enfant, puisqu'on lui avoit coupé la tête, proposoit avant l'opération, de la vider par des moyens ordinaires : tout fut inutile, il fallut faire l'opération césarienne. La femme mourut le septième jour après l'opération, & fut enterrée le lendemain, sans qu'auparavant on l'eût ouverte , pour justifier au

moins le motif d'une opération cruelle & dangereuse.

Une femme de trente-six ans, accouche pour la première fois ; on introduit la main dans l'utérus , on tourne l'enfant , on le saisit par les pieds , on le retire jusqu'au col , on travaille inutilement à finir l'accouchement , on ne le peut pas : on décide de faire l'opération césarienne , & avant d'y procéder , on coupe le tronc : l'opération césarienne étant faite , on retire avec peine la tête , qui étoit enclavée ; on ne la tire pas entière , mais à plusieurs reprises : cette femme meurt le septième de l'opération. On n'a pas même mesuré , ni calculé les dimensions du bassin ; on fait pourtant que la tête de l'enfant à son passage , peut prendre plusieurs positions : tout le tronc y avoit déjà passé. On n'a pas ouvert la mère morte : ces faits & les circonstances qui les ont accompagnés , ont fait naître les réflexions suivantes , que je soumets aux maîtres de l'art.

En général tous les auteurs conviennent , que l'opération césarienne est des plus dangereuses ; il n'y a que l'espoir bien fondé de sauver la mère & l'enfant , ou au moins l'un ou l'autre qui

puissent déterminer à l'entreprendre ; *Varandée* définit ainsi l'opération césarienne, de *morbis mulierum*, lib. ij, cap. vj ; pag. 615 : *Cæsareus enim partus (ut de eo obiter etiam aliquid dicamus), infantis in utero existentis extractio per cæsum, seu sectum abdomen, & ipsum uterum superiori ejus parte quæ respicit musculos epigastrii, quando nulla spes est fœtum exire aut extrahi posse per viam consuetam, &c.* Il demande, quelques lignes après, si dans ces circonstances urgentes, c'est-à-dire lorsqu'il n'y a que ce seul moyen de sauver la mère & l'enfant, il est permis à un médecin de conseiller l'opération césarienne, *sine opprobrio vel artis infamia*. Il rapporte le sentiment de *Rouffet*, docteur de la Faculté de Montpellier, qui a fait un ouvrage pour soutenir que dans ces circonstances cette opération est non-seulement permise, mais qu'il y a plusieurs observations qui en prouvent le succès. *Du Laurent*, professeur dans la même Faculté, semble aussi incliner vers le même avis. *Sed ut liberè dicam* (continue *Varandée*), *supponunt illi extintâ matrem superstitem esse adhuc in utero puerum, cujus servandi causâ hæc sectio institui debeat ; quando verò fœtui mortuo*

superstes adhuc est mater, non videtur illa via capeffenda, quæ interitum matri certum inferre videtur. Enfin cet auteur, pressé de s'expliquer, poursuit par une décision, qu'on ne pardonne pas encore à Henri VIII, roi d'Angleterre: *Ubi autem adhuc est superstes uterque, existimo ego quidem tentari posse ad servandum puellum, si alio modo exire nequeat, quamvis matris interitus subsequatur, quia melius est servari unum quam utrosque simul perire, vel quia melius est reipublicæ ad illustrioris familiæ conservacionem, ut puer salvus sit quam mater, &c.* Ce n'est pas ainsi que décide Jean Riolan, professeur dans l'université de Paris, premier médecin de la reine-mère de Louis XIII, dans son *Encheiridium anatomicum*, &c. pag. 191. Il a écrit la même année que *Varandée*; voici comme il s'explique: Dans les accouchemens fort laborieux & fort difficiles, après avoir tenté les secours ordinaires, comme les saignées, les fomentations émollientes, les onctions d'huile, de beurre, le demi-bain d'eau tiède, les lavemens âcres, les potions apéritives stimulantes, &c... il continue; *Tandem istis omnibus irritis, si mulier exegerit duos tresve dies in istis tormentis, si moribunda &*

exanimis appareat, si gangrænæ in pueris indicia compareant, etiamsi certò non constet de morte infantis, unco extrahitur ut conservetur mater: præstat enim unum interire quàm duos, vita matris præferenda infanti; non debet mori mater ut salvetur infans, ideoque non est tentanda cæsarea sectio, quæ matrem jugulabit conservando fœtum. Il cite Tertullien, lib. de animâ cap. 25, necessariâ crudelitate trucidatur infans, matricida ni moriturus.

Voilà la décision de deux auteurs contemporains, dont l'un sacrifie la mère en faveur de l'enfant, l'autre sacrifie l'enfant en faveur de la mère; mais je remarque qu'en sauvant la mère, *Riolan* fait l'extraction de l'enfant avec des crochets, & que *Varandée*, en faisant l'opération césarienne, sauve l'enfant & sacrifie la mère. Dans l'observation dont il s'agit, on n'a pas fait comme *Riolan*, on n'a pas tiré l'enfant avec des crochets; sans doute il étoit mort: on lui a coupé la tête; ensuite on a fait l'opération césarienne, mais la tête ne pouvoit-elle passer, pas même à petits morceaux, par où tout le tronc, même les épaules, avoient passé avec assez de facilité?

Il est parlé dans *Schenkius*, de plusieurs observations d'opération césarienne, *observat. medic. lib. iv, observat. xv*, pag. 602 ; mais il n'y est question que de femmes mortes sur qui elles ont été faites.

Gaspar Bauhin & François Rouffet donnent la méthode de faire cette opération, même livre, pag. 607 ; ils en attribuent l'invention à *Jean Jacotius*, chirurgien de campagne, & pour me servir de leurs expressions, *ex mediâ plebe*. Ils rapportent les observations, & après la mort *Rouffet* suit la méthode ; il la répand, l'élève jusqu'aux nues ; mais on pense qu'une saine critique en réduiroit bien les preuves. *Sennert*, tom. j, p. 358, rapporte l'histoire d'une femme grosse à terme, qui, à la suite d'un coup qu'elle avoit reçu sur la région de l'utérus, eut une hernie qui pendant la gestation fit de si grands progrès, qu'il fut décidé par le collège des médecins assemblés, qu'il ne restoit à cette femme pour se sauver & son enfant, d'autre ressource que l'opération césarienne. Elle fut faite avec succès ; c'est la seule opération de cette espèce à laquelle *Sennert* ait assisté. Il n'y a pas là de quoi être si enthousiaste ; il donne en

suite des preuves de sa bonne foi, t. iij, de *partu casareo*, pag. 741 & suivantes. Il ne paroît pas douter de toutes les observations de *Roussel*; il en cite l'histoire & la méthode comme *Schenkius*; il la fait précéder de plusieurs observations sur divers moyens que différens auteurs proposent pour extraire les fœtus morts dans le sein de la mère. Je m'arrête à une dans laquelle *Henri Abhéer* rapporte un cas analogue à notre question, observat. 14, dans ces termes: *idem* pag. 739, *in sceminâ quâdam, quæ agrippam peperit, capite avulso in utero relicto, cui exhibuit hunc pulverem.*

24. *Testium equi præparatorum (a).*

Boracis, aa 3j, Croc. ʒ. j.

Cum aquâ liliorum alborum;

Et post horæ quadrantem supra pulvinar jacenti sternutatorium naribus admovit, undè se concussit, & tanto impetu caput infantis ejecit, ut illud per cubiculum instar globi ad XVIII pedes volveretur.

(a) Cet ingrédient & d'autres, qu'*Abhéer* & les contemporains faisoient entrer dans leurs formules, donnent à juger quelles étoient leurs connoissances en matière médicale.

J'aurois eu plus de foi à cette observation, si son auteur, ou celui qui la rapporte, avoient averti que le plancher de cette chambre étoit en pente : elle prouve du moins que dans un temps où l'opération césarienne étoit en vogue, on n'y songea pourtant pas pour tirer de la matrice un reste séparé de son tronc. Je passe à dessein tous les cas rapportés par *Sennert*. Je dirai avec *M. Astruc* que la question seroit décidée, si ces observations étoient aussi certaines, aussi concluantes que *Schenk* & *Sennert* le pensoient.

La suite dans le Journal prochain.

LETTRE DE M. SAUCEROTTE ;

*De l'Académie royale de chirurgie, second chirurgien-major de la Gendarmerie, &c.
à M. THOMASSIN, au sujet de sa
question chirurgico-légale, insérée dans
le Journal de mai 1785, pag. 94.*

Je présume, comme vous, Monsieur, qu'on auroit pu sauver *Antoine Kittler*, si on lui eût administré les secours que

la bonne chirurgie-indique , & que vous avez détaillés avec autant de sagacité que de précision.

J'ai exercé, pendant douze ans, les fonctions de chirurgien légal, & seul dans les juridictions étendues de Remiremont & de Luneville. Cet état m'a mis à même de voir plusieurs faits intéressans, que je rendrai publics, quand les occasions s'en présenteront. Je vais seulement en citer deux, qui ont rapport à la question que vous agitez.

Ensuite d'un décret judiciaire, je fis, le 29 janvier 1777, la visite du cadavre d'un homme âgé de quarante-cinq ans, du village de Bénaménil, qui, six jours auparavant, avoit reçu un coup de fusil à la partie antérieure moyenne du genou droit, où il y avoit une plaie de figure étoilée, de l'étendue d'environ trois pouces dans ses différentes dimensions, compliquée de contusion & de brûlure.

Ayant fait les incisions nécessaires pour suivre le trajet de cette blessure, je trouvai, 1°. les parties molles déchirées & meurtries, avec un principe de gangrène; 2°. la rotule divisée transversalement, & le condyle interne du fémur fracassé & séparé du corps de l'os;

3°. la ramification interne des artères crurale & poplitée, contuse & dilacérée. Je découvris en outre, dans l'étendue de tout ce délabrement, la bourre d'une arme à feu, & vingt-huit grains de plomb à canard. La cautérisation des tégumens du genou, la bourre renfermée dans la plaie, les vingt-huit grains de plomb, contenus dans un espace médiocre, me firent estimer que le coup d'arme à feu avoit été tiré à bout touchant, ou à une distance peu éloignée.

Ce fut un malheureux empirique qui secourut ce blessé, & qui, pour unique traitement, lui fit faire usage, à l'intérieur & à l'extérieur, d'une dissolution de boule de mars dans l'eau-de-vie: traitement absolument contre-indiqué. La chirurgie fournit certainement d'autres moyens, dont les uns auroient pu être employés d'abord, & les autres dans les derniers jours. Le sujet mourut, au cinquième, de l'hémorrhagie, que l'empirique ne sut point arrêter.

Ensuite d'un autre décret judiciaire, je fis, le 2 août 1778, l'ouverture du crâne d'un garçon, âgé de vingt ans, de Viller-lès-Lunéville. Je trouvai une tumeur considérable à la région temporale droite, que j'incisai, & au

deffous de laquelle je découvris une fracture transversale, qui commençoit auprès de l'arcade zygomatique, & finissoit à la suture lambdoïde, avec deux prolongemens, dont l'un s'étendoit vers la suture coronale, & l'autre vers la sagittale.

Le crâne étant scié, j'apperçus, entre cette calotte osseuse & les meninges, sous la partie moyenne de la fracture, un épanchement considérable de sang coagulé, dont la présence avoit causé une forte dépression au cerveau. Ces caillots extraits, j'ouvris la dure-mère, & trouvai encore un épanchement; mais en moins grande quantité que l'autre. Le cerveau, le cervelet & la moelle allongée, étoient dans l'état le plus sain.

Il n'y avoit point de blessure sanglante, à l'extérieur; ce fut sans doute ce qui empêcha les assistans d'appeler un chirurgien, pour secourir ce jeune homme, qui revint à pied à la maison de son père, distante d'une demi-lieue de l'endroit où il avoit reçu le coup. Les accidens qui survinrent, (le saignement de l'oreille du côté de la percussion, l'assoupissement) & la présence de la tumeur à la région temporale, au-

roient engagé un praticien expérimenté à faire des incisions pour découvrir l'état des parties subjacentes ; l'apparition de la fracture auroit nécessité l'application du trépan ; & je suis porté à croire que cette opération, & une incision à la dure-mère qu'elle auroit facilitée, auroient pu sauver le sujet, d'autant mieux que le désordre consistoit dans la fracture & dans les épanchemens, & non point dans la lésion immédiate du cerveau.

Dans l'une & l'autre de ces procédures, les juges furent véritablement pénétrés de la vérité de mes assertions, en faveur de mes accusés ; mais ils ne purent adoucir la sévérité de la loi : puisque le premier fut condamné à mort, par contumace ; & que le second, qui s'étoit laissé prendre, eût infailliblement été condamné au dernier supplice, s'il n'étoit arrivé des ordres de la cour, pour suspendre la procédure, pendant que la famille obtenoit une Lettre de cachet, afin de faire enfermer le criminel à perpétuité.

Sans doute que la loi est positive : *Qui tue est digne de mort*. Mais ne seroit-il pas à désirer, Monsieur, qu'il y eût des distinctions établies pour la punition du crime de meurtre, & les juges ne devroient-ils

pas prendre en considération, à la décharge d'un accusé, le jugement d'un homme de l'art instruit, qui démontreroit qu'une lésion, qui n'est point mortelle par elle-même, l'est devenue, parce que les secours ont été mal administrés ? J'ajoute, ou parce qu'il n'y a point eu de secours donnés ? Les faits que je viens de rapporter démontrent ces deux propositions.

Je termine par dire que le moral du délit devrait influencer pour beaucoup dans la condamnation des coupables.

..... Le crime a ses degrés.

..... RACINE, *tragéd. de Phèdre.*

Celui qui tira sur l'habitant de *Bénaménil* étoit un garde de bois, qui voulut en imposer à une bande de payfans qui dévassoient les forêts, & qui fut obligé, à son corps défendant, de mettre hors de combat le premier mutin.

Celui qui blessa le garçon de *Lunéville* étoit un jeune homme qui avoit passé une après-dînée à boire avec ses camarades, dont les cerveaux s'échauffèrent, comme le sien, par les vapeurs du vin. Il en résulta une rixe ; celui-ci reçut quelques coups, & en porta un grave à l'un de ses adversaires.

Enfin, je souhaite ardemment, avec

312 LETT. DE M. SAUCEROTTE, &c.

Estimable auteur des Causes célèbres, qu'on soumette à une inspection sévère les fonctions des gens de notre art, chargés des rapports en justice, puisque souvent on soumet à leur décision, les biens, l'honneur, & la vie de leurs semblables.

Quelle tâche imposante à remplir ! qu'elle exige de désintéressement, d'intégrité & de connoissances !

*MALADIES qui ont régné à Paris
pendant le mois de juin 1786.*

Du premier au 8, le 12, & du 18 au 30, le mercure, dans le baromètre, s'est soutenu de 28 pouces à 28 pouces 4 lignes ; les neuf autres jours, il est descendu de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 10 lignes.

Du premier au 10, le thermomètre a marqué, au matin, de 10 à 14 ; à midi, de 16 à 18 ; au soir, 15. Du 11 au 20, il s'est élevé au dessus de 0, de 15 à 17 au matin ; de 20 à 22 à midi ; de 15 à 19 au soir. Du 21 au 30, il n'a marqué que de 12 à 16 au matin, 17 à 20 à midi, & de 13 à 16 au soir.

Le ciel a été clair six jours, couverts
fix

fix jours , & variable dix-huit jours ; il y a eu vingt-deux fois de la pluie , dont sept fois orage & tonnerre.

Les vents ont soufflé un jour N. , huit jours N-E. , huit jours O. , deux jours S. , trois jours S-E. , six jours S-O. , un jour S-S-E. , un jour N. Les vents N. , N-E. ont
S-O

été piquans ; les S. & O. orageux.

L'hygromètre a marqué les dix premiers jours du mois de 8 à 14 le matin , & de 8 à 15 le soir. Du 12 au 30 , il a marqué de 5 à 8 le matin , & de 7 à 12 le soir.

Il est tombé à Paris 4 pouces 7 lignes 7 dixièmes d'eau pendant le mois.

La température a été sèche & froide pendant les dix premiers jours du mois , par les vents N. N-E. , qui étoient très-piquans. L'orage du 10 au soir amena une température plus douce & plus humide ; les pluies & les orages devinrent fréquens ; le temps se refroidit vers le 23 jusqu'au 27 , où il se réchauffa un peu jusqu'à la fin du mois.

Cette constitution variable a entretenu , les premiers jours du mois , toutes les affections *à serosa colluvie* que peut produire la transpiration arrêtée ou répercutée : telles que les enrouemens , les rhumes , les engorgemens aux glandes

du cou, les diarrhées simples; les douleurs d'entrailles; &, quoique quelques-unes se fussent manifestées avec fièvre, chaleur & inquiétudes, elles n'ont cependant exigé que l'usage d'infusions légèrement diaphorétiques, de se tenir chaudement pour rappeler la transpiration. Cette excrétion importante rétablie, ces divers accidens se sont amplement dissipés; mais les personnes chez qui la sueur étoit répercutée, ont été sujettes aux inflammations de la gorge, des yeux, sur-tout à la fausse fluxion de poitrine ou bilieuse, & à la diarrhée, avec ténésme & flux de sang. Il a été rarement nécessaire d'en venir à la saignée dans ce dernier cas; les délayans, les émétiques & les purgatifs, ont suffi à la plupart. Quant aux diarrhées avec ténésme, les adoucissans, l'ipécacuanha & les purgatifs unis aux préparations de rhubarbe, ont suffi au plus grand nombre. Quelques diarrhées ont été rebelles, & ont dégénéré en diarrhées colliquatives.

La température étant devenue plus douce & plus humide, donna lieu aux fièvres éruptives, aux érysipèles, dont beaucoup se sont montrées avec boutons, ampoules & pustules, & sur-tout aux fièvres rouges; celles-ci ont attaqué indifférem-

ment les adultes & les enfans : dans certains quartiers , & aux environs de Paris , elles ont pris un caractère d'épidémie : elles s'annonçoient par du mal-aise , de la lassitude , de la courbature , un mal de gorge plus ou moins vif , qui a exigé souvent une à deux saignées , des nausées & des vomissemens ; l'éruption se faisoit ensuite plus ou moins difficilement : plusieurs ont été sujets à l'enflure à la fin de la maladie , pour s'être exposés à l'air froid & humide ; mais elle s'est dissipée facilement , en employant les secours indiqués. Il est péri très-peu de personnes de ces maladies à Paris ; & si aux environs elles ont été meurtrières , c'est sans doute parce qu'elles ont été mal traitées.

Les diarrhées ont continué de régner , les rhumatismes ont été moins aigus que le mois dernier ; les fièvres intermittentes sont devenues très-nombreuses & plus rebelles ; & bien qu'on ait observé quelques petites-véroles à Paris , on peut cependant assurer que jamais elles n'ont été aussi rares. *M. Majault* , ancien médecin de l'hôtel-dieu , en prenant le département des petites-véroles , a été surpris de n'y en trouver aucune ; ce qu'il ne se souvient pas être arrivé depuis trente ans qu'il exerce la médecine dans cet hôpital.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

J U I N 1786.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	<i>Au lever du Soleil.</i>	<i>À deux heures du soir.</i>	<i>À neuf heures du soir.</i>	<i>Au matin.</i>		<i>À midi.</i>		<i>Au soir.</i>	
	<i>Dégr.</i>	<i>Dégr.</i>	<i>Dégr.</i>	<i>Pouc.</i>	<i>Lig.</i>	<i>Pouc.</i>	<i>Lig.</i>	<i>Pouc.</i>	<i>Lig.</i>
1	9, 2	17, 19	12, 12	28	0, 11	28	1, 5	28	1, 10
2	9, 8	17, 9	13, 8	28	1, 10	28	1, 10	28	2, 0
3	9, 5	18, 18	13, 5	28	2, 0	28	1, 11	28	1, 8
4	9, 4	19, 0	14, 4	28	1, 8	28	1, 5	28	1, 5
5	10, 3	19, 4	15, 16	28	1, 9	28	2, 2	28	2, 5
6	8, 15	16, 16	12, 9	28	2, 2	28	1, 9	28	1, 3
7	9, 13	16, 9	11, 18	28	0, 11	28	0, 5	27	11, 10
8	7, 15	17, 5	11, 12	27	12, 1	28	10, 8	27	9, 10
9	7, 0	16, 7	14, 6	27	9, 1	27	8, 3	27	7, 6
10	10, 1	20, 6	13, 12	27	7, 3	27	7, 5	27	7, 10
11	10, 6	21, 16	15, 16	27	8, 0	27	8, 1	27	9, 0
12	13, 15	22, 8	17, 0	27	8, 11	27	2, 5	27	9, 4
13	14, 18	24, 8	16, 7	27	9, 0	27	8, 10	27	8, 7
14	14, 3	22, 6	15, 0	27	8, 3	27	8, 2	27	8, 9
15	12, 15	20, 3	17, 2	27	8, 10	27	8, 11	27	8, 10
16	14, 9	20, 16	15, 14	27	8, 5	27	8, 5	27	9, 2
17	12, 5	20, 18	17, 9	27	9, 2	27	9, 1	27	9, 1
18	14, 7	19, 0	16, 14	27	8, 3	27	7, 5	27	7, 5
19	12, 8	14, 9	14, 2	27	8, 0	27	9, 0	27	9, 0
20	11, 13	18, 12	14, 6	27	9, 7	27	9, 11	27	10, 1
21	12, 9	15, 5	13, 4	27	10, 1	27	10, 1	27	9, 11
22	12, 8	19, 9	11, 11	27	9, 11	27	9, 6	27	9, 6
23	11, 15	16, 16	13, 11	27	9, 3	27	9, 2	27	9, 6
24	10, 10	17, 11	14, 6	27	9, 10	27	10, 3	27	10, 11
25	11, 2	18, 4	15, 18	27	11, 1	28	0, 1	28	0, 5
26	11, 3	11, 11	12, 5	28	0, 5	27	11, 7	27	11, 1
27	13, 5	16, 18	13, 6	27	10, 6	27	9, 7	27	10, 2
28	10, 12	17, 6	15, 10	27	11, 0	28	0, 0	28	0, 5
29	10, 9	19, 11	11, 11	28	0, 7	28	0, 7	28	0, 0
30	12, 4	16, 14	14, 14	27	11, 11	27	11, 11	27	11, 6

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le matin.</i>	<i>L'après-midi.</i>	<i>Le soir à 9 heures.</i>
1	E. fer. doux.	E. fer. chaud.	S. fer. chaud. v.
2	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
3	N-E. <i>idem.</i> ven.	S-E. nua. cha. v.	N. <i>idem.</i>
4	N-E. <i>idem.</i>	N-E. fer. cha. v.	N. <i>idem.</i>
5	N. fer. tempé. v.	S. E. <i>idem.</i>	N-E. nua. chaud.
6	N. nuag. doux.	N. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i> vent.
7	N. couv. doux.	N. couv. chaud.	N. couv. doux.
8	N-E. cou. frais.	N-E. fer. cha. v.	E. fer. doux, v.
9	N-E. fer. fra. v.	N-E. <i>id. m.</i>	N-E. fer. dou. v.
10	E. frais, temp.	S. couv. chaud.	S-O. co. cha. pl.
11	E. <i>idem.</i>	S. nua. chaud.	N. co. chaud, v.
12	E. couv. doux.	S. couv. chaud.	N. couv. chaud.
13	S-O. co. ch. pl. ve. tonnerre.	S. <i>idem.</i> pluie. v.	N-E. <i>idem.</i> pluie. vent, tonner.
14	E. couv. chaud.	S. co. chau. ton.	S. <i>idem.</i>
15	N. fra. dou. br.	S-O. cou. chau.	N. nua. chaud.
16	S-E. c. cha. vap.	S-O. <i>idem.</i> ton.	N-E. cou. chaud.
17	N-E. cou. cha.	N-E. cou. chau.	N-E. <i>idem.</i> ton. grains de plu.
18	N-E. <i>idem.</i> plu.	E. <i>idem.</i> pluie.	S. couv. chaud.
19	N-E. couv. cha.	S-O. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i> plu.
20	N. couv. tempé.	N-E. co. chaud.	E. c. ch. gr. de pl.
21	S-O. cou. doux.	S-O. <i>idem.</i>	S-E. c. ch. pl. to.
22	E. nuag. doux.	S-O. co. chaud.	S-O. c. doux, <i>id.</i>
23	S-O. c. dou. pl.	S-O. <i>idem.</i>	N. c. doux, pl.
24	S-O. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i> plui.	E. cou. cha. pl. tonnerre, ve.
25	E. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>	N-E. cou. doux.
26	N-E. cou. doux.	S-O. co. temp.	S-O. co. chaud.
27	S-O. nu. doux.	S-O. <i>idem.</i> plui.	S-O. c. d. u. pl.
28	S-O. c. cha. pl.	O. couv. chaud.	N-E. ferain, ch.
29	S. couv. chaud.	S-O. <i>idem.</i>	N-E. nua. chau.
30	S. <i>idem.</i> pluie.	S-O. <i>idem.</i> pluie.	S-O. c. ch. grais de pluie.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur... 24, 8 deg. le 13

Moindre degré de chaleur... 7, 0 le 9

Chaleur moyenne..... 14, 11 deg.

Plus grande élévation du *pouc. lig.*

Mercure.. 28 2, 4, le 5

Moindre élév. du Mercure... 27 7, 3, le 11

Elévation moyenne.. 27 10, 9

Nombre de jours de Beau 8

de Couvert.. 18

de Nuages.. 3

de Vent.... 6

de Tonnerre. 8

de Brouillard. 1

de Pluie.... 11

de Neige. . . 0

Quantité de Pluie. 17, 1 ligne

Évaporation..... 32 9

Différence. 15 5

Le vent a soufflé du N. 15 fois.

N-E. 21

N-O. 1

S. 9

S-E. 3

S-O. 24

E. 16

O. 1

TEMPÉRATURE : douce & pluvieuse. Il y a eu beaucoup d'orages.

MALADIES : point,

OBS. MÉTÉOROLOGIQUES. 319

Plus grande sécheresse...	47, 2 deg.	le 4
Moindre moyenne	9, 4	le 15
Moyenne.....	27, 2	

A Montmorency ce premier juillet 1786.

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire. \

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de juin 1786; par
M. BOUCHER, médecin.*

Nous avons eu, dans le cours de ce mois, des alternatives de chaud & de froid; mais il n'y a eu de chaleurs considérables que pendant trois jours; à savoir, le 12 & le 14, où la liqueur du thermomètre s'est élevée au terme de 20 degrés, & le 18, à celui de 21. Deux orages consécutifs, le 14 & le 18, ont amené des pluies désirées depuis long-temps: elles n'ont point été aussi abondantes qu'on le demandoit. Le vent a toujours été Nord ou Nord-Est depuis le 25 de mai jusqu'au 18 de ce mois; après quoi il a varié de Sud à l'Ouest.

Le mercure dans le baromètre a été le plus souvent observé au-dessous du terme de 28 pouces; mais il ne s'est guère éloigné de ce terme.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 21 degrés au dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 9 degrés $\frac{1}{2}$ au dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 11 degrés $\frac{1}{2}$.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 2 lignes $\frac{1}{2}$, & son

320 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

plus grand abaissement a été de 27 pouces 8 lignes. La différence entre ces deux termes est de 6 lignes $\frac{1}{2}$.

Le vent a soufflé 7 fois du Nord.

12 fois du Nord vers l'Est.

3 fois de l'Est.

4 fois du Sud.

3 fois du Sud vers l'Ouest.

9 fois de l'Ouest.

2 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 16 jours de temps couvert ou nuageux.

10 jours de pluie.

3 jours de tonnerre.

2 jours d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué de la sécheresse tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de juin 1786.

Au commencement de ce mois, nous avons vu, dans nos hôpitaux de charité, quelques personnes attaquées d'esquinancie, avec un caractère de malignité. Un homme robuste & dans la vigueur de l'âge y mourut de cette maladie, au cinquième jour. Dans le courant du mois, un certain nombre de personnes ont été prises de mal de gorge catarrhal, qui a été inflammatoire dans quelques-unes. Il y eut aussi des fluxions de poitrine, compliquées assez souvent de point de côté; c'est plutôt par des selles bilieuses qu'elles se sont terminées favorablement, que par expectoration. Quelques personnes, à qui on n'avoit pas donné assez

tôt les remèdes convenables, ont péri par des dépôts dans la poitrine, ou sont tombées dans la fièvre hectique.

Il y a eu en outre bon nombre de fièvres intermittentes, tierces & double-tierces dans la cure desquelles le quinquina ne devoit être administré qu'après avoir insisté à un certain point sur les émético-cathartiques, & sur les remèdes fondans.

Vers la fin du mois, nombre de personnes ont été affectées de douleurs d'entrailles, avec constipation, pesanteur de tête, &c.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

A C A D É M I E.

Philosophical Transactions, &c. C'est-à-dire, *Transactions philosophiques de la Société royale de Londres, vol. lxxv, pour l'année 1785, Parties I & II, in-4°. A Londres, chez Davis, 1786.*

I. Nous trouvons dans ce volume les articles suivans, qui peuvent intéresser nos lecteurs.

I. La description d'une plante que fournit *Passa-fetida*; par M. Jean Hope, docteur en médecine, membre de la Société royale.

M. Pallas a élevé de semence deux pieds du végétal que fournit *Passa-fetida*; & notre auteur a reçu de Saint-Petersbourg deux racines de cette

plante. Il les a placées en pleine terre dans le jardin botanique d'Edimbourg : elles y ont végété ; & c'est d'après les individus qui en sont provenus, qu'il donne la description, & la figure jointe à ce Mémoire. Voici la description : *Affa-fetida*, planta umbellifera tripedalis, erecta, ramosa, glauca, flore luteo. Mais M. Hope n'entreprend pas de déterminer la place que ce végétal doit occuper dans le système de Linné. Il dit que la tige de cette plante périt en automne ; & que sa racine est perpétuelle. Toutes les parties, lorsqu'on les incise, versent abondamment un suc laiteux, qui a le goût & l'odeur de la gomme d'*assa-fetida*. Comme cette plante vient en plein air, & sans qu'il soit nécessaire de lui procurer des abris, qu'elle produit même dans une saison défavorable des graines mûres, on peut espérer que sa culture deviendra un objet de spéculation de commerce.

M. Hope observe que la description & la figure que Kämpfer donne de cette plante, diffèrent considérablement des siennes. Sir Joseph Banks remarque à cette occasion que l'*assa-fetida* peut provenir de divers végétaux, comme on fait que cela a lieu à l'égard du sang-dragon, & de quelques autres suc épais. Il fonde cette opinion sur la vérité reconnue de Kämpfer ; ce savant ayant puisé sur les montagnes de la Perse, où l'on recueille cette gomme, les connoissances qu'il a communiquées sur cette production.

II. La description d'un oiseau de l'Angleterre ; (du genre des motacilla) lequel paroît n'avoir encore été décrit par aucun ornithologiste anglais. Cet article est de Jean Lightford, maître-ès-arts, & membre de la Société royale.

Cet oiseau, qu'on pourroit appeler *motacilla*

arundinacea, se distingue particulièrement des autres par la construction singulière de son nid, suspendu à trois ou quatre branches de roseau qui le traversent dans les côtés.

III. Les expériences électriques faites dans la vue d'assurer la force non conductrice d'un vide parfait, &c. ; par *Guillaume Morgan*.

La grande difficulté de se procurer un vide parfait, a laissé indécis le résultat des expériences que *M. Morgan* a entrepris de répéter. On avoit cru que les moyens, tentés par *Torricelli*, de produire un vide, étoient suffisans ; mais on n'a qu'à revêtir d'une lame mince d'étain l'intérieur de ces tubes, & y appliquer ensuite un conducteur électrique pour s'assurer que cette persuasion est mal fondée, par la lumière qui se répand d'un bout à l'autre de ce tube ainsi vidé. Afin de réussir dans cette expérience, il faut faire bouillir avec soin le mercure pendant quelques heures dans le tube, en observant scrupuleusement toutes les conditions détaillées dans ce Mémoire. Par ce moyen, on obtiendra un vide parfait, dans lequel aucun effort ne peut produire le moindre rayon de lumière, ni le charger d'électricité. Si le mercure n'a bouilli qu'imparfaitement, le tube devient lumineux, & la lumière est d'un beau vert ; au lieu que dans le vide de la pompe pneumatique, elle est violette ou pourpre. La différence des couleurs est tellement remarquable, qu'on pourroit presque s'en servir pour déterminer le degré de rarefaction de l'air. *M. Morgan* cite des exemples où une petite portion d'air ayant pu se glisser dans le tube vidé, la lumière électrique est devenue visible, & a affecté la couleur verte ; mais à force

de charger souvent le tube, le bout scellé s'étant enfin fendu, l'air s'est introduit dans l'intérieur, & a successivement produit des changemens dans la lumière électrique depuis le vert jusqu'au bleu, & depuis le bleu jusqu'à l'indigo ; enfin jusqu'au violet & le pourpre : mais le milieu étant à la longue devenu trop dense, il a cessé d'être capable de servir de conducteur à l'électricité. Lorsque la lumière est violette ou indigo, l'air a acquis le plus haut degré de force conductrice. Quelques expériences semblent prouver qu'à mesure que l'air est raréfié, il perd de sa propriété de servir de conducteur électrique ; qu'elle cesse enfin totalement dans le vide, & que cette propriété va également en diminuant en raison de la condensation de l'air.

IV. Des expériences & observations relatives à l'air & à l'eau, par *Joseph Priestley*, docteur en droit, & membre de la Société royale.

Cet article confirme les opinions de MM. *Cavendish* & *Watt*, que nous avons fait connoître en rendant compte du volume précédent des *Transactions philosophiques*.

Un des procédés les plus simples de ceux qu'on appelle phlogistiques, est l'ignition des métaux dans l'air pur. Lorsqu'on expose au foyer d'un verre ardent de la limaille de fer renfermée dans de l'air pur contenu par le mercure, cet air dans les différentes expériences qu'on a faites, a été diminué d'un dixième, d'un douzième ou d'un quinzième de son volume ; mais on n'a point apperçu d'eau, au moins au-delà de cette quantité qu'on pouvoit supposer avoir été renfermée avec les autres matériaux.

Cependant d'autres expériences ont porté

M. *Priestley* à conclure avec M. *Watt*, que l'air pur uni au phlogistique du fer a réellement formé de l'eau ; mais cette eau reste intimement combinée avec la chaux de fer, de laquelle la chaleur seule ne sauroit la séparer. Un cinquième environ de l'air qui reste après l'opération, est de l'air fixe formé probablement par la combinaison de l'air pur avec une partie du phlogistique du fer, (car il paroît que l'eau & l'air fixe sont des combinaisons des mêmes élémens, & ne diffèrent entre elles que par les proportions des ingrédiens) sans que dans ce procédé il se soit formé de l'air phlogistique.

Le fer lui-même s'étoit fondu & avoit coulé en globules. Plusieurs expériences qu'on a faites ont toutes prouvé que ce métal avoit augmenté en pesanteur, presque en raison du poids de l'air qui avoit disparu. Ce n'étoit pas une chaux pure ou des scories, mais une substance calciforme, de même nature que les paillettes qui se détachent lorsqu'on fait rougir le fer, ou la substance dans laquelle il se réduit quand on le fond à une très-grande chaleur, & à feu ouvert.

M. *Priestley*, supposant en conséquence que le fer suffisamment chauffé est capable d'extraire l'air pur d'une masse de l'atmosphère, a fait fondre une certaine quantité de fer dans l'air libre au moyen d'un verre ardent : il a vu qu'il étoit très-aisé de l'entretenir en fusion pendant un certain temps, & qu'alors il présentait les apparences de l'ébullition ou du dégagement de l'air, tandis qu'en effet il-en absorboit. Dès qu'il en étoit saturé, la fusion cessoit, & sa pesanteur avoit augmenté d'environ un tiers. L'acier & diverses espèces de fer en barres n'ont point différé du fer ordinaire ; mais celui de fonte a été

dispersé en mille directions; en sorte qu'il a donné le spectacle d'un très-beau feu d'artifice; mais ce phénomène a empêché qu'on pût s'assurer de l'augmentation du poids.

En faisant fondre ce fer calciforme saturé d'air pur dans l'air inflammable, le savant académicien l'a réduit en fer ordinaire. Quoique dans ce procédé le fer eût absorbé une grande quantité d'air inflammable, il n'en a pas moins perdu considérablement de son poids. Il s'est attaché en même temps aux parois du récipient une quantité d'eau suffisante pour équivaloir à la diminution du poids que le fer avoit essuyée, & pour surpasser considérablement celui de l'air qui avoit disparu: d'où l'on peut conclure qu'elle a dû provenir de la substance combinée avec la chaux de fer. En un mot, comme la scorie de ce métal consiste dans une chaux métallique ou dans la terre de fer unie à l'eau, celle-ci, bien que la chaleur ne puisse pas l'en chasser, en est néanmoins expulsée par l'affinité supérieure de l'air inflammable avec la terre du fer.

Les scories, qui se détachent du cuivre quand il est rouge, produisent également de l'eau & de la même manière, en les réduisant au moyen de l'air inflammable; la chaux mercurielle, dite précipité *per se*, a offert les mêmes phénomènes.

L'auteur avoit conclu des expériences précédentes, que l'air inflammable est le phlogistique pur: il avoue actuellement qu'il a été trompé par les apparences, lesquelles sont en effet telles qu'elles peuvent facilement induire en erreur. Avant de s'en être assuré par des expériences répétées, personne n'auroit pu s'imaginer que le fer & le charbon de bois fortement échauffés, eussent une

fi grande affinité avec l'eau. Cependant ces deux corps s'attirent & se joignent au milieu du feu le plus violent, & à travers les plus petits pores qui se trouvent dans la retorte.

Connoissant l'influence de l'humidité, dont on ne soupçonne pas même la présence, sur la production de l'air inflammable, *M. Priestley* a rempli de limaille de fer un canon de fusil qu'il n'avoit pas entièrement séché. Cette limaille continua de donner pendant plusieurs heures de l'air inflammable. Après qu'elle eut cessé d'en fournir, ayant ajouté une nouvelle portion d'eau, l'air inflammable a recommencé dès ce moment à se reproduire. Cette expérience a été répétée plusieurs fois avec le même succès; d'où *M. Priestley* conclut que l'eau est essentielle pour former avec le fer de l'air inflammable.

L'eau n'est pas moins nécessaire lorsqu'il s'agit de faire de l'air inflammable avec le charbon de bois. Dans les expériences précédentes de notre auteur, concernant la décomposition du charbon, à l'aide du verre ardent, l'eau avoit été suppléée par le cuir mouillé sur lequel posoit le récipient; *M. Priestley* lui a substitué un ciment, & il ne s'est décomposé qu'une quantité très-peu considérable de charbon, quoique le soleil ait été très-brillant, & le verre ardent excellent.

Viennent les expériences sur l'air inflammable qu'on obtient en faisant passer des vapeurs d'eau bouillante à travers des tubes rougis au feu, de fer, de cuivre ou de terre, remplis de charbon & de limaille de fer. L'air inflammable qu'on obtient par ce moyen est plus léger, moins fétide, & beaucoup plus abondant que celui qu'on se procure au moyen de la dissolution du fer dans l'huile de vitriol.

En conséquence de ces observations, M. *Priestley* recommande cette méthode, comme la moins dispendieuse & la plus convenable à remplir les ballons avec de l'air inflammable, qui d'ailleurs est le plus léger qu'on puisse se procurer. On peut placer dans une position horizontale un tube de fer fondu, rempli de copeaux de fer (les copeaux valent mieux pour cet effet que la limaille, attendu que cette dernière s'entasse trop fort), dans des charbons embrasés, posés sur un fourneau convenable; ce tuyau communiquera, par une de ses extrémités, avec la partie supérieure de la buse d'un coquemar rempli d'eau bouillante; & à l'autre extrémité, il y aura un serpentín, tant afin de condenser en vapeurs l'eau qui s'élève avec l'air inflammable, que pour conduire celui-ci dans le ballon.

L'académicien avoit déjà observé autrefois que le sang se débarrasse dans les pòmmons de l'excédent de son phlogistique: il ajoute à présent qu'il s'enrichit en même temps d'air pur dans l'acte de la respiration; en sorte qu'à cet égard, on remarque des phénomènes analogues entre le sang dans les pòmmons & le fer fondu en contact avec l'atmosphère; c'est-à-dire, que dans l'un & l'autre cas, en même temps que l'air pur est absorbé, le phlogistique se dégage, & il s'engendre de l'air fixe.

V. La description d'un nouvel animal marin; par M. *Evrard Home*, chirurgien, avec un *post-scriptum* de M. *Jean Hunter*, écuyer, contenant des remarques anatomiques sur le même animal.

Il n'existoit point encore de description de cet animal que la tempête violente arrivée aux *Barbades* en 1780, arracha pour la première fois

des profondeurs inaccessibles de la mer. C'est là que cette espèce nouvelle se tient ; l'animal réside dans une sorte de madrepore ; & bien que protégé par cette pierre , il est encore convert d'une coquille fixée dans le corail , & immobile , aussi bien que de deux autres coques mobiles qui couvrent quelques-unes des parties les plus molles , & qui ne sont pas entièrement protégées par l'habitation pierreuse. Il n'est pas possible , sans le secours des planches , de donner une description intelligible de cet animal. Celles qui sont jointes à ce volume le représentent lorsqu'il est en repos , & lorsqu'il cherche sa nourriture. L'état dans lequel les individus conservés dans de l'esprit de vin se sont trouvés quand ils sont parvenus à M. *Hunter* , a empêché ce savant d'en présenter des détails aussi satisfaisans qu'il l'auroit désiré , cependant ses remarques sont très-judicieuses.

« La structure intérieure de cet animal , dit-il , de même que celle de la plupart de ceux qui ont des *tentacula* , est très-simple ; elle diffère néanmoins essentiellement de celle de plusieurs autres ; en ce que cet animal a un anus particulier , tandis que la plupart des autres de cette espèce , tels que les polypes , n'ont qu'une seule ouverture pour recevoir les alimens & pour rejeter les excréments. L'analogie auroit dû nous faire supposer qu'il en seroit de même dans l'animal dont il est ici question , & cela d'autant plus , qu'il est renfermé dans une coquille dure , au fond de laquelle il n'y a nulle apparence d'issue. Toutefois , comme cet animal a un anus , la chose ne peut pas être ainsi ».

« Il est très-singulier que les sangsues , les polypes , &c. manquent d'anus , quoiqu'on ne voie pas que sa présence puisse leur causer quelq'uncon-

vénient, tandis qu'il semble qu'une pareille ouverture doive incommoder cet animal-ci. Toutefois l'absence de l'anüs dans les sangsues, polypes, &c. peut tenir à quelques circonstances dans l'économie animale, que nous ne connoissons pas encore suffisamment ».

« Dans les univalves, dont les corps se trouvent dans le même cas que celui de ces animaux marins, eu égard à leurs coquilles, l'intestin est replié, & par ce moyen l'anüs est placé près de l'ouverture exterieure de la coque, afin de décharger d'autant plus promptement les matières fécales. On devroit, ce semble, penser que dans ces animaux, cette conformation n'a lieu que pour cette fin : toutefois, quand on trouve la même structure dans le limaçon noir, qui n'a pas de coquille, notre raisonnement est en défaut ; & l'on est obligé de supposer que la nature a eu quelqu'autre intention ».

« Il faut donc admettre que dans cet animal ; le désavantage de la situation de l'anüs, relativement à la difficulté d'évacuer les excréments de la coquille, doit être compensé par quelque organe (ou quelque fonction,) plus que suffisant pour effacer les inconvéniens qui en résultent ».

« En considérant toutes les circonstances, il paroît que les excréments expulsés par l'anüs doivent passer depuis la queue, le long de l'intérieur du tube, entre lui & le corps de l'animal, jusqu'à l'ouverture extérieure du coquillage, où ils sont rejetés. C'est du moins tout ce qu'on peut conjecturer, attendu qu'on ne voit pas d'autre moyen par lequel ils soient évacués ».

VI. La description d'une tête avec les cornes d'un cerf, trouvée à Alport, dans la paroisse

de Youlgreave, comté de Derby; par *Robert Barker*, bachelier en théologie.

Cette tête & ces cornes, ainsi que plusieurs autres os du même individu qu'on a trouvé rassemblés, sont d'un volume très-considérable; & ce qui est d'autant plus remarquable, c'est que ces cornes paroissent, par leur volume, indiquer un animal très-vieux, tandis que les sutures du crâne annoncent qu'il étoit encore très-jeune.

VII. Les détails des qualités sensitives de l'arbre appelé *Averrhoa Carambola*; par M. *Robert Bruce*, docteur en Médecine.

Cet arbre porte au Bengale, le nom de Camruc ou Camruna. On lui trouve des propriétés sensitives, qui paroissent résider dans les pédicules des feuilles; car quelque impression qu'on fasse sur les folioles, qu'on les découpe, qu'on les perce, en y dirigeant le foyer d'un verre ardent, elles ne montrent aucune sensibilité, tandis qu'on excite sur le champ, une irritabilité lorsqu'on serre dans l'intervalle des folioles, la côte à laquelle elles sont attachées.

VIII. L'exposé de quelques expériences sur la diminution de la pesanteur des corps en fusion ou chauffés; par M. *George Jordyce*, docteur en médecine, membre de la société royale.

Une boule de verre de trois pouces de diamètre, renfermant 1700 grains d'eau, & scellée hermétiquement, fut pesée dans une balance, laquelle étant chargée de quatre ou cinq onces de chaque côté, étoit encore sensible à $\frac{1}{1400}$ de grain. Cette sphère ayant été mise à geler dans un mélange frigorifique, d'où on la retiroit de temps à autre afin de pouvoir suivre les chan-

gemens dans la pesanteur, avoit gagné un soixantième de grain, au moment du commencement de la congélation : cette augmentation a fait des progrès à mesure que la congélation s'est avancée ; & enfin, après qu'elle a été complète, l'augmentation du poids a été de plus de trois seizièmes de grain. A mesure que la glace s'est fondue, le poids est allé en diminuant ; & après qu'elle a été entièrement liquéfiée, la boule & l'eau qu'elle renfermoit ne pesoient exactement que ce qu'elles avoient pesé avant la congélation.

M. *Fordyce* se contente de détailler cette unique expérience, bien qu'il déclare en avoir encore fait plusieurs autres. Nous renvoyons à l'ouvrage même pour connoître les conséquences qu'il en tire, & qui ne sont pas directement du ressort de ce journal.

IX. Les expériences sur l'air ; par M. *Henri Cavendish*, écuyer, membre de la Société royale & de celle des antiquaires.

L'auteur avoit cru jusqu'ici que la diminution de l'air, causée par l'étincelle électrique, venoit de ce qu'il se formoit de l'air fixe au moyen de la combustion de quelque matière inflammable renfermée dans l'appareil : à présent il est certain qu'elle est due à la *conversion de l'air phlogistique en acide nitreux*. Ce point paroît établi par des expériences très-décisives, & pourra être regardé comme une des découvertes les plus importantes qui aient été faites jusqu'ici dans la doctrine des airs.

Lorsqu'on fait passer l'étincelle électrique à travers l'air commun, renfermé dans un tube de verre, entre de courtes colonnes d'une solution de tournesol, l'air est diminué, & la solution de

tournefol prend une teinte rouge, comme si l'on y avoit versé quelque acide.

En substituant à cette solution l'eau de chaux, & en continuant d'y faire passer des étincelles électriques jusqu'à ce que la diminution de l'air soit portée à son plus haut point, cet élément se trouve réduit aux deux tiers de son volume ordinaire, (cette diminution est plus considérable que celle qu'il essuie par la simple phlogistication, au moyen de laquelle on ne peut le diminuer que d'environ un cinquième) & l'eau de chaux ne présente pas le moindre nuage; ce qui prouve qu'il ne s'engendre point d'air fixe. On a même introduit de l'air fixe dans cette eau de chaux sans qu'elle ait été troublée; en sorte que la chaux paroît entièrement saturée d'un acide. Une petite quantité d'alkali volatil caustique que M. *Cavendish* y a joint pour dégager cet acide de la chaux, a procuré sur le champ un précipité brun.

Afin de connoître la nature de l'acide engendré dans cette opération, l'auteur s'est servi de la lessive des savonniers, & de la lessive caustique faite avec le sel de tartre, & il a vu que la diminution de l'air se faisoit encore plus promptement que quand on se sert de l'eau de chaux pour renfermer l'air. Il a d'abord fait quelques expériences afin de déterminer le degré de pureté que l'air doit avoir pour être diminué le plus promptement & au plus haut point possible: il a reconnu qu'un mélange de cinq parties d'air pur ou déphlogistiqué sur trois parties d'air commun, (ou, ce qui est la même chose, de sept parties d'air vital, & de trois d'air phlogistiqué) possédoit le plus éminemment cette propriété, & disparoissoit presque entièrement par les étincelles électriques. L'auteur a fait passer à tant de

différentes reprises l'étincelle à travers ce mélange, auquel il a fourni de nouvelles quantités de l'un ou l'autre air selon le besoin, qu'à la fin la diminution n'a plus eu lieu, c'est-à-dire que l'alkali a été saturé, & n'a plus été en état d'absorber l'acide qui se formoit. Alors il a évaporé cette lessive neutralisée, & elle lui a fourni tout autant de véritable nitre, que si l'alkali avoit été saturé d'acide nitreux ordinaire.

Ce nitre présentoit néanmoins un phénomène qui auroit pu engager un observateur trop superficiel à soupçonner qu'il participoit de l'acide marin, c'est-à-dire qu'il précipitoit la solution d'argent, lors même, qu'afin de remédier absolument à tous excès d'alkali, on y eut ajouté une certaine quantité d'acide de nitre purifié avant de faire l'essai avec l'argent. Mais l'ingénieux observateur conçut l'idée que la précipitation de ce métal pouvoit provenir de ce que l'acide nitreux dans le sel étoit peut-être phlogistiqué, comme l'indiquoit l'odeur. Pour s'assurer donc si le nitre ordinaire fortement déphlogistiqué produiroit le même effet, il a exposé une portion de ce sel renfermé dans une retorte de terre au feu, jusqu'à ce qu'il ait donné une bonne partie d'air déphlogistiqué : alors il a dissous ce sel dans l'eau, & y a ajouté de l'esprit de nitre pur jusqu'à ce que cette solution eût acquis une acidité sensible ; en sorte qu'il étoit évident qu'il n'y avoit point d'alkali prédominant. Une solution d'argent qu'il a versée dans cette liqueur, a donné sur le champ un précipité abondant : propriété qu'elle a perdue en la privant d'une partie de son phlogistique par l'évaporation, ou en l'exposant à l'action de l'atmosphère pendant quelques semaines. Cet effet du nitre phlogistiqué,

observe ce savant, mérite l'attention des chimistes, attendu que sans cette considération ils peuvent quelquefois être induits en erreur, lorsque, d'après les phénomènes que présente la solution d'argent, ils décident de la présence de l'acide marin.

Il paroît, d'après le Mémoire précédent de l'auteur, que l'acide nitreux est converti en air phlogistique, lorsqu'on fait détonner le nitre avec le charbon: par conséquent l'air phlogistique n'étant autre chose que l'acide nitreux combiné avec du phlogistique, doit redevenir acide nitreux aussitôt qu'on le prive de ce phlogistique; ce qu'on obtient en y ajoutant de l'air pur qui s'unit au phlogistique, & forme de l'eau. Il s'ensuit donc que l'air phlogistique doit se réduire en acide nitreux, lorsqu'on le combine chimiquement avec de l'air pur; la seule différence qu'il y aura, sera que cet acide se trouvera plus délayé que quand on se le procure par la simple séparation du phlogistique, à cause de l'eau qui se forme.

Ces prémisses conduisent à la théorie des expériences rapportées. La combinaison des deux airs s'opère au moyen de l'étincelle électrique. Cette étincelle ne produit aucune diminution dans aucun d'eux séparément; mais lorsqu'ils sont mêlés dans une proportion convenable, elle les fait disparaître entièrement, & produit de l'acide nitreux délayé d'eau. A mesure que cet acide est formé, l'alkali l'absorbe: d'où résulte une solution de sel de nitre.

Quoique l'acide nitreux uni au phlogistique se change en air qui possède toutes les propriétés connues de la portion de l'air phlogistique de l'atmosphère (étant presque incapable d'en-

entretenir le feu, ou la vie animale; — n'étant pas beaucoup plus léger que l'air commun; — n'étant pas diminué par l'eau de chaux, par les alkalis caustiques ou l'air nitreux), & quoiqu'on puisse supposer raisonnablement qu'au moins une partie de l'air phlogistique de l'atmosphère, consiste dans cet acide combiné avec le phlogistique, on pourroit douter que la totalité soit composée par ces principes. Pour lever cette incertitude, M. *Cavendish* a tenté quelques expériences qui l'ont conduit à conclure que si une partie de l'air phlogistique de l'atmosphère ne sauroit être réduite par les procédés indiqués en air nitreux, ce ne peut-être tout ou plus qu'un cent vingtième.

Il termine ce Mémoire par quelques expériences, qui prouvent que l'air peut être diminué par l'étincelle électrique en conséquence de la combustion & de la décomposition de quelque matière inflammable dans les liquides qui servent à le renfermer. L'air pur renfermé par une solution de tournesol fut diminué de moitié, le tournesol perdit presque entièrement sa couleur; & l'eau de chaux introduite dans le tube prouva, par les nuages qui se formoient, qu'il s'étoit produit de l'air fixe.

Methodus facillima & certissima homines & animalia cuncta, à bestiis rabiosis admoda, conservandi; grand in-4^o.

A Fribourg en Brisgau, 1784.

2. M. *Méderer* avoit proposé, il y a quelques années, l'alkali caustique comme un moyen propre

pre à prévenir l'hydrophobie dans les hommes & dans les animaux mordus par des chiens enragés. Actuellement il présente des faits authentiques & revêtus de toutes les formes, pour prouver que ses conjectures se sont réalisées.

Il fait fondre trente grains de pierre à cautère dans une livre d'eau : il lave avec cette solution la morsure, & l'emploie même pour faire les pansemens, si l'endroit affecté n'est pas trop sensible. La plaie étant profonde & étroite, il faut la dilater, à moins que de très-fortes raisons ne s'y opposent : & si elle est enflammée, il faut attendre que la suppuration y soit établie; enfin, si elle étoit déjà cicatrisée, il faudroit la rouvrir en y appliquant un morceau de pierre à cautère, & après que l'escare sera tombée, la laver souvent avec la solution indiquée. M. Mederer croit que l'alkali caustique détruit plus promptement le virus rabifique qu'aucun autre remède : & qu'il n'est pas même nécessaire de lui en associer d'autres.

Selon lui, la rage se déclare rarement avant la troisième semaine, & peut-être jamais trois mois après la morsure. Il pense que l'alkali caustique, très-efficace pour prévenir la rage, devroit encore être tenté comme moyen curatif dans l'hydrophobie déclarée; & que pour cet effet il conviendrait de plonger les malades dans des bains entiers d'une foible dissolution de pierre à cautère,

*Méthode nouvelle & facile de guérir la
maladie vénérienne ; suivie, 1^o d'un
traité pratique de la gonorrhée; 2^o d'ob-*
Tome LXVIII. P

servations sur les abcès, & sur la chirurgie générale & médicale ; 3° d'une Lettre à M. BUGHAN, sur l'inoculation, sur la petite-vérole, & sur les abcès varioloux. Par M. CLARE, chirurgien. Traduit de l'anglois par J. D. D. M. H. D. M. C. D. A. A Londres ; & se trouve à Paris, chez Froullé, libraire, quai des Augustins, 1785. In-8° de 336 pag. (avec plusieurs planches gravées, & le portrait de l'auteur). Prix 4 liv. broché ; & 5 liv. relié.

3. Des expériences & des faits multipliés ont démontré que toute la surface, tant interne qu'externe, du corps, est parsemée de vaisseaux absorbans. C'est sur cette organisation particulière qu'est fondée la nouvelle méthode de traiter les maladies vénériennes, exposée par M. Clare, membre du Collège des chirurgiens à Londres.

Voici en quoi elle consiste :

« Prenez au bout du doigt, humecté de salive, un demi-grain ou un grain de calomélas (a) ; frottez-le sur les parties intérieures des joues, autour de l'endroit où se trouve l'ouverture du conduit salivaire de la glande parotide ; répétez

(a) Le calomélas n'est autre chose que le mercure doux, sublimé six fois. Il est nommé dans la nouvelle pharmacopée de Londres, *Mercur sublimé doux*.

cette opération trois ou quatre fois dans la journée ».

Pour prévenir les inconvéniens qui pourroient résulter de la déglutition de cette poudre, l'auteur conseille à ses malades d'appliquer le colomélas principalement sur l'intérieur des lèvres, & sur la surface des gencives, parties capables de supporter une douce friction. De cette manière on ne risque point d'avaler de mercure, qui se trouve absorbé presque en totalité & en très-peu de temps ; & , si l'on en avale, c'est en trop petite quantité pour être nuisible.

Si l'on trouvoit que la surface des lèvres seules fût trop peu étendue pour admettre l'absorption d'une quantité suffisante de mercure, on pourroit faire ces petites frictions sur la totalité de la surface intérieure de la bouche. Mais les frictions, répétées d'un peu de colomélas sur une petite surface, répondent mieux à l'indication, qu'une plus grande quantité sur une plus grande surface ; car on peut répéter ces frictions aussi souvent que le requiert la gravité des accidens, & même jusqu'à ce que la bouche se ressente de l'action du mercure.

Le malade, avant que de faire la friction, aura l'attention d'avaler ou de cracher sa salive ; autrement, après la friction, il y auroit bientôt une si grande excrétion de ce fluide, que la bouche en seroit inondée. Il faut encore que le malade, après la friction, s'abstienne de boire pendant une demi-heure & plus, afin qu'une portion de la poudre ne soit pas entraînée dans l'estomac, avant que d'avoir eu le temps d'être absorbée. Et si, après la friction, la salive couloit avec trop d'abondance, il faudroit, pour la même raison, que le malade la crachât plutôt que de

l'avaler. Il observera cependant, autant qu'il lui sera possible, de ne pas expuer avant que l'absorption soit faite.

On dira, peut-être, observe *M. Clare*, que par cette méthode, la poudre mercurielle passe également dans l'estomac, & qu'ainsi, sans qu'il soit besoin d'absorption par les surfaces de la bouche, elle guérit à la manière ordinaire. Quand cela seroit, répond-il, il n'en seroit pas moins vrai que le malade seroit guéri plus sûrement que s'il eût pris le remède en pilules, lesquelles peuvent passer à travers le corps, sans être dissoutes.

L'auteur ne veut point qu'on lui suppose avoir pour unique but d'exciter la salivation, ni penser que le virus vénérien est plus promptement détruit par le flux abondant de la salive, que par toute autre sécrétion. Mais il lui semble que la quantité de mercure, nécessaire pour arrêter les progrès de cette maladie & pour en faciliter la guérison, doit produire cet effet, c'est-à-dire, la salivation chez la plupart des sujets. Au reste, dit-il, la salivation, quand elle a lieu, pendant le traitement que je propose, est si douce, qu'il est rare qu'elle incommode le malade, ou qu'il soit forcé de garder la chambre; il seroit difficile qu'on s'en aperçût, s'il veut seulement prendre quelques précautions. Beaucoup ont pris du mercure de cette manière, en très-grande quantité, sans la plus légère salivation, & ont cependant été parfaitement guéris.

Au reste, il vaudroit mieux, suivant *M. Clare*, courir les risques d'un médiocre ptyalisme ou d'un petit gonflement des gencives (lesquels prouvent également l'intromission du mercure dans le torrent de la circulation), que de ne pas prendre une quantité suffisante de calomélas. La célérité

avec laquelle les symptômes vénériens disparaissent, dès que la bouche & les gencives sont affectées, même à un très-foible degré, l'autorise à regarder cette pratique comme sûre & nécessaire, & à entretenir cet état de la bouche, jusqu'à ce que les ulcères soient entièrement guéris; & que toutes les duretés de la peau, signes évidens de l'existence du virus, soient fondues; tel est, conclut M. *Clare*, le seul moyen efficace de prévenir le retour de la maladie.

Toutes les fois qu'il a excité la salivation, les seuls accidens qu'il ait remarqués, ont été une inflammation ou quelques excoriations dans l'intérieur de la bouche; mais elle n'a jamais produit ces ulcères si communs à la suite des autres méthodes.

Si l'on applique un ou deux grains de calomélas sur le prépuce ou sur les grandes lèvres, on occasionne quelquefois la fétidité de l'haleine & une légère salivation. Ce moyen ajouté à la méthode de M. *Clare*, avance singulièrement la cure, non pas que le sel mercuriel agisse comme topique, mais parce qu'il se fait une nouvelle absorption.

Telle est la méthode du chirurgien anglois. Cette méthode, dont les premiers essais datent de 1780, a d'abord éprouvé beaucoup de contradictions de la part des médecins & des chirurgiens d'Angleterre. Mais des hommes incapables de prévention, ont voulu, avant que de la proscrire ou de l'adopter, s'assurer par eux-mêmes de ses effets.

Feu M. *Hunter*, dont le nom est connu de toute l'Europe, fut un des premiers. D'après les succès dont il fut témoin, il prononça que la méthode d'absorption étoit bonne & utile.

M. *Cruikshank*, élève de M. *Hunter*, son ami & un de ses légataires pour le riche cabinet qu'il s'étoit formé, porta plus loin son examen de la nouvelle méthode, sur laquelle il s'exprime ainsi : « Elle semble être la plus expéditive pour introduire le mercure dans le système de la circulation, & pour déraciner le virus vénérien. Mes expériences, aussi loin que j'ai pu les porter, prouvent l'excellence & l'innocuité de la nouvelle méthode ».

Le même M. *Cruikshank*, avala un jour trois grains de calomélas en pilules. Six heures après, il eut de fortes douleurs de colique, & fut purgé. Quelque temps après, il se frotta l'intérieur de la bouche avec trois autres grains de calomélas, & répéta cette friction trois fois. Au bout de vingt-huit heures, il n'avoit éprouvé aucun effet de ces frictions, excepté de la rougeur sur les gencives & dans l'intérieur des joues, & une saveur de cuivre dans la bouche.

D'autres personnes de l'art, témoins des succès de la méthode d'absorption, lui ont rendu un témoignage très-favorable : ce sont entre autres MM. *Buchan*, père & fils, docteurs de la Faculté d'Edimbourg ; M. *Kroon*, membre du Collège royal des médecins de Londres, & médecin-accoucheur de l'hôpital de Middlesex ; MM. *Turnbull*, l'un médecin, & l'autre chirurgien, &c. &c.

Le docteur *Home*, professeur royal à Edimbourg, a fait, dans son infirmerie, une suite d'expériences favorables à la méthode d'absorption. Elles seront insérées dans un ouvrage que ce médecin se propose de publier, & qui, peut-être, paroît actuellement.

On demande, dit M. *Clare*, si la nouvelle méthode que je propose, réussit toujours. NON,

répond-il franchement , & l'on doit s'y attendre, puisqu'il est de fait que le mercure seul ne guérit pas constamment toutes les espèces de maladies vénériennes. Mais quand ce minéral guérit, ce qui arrive le plus généralement, c'est assurément par la voie de l'absorption qui le fait pénétrer dans le système de la circulation, & l'y maintient mieux qu'aucune des autres méthodes.

La méthode d'absorption est encore trop peu connue en France, pour qu'on y ait répété les expériences faites en Angleterre. Il seroit à souhaiter que quelques personnes de l'art s'en occupassent, & fissent part de leurs observations.

M. Clare, qui avoit toujours été d'une bonne constitution, est mort de phthisie pulmonaire au commencement de cette année 1786.

Recherches sur la cause des affections hypochondriques, appelées communément vapeurs; ou Lettres d'un médecin sur ces affections. On y a joint un journal de l'état du corps en raison de la perfection de la transpiration & de la température de l'air; par M. CLAUDE REVILLON, docteur en médecine, de l'Académie des sciences de Dijon, correspondant de la Société royale de médecine de Paris, à Mâcon: nouv. édit. augmentée de plusieurs expériences:

Si quanta & qualis oporteat quotidie fieret additio eorum quæ deficiunt, & ablatio eorum quæ excedunt, sanitas amissa recuperaretur, & præsens semper conservaretur.

SANCTOR. Aphor. prim.

A Paris, chez la veuve Hérissant, rue neuve Notre-Dame, à la Croix d'or, 1786. In-8° de 168 pag.

4. La première édition de ces *Recherches*, parut en 1779; elle contenoit quatorze lettres. Il y en a vingt-deux dans la nouvelle, que nous annonçons. L'auteur ayant eu beaucoup de peine à se rendre raison de quelques phénomènes remarqués chez lui, & chez d'autres vaporeux, a soupçonné qu'ils pouvoient dépendre de l'influence de la matière électrique. Il s'est donc mis à faire des observations électriques & météorologiques, & ses soupçons se sont changés en certitude. Alors il a refondu son ouvrage, & tâché d'étayer de ces faits la théorie qu'il avoit établie dès 1779; & qu'il croit par-là avoir bien perfectionnée & consolidée.

Quoiqu'il en soit, M. Revillon nous donne en douze tables les observations météorologiques qu'il a faites à Mâcon, jour par jour, depuis le 9 janvier 1731, jusqu'au 9 janvier 1782. Deux colonnes de ces tables sont destinées à tenir compte de la manière d'être d'un vaporeux, le matin & le soir. Ces tables forment véritablement la partie la plus intéressantes de l'ouvrage, par le soin avec lequel elles paroissent avoir été dressées. Quant à l'ouvrage, comme nous l'avons analysé, & que nous en avons porté notre jugement, *Journal de Mars* 1780, pag. 193, il seroit inutile d'y revenir.



Differtatio medico-chirurgica sistens observationes nonnullas cum earum episcrisi, &c. C'est-à-dire, *Differtation médico-chirurgicale, contenant quelques observations, avec leur jugement; par M. PHILIPPE-FRÉDÉR. PFÆHLER de Strasbourg, premier chirurgien du régiment de Bade au service de la république de Hollande. A Strasbourg, chez Heitz, 1784. In-4° de 38 pag.*

5. Cette dissertation ne contient que quatre observations. Voici la plus courte.

« Un soldat âgé d'environ vingt ans, sentoît depuis quelques jours, à la partie gauche de la face, une tumeur dure, avec beaucoup de douleur. La tumeur, la douleur & la dureté alloient tellement en augmentant de jour en jour, que la première fois que je le vis, je trouvai toute la substance qui couvre la mâchoire supérieure enflée & très-durcie, mais cependant sans rougeur; & quoique les douleurs se fussent très-augmentées, le pouls étoit dans l'état naturel. La cause du mal n'étoit nullement évidente; le malade ne savoit à quoi l'attribuer, & moi-même je ne pouvois trouver une cause externe ou tirée de la dépravation des humeurs. Je jugeai donc qu'il existoit un vice local, & l'événement ne me trompa point. J'examinai les dents, & n'y

aperçus aucun mal. Je pris ensuite une sonde d'acier, & j'en frappai chaque dent l'une après l'autre. Parvenu à la troisième molaire de la mâchoire affectée, le malade se plaignit d'une augmentation de douleur. J'eus beau cependant examiner cette dent avec attention, je n'y découvris rien qui indiquât qu'elle fût gâtée. Je soupçonnai donc que la racine seule étoit affectée, & je fis arracher la dent. Il sortit de l'alvéole plus d'une once & demie de pus, & la racine parut entièrement cariée. Aussi, après l'opération, la violence des symptômes diminua; la tumeur, la dureté & la douleur disparurent bientôt, & dans peu de jours le soldat fut parfaitement guéri ».

Telle est la manière dont M. *Pfähler* présente ses observations. Le jugement qui les termine, est toujours plus étendu que l'observation même, parce qu'il y examine la structure des parties, développe la cause du mal, & compare avec les siennes les observations analogues publiées par d'autres auteurs.

Traité des maladies des yeux & des oreilles, considérées sous le rapport des quatre parties ou quatre âges de la vie de l'homme; avec les remèdes curatifs, & les moyens propres à les préserver des accidens; avec planches gravées en taille-douce; par M. l'abbé DESMONCEAUX, pensionnaire du Roi, deux vol. in-8°. A Paris, chez l'Auteur, rue Saint-

Antoine, au coin de la rue Royale ; & chez Lottin de Saint-Germain, libraire-imprimeur de la ville, rue Saint-André-des-Arcs, n° 27, ann. 1786.

6. L'auteur de cet ouvrage rappelle dans sa préface l'ancienne constitution de la Faculté de Médecine de Paris, dont les membres étoient obligés de garder le célibat, & étoient, la plupart ecclésiastiques. Il ne faut pas conclure de là que tout clerc indistinctement eût le droit d'exercer la médecine. Les médecins d'alors n'étoient pas censés médecins parce qu'ils étoient ecclésiastiques, mais parce que, bien qu'ecclésiastiques, ils avoient fait une étude particulière de l'art de guérir, & que leur éducation les avoit préparés aux connoissances qui s'y rapportent.

L'amour de l'humanité & de la religion ont porté M. l'abbé *Desmonceaux* à donner au public le résultat de ses observations sur les maladies des yeux & des oreilles, après une étude de vingt-cinq ans. L'auteur y montre une grande confiance dans le pouvoir de la nature ; car les moyens qu'il emploie sont toujours modérés ; l'infusion de fleurs de mauve, de fleurs de sureau, la pulpe de la pomme de reinette, une laitue amortie dans l'eau bouillante, sont ceux dont il fait le plus fréquent usage. Sa timidité va jusqu'à craindre que le fil de fer des gardes-vues ne comprime & ne blesse les sinus frontaux.

La contemplation des merveilles de la création, qui se manifestent sur-tout dans la structure de l'organe de la vue, a rendu l'auteur trop prolix dans ses réflexions. Il commence tous les chapitres & toutes les sections par une

excursion plus ou moins longue sur des objets dont il n'a souvent que des connoissances superficielles. Beaucoup de ces espèces d'exordes n'ont aucun rapport avec la matière du chapitre ou de la section. M. l'abbé *Desmonceaux*, qui doit connoître le prix du temps, puisqu'il en fait un si bon usage, en le consacrant au soulagement de l'humanité, auroit dû respecter un peu plus celui de ses lecteurs. C'est à regret que nous le faisons appercevoir de ce défaut, qui est essentiel dans tout homme qui se propose d'instruire ; car on doit craindre qu'en délayant trop un précepte, & en le couvrant d'une infinité d'objets étrangers, on n'en détruise l'effet.

On doit d'ailleurs des éloges aux motifs purs & estimables qui ont animé l'auteur dans son travail, dans lequel les gens qui ne sont point initiés dans l'art de guérir, trouveront des instructions utiles, & des moyens de soulagement dans leurs maux.

Traité de l'hydrocèle : cure radicale de cette maladie ; & traitement de plusieurs autres qui attaquent les parties de la génération de l'homme ; par M. IMBERT DELONNES, premier chirurgien de S. A. S. Monseigneur le duc de Chartres, & chirurgien-major de la cavalerie françoise & étrangère, dédié à S. A. S. Monseigneur le duc de Chartres. A Paris, chez Pierre Duplain, libraire, cour du Commerce, rue de l'an-

*cienne Comédie françoise. In-8° de
424 pag. ann. 1785.*

7. Le nouveau traitement que M. *Isibert* propose pour la cure radicale de l'hydrocèle, se borne à l'hydrocèle par épanchement, qui est l'espèce la plus commune. Les observations par lesquelles il constate la bonté de sa méthode, ne laissent rien à désirer. Il n'avoit pas par conséquent besoin des raisonnemens qu'il emploie pour l'appuyer, d'autant plus qu'ils ne sont pas tout-à-fait à l'abri de la critique. Il a cru que l'intérêt de cette méthode exigeoit de lui de prouver que la source de l'eau qui forme l'épanchement dans l'hydrocèle, est dans la tunique albuginée; que la tunique vaginale n'entre pour rien dans l'hydrocèle par cause externe, & qu'elle a très-peu de part à celle qui vient de cause interne. Il attribue à plusieurs auteurs, tels que *Ruyfch*, *Sharp* & *Platner*, d'avoir dit formellement que la tunique vaginale du testicule filtre seule l'humeur de l'hydrocèle. Il est du moins certain que *Platner* (Chir. §. 861.) dit que cette humeur vient de la rupture des veines lymphatiques de la tunique vaginale & de la tunique albuginée, ou que la collection de cette humeur a lieu lorsque la sérosité qui suinte entre ces tuniques, & qui empêche leur coalition, n'est point réorbée. L'analogie d'ailleurs doit être ici d'un grand poids; la tunique albuginée est à la tunique vaginale, ce que le péritoine qui recouvre les viscères du bas-ventre, est au péritoine qui tapisse la cavité qui les renferme, c'est-à-dire, une extension de la même tunique. Elle a des vaisseaux dans toute son étendue, & ces vaisseaux y ont

les mêmes fonctions ; ils exhalent & résorbent , comme dans toutes les cavités du corps , une humeur nécessaire pour prévenir la réunion des parties qui se touchent. Ainsi la tunique vaginale doit nécessairement concourir à l'épanchement qui produit l'hydrocèle , en raison de la quantité de vaisseaux exhalans qu'elle contient ; & on ne peut guère supposer que la tunique albuginée soit gravement affectée , sans que la tunique vaginale le soit bientôt plus ou moins.

M. *Imbert* , qui pense cependant que la tunique albuginée est seule affectée dans l'hydrocèle , regarde pour la cure radicale de cette maladie , l'excision de la tunique vaginale comme indifférente , & croit qu'il faut indispensablement exciter l'inflammation & la suppuration de toute la surface de la tunique albuginée. Son procédé consiste à inciser longitudinalement le *scrotum* , pour découvrir la tunique vaginale ; à faire avec la pointe du bistouri , à la partie inférieure de cette membrane , une ponction pour évacuer l'eau qu'elle contient , à la fendre parallèlement à la première incision , & ensuite à en emporter une portion de chaque côté. Jusque-là on ne voit qu'une combinaison des deux méthodes de l'incision & de l'excision conseillées par différens auteurs. Mais le point essentiel , selon M. *Imbert* , est de couvrir la surface de la tunique albuginée de charpie , & de déterminer , par l'irritation qu'elle y cause , la suppuration de cette tunique , & même son exfoliation , sans laquelle la cure ne sauroit s'opérer radicalement.

L'auteur prouve l'efficacité de cette méthode par les succès qu'elle a eus entre ses mains. Il rapporte des observations qui annoncent ces succès ; mais toutes les méthodes peuvent réclamer en

leur faveur un plus ou moins grand nombre d'observations. Le moyen en effet de croire que des médecins & des chirurgiens d'une grande autorité eussent recommandé & pratiqué des opérations qui n'auroient produit continuellement que des désastres ! Aussi la critique qu'il fait des différentes méthodes, nous paroît-elle trop sévère. Il est bien difficile de se persuader que tant de dangers les accompagnent, & qu'aucun ne suive la sienne, qui participe plus ou moins des autres. Beaucoup de chirurgiens préfèrent la méthode du caustique, ou de la pierre à cautère appliquée sur le centre de la tumeur, & qu'on laisse plus ou moins de temps, selon l'énergie de son action. Ce moyen a l'avantage de guérir sûrement, sans opération, sans grandes souffrances, & sans accidens graves.

M. *Imbert* a joint à son traité de l'hydrocèle des remarques sur d'autres maladies des parties de la génération, telles que l'hématocèle, le varicocèle, l'épiplocèle, le sarcocèle, le skirre, le spermatocèle, les pierres qui se trouvent quelquefois dans le testicule & dans le scrotum.

Malgré la prévention naturelle à tout auteur pour les idées qu'il a conçues, & que M. *Imbert* laisse peut-être trop paroître, on ne peut s'empêcher d'avouer que son ouvrage est propre à augmenter les lumières qu'on avoit sur l'hydrocèle, & offre sur-tout une discussion très-approfondie des différentes méthodes dont on a fait usage jusqu'à présent.



Mémoire sur les maladies épizootiques des bêtes à cornes des îles de France & de Bourbon, fait par ordre de MM. les administrateurs en chef de ces Colonies. A l'Isle-de-France, de l'Imprimerie royale, 1783. Petit in-8° de 24 pages, & 4 pour les titres.

8. M. Beauvais, auteur de ce mémoire, est un élève des Ecoles vétérinaires, déjà connu par quelques autres mémoires sur les maladies épizootiques, qu'il a traitées en diverses provinces de France, & qui ont été imprimés dans les ouvrages périodiques du temps. Il est fixé depuis plus de quinze ans à l'Isle de France, & il paroît y jouir de l'estime & de la confiance générale. On a encore de lui un *Mémoire sur quelques maladies particulières aux bestiaux de ces colonies, telles que l'œdème, l'hydropisie, &c.* imprimé à l'Isle de France en 1776, & un autre *Mémoire sur les causes & les remèdes de la maladie contagieuse des volailles de l'Isle de Bourbon, appelée généralement maladie du foie, auquel sont joints les traitemens de plusieurs autres maladies épidémiques & particulières, telles que la gale, la verrette, les maux d'yeux, la manière de détruire les karapates & autres vermines, &c.* Ce mémoire, qui nous a paru bien fait, n'est pas moins important pour ces colonies que celui que nous annonçons aujourd'hui, les volailles & les bestiaux y étant de première nécessité.

Les maladies dont l'auteur parle dans ce mé-

moire, font 1°. *la gale*. Sa principale cause est due à une espèce particulière de tique (*Ricinus*), dont le dos est marbré, nuancé de diverses couleurs, & crustacée, qu'on nomme *karapatte*, & dont les piqures venimeuses forment autant d'ulcères. 2°. *La péripneumonie*. 3°. *L'ulcère de Madagascar*, appelé communément *mal de Malgache*. « Cette maladie est héréditaire & se communique par un contact immédiat; elle commence par une tumeur carcinomateuse qui, une fois ouverte, produit un ulcère qui s'agrandit de plus en plus, & est toujours saignant, parce que la qualité âcre de la suppuration tourmente l'animal, qui y porte instantanément sa langue, laquelle étant âpre comme la plus rude brosse, produit cet effet ». 4°. *Le pissément de sang*, qui est commun à l'Isle de Bourbon. 5°. *La diarrhée des veaux*; & 6°. *Les maux d'yeux*.

On trouve ensuite quelques détails sur les causes générales des maladies épizootiques & particulières, & la conduite qu'on doit tenir pour en préserver les bestiaux. Nous ne pouvons mieux faire connoître le mérite de ce mémoire, qu'en terminant cette notice par l'approbation de M. *de Saint-Michel*, premier médecin du Roi, & conseiller au Conseil supérieur de l'Isle de France, témoin oculaire de la vérité des faits qui y sont contenus.

« Le mémoire de M. *Beauvais* sur les maladies épizootiques, me paroît bien fait, conséquent & destiné à l'utilité des colons de cette colonie, & de celle de l'Isle de Bourbon; il réunit la clarté au laconisme; il caractérise bien les maladies principales des bêtes à cornes; il indique les remèdes les plus aisés à composer; étant la plupart indigènes ou du crû du pays;

& en général ce mémoire est fait pour rendre les plus grands services. à ces colonies ; le produit des bêtes à cornes & leur conservation étant son objet principal. Au Port-Louis, île de France, le 17 octobre 1783 ».

Signé, SAINT-MICHEL.

La falsification des médicamens dévoilée ; ouvrage dans lequel on enseigne les moyens de découvrir les tromperies mises en usage pour falsifier les médicamens tant simples que composés , & où l'on établit des règles pour s'assurer de leur bonté. Ouvrage non-seulement utile aux médecins, chirurgiens , apothicaires & droguistes , mais aussi aux malades ; par J. B. VANDENSANDE ; maître apothicaire de Bruxelles. A la Haye, chez Van-Clef, imprimeur-libraire ; & se trouve à Bruxelles , chez de Bel, imprimeur-libraire, marché au Bois. In-8° de 430 pages , ann. 1784.

9. Cet ouvrage ne pourroit qu'être utile , s'il étoit aussi facile que l'auteur le pense de décrire tellement une drogue , qu'une personne qui ne l'auroit jamais vue ne pût s'y méprendre , d'après la description ; mais il n'est que trop vrai qu'il faut avoir long-temps vu les

objets, les avoir même maniés souvent, & s'être familiarisé avec eux, pour reconnoître exactement tous leurs caractères distinctifs. Quant aux médicamens, de la bonté desquels on ne peut s'assurer que par des procédés chimiques, on ne doit pas s'attendre que les marchands droguistes, & encore moins les malades, puissent se servir de ces procédés. Quoi qu'il en soit, l'auteur, pénétré des maux que la falsification des remèdes cause à l'humanité, fait des vœux pour que les gouvernemens, qui ont pris tant de précautions & fait tant de réglemens, pour fixer le titre de l'or & de l'argent, s'occupent aussi des moyens de fixer la valeur des remèdes. L'auteur en indique quelques-uns qui mériteroient d'être adoptés, s'il est vrai qu'il y en ait qui soient capables d'arrêter la cupidité des hommes en général, & celle des marchands en particulier.

Spicilegia ad nucis vomicæ usum medicum pertinentia : Spicilège concernant l'usage médical de la noix vomique ; par M. HAJ. DE BRUIN, de la Frise orientale, docteur en médecine. A Utrecht, chez Winter, 1785. In-4º, de 30 pages, avec une planche.

10. Cette dissertation est dédiée aux consuls d'Amsterdam. Après avoir rappelé les principaux auteurs qui ont le mieux traité de la noix vomique, M. de Bruin, présente, dans onze

paragrapbes divisés en deux sections, la description de l'arbre indien qui porte la noix vomique (c'est le *strychnos*, *nux vomica*, du chevalier de Linné), le choix qu'il faut faire de ce fruit, son examen par la chimie, les principes que l'on en retire, l'exposition de ses vertus en général, la manière de l'administrer, son usage contre les maladies des premières & des secondes voies, & contre les affections nerveuses.

Les anciens médecins grecs & latins ignoroient l'usage de la noix vomique. Le premier qui en ait parlé est l'Arabe *Serapion*, dans son livre *des médicamens simples*. Après avoir décrit ce fruit, il dit: on en prend une dragme en poudre, avec de l'aneth, ou de la semence de fenouil, en bols, avec quantité suffisante de miel; on boit immédiatement un verre d'eau chaude; ce qui excite le vomissement, & fait rejeter des humeurs bilieuses & phlegmatiques superflues. Ce remède fait aussi évacuer par bas. Cependant je ne conseillerois jamais cette formule en aucun cas. Les Arabes attribuent à la noix vomique une propriété alexipharmaque, & on l'a admise dans l'électuaire d'œufs de l'empereur *Maximilien I.* Mais *Paul de Sorbait*, durant la peste de Vienne, dit que ceux qui avoient fait usage des électuaires où elle entroit, avoient été enivrés & attaqués de vomissement. *Montin* rapporte que les Lapons prennent avec succès contre la colique, la moitié d'une noix vomique rapée & mêlée dans de l'eau ou de l'esprit de froment.

M. de Bruin fait mention de diverses manières d'employer la noix vomique à l'intérieur. Voici celle que *M. Junghen* prescrit contre les vers intestinaux.

Prenez de la gomme ammoniacque,
dissoute dans le vinaigre
scillitique & desséchée } de chaque un
de nouveau, } scrupule;
De savon de Venise,
De la résine de jalap, }

De l'extrait gommeux de noix vomique,
demi-scrupule.

Mêlez, faites avec l'essence de succin des pilules d'un grain l'une, que l'on argentera.

La dose est de douze, une fois par semaine.

Le docteur *Wiel* fait prendre la noix vomique contre l'hydropisie de la manière suivante :

Prenez de la noix vomique en poudre fine, &
de l'extrait de trèfle d'eau, à égale partie ;

Mêlez exactement, faites des pilules de deux grains chacune.

La dose est d'abord de cinq le matin, de six avant midi, de sept vers le soir, & de huit à l'heure du coucher ; l'on augmente graduellement cette quantité chaque jour, jusqu'à ce qu'on soit parvenu au nombre de vingt-quatre pilules pour chaque prise.

Nous connoissons six dissertations particulières sur la noix vomique. Dans toutes, les auteurs prescrivent ce fruit redoutable, contre les fièvres, la dysenterie, la cachexie, les catarrhes, les rhumatismes, la rage, la morsure des animaux vénéneux, les maux vénériens, la gale, la céphalalgie, l'épilepsie, l'hypocondriac, l'hystérie, les ulcères sordides, la manie & les affections nerveuses.

Voilà donc un fruit exotique, qui empoisonne les quadrupèdes, vanté comme une panacée divine, universelle. Un médecin anglois, depuis peu, a fait de la noix vomique le plus puissant spécifique contre la dysenterie. Nous l'avons donnée à la dose de huit grains, pulvérisée & delayée dans un verre de bouillon de veau, le matin à jeun, à deux enfans attaqués de flux de sang (pendant trois jours); ce qui a fait cesser le mal; mais ces enfans étoient ivres après chaque prise, durant cinq à six heures.

On trouve rassemblé, dans cette dissertation, ce qu'il y a de plus intéressant à apprendre sur la noix vomique. On y trouve aussi la préparation d'une essence de noix vomique par M. de Bruin & l'histoire des succès que les médecins suédois, allemands, hollandois & lapons, ont obtenus avec ce singulier médicament.

Die Eisplanze, &c. C'est-à-dire, La Glaciale recommandée comme médicament spécifique; par le docteur J. W. F. LIEB, conseiller aulique du roi de Pologne, membre de la Société de Francfort-sur-l'Oder, médecin à Mittau. Hoff, 1785. In-8° de 16 pages.

11. Le *Mesembryanthemum cristallinum* du chevalier de Linné, la glaciale, n'avoit encore été cultivée que par curiosité. Cette plante jusqu'ici étoit inconnue en médecine. Elle doit donc actuellement beaucoup mériter notre attention, puisque l'auteur de cette dissertation

ne l'a jamais employée sans succès, & plus d'une fois il a par son moyen guéri tout-à-coup ses malades.

C'est spécialement sur la bile que se porte l'action de la glaciale, qui est bonne aussi contre toutes les maladies de la vessie & des voies urinaires. M. Lieb dit qu'il s'en est servi avec le plus grand succès contre les embarras pituiteux du bas-ventre, la retention d'urine, les spasmes de la vessie, & même contre la toux convulsive. Elle excite puissamment la sécrétion de l'urine ; quoique donnée en fort petite dose, aussi-tôt qu'on en a pris, elle fait déposer à l'urine un sédiment. Donnée en plus grande dose, c'est un diurétique puissant, plus énergique que la scille & d'autres hydragogues. Les effets de la glaciale se manifestent sur-tout dans les maladies bilieuses qui règnent pendant l'été, & dans celles qui dépendent d'une bile épaisse, tenace, noire, soit stagnante, soit errant dans le corps, ou portée sur quelques parties.

Des expériences prouvent que ce médicament donné sous la forme de suc exprimé avec l'eau de rhubarbe ; peut détruire les embarras sanguins & bilieux du bas-ventre les plus rebelles, le spasme violent de la vessie, joint aux symptômes qui annoncent un avortement futur.

JOACHIMI DIEDERICI BRANDIS commentatio de oleorum unguinosorum natura : *Mémoire sur la nature des huiles grasses*; par JOACHIM-DIEDERIC BRAND. A Gottingue, chez Dieterich;

à Strasbourg, chez Kœnig, 1785. In-4
de 50 pag.

12. M. *Brand* explique d'abord ce qu'il faut entendre par le mot *huile* ; il détruit la fausse dénomination de l'huile de vitriol, & traite des huiles animales. On entend en général, par huiles, des suc onctueux, gras & inflammables, qu'on tire des végétaux, des animaux, & de plusieurs endroits de la terre. On comprend aussi sous ce nom quelques substances fossiles ; mais ces dernières appartiennent originairement au règne végétal.

Les huiles diffèrent des suc aqueux par plusieurs propriétés générales ; 1^o par leur inflammabilité ; 2^o. par leur non miscibilité avec l'eau, & avec toutes les liqueurs aqueuses ; 3^o. enfin les huiles & les matières huileuses sont composées de beaucoup d'acide ou de phlogistique : le principe aqueux & le principe terreux entrent dans leur composition en moindre quantité que dans les suc aqueux. Outre ces propriétés générales, les huiles & les substances huileuses en ont encore de particulières, par lesquelles elles diffèrent les unes des autres. Cette définition, puisée dans MM. *Baume* & *Macquer*, démontre les caractères essentiels des substances grasses.

On trouve dans cette Dissertation la liste des plantes filiculeuses, dont les semences sont propres à fournir de l'huile, par expression. Les principales se retirent de la navette, de la roquette, du raifort, de la caméline, de la moutarde, &c. Toutes les autres familles de plantes, dont les graines sont huileuses, passent ici en revue ; M. *Brand* n'a pas oublié l'excellente huile de pédane à feuilles d'acanthé, (*onopordon acanthium*, L.)
découverte

découverte précieuse, dûe aux savantes recherches, & aux expériences de M. *Durande*, médecin de Dijon.

La pédane est un chardon qui se trouve partout; ses têtes sont nombreuses, principalement dans les bonnes terres. M. *Durande* en a compté jusqu'à cent trente sur un seul pied, qu'il a reconnu en Bourgogne. Après avoir ramassé en automne ces têtes, il faut les laisser sécher; & dès-lors, en les battant, on en détache aisément les graines. Vingt-deux livres de têtes de pédane ont fourni douze livres de semences. L'enveloppe de ces graines est si dure, qu'on n'a pu parvenir à en extraire l'huile à froid avec les plaques dont on se sert pour l'huile d'amandes douces; mais, au moyen de la presse d'un hui-lier, ces douze livres de semences ont fourni trois livres d'huile, ce qui équivaloit au produit du chenevis dans les bonnes années. Les comparaisons que M. *Durande* a faites avec cette huile & celles de navette, de pavot, d'olive & de chenevis, en les faisant brûler à la lampe, est que l'huile de pédane se consommoit moins vite que les autres. Quoique les champs soient hérissés de ce chardon, on en laisse cependant perdre les graines. Il croit dans le sol le plus ingrat; c'est un moyen d'en tirer parti. M. *Durande* ajoute, qu'il multiplie beaucoup dans les terres fertiles, & l'on peut présumer qu'il ne les épuiserait point. Nous cultivons avec succès dans un jardin botanique; l'onopordon d'Illyrie & celui d'Arabie; ils demandent peu de culture, & donnent infiniment de semences, qui sont également propres à fournir de l'huile à brûler.

M. *Brandis* termine sa dissertation, par exposer les divers résultats que l'on retire du mélange

des huiles avec les acides, les alkalis fixes, les métaux, les terres alkalines & le soufre. Ce Mémoire rassemble bien des choses curieuses sur les huiles grasses.

Essai sur le fluide électrique, considéré comme agent universel, par feu M. le comte DE TRESSAN, lieutenant général des armées du Roi, commandant des ville, comté de Bitche & Lorraine allemande, commandant des ordres de S. Lazare & du Mont-Carmel, & l'un des quarante de l'Académie françoise, membre des Académies royales des sciences de Paris, Londres, Edimbourg, Berlin, &c. A Paris, chez Buisson, libraire, hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins, n° 13, deux volumes in-8°. Prix 10 liv. broché, 12 liv. rel. année 1786.

13. Ceux qui ne considèrent un littérateur agréable & brillant, sur-tout s'il est en même temps un homme du grand monde distingué par ses grâces, que comme un être frivole & léger, qui effleure tout sans rien approfondir, destiné seulement par la nature à faire l'ornement des sociétés qui lui ressemblent, seront désabusés, en lisant l'ouvrage de M. le comte de

Treſſan. Le ſage *Newton* avoit borné ſes travaux à calculer & à démontrer les effets de l'attraction. *M. le comte de Treſſan*, par un de ces apperçus ſublimes du génie, eſſaie de s'élever juſqu'à la cauſe de l'attraction. Il a cru la reconnoître dans le fluide électrique. D'après ſes principes, le fluide électrique & le fluide magnétique ne ſont qu'un même fluide. Ce fluide eſt l'agent univerſel qui retient les planètes dans leurs orbites, donne l'impulſion à notre ſyſtème planétaire, & en entretient l'harmonie ; c'eſt le principe actif qui préſide à la végétation & à l'économie animale, qui développe le germe de l'animal, & qui rétablit ſes reſſorts altérés. Selon *M. le comte de Treſſan*, l'air groſſier qui compoſe notre atmosphère n'eſt qu'une émanation de la terre, occasionnée par la force jailliſſante du fluide électrique ; le feu, les phoſphores, ſoit naturels, ſoit artificiels, ne ſont que des modifications de ce fluide.

M. le comte de Treſſan a appliqué ſes principes ; d'une manière très-ingénieuſe, aux volcans, aux aurores boréales, & à la lumière zodiacale. C'eſt par le moyen de l'électricité qu'il explique les différens phénomènes qu'offrent l'air & l'eau ; les fermentations, le flux & le reflux, les vents conſtans, périodiques ou accidentels. *M. le comte de Treſſan* a bien ſenti que, pour établir un ſyſtème en forme, il faudroit des preuves plus vigoureuſes que celles dont il ſe contente. Auſſi ne donne-t-il ſon ouvrage que comme un apperçu, un eſſai qu'il invite les phyſiciens à ſuivre & à perfectionner ; mais ce qui fait ſur-tout le mérite des idées de *M. le comte de Treſſan*, & qui doit en donner un bien avantageuſe de ſon eſprit, c'eſt qu'elles ont été

conçues à une époque où l'on avoit à peine rassemblé quelques faits isolés sur l'électricité; car cet ouvrage n'est que le développement d'un Mémoire composé en 1747, qui mérita à M. le comte de Tressan l'honneur d'entrer, en 1750, comme associé libre, dans l'Académie royale des Sciences de Paris.

Analogie de l'électricité & du magnétisme, ou Recueil de Mémoires couronnés par l'Académie de Bavière, avec des notes & des dissertations nouvelles; par J. H. VAN-SWINDEN, ci-devant professeur à l'université de Franequer, actuellement professeur de physique & de mathématiques à Amsterdam, membre de plusieurs Académies, &c. A la Haye; & se trouve à Paris, chez la veuve Duchesne, trois vol. in-8°, ann. 1785, Prix br. 12 liv.

14. Ce Recueil contient sept Mémoires, dont trois ont été composés à l'occasion du prix proposé par l'Académie électorale de Bavière, sur la question: *Y a-t-il une analogie vraie & physique entre la force électrique & la force magnétique? & s'il y en a une, quelle est la manière dont ces forces agissent sur le corps animal?*

Le premier Mémoire sur l'analogie de l'électricité & du magnétisme, occupe seul le premier volume. M. Van-Swinden y tâche de prouver qu'il n'existe aucune analogie entre l'électri-

cité & le magnétisme, que ce sont deux genres de forces totalement différentes, qui n'ont de commun que quelques effets ; tels sont ceux d'attirer & de repousser toutes deux des corps différens. Il établit leur différence sur ce que le fer est le seul corps sur lequel l'aimant a une action marquée, tandis que l'électricité agit sur un grand nombre de corps ; sur ce que la pulvérisation, les sels, la vitrification n'empêchent pas l'action de l'aimant sur le fer, au lieu qu'ils modifient beaucoup les corps électriques ; sur ce qu'il n'y a aucun corps qui soit un vrai conducteur du fluide magnétique, au lieu qu'il y en a beaucoup qui le sont du fluide électrique. M. *Van-Gwinden* fonde la différence qui est entre le magnétisme & l'électricité sur un grand nombre d'autres raisons d'un très-grands poids. Il se sert aussi des nouvelles expériences que M. l'abbé *Spalanzani* a faites avec l'aimant sur la torpille.

Le second Mémoire est de M. *Steiglagner*, professeur de physique à Ingolstadt. Ce physicien admet une analogie entre le magnétisme & l'électricité. Il adopte le système de M. *Æpinus*, dont il emploie les calculs & les formules. Il donne aussi une explication des principaux phénomènes de l'électrophore ; il tâche, d'après la structure des nerfs & la constitution du sang, de faire voir que le magnétisme & l'électricité agissent sur le corps humain. L'action est évidente ; mais pour l'expliquer, l'auteur dit que le fluide nerveux est une *espèce de matière électrique*, & que le sang contient du fer, sur lequel l'aimant doit avoir nécessairement de l'action. Il nous semble que ce mélange de suppositions non prouvées ; & de faits vrais, ne dé-

montre guères ce que l'auteur prétend démontrer.

Le troisième Mémoire consiste en des remarques sur le système de M. *Æpinus* ; dans lesquelles M. *Van-Swinden* fait voir que les faits dont le premier se sert pour l'appuyer, ne sont point concluans ; que les calculs dont il fait usage sont erronés, & ne découlent pas nécessairement de ses principes.

L'auteur du quatrième Mémoire sur l'analogie de l'électricité & du magnétisme, est M. le professeur *Heibner*. Il tient un milieu entre ceux qui établissent une ressemblance complète entre les deux genres de forces, & ceux qui soutiennent qu'ils sont différens. Cependant, après avoir montré ce qu'il y a à dire pour & contre, il se détermine pour l'analogie de ces forces.

Le cinquième Mémoire se réduit à des réflexions sur le magnétisme animal, & sur le système de M. *MESMER*. M. *Van-Swinden*, qui en est l'auteur, pense qu'il n'y a qu'une seule espèce de magnétisme animal, qui est même très-improprement nommée ; elle consiste en ce que l'aimant, appliqué extérieurement au corps humain, ou porté en amulette, exerce quelquefois sur le genre nerveux seul une action quelconque, mais sujette à beaucoup de restrictions.

La sixième pièce de ce recueil est une dissertation sur un paradoxe magnétique ; ce paradoxe est que l'aimant attire le fer plus fortement qu'un autre aimant.

Enfin, le septième Mémoire est une dissertation sur les mouvemens irréguliers de l'aiguille aimantée.

Ce recueil peut passer pour complet, relatif

vement à l'objet dont il y est question; la matière y est envisagée sous toutes ses faces; & les personnes qui desireront de l'approfondir, y trouveront de très-grands secours.

Flora pedemontana, &c. C'est-à-dire, *Flore piémontoise; par M. ALLIONI, ancien professeur de botanique en l'université de Turin, directeur chef du jardin public de botanique & du cabinet d'histoire naturelle, membre & trésorier perpétuel de l'Académie royale des sciences de Turin, de celles de Bologne & de Madrid, des Sociétés de Bâle, des curieux de la nature de Berlin, de la physico-botanique de Florence, de Göttingue, de Londres, de Lunden, de la patriotique de Milan, de Montpellier, de Padoue, & de médecine de Paris. Trois vol. in-fol. 1786. A Paris, chez Durand neveu, Didot le jeune, Gougué & Née; à Lyon, chez Bruyset; à Strasbourg, chez Amand Kœnig.*

15. Ce grand ouvrage, dont l'impression a commencé en 1783, vient d'être mis en vente. Les deux premiers volumes contiennent les descriptions, & des observations sur les plantes: des planches forment le troisième; elles repré-

sentent 228. plantes nouvelles ou rares, gravées avec soin, lesquelles sont toutes indigènes au Piémont; leur nombre excède 2500; les moins connues sont exactement décrites; les caractères des genres sont indiqués avec le détail nécessaire, d'après une comparaison rigoureuse de toutes les espèces avec les genres. Non-seulement M. *Allioni* rapporte les synonymes principaux des phytographes, mais il ajoute les noms usités dans la pharmacie, ceux de Matthioli & du pays; les lieux où chaque plante croît, sont indiqués d'après ses observations propres, & d'après celles des botanistes qui ont parcouru le Piémont. Quant aux usages & aux vertus médicales, M. *Allioni* en parle d'après son expérience. Cette Flore est terminée par plusieurs tables qui facilitent les recherches.

M. *Allioni* distingue les plantes piémontoises en confuses, ignorées & nouvelles. Son système est formé de douze classes.

La première comprend les plantes à fleur monopétale simple.

La deuxième, à fleur monopétale composée.

La troisième, à fleur bipétale & tripétale.

La quatrième, à fleur cruciforme ou à quatre pétales.

La cinquième, à fleur tétrapétale, ou pentapétale papillonacée.

La sixième, les ombellifères.

La septième, à fleur pentapétale & à deux semences couvertes.

La huitième, les hexapétales.

La neuvième, les polypétales.

La dixième, les apétales sans gramens.

La onzième, les graminées.

La douzième, les cryptogames.

Les plantes qui n'avoient point été décrites avant M. *Allioni*, font au nombre de quarante-quatre.

Nous allons, d'après l'auteur, exposer les propriétés & les usages de quelques-unes.

A Nice, on emploie le *teucrium flavum* à la place de la germandrée, & il paroît même avoir plus d'efficacité. M. *Allioni* s'est utilement servi de la sauge des bois (*teucrium scorodonia*), contre le hoquet & les maux d'estomac, ce qu'il a appris des habitans des Alpes.

La décoction légère de semences de *psyllium* est un excellent adoucissant. M. *Allioni* s'en sert utilement dans les dysenteries & l'ardeur d'urine.

Au lieu du bouillon blanc ordinaire, *verbascum thapsus*, on peut employer indifféremment les autres espèces, *lychnitis*, *thapsoides*, *phlomoïdes* & *nigrum*.

Les habitans des Alpes font infuser dans de l'huile les galls du rosage ferrugineux (*rhododendron ferrugineum*), & s'en servent habituellement pour consolider les plaies, pour adoucir les douleurs dans le rhumatisme, & les *membrorum contracturae*.

La pétasite est utile dans les maladies de poitrine aiguës; causées par la pituite, & particulièrement dans les fièvres catarrhales avec pétechies. On emploie la racine desséchée: la dose est depuis demi-once jusqu'à une once; & on la fait prendre ordinairement en décoction. Il faut l'arracher & la faire sécher au printemps, lorsqu'elle est pleine de suc.

L'usage des racines d'ellébore blanc est très-dangereux. Un seul scrupule suffit pour donner la mort. Les habitans des Alpes assurent qu'on

ne boit point l'eau qui a passé par ses racines, sans en éprouver de mauvais effets.

Les botrys, ou ambroisie, *chenopodium botrys*, pris en infusion, guérit les Piémontois de la migraine & de la foiblesse d'estomac.

Ils emploient aussi avec succès l'osmonde lunaire contre les règles immodérées. Il en est de même de la décoction de jaccée, qu'ils prennent fréquemment & utilement contre les dartres, sur-tout lorsque la lymphe est épaissie & visqueuse.

Nous ferons sur la Flore Piémontoise quelques observations botaniques.

1°. Le genre de la *jassone* est placé dans la première classe, savoir, des monopétales à fleur simple; mais assurément sa fleur mérite autant le nom de composée, que celle du *dypsacus*, & de la globulaire; elle devrait donc être rapportée à la seconde classe: à la rigueur le *phyteuma* n'appartient-il pas aussi à la classe des composées?

2°. *Leontodon hispidum* & *hirtum*, doivent être différens, puisque *Haller* & *Scopoli* en font deux genres.

3°. La valériane offre quelques exceptions à sa définition générique.

4°. La garance a deux semences contenues dans une baie; elle se trouve cependant placée parmi les gymnodispermes.

5°. Le *raphanus raphanistrum* est placé dans le genre du *rapistrum*, parmi les siliculeuses, quoique son fruit soit plus alongé, & ait plus le caractère de silique que l'*isatis* & le *brachiolobos*, laissés parmi les siliqueuses.

6°. Le *ranunculus polymorphus* de M. *Allioni* ne nous paroît nullement différer de l'*auricomis*,

que des observateurs croient aussi être la même que la *cassubicus*.

7°. M. *Allioni* a-t-il eu raison de remettre avec *Haller* le nom de *polygonatum* à la place de *convallaria*, qui est actuellement assez généralement adopté? Par-là il faudroit rechanger inutilement tous les noms triviaux sans aucune nécessité, ce que M. *Allioni* condamne lui-même dans sa préface. Il faut dire la même chose de *thymalea*, au lieu de *daphne*, &c.

ANDRÆ JOHANNIS RETZII, phil.
mag. ad reg. Acad. Lund. historiæ
natur. prof. reg. & ord. des. Societ.
physiographicæ Lund. secretarii, &c.
fasciculus observationum botanicarum
quartus: *Quatrième fascicule des ob-*
servations de botanique; par M. AN-
DRÉ-JEAN RETZIUS, &c. avec
figures en taille-douce. A Leipfick,
chez Cruscus; à Strasbourg, chez
Koenig, 1786. In-fol. de 30 pages.

16. Ce fascicule renferme cent trois planches, dont la plus grande partie étoit inconnue aux botanistes, & dont la moitié appartient à la grande famille des graminées. Nous devons ces nouvelles richesses botaniques à M. *Kœnig*, médecin & naturaliste à Tranquebar, que la mort vient d'enlever aux sciences & à l'humanité. Il en avoit fait part à son ami *Retzius*; celui-ci

les a décrites avec précision & clarté. M. *Wernerberg* en a aussi communiqué plusieurs.

Trois planches bien gravées représentent la pédiculaire incarnate du Groenland, l'hiéracion à dent de lion, & l'orchis hyperborée.

Ce cahier n'est pas inférieur aux précédens, & en fait desirer la continuation.

Le *panicum antidotale*, qui se trouve dans les jardins de Malabar, est, dit M. *Retzius*, en usage, spécialement contre l'oséne; c'est un puissant discutif dans divers cas; on le pile, ou on le réduit en forme de cataplasme.

La résine de Copal découle, selon lui, d'un arbre indien, appelé *elaocarpus copalliferus*.

Le *sesamum prostratum* est une plante médicinale du Malabar.

On fabrique avec l'*aristida setacea*, espèce de chiendent, des peignes, des nattes, du papier, &c.

Differtatio botanica sistens dispositionem generum plantarum Jenensium, secundum LINNÆUM, & familias naturales : *Differtation botanique, contenant la disposition des genres des plantes de Jena, suivant LINNÉ, & les familles naturelles; par AUGUSTE-JEAN-GEORGE-CHARLES BATSCCH de Jena, docteur en philosophie. A Jena, chez Hellerian; & à Strasbourg, chez Kœnig, 1785. In-4° de 63. pag.*

17. Nous avons de M. *Batsch* deux disserta-

tions récemment publiées sur les champignons. Celle que nous annonçons contient une explication claire du système sexuel du chevalier de *Linné*, & une clef artificielle pour apprendre à connoître les ordres & familles naturelles des plantes par le moyen des fleurs.

La méthode de M. *Batsch* est divisée en neuf classes.

Les quatre premières renferment les fleurs régulières, savoir les rosacées, les crucifères, les tripétales & les liliacées; les cinq autres classes contiennent les fleurs irrégulières, qui sont les grimacières (*ringentes*), les monopétales, les composées, les incomplètes & les cryptogames. Quant aux familles naturelles de M. *Batsch*, elles sont au nombre de soixante dix-sept.

Ces détails sont faits d'après les végétaux qui se trouvent dans le jardin & les environs de Jena en Saxe.

S É A N C E P U B L I Q U E,
tenue, par la Faculté de médecine de
Paris, le 15 juillet 1786.

M. le doyen ouvrit la Séance par un discours sur la véritable cause du progrès des Sciences; ce qui le conduisit à démontrer que les travaux des membres de cette Compagnie ont contribué à perfectionner, pour la plus grande partie, toutes les branches de cet art. Après quoi il procéda à la proclamation & à l'annonce des prix.

Ensuite M. de la *Planche*, lut l'Analyse des travaux de MM. les Bacheliers de la Faculté,

374 SÉANCE PUBLIQUE.

pendant la seconde année de leur licence. — M. de la Fisse lut l'éloge de M. Marand. — M. Paullet lut un aperçu d'un ouvrage complet sur les champignons, dont il est l'auteur, & qu'on désire depuis long-temps, dans lequel aperçu il démontre la nécessité d'une méthode certaine qu'il propose pour distinguer les champignons vénéneux. — M. de la Planche prononça l'éloge de M. Macquer. — M. Bertholet lut un Mémoire sur la différence de la lumière & de la chaleur, dans lequel, par des expériences aussi ingénieuses que démonstratives, il paroît confirmer de plus en plus une théorie nouvelle sur beaucoup de phénomènes naturels & chimiques. Leurs rapports avec l'économie animale n'ont point échappé à cet excellent observateur. — M. Le Roux des Tillets a terminé cette Séance par l'éloge de M. Borie.

PRIX PROPOSÉS.

La Faculté, dans sa Séance du 29 décembre 1785, avoit proposé pour sujet du prix d'un jeton d'or, la question suivante : *Décrire l'ictère des nouveau-nés, & distinguer les circonstances où cet ictère exige les secours de l'art, & celles où il faut tout attendre de la nature.* Parmi les Mémoires envoyés au concours, deux seulement ont fixé l'attention de cette Compagnie.

Le premier, n^o. 3, auquel elle a donné le prix, a pour devise : *Calamum pro virili assumo, & saluti tenerimorum quantum in me est verè inservire studeo* (HARRIS. de morb. acut. infant.) L'auteur de ce Mémoire fondé sur dix observations bien faites & soutenues par des notes inté-

ressantes, établit un diagnostic lumineux & une saine pratique. On y observe, avec justesse, que la teinte jaune de tous les nouveau-nés n'est pas toujours ictérique, mais que souvent elle est la suite d'une sorte d'échymose générale, ou d'un état légèrement érysiélateux, produit au moment de la naissance. Les droits respectifs de la nature & de l'art, suivant les diverses circonstances, y sont établis & développés d'une manière précise. En un mot, ce Mémoire remplit avec distinction toutes les conditions du programme. En le couronnant la Faculté eut souhaité néanmoins que le style en fût plus correct, plus facile, & que la thérapeutique en fût plus simple.

L'auteur de ce Mémoire est M. *Baumes*, docteur en médecine, agrégé au collège des médecins de Nîmes.

L'accessit a été accordé au Mémoire n^o. ix ; ayant pour devise, *Homo sum, humani nihil à me alienum puto.* (TERENT.) L'auteur est M. *Bertrand*, docteur en médecine, pensionnaire de la Verrerie royale de Sainte-Catherine, en Nivernois.

Dans ce Mémoire il n'est point fait mention de cette jaunisse ordinaire à presque tous les nouveau-nés, mais seulement de l'ictère qui colore les conjonctives, & qui est moins un phénomène de la naissance qu'une maladie réelle. Du reste, considérée en elle-même, cette dissertation est claire & concise ; elle est écrite avec ordre & sagesse ; elle dénote un esprit juste & du savoir, & laisse désirer plus de pratique & d'expérience.

M. le Doyen a rappelé qu'il avoit été proposé, dans la même Séance du 29 décembre

376 PRIX PROPOSÉS, &c.

1785, 1°. pour sujet d'un prix de 200 livres ; la question suivante :

L'histoire de cette maladie du mésentère, que l'on nomme vulgairement carreau.

2°. pour sujet d'un prix de 300 liv. la question suivante :

L'histoire des différentes maladies de la moëlle.

Le terme fixé pour l'envoi des Mémoires, est le dernier mars 1787, & la proclamation des prix se fera à la Séance publique de juin suivant.

Les Mémoires seront écrits en françois ou en latin, au choix des auteurs : tous les savans, tant étrangers que regnicoles, seront admis au concours, à l'exception des docteurs régens, & même des Bacheliers de la Faculté de Médecine de Paris.

Les auteurs auront soin de ne pas se faire connoître ; ils joindront, à leurs Mémoires un billet qui contiendra leurs noms, surnoms, & demeures, lequel sera plié & cacheté. On n'ouvrira que les billets des Mémoires qui auront été jugés dignes du prix ou de l'accèsit.

Les mémoires seront remis & envoyés, port franc, par la poste, à M. le Doyen de la Faculté de Médecine de Paris.

PROGRAMME de l'Académie royale des belles-lettres d'Arras.

DU 26 AVRIL 1786.

L'Académie croit devoir publier dès-à-présent qu'elle décernera un prix vers Pâques de l'année

1788, au Mémoire qui aura mieux traité la question suivante :

Quelle est la meilleure méthode à employer pour faire des pâturages propres à multiplier les bestiaux en Artois.

* Les Auteurs feront tenus de remettre leurs Mémoires, pour ce prix, avant le premier décembre 1787.

PROGRAMME de l'Académie électorale palatine des sciences à Manheim.

Cette Académie a proposé pour les prix des années 1787 & 1789, deux questions.

Voici la première :

« Etant connu que l'électricité est du nombre des irritans, on demande, si elle ne pourroit pas être un remède propre à rappeler à la vie les noyés, les suffoqués, & autres attaqués de l'asphyxie ; si elle mérite une préférence sur d'autres moyens semblables employés jusqu'ici, & quelle seroit en ce cas la voie la plus sûre & la plus facile de s'en servir (a) » ?

L'Académie attend là-dessus des expériences convenables & décisives, soit sur les hommes, soit sur les animaux.

L'autre question pour l'année 1789 est conçue en ces termes :

« Existe-t-il dans la classe dioïque de *Liné*

(a) On peut consulter sur cette matière deux Lettres intéressantes de M. *Changeux*, qui se trouvent dans le Journal de physique, Tom. X, pag. 197, & Tom. XV, pag. 74.

des plantes de même genre , qui soient purement femelles , dont les semences aient la puissance ou la faculté de reproduire l'espèce sans la fécondation des mâles ».

En désignant les noms botaniques, selon *Tournefort & Linné* , on devra constater la fertilité ou la stérilité des semences de ces femelles mentionnées , dont les mâles n'ont aucunement agi sur leurs propres germes , par des observations & par des expériences si exactes , qu'on ne puisse pas avoir le moindre doute sur un sujet aussi important à l'histoire de la génération des végétaux.

PRIX de l'Académie de Dijon.

L'Académie des sciences, arts & belles-lettres de Dijon, avoit proposé pour sujet du prix qu'elle devoit distribuer dans sa Séance publique du mois d'août 1786 , *de déterminer , par leurs propriétés respectives la différence essentielle du phlogistique avec la matière de la chaleur.* Dans le mois qui a précédé le jour fixé pour l'ouverture du concours , plusieurs auteurs , sans se faire connoître , lui ont écrit pour obtenir un plus long terme , & avoir le temps d'achever le travail qu'ils avoient commencé sur ce sujet important ; mais il n'étoit pas au pouvoir de cette Compagnie de préjudicier au droit acquis à ceux des concurrens qui avoient envoyé leurs Mémoires ; elle a donc procédé à leur examen , & elle n'en a trouvé aucun qui remplit ses vues : un seul des concurrens a cité le *Traité du Feu* de M. *Schéele* ; au surplus il n'a fait , ainsi que les autres , aucune mention des expériences de MM. *Black, Willeke,*

Crawford, Lavoisier, de la Place, Kirwan, &c. c'est-à-dire, qu'ils n'ont connu ni les faits, ni les opinions qu'il falloit discuter & qui ont fait naître cette question, dont la solution est attendue par tous les savans, comme pouvant seule rendre une base solide à toutes les théories chimiques ébranlées par les nouvelles découvertes.

L'Académie a arrêté en conséquence de proposer le même problème pour le sujet du prix double qu'elle aura à décerner dans sa Séance du mois d'août 1789; & pour entrer dans les vues des auteurs, d'en faire insérer dès-à-présent l'annonce dans les ouvrages périodiques.

Les Mémoires écrits en françois ou en latin, contenant dans un billet cacheté le nom de l'auteur, seront remis ou envoyés, *francs de port*, à M. de Morveau, chancelier & secrétaire-perpétuel (a), ou à M. Caillet, secrétaire-adjoint, avant le premier avril 1789; ce terme est de rigueur. MM. les Savans étrangers sont invités de prendre les moyens nécessaires pour faire parvenir leurs ouvrages *francs de port*, en les adressant à quelque correspondant ou autrement; les paquets qu'ils expédient par la poste sans les affranchir jusqu'à Dijon, ne sont pas retirés.

(a) L'Académie de Dijon vient de perdre son célèbre secrétaire M. Maret, qui, accouru au secours des habitans de Saint-Mamers en proie à une épidémie, après avoir arrêté les ravages de cette funeste maladie, y a succombé lui-même. Il a été remplacé par M. de Morveau.



A N N O N C E.

ACADÉMIE DE BERLIN.

Le 2 juin, l'Académie royale des sciences & belles-lettres de Berlin a tenu sa Séance publique, destinée à célébrer l'anniversaire de l'avènement du Roi au trône.

M. Achard, directeur, a lu des *Recherches faites dans la vue de découvrir une méthode exacte pour mesurer les quantités relatives de phlogistique contenues dans une sorte d'air donné, de façon que les degrés de phlogistication de l'air soient réduits par cette méthode à des rapports justes & numériques.* Ensuite il a fait quelques expériences relatives à ce sujet.

R É C L A M A T I O N

DE M. L'ABBÉ BERTHOLON,

Professeur de physique expérimentale des Etats généraux de Languedoc, sur plusieurs altérations contenues dans l'extrait d'un Mémoire sur l'électricité médicale ().*

J'ai prouvé dans ma lettre sur plusieurs vérités fondamentales relatives à l'électricité du corps hu-

(*) *Note de l'Editeur du Journal.*

Il y a plusieurs mois que M. l'abbé Bertholon m'a fait l'honneur de m'adresser une réclamation,

RÉCL. DE M. L'ABBÉ BERTHOLON. 381

main, dans combien d'erreurs étoit tombé l'auteur du mémoire dont l'extrait a été inféré dans le Journal de Médecine du mois d'avril 1785, page 591.

La première phrase citée avec des guillemets, page 592, du Journal de Médecine, *tant de merveilles*, &c. & qui est tirée de la page 4 du *Mémoire sur l'électricité médicale*, sur six lignes & demie contient les altérations suivantes : on y a supprimé un mot, ligne 21 ; un autre, ligne 24 ; un troisième, ligne 23. On y a ajouté un mot ; & de plus on a changé entièrement un membre de phrase, ligne 23 : qui le croiroit, que dans une phrase qui a aussi peu d'étendue, on ait osé y mettre, malgré les guillemets, autant d'altérations ? qu'on ne pense pas cependant qu'on ait cherché à dessein cette phrase, c'est la première qui est citée. Cette phrase n'est pas la seule ; car dans la même page 592 du Journal, on voit encore un mot supprimé, & un mot substitué à un autre.

Quand on cite des phrases qui ne se suivent pas, & entre lesquelles il y en a d'intermédiaires

beaucoup plus étendue, & à laquelle étoit joint un très-grand nombre de citations.

Cette réclamation-ci est pure & simple, & il faut la publier ; c'est au lecteur à vérifier si M. l'abbé *Bertholon* a de bonnes raisons pour se plaindre. M. l'abbé *Bertholon* est sans doute, un habile, un savant physicien ; mais depuis des siècles on sait qu'il ne suffit point d'être physicien pour se former des idées justes sur les lois de l'économie animale, sur les causes de ses dérangemens, & sur les moyens de rétablir la santé. Il faut être médecin, & M. l'abbé *Bertholon* fournit les preuves les plus multipliées de son ignorance & de son incapacité en médecine.

res qu'on retranche, il est reçu qu'on mette plusieurs points de suite. Cependant cette règle, qui peut être de conséquence dans bien des occasions, n'est point observée dans l'extrait du Journal ; car, entre la fin de la page 592 & le commencement de la page 593, on a supprimé deux phrases de l'original, sans qu'on y voie des points ; la suite des guillemets s'y trouvant toujours. Outre cela, dans cette phrase de la page 593, il y a, à la page troisième, une suppression de neuf lignes entières. A la moitié de cette même page, on a encore osé ajouter les lignes 18, 19, 20, 21 & 22, avec guillemets, quoiqu'elles ne soient point dans l'original, ainsi qu'on peut le vérifier en jetant un coup d'œil sur la page 6 de ce dernier.

Il seroit trop long de citer ici les autres interpolations qui se trouvent dans le même extrait ; ce seroit bien pis, si on rapportoit celles qui sont dans le *Mémoire de M. Marat*. Je me borne à indiquer les suivantes, qu'on voit à la page 596, du Journal de Médecine, depuis la ligne 25 ; à la p. 597, &c. On voit à la p. 598, ligne 23, outre les changemens de mots, une phrase entière ajoutée avec guillemets, & qui n'est point dans l'original. A la page 595, ligne 1^{ère} & seconde, après ces mots, *puisque le corps*, un membre de phrase, qui n'est pas dans le *Mémoire*, a été intercalé dans la phrase rapportée par le Journal, & cependant des guillemets sont mis à cette phrase.

M. Marat, en citant avec des guillemets le texte de la page 31 de mon ouvrage, a supprimé les lignes 16, 17 & 18, essentielles au sens de la phrase ; & cela, afin de donner une autre interprétation à ce que j'établis.

D'après M. *Marat* l'électrification par bains est absolument sans efficacité contre toute espèce de maladie, pag. 59 & 596 du Journal de Médecine ; mais les expériences des plus habiles physiciens nationaux & étrangers, qu'on lit dans divers ouvrages, & sur-tout celles de M. *Mauduit*, établissent directement le contraire, c'est-à-dire, l'efficacité de l'électrification par bain & même par aigrettes. Ce sont ces expériences qui peuvent être regardées comme incontestables ; elles ont été faites par ordre du Roi, & communiquées à la Société royale de Médecine, dont ces messieurs font trop de cas. On observe que cette erreur est d'autant plus pernicieuse qu'elle tendroit à empêcher qu'on n'emploie une méthode efficace, qui dans plusieurs circonstances est la seule dont on doive user, & par laquelle la prudence prescrit en général de commencer le traitement.

N^{os} 1, 2, M. GRUNWALD.

5, 10, 11, 12, 15, 16, 17, M. WIL-
LEMET.

6, 7, 9, 13, 14, M. ROUSSEL.

8, M. HUZARD.

T A B L E.

<i>OBSERVATIONS faites dans le département des hôpitaux civils, année 1786, n^o 8. Topographie de l'hôpital de Meaux,</i>	Page 193
<i>Suite des Observations de chirurgie. Huitième Observation. Extirpation de matrice. Par M. Faure, chirurgien,</i>	201
<i>Observation sur une affection peu commune de l'asphage. Par M. Taranget, méd.</i>	252

<i>Observation sur une fièvre bilieuse, compliquée de cholera, terminée par la mort, &c. &c.</i>	258
<i>Observation sur un cochemar, guéri par une fièvre d'accès, communiquée au sujet d'un problème proposé par M. Sumeire, dans le Journal du mois d'août 1785. Par M. Jurine, chir.</i>	289
<i>Observat. sur un vice d'ossification des os maxillaires d'un nouveau-né. Par M. Tourtelle, méd.</i>	295
<i>Reflexions sur une opérat. césarienne. Par M. Larrou-ture, méd.</i>	297
<i>Lettre de M. Saucerotte, chir. à M. Thomassin, au sujet de sa question chirurgico-légale,</i>	306
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de juin 1786,</i>	312
<i>Observat. météorologiques faites à Montmorenci,</i>	316
<i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>	316
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	318

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Académie,</i>	321
<i>Médecine,</i>	336
<i>Chirurgie,</i>	345
<i>Vétérinaire,</i>	352
<i>Matière médicale,</i>	354
<i>Physique,</i>	362
<i>Botanique,</i>	367
<i>Séance publique Et Prix de la Faculté de Médecine de Paris,</i>	273
<i>Programme de l'Académie des Sciences de Mannheim,</i>	377
<i>Prix de l'Académie de Dijon,</i>	378
<i>Annonce,</i>	388
<i>Réclamation de M. l'abbé Bertholon,</i>	ibid.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois d'août 1786. A Paris, ce 24 juillet 1786.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1786.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

SEPTEMBRE 1786.

OBSERVATIONS
FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES
HÔPITAUX CIVILS.

N^o 9.

Topographie de l'hôpital de Corbeil ; par
M. PETIT, chirurgien.

LA ville de Corbeil partage, avec plu-
sieurs autres, l'honneur d'avoir été autre-

Tome LXVIII.

R

fois le séjour de nos Rois, elle est encore remarquable pour avoir, dans des siècles de ténèbres, donné naissance à des hommes illustres par leur savoir, *Pierre de Corbeil*, célèbre docteur en théologie, mort sur la fin du douzième siècle, & *Pierre-Gilles de Corbeil*, premier médecin de *Philippe Auguste*, dont le nom vivra toujours parmi les médecins.

Corbeil est située sur les bords de la Seine, qui la sépare en deux parties; & elle est de plus arrosée par l'Yvine, petite rivière d'Etampes, qui vient se perdre dans la Seine en ce lieu.

Il n'y a ni lacs ni marais, ni étangs dans les environs de la ville, & les seuls brouillards qui la couvrent de temps à autre, sont ceux qui s'élèvent de la Seine & de la rivière voisine; mais on ne s'est point apperçu qu'ils fussent mal sains & dangereux. Les vents qui règnent dans la ville & dans le canton, y soufflent d'une manière si variable & si indéterminée, qu'il seroit difficile d'en donner le tableau. On peut seulement observer en général que les vents du Sud au Sud-Ouest y sont les plus fréquens, sans qu'ils y fassent naître plus de maladies que les autres.

La Seine & l'eau de la rivière d'Etampes

fournissent la boisson des habitans. Les qualités de la première sont connues ; pour la seconde, elle est bien moins légère, & d'une crudité très-remarquable. La manière de vivre des citoyens riches & des pauvres habitans, offre le même contraste que par-tout ailleurs. Tout ce qu'il y a à remarquer à ce sujet, c'est que les côteaux voisins fournissent une assez grande quantité de vin pour que le peuple en fasse un usage habituel, & l'on peut même lui reprocher d'en abuser.

Les habitations des ouvriers & des autres gens de la même classe sont plus humides & moins aérées que celles des bourgeois, parce que les premiers logent dans des rez-de-chaussée, & que leurs portes & leurs fenêtres sont peu élevées & petites.

En général, on ne connoît à Corbeil que des maladies accidentelles avec les variétés ordinaires que présente la succession des saisons dans notre climat : cependant on a remarqué que l'on y perdoit les dents de bonne heure, & que la folie y étoit assez fréquente. On pourroit trouver l'explication de la perte prématurée des dents, en considérant les fréquens nuages qui s'élèvent de la Seine & de l'Yvine ; mais je n'ai rien vu dans

la disposition locale du pays, ni dans la constitution de l'air, qui pût être la cause éloignée de cette maladie. Le régime habituel des habitans, leurs mœurs, leurs occupations, & tout ce qui constitue leur moral, m'a paru de même peu propre à me donner des lumières sur une question que j'aurois été fort curieux d'approfondir.

L'hôpital de Corbeil, qui ne diffère point des autres bâtimens de la ville, quant à sa forme & à sa structure, & qui dans toute son étendue, a quatorze toises de long sur seize de large, est situé au nord & au milieu de la ville, sur la place du marché, & son sol est un peu plus élevé que celui de la rue. Du côté du midi & du levant, cet hôpital n'est borné par aucun bâtiment. Du côté du couchant, il est borné par une maison aussi élevée que lui, & qui sert de prison. Au midi sont une cour & un jardin, au pied duquel passe un bras de la rivière d'Etampes, qui fournit de l'eau à l'hôpital, & qui, à peu de distance de-là, va se décharger dans la Seine. Le sol du bâtiment, plus élevé de trois pieds que celui de la cour & du jardin, est fort sec à raison de cette élévation & des caves qui sont pratiquées au-dessous.

Il y a deux salles pour les malades, l'une au rez-de-chaussée pour les hommes, & une autre au premier étage pour les femmes. Ces salles sont pratiquées dans la portion la plus reculée du bâtiment, & ont chacune vingt-huit pieds de long, dix-huit de large, & dix de haut. Elles sont éclairées par deux croisées hautes, chacune de six pieds, & large de trois, dont l'exposition est au midi. Elles ont aussi chacune une cheminée.

On reçoit dans cet hôpital toute espèce de maladie aiguë & chronique, excepté les malades affectés du mal vénérien, de la gale & du scorbut. La fin de l'été & de l'automne, sont de toutes les saisons celles où il y a le plus de malades, observation générale dans toutes les campagnes, ce qui ne peut être attribué qu'aux travaux excessifs de la moisson, auxquels sont livrés les paysans, & peut-être aussi aux fruits de toute espèce dont ils sont abondamment pourvus, & dont ils usent sans discrétion & sans ménagement. Il ne paroît pas, & personne jusqu'ici ne l'a observé, qu'aucun quartier de la ville fournisse plus de malades qu'un autre. Les ouvriers des moulins à poudre

sont les artisans qui fournissent le plus de malades à l'hôpital. Il y vient aussi quelques malades des environs, mais en petite quantité : ceux-ci sont des manouvriers attachés au service des fermes des environs ; leurs maladies sont presque toujours inflammatoires.

R É F L E X I O N S.

On fait que c'est du règne de *Philippe Auguste* que la France doit dater l'origine de ses franchises, & des lumières qui l'ont fait sortir de la barbarie où elle avoit été plongée pendant si long-temps. Les prodiges opérés sous le règne de ce grand Prince dans le progrès de l'administration, furent dus à la protection qu'il accorda aux gens de lettres ; mais ce qui est remarquable, c'est de voir une petite ville comme Corbeil fournir dans le même temps à *Philippe Auguste* deux hommes dignes de sa confiance, & destinés à passer à la postérité, *Pierre de Corbeil* le théologien, & *Pierre-Gilles de Corbeil* le médecin, désigné dans les auteurs de médecine sous le nom latin d'*Ægidius Corboliensis* ; l'un étoit de la maison des comtes de Corbeil ; l'autre portoit le

nom de son pays, comme le faisoient les gens de lettres de ce temps-là (a) ; mais les savans n'ont d'autre distinction aux yeux de la postérité que leurs travaux, & leurs titres de noblesse & d'illustration sont dans l'utilité de leurs ouvrages.

Ceux de *Pierre-Gilles de Corbeil*, qui n'ont plus guère aujourd'hui que le mérite de satisfaire la curiosité, furent fort accueillis dans son temps ; c'étoit un *Traité général* sur la vertu des médicamens, & des *Traités particuliers* sur les urines & sur le poulx, le tout écrit en vers, parce que c'étoit le goût de son siècle, comme on le voit par l'Ecole de Salerne. Les *Traités de Pierre-Gilles de Corbeil*, l'anatomie de *Théophile*, des extraits de *Galien*, d'*Avicenne* & de *Rhasès*, qui contenoient la traduction de quelques-uns des principaux livres d'*Hippocrate*, voilà quels furent les principaux livres classiques de médecine depuis le treizième siècle, jusqu'à la renaissance des lettres, c'est-à-dire jusqu'au moment où

(a) Avant *Philippe Auguste*, il n'y avoit point de surnom fixe & héréditaire pour distinguer les familles. Les nobles prenoient le nom de leurs terres, les marchands & les juifs convertis celui de leur demeure, & les gens de lettres celui de l'endroit où ils étoient nés.

les manuscrits grecs furent apportés de Constantinople.

En comparant l'état où étoit la médecine du temps de *Pierre-Gilles de Corbeil* à celui où elle est aujourd'hui, on voit une immense différence du côté des connoissances que nous avons acquises; mais on pourroit y trouver quelque rapport du côté de la crédulité, autant inexcusable aujourd'hui, qu'elle étoit pardonnable dans le treizième siècle.

Si l'observation de M. *Petit* sur la disposition qu'ont aux affections de l'esprit les habitans de Corbeil est juste, on ne doit pas être surpris qu'elle lui paroisse impossible à expliquer. Dans le temps où l'on se payoit de mots, on auroit été en chercher dans l'astrologie judiciaire pour expliquer ce fait, avant même de s'assurer de sa vérité; mais aujourd'hui qu'il n'est permis de trouver l'aiticologie des phénomènes physiques que dans des raisons physiques, nous devons avouer que nous ne sommes pas arrivés au point de connoître, & même d'imaginer, comment l'influence insensible du climat, peut disposer aux maladies de l'esprit, les habitans d'un pays dans lequel tout est disposé pour la salubrité, comme dans les cantons voisins.

Les Grecs croyoient avoir observé que certaines provinces imprimoient aux hommes des facultés intellectuelles brillantes & subtiles, tandis que d'autres imprégnoient les esprits d'une vapeur qui les engourdissoit & les rendoit *obtus* ; & l'on sait avec quel mépris ils parloient des Béotiens. Il est en Europe un certain caractère territorial, si inhérent à chaque nation, que les individus des différens peuples l'emportent avec eux chez les autres nations ; mais ce caractère tient-il à l'impression du climat, ou à l'effet de l'éducation ? Sur les côtes d'Afrique, on trouve à des distances peu éloignées des Nègres vifs, spirituels, courageux, & des Nègres indolens, imbécilles & sans nerf. Dans chaque royaume de l'Europe, on remarque un genre d'esprit, une tournure de génie différente sous une latitude à peu près la même. Mais, qui pourra déterminer jusqu'à quel point le sol que l'homme habite peut influencer sur ses qualités morales ? Question importante sur laquelle, malgré le grand nombre d'observations faites par les voyageurs, les philosophes, & les médecins, nous n'avons point encore le droit de prononcer.

M. *Petit*, après avoir dit que les fatigues de la moisson sont la première des

maladies qui règnent dans les environs de Corbeil sur la fin de l'été, joint à cette cause commune & générale, le grand usage que font alors les habitans des fruits que la saison leur présente avec profusion. Les maladies bilieuses & inflammatoires auxquelles sont exposés les habitans des campagnes dans le commencement de l'automne, ne sont point dues à l'usage des fruits. On ne peut nier, à la vérité, que des fruits qui ne sont pas parvenus à leur maturité, ou qui sont d'une mauvaise qualité, tels que les fruits astringens, ne soient capables de produire de grands désordres dans les premières voies; mais les fruits savonneux & succulens, lorsqu'ils sont mûrs, bien loin de nuire à la santé, sont au contraire le préservatif le plus sûr contre les maladies auxquelles les gens de la campagne sont exposés par la nature de leurs travaux.



OBSERVATIONS

MÉDICO-CHIRURGICALES,

Sur quelques-unes des maladies les plus communes dans l'hôpital de Lyon, extraites de la correspondance de M. DUSSAUSOI, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Lyon, pour les années 1783 & 1784.

Il est un grand nombre de maladies qui, par leur aspect, sont rangées au nombre des maladies chirurgicales, quoiqu'elles soient souvent du domaine de la médecine, beaucoup plus que de celui de la chirurgie. Dans les hôpitaux, sur-tout quand ils sont grands, les malades affectés de ces maladies sont placés dans les salles consacrées à la chirurgie, mais ils y reçoivent en même temps les secours de la médecine. Il y auroit un égal danger à négliger auprès de ces malades les remèdes internes & les pansemens extérieurs qui leur sont nécessaires. Les observations que M. Duffausoi a faites à l'hôtel-dieu de Lyon pendant les années

1783 & 1784, nous ont paru propres à faire sentir cette vérité, en présentant le tableau de plusieurs maladies médico-chirurgicales, & en démontrant par un détail très-instructif, le succès avec lequel la médecine & la chirurgie peuvent concourir à leur traitement. Les maladies qui ont particulièrement fixé l'attention de M. *Duffau*, sont les inflammations des articulations, les érysipèles, les ophthalmies, les dépôts, les phlegmons, les charbons, les panaris & les entorses.

Inflammation des articulations.

Pendant l'hiver de 1783, qui fut humide & variable, j'eus occasion d'observer un grand nombre de maladies auxquelles je ne crois pas pouvoir donner de meilleur nom que celui d'*inflammation blanche*, parce qu'elle a son siège dans le système lymphatique. Ce genre d'inflammation, qui occupe le coude, le poignet, le genou, & qui rarement affecte plus d'une articulation, s'annonce subitement par une douleur vive & profonde, qui est bientôt suivie de fièvre ardente & d'une enflure considérable de la partie, avec beaucoup de chaleur. La peau seule paroît ordinairement ne point

participer à l'enflure ; mais quelquefois cependant elle s'œdématie par la suite ; ce qui a lieu lorsque l'engorgement devient excessif.

La répercussion de la transpiration cutanée est une des causes les plus fréquentes de ces inflammations lymphatiques, & cette répercussion a lieu lorsqu'on passe d'un lieu chaud dans un endroit frais. Les personnes qui sont logées dans des habitations humides, & celles qui se couchent imprudemment sur la terre ou l'herbe mouillée, y sont particulièrement exposées ; mais il est encore d'autres causes que l'expérience médicale fait évidemment reconnoître.

Ces causes sont le transport ou le dépôt de quelque matière morbifique sur les articulations, comme un reste de rhumatisme vague dont la crise aura été imparfaite, une humeur laiteuse errante, le virus variolique, & encore plus le vice vénérien.

Il y a plus même, c'est que l'on voit souvent ces causes de différente nature concourir ensemble, & se réunir pour donner naissance à cette maladie. J'ai vu bien des fois un coup d'air produire une inflammation lymphatique, & après avoir en vain tenté de la guérir, je dé-

couvrais que le malade étoit affecté de quelque virus, qu'il étoit bien loin de soupçonner.

La marche de ces inflammations varie singulièrement. Chez les uns, les progrès se bornent au huitième ou dixième jour ; chez les autres, ils s'étendent jusqu'au vingtième, & au-delà. En général, les douleurs ne sont pas continues, elles ont des intermittences irrégulières, c'est-à-dire qu'elles cessent pour quelques heures, pour quelques jours, & se réveillent ensuite, mais avec d'autant moins d'activité, que la maladie s'éloigne du moment de son invasion, & tous ces changemens sont essentiellement soumis aux variations de l'atmosphère.

La fièvre aiguë qui accompagne ces inflammations subsiste avec la même intensité, tant que ces inflammations font des progrès. Pendant tout ce temps, elle est continue, avec des redoublemens le soir ; mais elle s'affoiblit dès que la maladie est parvenue à son état ; ce qui répond dans les cas les plus ordinaires du dixième au quinzième jour. Elle cesse enfin tout-à-fait pour ne se montrer ensuite que lorsque les douleurs se renouvellent. Cette seconde fièvre est une fièvre d'irritation très-différente de la pre-

mière, qui est vraiment essentielle, & qui a tous les caractères d'une fièvre humorale, la langue étant couverte d'une saburre épaisse & jaunâtre, la peau sèche & aride, & toutes les sécrétions imparfaites.

La terminaison la plus favorable, & heureusement celle qui est la plus ordinaire, est la résolution; mais cette terminaison est plus ou moins tardive. Chez la plupart des malades, elle ne s'opère que par des gradations insensibles & infiniment lentes; car souvent il faut attendre plusieurs mois avant que la guérison soit parfaite.

Les remèdes que nous avons employés avec succès sont,

1°. Les saignées abondantes, que nous n'avons pas craint de répéter, même au huitième jour de la maladie, dans la vue de calmer les douleurs excessives qui deviennent quelquefois intolérables dans le redoublement de la fièvre.

2°. Les boissons tempérantes & légèrement diaphorétiques, beaucoup de lavemens émolliens.

3°. Les émulsions de pavot, & plus rarement le laudanum, mais à des doses très-ménagées.

4°. Les émétiques ont été donnés le

troisième ou quatrième jour de la maladie, & on les a réitérés avec succès du douzième au dix huitième jour dans les tempéramens bilieux. Le kermès minéral est de toutes les préparations d'antimoine, celle qui a le plus d'efficacité en pareille circonstance.

5°. Lorsque la diminution des accidens n'avoit pas lieu de bonne heure, les purgatifs minoratifs donnés de deux jours l'un, ont été très-efficaces.

Pendant la première période des inflammations, c'est-à-dire, pendant leur accroissement, nous ne nous sommes permis d'autres topiques que des fumigations sèches, aromatiques, & répétées plusieurs fois le jour; & dans le cas de douleur extrême, nous faisons de légères embrocations avec l'huile camphrée tiède.

Dès que ces inflammations cessent d'augmenter, rien n'est plus capable de décider leur résolution, que l'application d'un vésicatoire au dessus ou au dessous de l'articulation qui en est le siège; & s'il arrive qu'un premier vésicatoire n'enlève pas entièrement la maladie, un second réitéré trois ou quatre jours après la guérison du premier, achèvera de dissiper ce que le premier n'avoit pu résoudre.

Le bain sec de plâtre ou de cendres chauffées convenablement, est un moyen très-utile pour favoriser la résolution des inflammations lymphatiques. On a soin d'en couvrir l'articulation, soit en appliquant immédiatement le plâtre ou la cendre sur la partie malade, soit en enveloppant ce topique dans un sachet de linge fin. Ce topique a tant d'activité, que je l'ai vu résoudre les engorgemens les plus considérables chez des malades qui se refusoient opiniâtrement à l'application des vésicatoires : il est vrai que dans ces cas la guérison a toujours été beaucoup plus tardive.

Après la cessation de la douleur & de l'engorgement, qui sont les signes essentiels & primitifs des inflammations blanches, il paroît un symptôme consécutif qui exige aussi beaucoup de soins & d'attention ; c'est une foiblesse extrême de l'articulation qui en a été le siège. Par exemple, si c'est le genou qui a été affecté, les malades ne peuvent s'appuyer sur la jambe correspondante. Les bains aromatiques, les linimens avec les huiles fortifiantes, comme celles de laurier & de muscade, les frictions sèches, ont paru les topiques les plus propres à donner à ces parties affoiblies la force tonique qu'elles ont perdue.

Mais la cure feroit imparfaite, si l'on ne donnoit pas encore aux malades des remèdes intérieurs propres à calmer l'irritation générale qui est due tout à-la-fois à la nature du mal, & à l'activité des moyens qu'il étoit nécessaire d'employer dans les premiers temps de la maladie. Les remèdes les plus convenables dans cette dernière période, sont ceux qui sont propres à adoucir les humeurs, à donner de la souplesse aux fibres, & à calmer la sensibilité physique & morale, qui, chez ces malades, est également exaltée. Ainsi nous donnions le petit-lait, ou le lait pur coupé avec la décoction de squine ou de douce-amère, & de temps à autre de légères émulsions édulcorées avec le sirop diacode, auquel on supplée quelquefois par quelques gouttes anodynnes.

Les érysipèles

Dans l'hiver de 1783, les érysipèles ont occupé le visage ou les extrémités inférieures, & il y en a eu très-peu d'errans. Les érysipèles des extrémités, dans les tempéramens sanguins & vigoureux, ont pris le caractère de phlegmon, & ont suppuré. Ceux de la tête affectoient particulièrement les tempéramens bilieux ;

ils étoient couverts ordinairement de phlicènes, & il a paru même sur quelques-uns des escars gangreneuses superficielles. La fièvre étoit médiocre, & ces maladies ont cédé avec la plus grande facilité aux saignées modérées du bras ou du pied, aux doux évacuans, aux tifanes diaphorétiques. Les érysipèles des extrémités ont parcouru leur temps avec beaucoup plus de rapidité que ceux de la face, & cette différence vient de l'impossibilité où l'on est de garantir le visage de l'impression de l'air, & de seconder l'action des remèdes internes par des topiques : double avantage qu'on obtient si aisément dans les érysipèles des extrémités. Les topiques dont nous avons fait usage sont d'abord les émolliens, ensuite les émolliens résolutifs ; & enfin les résolutifs seuls aidés du bandage compressif. Dans les sujets cacochymes & scrophuleux, l'érysipèle a été suivi d'œdème, de bouffissure, & quelquefois de légères éruptions dartreuses ; & cette espèce a exigé de légers sudorifiques & des purgatifs.

Dans l'hiver de 1784, l'érysipèle a affecté spécialement les extrémités inférieures, les jambes sur-tout, qui ont été souvent prises toutes les deux à la fois,

Les femmes y étoient plus sujettes que les hommes, & il y avoit encore cette différence entre les deux sexes, que dans les femmes l'érysipèle s'est constamment trouvé associé à l'œdème, tandis que chez les hommes, il étoit le plus souvent compliqué de phlegmon.

La cause de ces maladies ne pouvoit pas être attribuée à la pléthore sanguine; car tous les individus qui en ont été atteints, étoient d'une mauvaise constitution, & avoient les humeurs appauvries. Nous avons présumé que la transpiration retenue avoit une grande influence dans leur production, tant à cause du froid excessif qui régnoit alors, qu'à cause de la mal-propreté habituelle des malades, qui étoit sur-tout très remarquable aux jambes.

L'érysipèle chez les femmes a cédé, au bout de quelques jours, à l'application des cataplasmes émolliens, & à l'usage interne des légers diaphorétiques. Il s'est terminé par une légère œdématie qu'on a dissipée avec la plus grande facilité, au moyen de quelques purgatifs; & en enveloppant la partie dans des compresses imbibées d'eau de chaux, ou d'eau végeto-minérale.

L'érysipèle phlegmoneux, qui avoit

lieu chez les hommes , a exigé un traitement plus composé , & ne s'est pas terminé aussi promptement que celui qui affectoit les femmes. La foiblesse du poulx, la médiocrité de la fièvre & l'état des forces contre-indiquoient la saignée ; mais la saburre bilieuse qui étoit évidente, nécessitoit l'emploi des émétiques & des purgatifs, qui ont été très-utiles. Quand ils étoient administrés avant le sixième jour de l'inflammation , ils ont déterminé la résolution ; mais la suppuration a eu lieu chez les malades qui sont arrivés au-delà de ce terme. Il s'est formé plusieurs foyers purulens assez étendus, qui ont été ouverts par de petites incisions placées à l'extrémité de leur plus grand diamètre , en observant toujours de choisir la partie la plus déclive de ces abcès. Des compresses trempées dans une décoction vulnéraire ou dans le vin aromatique, coupé avec deux tiers d'eau, ont formé tout l'appareil du pansement après l'évacuation du pus , & ont facilité le recollement des parois de l'abcès , & la cicatrice des plaies, qui s'est faite ordinairement en douze jours.

Il est cependant quelques malades chez lesquels la guérison n'a pas été aussi prompte, à cause de la cachexie dans laquelle

ils étoient tombés. La suppuration, au lieu d'être louable, étoit sanieuse & très-abondante : on voyoit végéter dans les plaies des chairs mollasses & très-sensibles , & les malades tomboient dans le marasme. Dans ces circonstances nous avons eu recours au quinquina uni aux purgatifs, au suc de cresson donné à haute dose , aux infusions vulnéraires , & au régime incraissant. A l'extérieur, nous nous sommes servis de fortes décoctions amères, animées avec l'eau-de-vie camphrée ; mais ces secours ont été insuffisans pour quelques malades, chez lesquels le grand âge avoit favorisé les progrès de la colliquation.

Des ophthalmies.

Dans l'hiver de 1783, les ophthalmies ont été des maladies fort communes dans l'hôpital de Lyon. Elles s'annonçoient par un flux considérable de larmes brûlantes , auquel succédoit avec plus ou moins de rapidité la phlogose & la rougeur de la conjonctive. Les malades ressentent une douleur vive qu'ils exprimoient en disant qu'ils avoient des graviers dans l'œil. Les paupières étoient rouges, gonflées, & cette tuméfaction s'étendoit quelquefois jusqu'au sac la-

crymal. La dilatation variqueuse des vaisseaux de la conjonctive, l'ulcère de la cornée transparente, les abcès au sac lacrymal, enfin l'impossibilité d'ouvrir les paupières même dans l'obscurité, tels étoient les symptômes qui survenoient ensuite. Rarement il y avoit de la fièvre, chez les malades qui étoient le plus gravement affectés. Souvent les deux yeux étoient pris, & les femmes & les enfans étoient particulièrement attaqués de cette maladie.

Quand cette ophthalmie avoit lieu sur des sujets sains & bien constitués, ses progrès étoient faciles à borner, & cela étoit d'autant plus aisé, que l'on étoit plus voisin du commencement de la maladie. Le repos, le régime & l'application des topiques émolliens suffisoient alors pour la terminer en peu de jours. Il n'en étoit pas de même quand la maladie étoit invétérée ou compliquée d'un vice humoral, tel que le vice dartreux, psorique ou scrophuleux. Dans ces cas, où la maladie étoit grave & alarmante, il a fallu recourir aux moyens énergiques que la médecine prescrit en pareille occasion. On a tiré du sang, non par la saignée, mais par l'application des sang-

sues aux tempes & aux paupières. On a purgé avec des purgatifs drastiques, & on y est revenu plusieurs fois : on a fait usage des boissons sudorifiques, & surtout on a eu recours aux vésicatoires.

Nous observerons que ce remède énergique n'a eu le succès désiré que du vingtième au trentième jour. Avant ce terme, l'application des vésicatoires a été infructueuse, & a semblé donner plus d'acrimonie aux humeurs. Il est vraisemblable que la matière morbifique qui causoit l'inflammation des yeux, avoit besoin, pour sortir par la voie des vésicatoires, d'être modifiée d'une certaine manière, & que cette modification ne pouvoit, comme les crises, avoir lieu qu'à une certaine époque.

C'est à la nuque & aux épaules que nous avons appliqué le plus ordinairement les vésicatoires ; mais dans les cas les plus graves, nous les avons appliqués au sommet de la tête. L'expérience nous a appris qu'ils avoient un effet plus prompt & plus marqué quand ils étoient ainsi placés ; & il nous est arrivé bien des fois de voir des ophthalmies qui, depuis cinq ou six semaines, étoient rebelles à tous les remèdes, être guéries
en

en moins de douze heures, & comme par enchantement, par l'application des vésicatoires au sommet de la tête.

Dans le commencement, je me suis servi pour topique d'une décoction de mauve, à laquelle on ajoutoit un peu d'extrait de Saturne. Lorsque l'inflammation n'étoit plus aussi vive, mais que les paupières restoient encore engorgées, je me suis bien trouvé de la même décoction de mauve, chargée d'une légère quantité de foie de soufre en dissolution. L'eau de saphir réussissoit ordinairement pour contenir & résoudre les vaisseaux variqueux; & quand elle manquoit de produire cet effet, je scarifiois ces vaisseaux. On a borné les progrès des ulcères de la cornée par l'application ménagée de la pierre infernale; on s'est servi du même moyen pour réduire les staphylomes; & dans l'un & l'autre cas, la guérison complète a eu lieu, sans autre difformité qu'une légère cicatrice.

Il est des ophthalmies qui éludent tous les moyens de guérison dont nous venons de parler, mais le sublimé corrosif, administré intérieurement & à petite dose, vient à bout de les résoudre dans l'espace de douze à quinze jours. Ce remède a eu entre mes mains des succès aussi con-

fans qu'inespérés, sur des malades à qui l'on ne pouvoit reconnoître aucun vice dans les humeurs; & enhardi par le succès, j'ai appris par l'expérience que je pouvois le donner sans inconvénient aux enfans, comme aux adultes. J'ai tant de confiance dans cette préparation mercurielle pour le traitement des ophthalmies, qu'il m'est arrivé souvent de la donner de prime-abord sans aucune préparation, & j'ai constamment observé que lorsque les sujets n'étoient ni pléthoriques, ni trop irritables, ni cacochymes, cette solution de sublimé corrosif, donnée graduellement dans un véhicule convenable, suppléoit à tous les autres secours, & même qu'elle dispensoit de l'application des topiques.

Une remarque importante que j'ai faite, relativement aux topiques, c'est que l'on ne devoit pas tenir les yeux couverts jusqu'à ce qu'il ne parût plus d'inflammation à la conjonctive ou d'engorgement à la paupière; l'action de l'air lorsqu'il est tempéré, étant un résolutif plus puissant que tous les collyres connus.

Dans l'été de la même année, les ophthalmies ont encore été bien communes, mais elles avoient un autre caractère: elles attaquoient les femmes,

& particulièrement les filles nubiles non réglées, qui éprouvèrent des suppressions ou des retards. Leur marche étoit vive, inflammatoire. Dans une espace de temps très-court, on voyoit la cornée couverte d'un ou plusieurs petits ulcères, les vaisseaux de la conjonctive étoient excessivement gorgés & variqueux, & la conjonctive elle-même se trouvoit infiltrée & boursoufflée au point de produire cette affection décrite sous le nom de *chémosis*. La rarefaction du sang, fruit des grandes chaleurs, la disposition inflammatoire des humeurs, à raison du mauvais régime, & le refoulement sanguin vers la tête par le défaut des évacuations menstruelles, nous ont paru les principales causes de ces inflammations locales.

Les symptômes qui ont fixé le plus notre attention, & d'après lesquels nous avons dirigé nos moyens curatifs, ont été, 1^o. des douleurs aiguës, non seulement dans les yeux & dans les orbites, mais encore dans toute la tête; 2^o. une fièvre considérable, qui a quelquefois dégénéré en fièvre bilieuse.

La saignée du bras, & encore plus celle du pied, nous a paru fort utile, ainsi que les saignées locales par le moyen

des sangsues. Les lotions froides avec l'eau végeto-minérale, l'oxycrat léger, ou même avec de l'eau pure, les pédiluves rendus plus actifs en délayant dans l'eau de la farine de moutarde, les boiffons nitrées, les lavemens simples, & enfin de légers minoratifs, ont dissipé quelquefois l'inflammation dans l'espace de huit ou dix jours; mais le plus souvent la résolution a été beaucoup plus lente & beaucoup plus difficile à obtenir; c'est alors que nous nous sommes bien trouvés de l'usage intérieur du sublimé corrosif, qui a fait disparoître par degrés tous les accidens, à l'exception des vaisseaux variqueux rampans sur la cornée.

Ces vaisseaux variqueux ramassés en plus ou moins grande quantité sur la conjonctive, ayant éludé l'action du sublimé corrosif, nous avons eu recours à un collyre sec fait avec un mélange de parties égales d'os de sèche & de sucre candi. Cette poudre absorbante & dessiccative, & l'usage intérieur du sublimé, ont guéri les ophthalmies les plus rebelles, & nous avons eu plusieurs occasions de remarquer que ces deux remèdes produisoient concurremment un grand effet, tandis qu'un seul d'entre eux n'étoit pas capa-

ble d'opérer la guérison radicale ; c'est ainsi, que dans des cas où l'organe de la vue paroïssoit détruit, nous sommes parvenus à guérir nos malades, en leur évitant l'érosion ou l'extirpation des vaisseaux variqueux ; procédés recommandés par tous les auteurs, & que nous regardons le plus souvent comme très-inutiles, pour ne pas dire dangereux, à moins que la dilatation variqueuse ne soit portée au dernier degré.

L'ophthalmie compliquée d'un ou de plusieurs petits ulcères, a exigé des topiques plus adoucissans, que nous avons trouvé dans la décoction des plantes émollientes & des semences rafraîchissantes. Cette complication a paru chez les sujets scrophuleux ; & c'est principalement dans ce cas que la fièvre, de symptomatique qu'elle étoit d'abord, est devenue fièvre essentielle. Les remèdes généraux ont été fort nécessaires dans cette complication, les vésicatoires ont été appliqués à la nuque, & la maladie s'est terminée en trois semaines. Les petits ulcères ont été bien guéris, & les cicatrices qu'ils ont laissées n'étoient que des taches très-légères que le temps a dû rendre imperceptibles.

Nous avons vu chez quelques malades

cette espèce d'ophthalmie que les auteurs appellent *chemosis* ; toute la conjonctive étoit boursoufflée au point de renverser les paupières , & d'enfvelir pour ainsi dire la cornée transparente ; qui ne paroissoit plus que dans un enfoncement. C'est de toutes les affections de l'organe de la vue la plus fâcheuse , puisqu'elle produit quelquefois la fonte totale du globe de l'œil , & qu'elle entraîne toujours après elle l'opacité des membranes. Une des causes les plus communes de cette espèce d'ophthalmie , est la répercussion de l'humeur de la gonorrhée , arrivée spontanément , ou produite par l'usage des astringens.

Plusieurs malades sont arrivés à l'hôpital le huitième ou neuvième jour de l'ophthalmie , dans un état aussi fâcheux , & ne présentant , en apparence , aucun espoir de guérison. Ceux à qui nous avons rendu la vue , n'ont dû leur guérison qu'à la promptitude & à l'efficacité des secours employés dans le moment de leur arrivée. L'excision de la conjonctive boursoufflée , opération qui n'est ni difficile , ni trop douloureuse , est le principal moyen d'arrêter le progrès du mal dans ces circonstances ; elle évacue les humeurs engouées ou infil-

trées dans les membranes, & en fait cesser l'étranglement. Mais en conseillant de pratiquer cette opération avec hardiesse en pareille circonstance, je dois observer qu'il est essentiel de mettre en usage tous les autres moyens propres à diminuer l'effervescence des humeurs, & à les détourner de la partie malade, où, suivant les loix de notre organisation, elles ont de la tendance à se porter.

Des abcès.

Les abcès ou dépôts sont les maladies chirurgicales les plus fréquentes qui se rencontrent dans les hôpitaux ; mais, quoiqu'ils ayent entre eux cette identité, qu'ils sont formés par une matière purulente ou sanieuse déposée dans le tissu cellulaire, ils sont très-différens, suivant les causes qui les ont fait naître, les parties sur lesquelles ils sont placés, & la constitution des sujets chez qui on les observe.

Dans le printemps de 1783, il régna à l'hôpital de Lyon des fièvres putrides, malignes, qui furent, pour la plupart, jugées par des parotides du côté droit. Ces parotides n'étoient pas une simple tuméfaction de la glande, mais un engorgement monstrueux de toutes les

parties circonvoisines ; cet engorgement étoit extrêmement dur & rénitent ; il n'y avoit d'abord aucun changement de couleur à la peau, mais dans la suite elle devenoit d'un rouge pourpré. La suppuration a eu beaucoup de peine à s'y établir, malgré l'application constante des topiques les plus propres à la favoriser. Le pus ne s'est point rassemblé dans un foyer distinct & circonscrit, mais il a infiltré tout le tissu cellulaire voisin de la glande ; en conséquence nous avons préféré les scarifications à la pierre à cautère ; ce qui a donné issue à une matière plus sanguinolente, que semblable au pus. Dans la suite des pansemens, le tissu cellulaire & les membranes adjacentes déjà macérées, sont tombés par lambeaux, & la fonte putride a été des plus marquées. Nous avons fait un grand usage du quinquina intérieurement & extérieurement. Ce remède étoit essentiellement indiqué pour remédier à la mauvaise qualité du pus, & à l'atonie générale qui étoit démontrée par la bouffissure du visage & des extrémités inférieures. Les malades ont tous guéri, mais la plupart ont conservé après leur guérison des cicatrices dures, violettes, & un froid habituel sur tout le côté de la face correspondant au siège de la tumeur.

Les malades affectés d'ulcères aux jambes, qui ont été frappés de la fièvre putride régnante, n'ont pas éprouvé des parotides; mais ces ulcères, après avoir été desséchés & sans suppuration depuis l'invasion de la maladie, malgré tout ce que j'ai pu faire pour la rétablir, se sont couverts d'une escare noire, & ont commencé à annoncer la suppuration à la même époque que les parotides ont paru chez les autres. La même chose est arrivée aux vésicatoires qui ont été appliqués primitivement. Ils n'ont pu suppurer que vers le quinzième jour de la maladie, & la suppuration a été également précédée d'escars gangreneuses, & superficielles dans leur étendue.

L'indication d'ouvrir les dépôts critiques qui surviennent à la suite des fièvres malignes, est trop évidente pour qu'il soit nécessaire de s'arrêter davantage sur un point de doctrine aussi généralement reconnu. Je parlerai cependant de deux espèces de dépôt que j'ai eu occasion d'observer dans l'été de 1784, parce qu'ils étoient d'une nature particulière, & qu'ils ont exigé encore plus que tous les autres les secours de la chirurgie.

Le premier est un abcès considérable à la marge de l'anüs, qui survint à la suite

d'une fièvre continue simple, compliquée de diarrhée. Le malade (c'étoit un homme) ne se plaignit que très-tard de ce nouveau symptôme, & la fluctuation étoit très-sensible, lorsqu'il fut transporté dans la salle des blessés. J'ouvris cet abcès le même jour, & je ne tardai pas à m'apercevoir que l'intestin *rectum*, qui servoit de base à cet abcès, étoit dénudé & percé dans la partie la plus élevée de cette dénudation. En conséquence je fendis cet intestin, j'ouvris tous les sinus, j'excisai les bords de la peau, qui étoit très-aminée, & j'obtins par ce procédé une plaie plate, dont la guérison a été l'ouvrage de la nature, puisque les pansemens se sont bornés à des soins de propreté.

Le second dépôt étoit encore plus remarquable. Un homme qui avoit une fracture simple à la jambe fut saisi d'une fièvre tiercée, qui n'avoit rien présenté d'extraordinaire jusqu'au quinzième jour, où elle se termina par une infiltration du scrotum & de la peau de la verge, qui se fit spontanément en moins de douze heures. Le troisième jour de cette infiltration sur laquelle on avoit appliqué des résolveurs spiritueux, on appercevoit déjà sur le scrotum quelques points noirs qui s'étendoient avec tant de rapidité, que le

quatrième jour la peau du scrotum & de la verge furent sphacélées. Je pratiquai des scarifications qui profundoient jusqu'au vif, & les pansemens furent faits trois fois par jour avec des plumaceaux imbibés d'une teinture de térébenthine & de camphre, & des compresses trempées dans la décoction de quinquina avec l'eau devie camphrée. Le malade faisoit cependant usage des tisanes émulsionnées & nitrées, de potions cordiales, dans lesquelles on faisoit entrer le quinquina en substance, & on avoit encore l'attention de tenir constamment du vinaigre en évaporation autour de son lit. Ces remèdes & ces soins favorisèrent au bout de dix jours la séparation des escars. On eut alors un ulcère fort étendu, mais vermeil, qu'on n'espéra pas cependant de guérir, à cause de la fièvre lente & de l'affaïssement dans lequel le malade étoit tombé.

Les dépôts laiteux se montrent sous plusieurs faces. Pendant l'hiver de 1784, nous avons vu plusieurs femmes, quinze jours ou trois semaines après leurs couches qui avoient été heureuses & sans accident, se présenter avec des engorgemens phlegmoneux au sein, accompagnés de douleur violente, de fièvre, de

féchereffe à l'habitude du corps avec des signes de saburre dans les premières voies.

Les émétiques avec le kermès, les boissons diaphorétiques, les cataplasmes de mie de pain, ont été les premiers secours dont nous ayons fait usage.

L'invasion & le progrès de ces engorgemens au sein jusqu'à leur état, ont produit les mêmes symptômes & les mêmes accidens dans tous les individus; mais leur terminaison a présenté des différences essentielles relatives au tempérament habituel des malades. Dans les femmes jeunes & robustes, les signes de la suppuration ont été en augmentant jusqu'au neuvième jour, où la fluctuation est devenue manifeste en un ou plusieurs endroits. La tumeur s'est abscedée spontanément du quinzième au seizième jour, & le dégorgement complet a été favorisé par l'application des suppuratifs relâchans.

Les dépôts laiteux n'étoient pas disposés à avoir une marche aussi vive & une terminaison aussi prompte chez les femmes déjà avancées en âge, ou épuisées par la misère & par des maladies antérieures. Quelque attention que l'on eût de ménager leurs forces, la suppuration ne sembloit pas pouvoir s'éta-

blir dans le sein engorgé, & la tumeur tendoit à l'induration.

Dans cet état l'application des cataplasmes maturatifs, de ceux sur-tout qui abondent en substances gommo-résineuses, ont rappelé une inflammation salutaire qui a enfin amené au bout d'un certain temps la fonte des suc's arrêtés & épaissis, & a suscité un abcès dont nous avons confié l'ouverture aux seules forces de la nature. Nous avons d'ailleurs cherché à ranimer l'énergie des forces vitales, en administrant intérieurement le mercure allié aux purgatifs, méthode dont l'expérience a justifié depuis longtemps l'usage dans les maladies laiteuses, par le succès qu'on en retire tous les jours ; mais il est bon d'observer que ce traitement est ordinairement très-long quand il n'est point favorisé par l'exercice modéré pris dans un lieu où l'on respire un air pur : avantage que l'on est bien loin de pouvoir se procurer dans un grand hôpital.

Vers le printemps de cette même année, les dépôts laiteux des mamelles sembloient avoir un autre caractère ; ce n'étoient plus des inflammations phlegmoneuses de la peau & du tissu adipeux ; le corps glanduleux étoit exclusivement le siège de cette

maladie; mais ce qu'il est essentiel d'observer, c'est que toutes ces malades affectées de cachexie laiteuse portoient en même temps un vice pforique très-considérable.

Ces dépôts avoient été précédés pendant trois semaines de douleurs sourdes & assez vives dans le sein, & l'engorgement devint ensuite si excessif en trois ou quatre jours, que les mamelles avoient acquis deux ou trois fois leur volume naturel. Elles ont paru alors dures, rénitentes, mais sans changement de couleur à la peau; les douleurs gravatives sont devenues lancinantes. La fièvre étoit très-médiocre, & ne répondoit point à la violence des douleurs & à l'excès de l'engorgement; mais ce qui étoit très-remarquable, c'est que dès les premiers jours il y avoit des signes manifestes de saburre dans les premières voies.

Les boissons émétisées, les infusions diaphorétiques, les cataplasmes émolliens & maturatifs, ont été successivement mis en usage. Du douzième au quinzième jour, la suppuration étoit évidemment formée; mais dans le plus grand nombre de nos malades, le foyer étoit très-profond & peu considérable, je n'ai pas pu juger de son siège, & il

a fallu attendre que l'ouverture se fît d'elle-même. Cette ouverture ayant eu lieu au bout de quelques jours, j'ai pratiqué aussitôt les dilatations convenables pour mettre à découvert le follicule glanduleux qui avoit été le siège de la suppuration ; l'expérience m'ayant appris que sans cette précaution, la cavité de ces follicules ne s'efface pas, & qu'ils deviennent la source d'un suintement qui empêche l'ouverture spontanée de se fermer, & ce qui fait succéder aux abcès du sein des fistules qui durent des années entières.

Dans les dépôts plus considérables, où l'ondulation du liquide étoit manifeste, j'ai prévenu l'ouverture spontanée par des incisions que j'ai pratiquées dans la partie la plus déclive du foyer ; & les incisions, auxquelles j'ai donné beaucoup d'étendue, ont été cruciales & en T, selon que j'étois plus ou moins près des mamelles & de l'aréole, qu'il est toujours important de respecter.



EXPÉRIENCES & DOUTES

S U R

LE MÉCANISME DE LA CIRCULATION ;

*Par M. LE COMTE, docteur en médecine
à Eyreux.*

Mes occupations ne m'ont point permis de donner suite à des expériences qui ont été faites, il y a plus de vingt ans ; je me borne en ce moment à en offrir le résultat. J'avois quelques doutes sur le vrai mécanisme de la circulation ; je cherchai à m'éclaircir sur les animaux. Je choisis ceux qui ont le sternum étroit, les côtes peu arquées en devant, & par conséquent la poitrine serrée à la région du cœur ; tels sont le lièvre, le lapin, le porc, le chien sur-tout. J'appris à préférer, entre ces animaux, les plus jeunes. Je reconnus que, dans ces espèces, le cœur battoit, non seulement à gauche dans un, deux, trois intervalles de côtes de suite, mais encore & au même instant à droite, ordinairement dans un espace intercostal de moins. Certain que la pointe du cœur ne pouvoit produire

ces battemens, parce qu'elle ne peut se porter en même temps dans plusieurs espaces intercostaux, encore moins frapper au même instant à gauche & à droite; je cherchai à me décider entre les oreillettes & les ventricules. Je couchai plusieurs de ces animaux, le côté droit sur une table; & avec un stylet droit, de la grosseur d'une alêne de cordonnier, je leur perçai perpendiculairement la poitrine de part en part aux endroits du battement. Soit que l'instrument eût été plongé dans l'un ou dans l'autre des deux ou trois intervalles de côtes où le cœur bat; l'animal étant tué ensuite, l'inspection m'a prouvé que dans aucune de ces expériences le cœur n'avoit été manqué; que dans toutes il étoit percé au-dessous des oreillettes; que dans toutes, au moins l'un & le plus souvent les deux ventricules avoient été ouverts. Je conclus que le battement appartenoit aux ventricules; & comme ce battement, dans quelque intervalle de côtes qu'on l'observe, répond coup pour coup au pouls de l'artère crurale, ou de l'artère humérale, il en résulta en dernier lieu cette étrange conséquence, que les ventricules du cœur, & les artères battent en même temps, ou que la diastole

des uns répond à la diastole des autres, & non pas, comme on le croit, la diastole à la systole. Je n'explique point ce nouveau mécanisme, qui, comme me l'écrivoit M. de Haller (a), sembleroit rendre la circulation une action incompréhensible : le premier pas est de constater ces observations ; & c'est pour cela principalement que je les publie.

Je laissai vivre plusieurs de ces animaux un certain temps, après leur avoir percé le cœur. J'en ai gardé un jusqu'au dix-septième jour ; & ordinairement dès le lendemain ou le sur-lendemain ils reprennent tellement leur gaieté, leur appétit & toutes leurs fonctions, que si la nécessité de reconnoître la blessure du cœur ne m'eût obligé de les tuer, tous, ce semble, y auroient survécu. Il paroît donc que les petites plaies du cœur, celles même qui ouvrent les ventricules, ne sont ni nécessairement ni aussi promptement mortelles qu'on le dit.

Je retirois ordinairement le stylet, en remettant l'animal en liberté. Il s'ensuivoit une hémorragie intérieure, mais toujours trop peu considérable pour l'em-

(a) Lettre du 24 avril 1767.

pêcher d'aller & venir : il étoit seulement triste & dégoûté. Avant l'expérience, le battement du cœur, dans les espèces craintives sur-tout, comme le lièvre, est évident même à la vue : surpris d'abord de ne le plus trouver après la ponction du cœur, lors même que l'instrument en étoit dégagé, je tâtai le pouls, il étoit de même nul ou presque imperceptible. Ce symptôme, invariable dans toutes mes expériences, prouve d'une part que la cause du pouls, quelle qu'elle soit, est dans le cœur, & de l'autre qu'il peut être considéré comme le véritable signe de la blessure du cœur. Cette inaction du cœur & des artères subsiste encore pendant assez long - temps après que l'exercice de toutes les autres fonctions est entièrement rétabli. Je pense qu'elle doit être attribuée à la présence du caillot qui remplit le péricarde, & qui gêne les mouvemens du cœur.

Si quelqu'un veut se conserver une entière liberté de laisser vivre les animaux après la ponction du cœur, observer à loisir les degrés par lesquels les mouvemens de ce muscle & le pouls se rétablissent par la diminution successive du caillot, & avoir de plus les résultats d'un ulcère simple & pénétrant des ven-

428 MÉCANISME DE LA CIRCULAT.

tricules ; il pourra , au lieu d'un stylet , se servir d'une aiguille du même diamètre , qui chargée d'un fil ciré sera retirée de la poitrine par le côté opposé à son entrée , & entraînera avec elle l'un des bouts du fil , tandis que l'autre restera en arrière , pour être noué lâchement en dehors sur le devant du sternum ; & avec cette espèce de séton , laisser aller l'animal. Le procédé ne m'est point venu à l'esprit.

Je dois observer enfin , que malgré les expériences qui semblent prouver que le poumon , dans l'un comme dans l'autre des mouvemens de la respiration , remplit toute la capacité de la poitrine (a) , il m'est rarement arrivé de le blesser en perçant le cœur , & jamais , que je sache , dans ses deux bords en même temps.

(a) HALLER , *Oper. min.*



MÉMOIRE A CONSULTER,

*Sur une perte spermatique involontaire
& habituelle (*)*.

Quelles peuvent être mes espérances, ou mes craintes ? mes maux seront-ils encore longs, ou sont-ils absolument sans remède ? De tous les problèmes présentés à la discussion des lavans, voilà le seul qui m'intéresse.

J'ai trente ans. La nature m'a doué de la constitution la plus heureuse. Je n'ai jamais essuyé de maladie ; je ne me connais le germe d'aucune affection ; & j'ai reçu, avec le jour, le sang le plus pur. A cette existence physique, je

(*) *Note de l'Editeur.*

Nous dérogeons pour ce Mémoire-ci, & pour un deuxième Mémoire qui paroitra dans le Journal suivant, à la loi que nous nous sommes faite de ne point insérer de *Mémoires à consulter* dans le Journal de Médecine. Nous en avons refusé un grand nombre, & nous continuerons à refuser tout ceux qui ne présenteront point des phénomènes qui méritent de fixer l'attention des praticiens les plus consommés.

joins un tempérament de feu , capable de supporter quelque temps tous les excès ; une imagination ardente ; des passions fortes , mais que je me suis accoutumé à asservir. Voilà , du moins , ce que j'ai été ; car , aujourd'hui , je pourrais dire avec l'austère citoyen de Genève ,
 « je n'eus qu'un moment ; il est passé ;
 » j'ai la honte de me survivre ; & si vous
 » recevez cette lettre avec indulgence ,
 » vous n'accueillerez que mon ombre ;
 » car pour moi , je ne suis plus. »

Ce fut à l'âge de douze ans , que mes maux commencèrent. Ce fut en m'éveillant d'un sommeil doux & profond , que je découvris qu'il s'étoit passé quelque chose à mon insu. J'appris alors , en frissonnant , qu'il pouvoit s'échapper de mon être , & contre mon gré , le fluide destiné à le reproduire. Bientôt chaque nuit ramenoit le même accident : une seule nuit m'y précipitoit plusieurs fois. J'en fis la confidence à un médecin , qui profita de mon aveu , pour me prêcher la sagesse. A mon tour , je profitai de ses leçons ; & , soit qu'il m'eût utilement effrayé , soit (ce que j'aime à croire) que la vertu ait des charmes auxquels on résiste difficilement , j'arrivai jusqu'à l'âge de vingt-deux ans , &

je suis parvenu à ma trentième année, sans que j'aie à me reprocher aucune faute en ce genre. Tout cet espace de temps fut rempli par des études opiniâtres & difficiles, malgré ces évacuations féminales excessives, auxquelles sembloit me dévouer le sommeil. Je serois effrayé, s'il m'étoit possible de replacer sous mes yeux la masse immense que les nuits m'ont arrachée pendant ce long intervalle. Dès l'âge de dix-huit ans, mon caractère changea comme tout-à-coup; je devins sombre, mélancolique, misanthrope; mes digestions furent difficiles & fatigantes; les constipations quelquefois invincibles; mes urines rapidement fétides, s'obscurcissoient par une teinte noirâtre. Mon sommeil inquiet, agité, me donnoit de lassitudes, des étouffemens, que diminuoit mon réveil, & que l'exercice seul du matin pouvoit dissiper. J'épuisai alors tout ce que l'art put m'offrir, & pour réparer les désordres d'une évacuation si abondante, & pour la comprimer. Secours moraux, remèdes physiques, précautions minutieuses, rien ne fut épargné, rien ne me réussit. Je redoutois de manger, parce que ma digestion étoit un supplice. Mon lit me sembloit un tombeau, où je n'entrois

qu'avec effroi, parce que j'étois bien sûr d'y laisser une portion de moi-même, qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de retenir. Ainsi le sommeil, destiné à réparer les forces du mortel épuisé, le sommeil étoit pour moi une divinité mal-faisante, qui me les soustrayoit. Malgré ce désordre, chaque jour plus ancien & plus affligeant, mes études n'ont jamais rien perdu de leur activité. L'habitude du mal - aise me familiarisoit avec lui. Accoutumé, destiné peut-être à souffrir, je ne m'en plaignois plus, & j'espérois même une époque où la nature pouvoit changer sa funeste direction, & réparer avec ses propres ressources les maux qu'elle seule avoit produits.

Mais enfin j'ai trente ans ; depuis dix-huit ans cet accident cruel pressure mon existence, & retranche, sans doute de ma vie, des jours que j'aurois voulu consacrer au bonheur d'être utile. J'ai trente ans & l'émission séminale n'est, ni plus rare, ni moins abondante qu'elle l'étoit autrefois ; mais aujourd'hui je sens bien que ce n'est plus impunément que la nature effluie des pertes. Chaque émission que j'éprouve, laisse sur ma physiologie une empreinte de langueur, qui autorise des soupçons que je n'ai jamais

mais mérités. A peine deux nuits plus tranquilles ont de nouveau avivé tous mes traits, qu'une nouvelle perte, en me défigurant encore, ajoute à tous mes maux un sentiment d'anéantissement, mêlé d'une sombre inquiétude, & j'ose dire même d'un désespoir muet, qui m'arrache quelquefois des larmes. Mon estomac se dérange de plus en plus; à peine ai-je mangé quelques morceaux, que j'éprouve des gonflemens qui ne tombent & ne se terminent que par une indigestion. A peine ai-je terminé un repas, que je suis forcé de céder à un flux considérable d'urines, qui peuvent le disputer, par leur limpidité, à l'eau la mieux distillée; ce flux se répète plusieurs fois, jusqu'à ce que changeant de nature, les urines deviennent plus colorées, & prennent cette teinte noirâtre dont j'ai déjà parlé. Soit l'effet d'une constipation soutenue, soit une disposition particulière, j'ai des hémorrhoides, qui cependant ne m'ont jamais fait souffrir.

D'où vient que chaque vertèbre est un point douloureux? d'où peuvent naître ces fourmillemens universels sur la peau, qui me font croire que je suis couvert d'insectes rongeurs? quelle peut

être la cause d'un crachottement habituel, dont la saveur est salée, & qui entraîne une salive qui coule sous la dent, à-peu-près, comme le feroit la sciure de bois mouillée ? Ajoutez à tous ces symptômes une indifférence profonde pour tout ce qui m'intéressoit autrefois ; mon existence n'est le plus souvent qu'un mouvement mécanique que je n'apprends plus. L'étude me fatigue, me dégoûte, parce que je sens qu'elle ne m'apporte rien ; ma mémoire est considérablement affoiblie ; tout l'univers me trouve muet & froid. Je suis moins aimant, moins humain, moins homme, en un mot, que je ne devrois l'être. L'apathie est ma manière d'être habituelle ; je n'en sors que pour souffrir.

Suis-je donc condamné à me survivre ? à traîner dans la langueur les restes d'une existence malheureuse, contre laquelle je n'ai jamais attenté par le moindre excès volontaire ? La nature est-elle donc quelquefois une marâtre, qui se plaise à égorger elle-même ses enfans ? Périssent cet affreux paradoxe ! mais enfin, mes maux sont cruels, & je ne me les suis point attirés. Je ne vous cacherai pas que le plus cruel de tous, est de penser qu'il faut que je renonce

au bonheur d'une union légitime, à la félicité d'embrasser des enfans.

Mais, au moins, si je suis destiné à vivre seul, & à mourir tout entier, j'ai plus besoin encore de retrouver dans ma solitude, le bienfait de la santé.

Quel moyen peut me rendre le sommeil? Après avoir fait usage des bains tièdes, des bains froids, des calmans, des martiaux, du quinquina, quel remède peut s'offrir encore? Comment rétablir mes digestions si pénibles? Comment diminuer la fréquence des émissions?

P. S. Je crois devoir faire observer, que je soutiens, sans la moindre fatigue, l'exercice le plus pénible, celui de la chasse, par exemple. Ma poitrine est absolument sans altération, ma respiration toujours facile, ma voix ferme & plus forte même, que ne l'a ordinairement l'homme le mieux portant.



BRULURE

PAR UNE CAUSE INCONNUE,

SUIVIE DE LA MORT;

Observation traduite de l'italien, & communiquée par M. FOUQUET, docteur en médecine à Montpellier.

On lit dans un des Journaux de Florence, pour le mois d'octobre 1776, l'extrait d'une lettre de M. *Joseph Battaglia*, chirurgien à *Ponte-Bosio*, qui renferme une observation aussi rare, qu'elle est intéressante pour tous ceux qui s'appliquent à l'étude de la physique. Comme il n'a pas encore été fait mention, que je sache, de cette observation, dans les papiers publics de France, & qu'elle est probablement ignorée de la plupart de nos physiciens, j'ai l'honneur de vous en envoyer une traduction, que j'ai tâché de rendre aussi fidelle & aussi exacte qu'il m'a été possible.

« *Don Gio Maria Bertholi*, prêtre domicilié au *Mont-Volere*, dans le district de *Fivizzano*, se transporta, le 25 du

mois d'août dernier ; dit M. *Battaglia* , à la foire de *Filetto* , où l'attiroient quelques affaires. Après avoir employé toute la journée à des courses dans la campagne des environs , il s'achemina , sur le soir , vers *Fenile* , & fut descendre chez un de ses beaux-frères qui y avoit une habitation. En arrivant , il demanda à être conduit dans l'appartement qui lui étoit destiné ; s'y étant rendu , il se fit passer un mouchoir entre les épaules & la chemise , & tout le monde s'étant retiré , il se mit à dire son bréviaire. Quelques minutes s'étoient à peine écoulées , lorsqu'on entend un bruit extraordinaire dans le même appartement où M. *Bertholi* venoit d'être installé ; & ce bruit , à travers lequel on distinguoit les cris de ce prêtre , ayant fait accourir précipitamment les gens de la maison , on trouve , en entrant , ce dernier étendu sur le pavé & environné d'une flamme légère qui s'éloigne à mesure qu'on approche , & qui enfin s'évanouit. On le porte aussitôt sur son lit , & on lui administre tous les secours qu'on pouvoit avoir sous la main. Le lendemain matin je fus appelé , & ayant examiné avec soin le malade , je trouvai que les tégumens du bras droit étoient presque entièrement détachés des

chairs & pendans, de même que la peau de l'avant-bras. Dans l'espace compris entre les épaules & la cuisse, les tégumens étoient tout aussi fortement endommagés que ceux du bras droit. Je n'eus donc rien de plus pressé que de procéder, conformément à la pratique ordinaire; à l'enlèvement de ces lambeaux; & m'apercevant d'un commencement de mortification sur la partie de la main droite qui avoit été le plus grièvement offensée, jeme hâtai de la scarifier; cependant, malgré cette précaution, elle se trouva le lendemain, ainsi que je l'avois craint dès la veille, dans un état de mortification entière.

A ma troisième visite, toutes les autres parties blessées furent également sphacélées. Le malade se plaignoit d'une soif ardente, & étoit agité d'horribles convulsions. Il rendoit par les selles, des matières putrides bilieuses, & étoit, en outre, fatigué d'un vomissement continu, accompagné de beaucoup de fièvre & de délire.

Enfin, le quatrième jour, après deux heures d'un assoupissement comateux, il expira, sans que dans tout le cours de cette cruelle maladie, on ait pu reconnaître chez le malade aucun signe ou

indice de douleur symptomatique, ni aucune autre affection de ce genre. A la dernière visite que je lui fis, & pendant qu'il étoit plongé dans le sommeil léthargique dont je viens de parler, j'observai avec étonnement, que la putréfaction avoit déjà fait tant de progrès, que le corps du malade exhaloit une puanteur insoutenable; on voyoit les vers qui en sortoient, courir jusques hors du lit, & les ongles se détacher d'eux-mêmes des doigts de la main gauche: dans cet état déplorable où se trouvoit le malade, je crus ne devoir rien entreprendre de plus, étant aisé de prévoir que tout seroit inutile.

Cette maladie a été traitée par une saignée, faite de prime abord, & dans la vue de s'opposer aux progrès de l'inflammation; par les tempérans, les adoucissans, les anti-septiques rafraîchissans, & généralement par tout ce que l'art peut suggérer de moyens, dans le cas de brûlure considérable. La gangrène, à laquelle les parties offensées furent d'abord en proie, la dissolution putride qui s'ensuivit, & les déjections involontaires qui survinrent, devoient nécessairement faire échouer toute espèce de remèdes.

On peut, au surplus, être bien per-

suadé , poursuit M. *Battaglia* , que le principe de cette maladie est tel que j'en assigne ici ; comme témoin oculaire , j'en certifie l'exactitude & la vérité , quoique sans doute des faits de ce genre soient toujours bien extraordinaires , & qu'on n'ait jamais entendu parler de rien de pareil dans cette vallée de *Lunigiana*.

Ayant eu soin de prendre des informations du malade lui-même , sur tout ce qui s'étoit passé , il m'apprit , en me garantissant la vérité des faits , qu'il avoit senti comme un coup de massue qu'on lui auroit donné sur le bras droit , & qu'en même-temps il avoit vu une bluette de feu s'attacher à sa chemise , qui en fut dans un instant réduite en cendres , sans néanmoins que ce feu ait touché en aucune manière aux poignets. Le mouchoir qu'en arrivant , il s'étoit fait appliquer sur les épaules , entre la chemise & la peau , s'est trouvé dans toute son intégrité , & sans la moindre trace de brûlure. Les culottes (ou les caleçons) ont été également intacts ; mais la calotte a été entièrement consumée , sans que pourtant il y ait eu un seul cheveu de la tête de brûlé.

Que ce feu , dispersé sous la forme de feu élémentaire , ait brûlé la peau , ré-

duit en cendres la chemise, & consumé la calotte en entier, sans toucher en aucune manière à la chevelure; c'est un fait que je donne pour très-sûr, & très-avéré: d'ailleurs, tous les symptômes de la maladie étoient ceux d'une brûlure grave. La nuit étoit calme, & l'air ambiant très-pur: on ne sentoit aucune odeur d'empyreume ou de bitume dans la chambre; on n'y appercevoit point de fumée, ni le moindre vestige de feu; seulement la lampe, auparavant pleine d'huile, étoit à sec, & la mèche dans un état d'incinération.

On ne fauroit accuser raisonnablement aucune cause extérieure, d'avoir occasionné une maladie aussi funeste; & je ne doute pas que si *Maffei* vivoit encore, il ne se prévalût de ce malheureux accident du prêtre *Bertholi*, comme d'une confirmation authentique de l'opinion où il étoit, que la foudre s'allume quelquefois en nous, & nous détruit».

Réflexions du Traducteur.

Cette observation rappelle naturellement celle de l'infortunée comtesse *Cornelia Bandi*, de Vérone, dont le chanoine *Bianchini* a publié en italien les

détails (a), recueillis par le doct. *Cromwel Mortimer*, de la Société royale de Londres, avec quelques autres faits analogues, auxquels on en pourroit joindre encore, même de plus récents; tels que les observations que MM. *Merille & Muraire* ont fait inférer successivement dans les journaux de médecine des mois de février & mai 1783.

Les auteurs de ces différentes observations identiques à-peu-près entre elles, remarquent que les personnes qui en font le sujet, étoient, pour la plupart, avancées en âge, & d'une constitution chargée de beaucoup de graisse; & qu'en outre elles avoient à se reprocher des excès habituels en liqueur fortement spiritueuses, soit prises en boisson, soit appliquées en frictions sur l'habitude du corps; d'où ils ont cru pouvoir conclure, que ces personnes avoient péri d'un in-

(a) Ils ont paru sous ce titre: *Dissertazione epistolare, istorico-filosofica, &c...* 1731. Elle fut réimprimée trois fois depuis; la quatrième est de 1758, in-8°, in *Roma*, sous le titre de *Parere sopra la cagione delle morte della signora contessa ZANGARI, ne' BANDI...* On y a inséré, p. g. 74, la Dissertation de *Cr. Mortimer*, laquelle se trouve aussi dans les *transactions philosoph.* 1745, n°. 476.

cendie spontané de toute leur substance, dont les entrailles, ou les viscères épigastriques, avoient été le principal foyer, & dont la cause excitante se trouvoit naturellement dans le phlogistique des humeurs animales, développé par celui des liqueurs spiritueuses, & combiné avec ce dernier.

Il est connu en effet, & c'est un article intéressant de la doctrine des anciens philosophes, que les physiologistes modernes ont sur-tout bien éclairci, d'après les écrits de *Van-Helmont*, que le principe matériel de la chaleur animale, est un feu de combustion capable d'acquérir, par l'excitation de plusieurs causes adventices, un degré d'énergie & de développement, qui produit une sorte de déflagration du corps animal, poussée jusqu'à l'incinération.

Mais l'histoire qu'on vient de lire du malheureux prêtre *Bertholi*, présente des circonstances particulières qui la distinguent des observations précédentes, & semblent devoir se rapporter à un autre principe que celui d'un incendie spontané dont il a été fait mention. A la vérité, M. *Battaglia* paroît porté à attribuer décidément le phénomène à cette cause; mais on peut lui objecter des doutes

fondés sur les considérations suivantes, 1^o. il est démontré que ce prêtre, dont on ignore d'ailleurs & l'âge & la constitution, éprouva une forte commotion électrique; qu'il apperçut en même tems une étincelle de feu, par laquelle sa chemise, ses caleçons & sa calotte, furent entièrement consumés, sans aucun dommage ni pour les cheveux, ni pour les poignets, ni pour le mouchoir passé entre les épaules & la chemise; qu'il se déclara bientôt après un sphacèle de la main droite sur laquelle la commotion avoit été le plus vivement sentie; qu'il y eût, en outre, un déchirement de la peau, de tout le bras & du côté correspondant du corps, sans le moindre symptôme, du moins apparent, de douleur chez le malade, qu'on trouva, lors de l'accident, environné d'une flamme légère que l'approche des gens de la maison fit évanouir: or, ces divers accidens indiquent bien moins l'effet de l'explosion d'un feu allumé dans l'intérieur, que l'action meurtrière d'un feu venu du dehors ou d'une atmosphère très-électrique; quoiqu'il soit raisonnable de penser que cette matière ignée, ou ce phlogistique que nous avons vu être le principe de la chaleur des animaux, exaltée par le feu

électrique de l'atmosphère, & renforcée de ce dernier, a concouru; par son développement, dans une partie des accidens de la maladie. En second lieu, outre la prompte dégénération putride des solides & des fluides, cette dissolution du lien vital qui en enchaîne les molécules les unes avec les autres, ou en établit la cohésion, & qui, en pareil cas, s'est toujours fait remarquer plus particulièrement sur le tissu des chairs, cette dissolution, dis-je, a été observée sur le prêtre *Bertholi*, comme on l'a observé constamment sur les animaux soumis à l'étincelle électrique, dans une foule d'expériences connues, notamment dans celles de l'illustre abbé *Fontana* (a).

Y auroit-il donc de ces atmosphères fulminantes, ou de ces foudres sans détonation ou sans bruit, aussi redoutables dans leurs effets, que le tonnerre ordinaire? Et seroit-ce ici un fléau de nouveau genre que l'homme; déjà si malheureux par tant de causes de destruction qui l'environnent ou l'assiègent, auroit encore à craindre?

(a) *Ricerche filosof. sopra la fisica animal.*



OBSERVATION

*Sur une sueur partielle & extraordinaire ;
par M. FEBVRE, docteur en médecine
à Breteuil en Picardie.*

M. le chevalier de.... demeurant à Breteuil en Normandie, âgé de soixantedix ans, taille de cinq pieds, plutôt maigre que gras, n'ayant plus de dents, mais du reste, la bouche & la langue très-saines, agile pour son âge, se promenant deux heures tous les jours de l'année lorsque le temps le permet, plus gai que mélancolique, n'ayant, pour ainsi dire, jamais eu d'autres maladies ni infirmités que la pituite, à laquelle il a été de très-bonne heure, & est encore sujet ; & usant du tabac dès sa jeunesse, fut attaqué, en 1778, d'une fièvre qui dura quarante jours, & qui se termina par des dépôts aux deux parotides, dont la suppuration plus abondante du côté droit que du gauche, dura en tout quinze jours, & l'humeur, suivant le jugement de son médecin, étoit très-bénigne.

Aussitôt que les dépôts furent ouverts, & la suppuration bien établie, la fièvre

disparut en entier. M.... alla de mieux en mieux, & dès que les plaies furent cicatrisées, il commença à reprendre quelque peu de nourriture solide, ayant été forcé de ne vivre que de bouillon clair, & autres alimens semblables pendant tout le temps de la suppuration ; la première fois qu'il en prit, il se sentit suer de la joue droite, au point d'être obligé de s'essuyer plusieurs fois pendant ce premier repas, qui fut très-léger.

M.... attribua cette sueur à la foiblesse à laquelle la maladie l'avoit réduit, & crut qu'elle iroit en diminuant, & cesseroit à mesure que les forces naturelles lui reviendroient ; mais son espérance fut bien trompée, car au lieu de diminuer, cette sueur alla en augmentant, au point que bientôt en mangeant, il suava non-seulement de toute la surface du pariétal & de la joue droite, mais un peu aussi de la joue gauche, le reste du visage & de la tête, & toute l'habitude du corps restant absolument secs.

Cette évacuation cutanée ne se manifeste que pendant la mastication ; ce temps passé, M.... parleroit continuellement un jour & une nuit, qu'il n'en sueroit pas une goutte ; mais tous les alimens, de quelque espèce qu'ils soient,

les solides, comme les liquides, les doux, comme les âcres & les épicés, produisent ce phénomène: cette excrétion est si abondante du côté droit, que l'humour dégoutte sur l'épaule, lorsque M... oublie, ou tarde trop à s'essuyer, & le côté de sa perruque en est toujours pénétré.

Voilà le phénomène que M. le chevalier de *Saint-Mars*, homme très-sobre (a), ne dormant que quatre heures sur vingt-quatre, menant une vie tranquille, & se portant bien depuis sa maladie de 1778, offre au public-médecin. Si dans le nombre il y en avoit qui voulussent nous donner la raison de ce fait, je me ferois d'autant plus de gré d'avoir pensé à le leur présenter, par la voie du *Journal de médecine*, qu'on en lit un à-peu-près semblable dans les *Mémoires de l'Académie royale des sciences* de l'année 1740, pag. 70 de l'édition d'Amsterdam, & pag. 51 de l'édition in-4°, dont on ne donne aucune explication.

(a) Presque autant que *Cornaro*.

REMARQUES

Sur deux observations de plaies pénétrantes dans la poitrine, insérées dans le Journal de médecine du mois de mars dernier; par M. FOULMART, chirurgien major de l'hôpital militaire du Quesnoy.

M. Colombier, chirurgien de l'hôtel-dieu de Soissons, &c. en rendant compte d'un coup de couteau reçu à la partie inférieure & un peu antérieure du thorax, donne un détail des symptômes & des accidens qui ont suivi cette plaie : ce détail est bien circonstancié ; & les moyens que M. Colombier a employés pour les combattre ont été bien saisis, bien entendus, appliqués selon les indications.

Je crois, comme lui, que l'indication d'agrandir l'ouverture de la plaie, & de faire l'empyème au lieu de nécessité, étoit très-bien établie ; la situation du blessé couché du côté de la plaie autant qu'il auroit été possible, auroit pu procurer la sortie du sang épanché, s'il y en avoit eu dans la poitrine ; la dilatation

450 OBS. DE PLAIES PÉNÉTRANTES
de la plaie n'en auroit pas augmenté le danger.

Je vis il y a neuf ans à l'hôpital militaire d'Avesnes, où j'étois alors aide-major, un soldat du régiment de Berri infanterie, qui avoit reçu un coup de bayonnette, pénétrant à un pouce sous le tétou droit; ce soldat étoit froid, presque sans pouls & sans respiration; la plaie étoit large d'un pouce; il n'en sortoit plus de sang: on le pansa sans le serrer; on le fit coucher sur le côté blessé; on le réchauffa; on ne dilata pas la plaie, elle paroissoit assez étendue; il en sortit une si grande quantité de sang, que je m'aperçus une demi-heure après que le matelas & la paille en étoient percés, & qu'il avoit coulé par terre: j'examinai alors attentivement si ce sang ne provenoit pas de l'artère intercostale, ou mammaire; & certain qu'il venoit de quelques parties contenues dans la poitrine, je me contentai de lui faire passer un drap plié, & de le remettre dans la même position; le sang continua encore de couler, mais moins abondamment pendant deux heures: peu à peu le blessé se ranima, le pouls devint plus sensible, la respiration se rétablit: il ne fut pas saigné, vu la grande quantité de

sang qu'il avoit perdu, & qu'il perdit encore de temps en temps, & en petite quantité pendant vingt-quatre heures. Il n'effuya aucun accident consécutif; six jours après il pouvoit s'asseoir, & se retourner dans le lit à volonté : tout le monde fut surpris de le voir en bonne santé en moins de trois semaines.

Ainsi, il ne faut pas toujours agrandir les plaies pénétrantes de la poitrine sans une nécessité reconnue indispensable; on sait que l'ouverture faite dans l'empyème est ordinairement long-temps à se cicatrifer, à cause du mouvement continuel de la poitrine; l'air, tant interne qu'externe, & l'exudation continuelle des poumons mettent, sans doute, un peu d'obstacle au desséchement & à la réunion : d'ailleurs les grandes plaies & les longues suppurations, peuvent altérer les côtes & retarder considérablement la cure.

Il est vrai que l'ouverture du cadavre, qui fait le sujet de la première observation de M. C. . . . prouve que la dilatation de la plaie auroit été inutile, puisqu'il ne trouva d'épanchement d'un liquide sanguinolent que dans le péricarde, dont l'ouverture étoit probablement trop petite pour en permettre la

sortie ; autrement M. C... l'auroit trouvé répandu sur le diaphragme & non dans le péricarde ; mais avec des signes d'épanchement & des accidens pressans, la dilatation de la plaie étoit à tenter, & les suites fâcheuses n'auroient pu être imputées à cette opération.

Dans ces circonstances, on doit plutôt attribuer les accidens à l'inflammation des parties lésées, qu'à l'épanchement ; aussi ne sauroit-on trop se précautionner pour en saisir tous les signes positifs & exclusifs.

Une autre circonstance dont M. C... a rendu compte m'a arrêté. Il dit dans sa première observation avoir essayé en vain de faire pénétrer le stylet pour connoître la profondeur de la plaie ; & dans la seconde, en parlant d'un coup de fleuret moucheté à la partie inférieure & antérieure de la poitrine du côté gauche sur le bord inférieur du cartilage de la deuxième des vraies côtes du côté du sternum, en comptant de bas en haut, il dit avoir mis tout en usage pour s'assurer si cette plaie étoit pénétrante ; mais il lui fut impossible de pousser la sonde au-delà des tégumens.

Il y a long-temps qu'on a banni le stylet & la sonde pour reconnoître la

pénétration & la profondeur des plaies de la poitrine & du bas-ventre : en effet, à quoi sert la certitude qu'un instrument piquant ou tranchant a pénétré dans l'intérieur du thorax ? Le stylet qui entrera facilement peut-il en désigner la profondeur, ou la partie lésée ? La sonde une fois passée la plèvre, si elle ne rencontre pas d'obstacle par le poumon, ou quelque vaisseau, &c. glissera facilement jusque sur le médiastin, si le coup est au côté externe de la poitrine, ou jusqu'à la plèvre du côté opposé à la plaie, si elle est antérieure ou postérieure : si le stylet, quoiqu'à bouton, rencontre un des lobes du poumon, il peut irriter inutilement ce viscère délicat, & ne pas passer au-delà, quand même il seroit percé, parce que la position de la blessure du poumon ne restant pas toujours parallèle à l'ouverture externe, à moins qu'il ne soit adhérent à la plèvre par d'anciennes maladies, la sonde suivant un plan plus ou moins incliné, on feroit vainement différentes tentatives pour enfiler la même route que l'instrument qui y a pénétré ? D'ailleurs à quoi sert cette certitude ? La pénétration d'une plaie dans la poitrine n'en fait pas le danger : c'est la complication de la blessure qui la rend plus ou

moins grave ou dangereuse : s'il n'y a aucune partie lésée ; s'il n'y a pas d'épanchement ni d'inflammation, l'instrument qui a fait la solution de continuité, (excepté les armes à feu) auroit pénétré de quatre pouces, & même plus ; la plaie est simple, & doit être traitée comme telle, avec les circonspectiions cependant que demandent les coups portés à l'une ou à l'autre de ces capacités : si au contraire les accidens consécutifs deviennent inquiétans, ce sont les signes propres & univoques qui doivent nous faire connoître quelles sont les parties lésées, & si de leur lésion il en résulte irritation, inflammation ou épanchement ; mais non pas la sonde ni le stylet. Il est vrai que si on ne juge pas à propos de dilater la plaie, on peut y adapter une sonde de poitrine pour faciliter la sortie du sang épanché, quand on a des soupçons fondés qu'il y en a, & que les tégumens, ou les muscles changés de direction en empêchent l'écoulement ; mais cette sonde, dont la canule est plate & courte, n'est pas faite pour reconnoître la profondeur de la plaie.

Il est donc inutile, & même dangereux, de mettre tout en usage, en poussant la sonde de tous côtés, pour s'assurer

si une plaie est pénétrante & profonde ; son obliquité, le gonflement de ses bords, la position du corps, de la peau, du tissu graisseux, des muscles, des côtes & des poumons, n'étant presque jamais la même après le coup reçu, l'introduction du stylet devient très-difficile, & même souvent impossible, à moins que la plaie ne soit très-grande ; une esquille, un corps étranger, un morceau de l'instrument qui a fait la plaie, & qui y reste engagé, forment encore la même difficulté, & en ce cas, pour s'en assurer, le doigt, l'inspection des vêtemens & de l'instrument qui a blessé, sont bien préférables à la sonde, à moins que la plaie ne soit très-petite, alors la sonde ne sert que pour s'assurer de la présence du corps étranger qu'on ne peut toucher avec le doigt, & non pour reconnoître la profondeur de la plaie.

Par les recherches avec le stylet, on irrite donc inutilement la plaie, on soulève le tissu cellulaire, on permet à l'air de s'y introduire facilement : on peut augmenter l'emphysème & le gonflement, & on n'en a pas plus de connoissance : ce n'est tout au plus qu'à l'ouverture du cadavre qu'on peut s'en servir.



S U I T E E T F I N
D E S R É F L E X I O N S
S U R

U N E O P É R A T I O N C É S A R I E N N E

F A I T E A B A Y O N N E .

Par M. LARROUTURE, &c.

De le Boë Sylvius, après avoir parlé des moyens de favoriser un accouchement laborieux par différens remèdes, parle de la mauvaise conformation du bassin, lib. iij, cap. vij, p. 552. edit. Amst. 1680, in-4°. Bonum est, dit-il, eadem ossa fotu emolliente sensim emolliri; quod duabus tribusve ante partûs tempus septimanis, utilissimè perficitur; sic enim cartilagine, ossa dicta connedentes, paulatim fiunt molliores, hinc & ossium notatorum diductio & abductio faciliior; nam non abscedunt ab invicem, verùm explicantur tantillum, & ita quidem ut fœtui pateat exitus faciliior.

Enfin, après avoir parlé de plusieurs autres cas graves dans les accouchemens laborieux, il vient à la hernie de la matrice, dans laquelle seule il conseille l'opération césarienne, en ces termes:

Quotidès

Quoties propter herniam uteri parere non possunt fœminæ, toties ad extremum remedium recurrendum, partum cæsareum, abdomen, ubi hernia est, incidendo uterumque aperiendo, atque sic fœtum educendo, sicut ejus rei & operationis notabile exemplum habet SENNERTUS. Il parle de l'opération que j'ai citée d'après *Sennert. Ruysch* (dit M. Simon, 2^e part. de ses *Recherches*, page 360.), rapporte pourtant une observation d'une hernie de matrice qui, durant la grossesse, pendoit jusqu'aux genoux; mais dans le temps des douleurs, la femme-sage fit rentrer la matrice & l'enfant, & termina ensuite l'accouchement.

Théophile Bonet, dans ses *Œuvres*, page 527, après avoir rapporté les observations & les sentimens de *Rouffet*, de *Batthin*, de *Sennert*, &c. conclut qu'il n'est permis de faire l'opération césarienne que dans un seul cas, c'est-à-dire, quand il s'agit de retirer de la matrice d'une femme morte un enfant vivant; il produit le sentiment de *G. ROLFINGIUS*, qui, *Dissertat. anatom. L, cap. 13*, s'exprime comme il suit: *Glorietur ROSSETUS suo pro arbitratu in sectione cæsareâ, & securam periculi proclamat: ego semel aggressus, infaussto eventu ita territus fui* (ma-

riebatur enim post quatrídium (puerpera epilepticis tentata convulsionibus, vulnere inflicto multa salutaria promittente), ut nunquam hanc operationem in vita suaserim; at extractionem per uncós, & forcípés affabrè adornatos, felici cum succéssu molitus nunquam nisi votí compos, cum adstantium admiratione discessi. DIONIS, (Traité des opérations, pag. 136 & suiv. la condamne absolument à raison de sa cruauté. Qu'auroit-il dit si on l'avoit tenté inutilement comme dans le cas dont il s'agit ? Cette opération (dit-il) effraye les chirurgiens ; & les cris de la mère, le sang qu'elle perd, &c. feroient trembler les plus intrépides, &c.

Rivière (tome ij, page 227.) décide ainsi ; *Sublatâ omni spe partûs, & matre mortí proximâ, sunt, qui sectionem cæsaream instituunt, sed valdè periculosa est, & horrenda, & rarò succedit, idèò nunquam tentanda.*

Deventer, ce célèbre accoucheur, n'a jamais fait cette opération ; il en admet pourtant la nécessité en certains cas.

Dans les Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie, tom. j, part. iij des *Recherches* sur l'opération césarienne, M. *Simon* fait l'histoire de cette opération, il en établit la possibilité, & en

donne savamment les preuves. Dans la seconde partie de ce Mémoire, tom. v, pag. 317, il discute fort au long les cas qui l'exigent. Il prévient que les succès de l'opération ne sont pas des motifs suffisans pour engager à la pratiquer, surtout quand on peut employer des moyens plus doux & plus naturels ; il est donc nécessaire, dit-il, de déterminer les cas qui exigent absolument l'opération césarienne, afin que des chirurgiens moins instruits qu'il ne conviendrait des ressources de la nature & des secours de la Chirurgie pour terminer l'accouchement par les voies ordinaires, n'entreprennent pas témérairement ou trop précipitamment une opération dont les succès bien prouvés pourroient les induire à la pratiquer dans des circonstances où elle ne seroit pas indiquée. Il parcourt tous les cas qui, au sentiment des auteurs, ont paru exiger l'opération césarienne ; il prouve, par des observations, qu'ils ne sont pas toujours des causes déterminantes pour la faire ; mais je ne trouve pas dans cette énumération qu'un fœtus, qu'on a pu aller retourner dans l'utérus, qu'on a retiré par les pieds assez aisément, dont les cuisses, le ventre, les épaules, en un mot tout le tronc jusqu'au col a suivi,

& qui est en vie, soit dans les cas que rapporte M. *Simon*, & qui exigent, suivant les auteurs, l'opération césarienne. Il y a quelques années, qu'en accouchant une jeune femme dans la troisième couche, les deux premières ayant été fort heureuses, un chirurgien eut le malheur de tirer le tronc d'un enfant, dont la tête demeura dans la matrice; cependant, pour l'extraire, on n'eut pas recours à l'opération césarienne.

M. *Voigt* parle de plusieurs instrumens inventés par de célèbres accoucheurs, dans une dissertation chirurgicale, publiée à Gieze, le 6 septembre 1743, sur les moyens de tirer de la matrice une tête séparée du tronc. Cette dissertation est rapportée dans la Collection des thèses de M. *Haller*, tome ij, page 9. M. *Voigt*, après avoir pesé & comparé les avantages & les inconvéniens de ces différens instrumens, conclut par donner la préférence à ceux de M. *Fried*, & à la méthode de vider le cerveau, & de retirer ensuite avec la main la tête affaîlée, dont les os sont repliés les uns sur les autres. Il n'est pas douteux, dit-il page 3, que ces instrumens ne soient d'une grande utilité pour les cas proposés, ils remplissent avec facilité l'objet qu'on a en vue, ils sont

de plus très-aisés à manier & à introduire; il avoue cependant qu'il ne faut y avoir recours que dans l'extrême nécessité, & lorsqu'il n'y a pas d'autres moyens de sauver la mère. Nous pensons, dit-il avec *Deventer*, que les cas où les instrumens doivent être employés, sont fort rares; qu'un accoucheur qui a de la sagacité & de l'intelligence, pourra souvent exécuter avec la main seule ce qu'un chirurgien ne pourroit faire qu'avec des instrumens. Je pense, dit-il, qu'il n'y a que deux cas où l'on puisse employer les instrumens; 1^o quand tout le corps de l'enfant ou quelque-une de ses parties ne peut passer dans le bassin à raison de leur grosseur disproportionnée à cette cavité; 2^o quand, par la faute de la sage-femme ou autrement, la matrice étant entièrement oblique, la tête, l'enfant bien tourné, tombe dans le bassin où elle & les épaules sont si resserrées, que les douleurs les plus fortes ne peuvent la faire avancer. Dans ce cas, pour sauver la mère, il faut traiter l'enfant & le tirer comme s'il étoit mort. Quant aux monstres, ils peuvent être si gros qu'ils ne puissent pas passer par le bassin; il n'y a donc moyen de sauver la mère qu'en les mutilant & les tirant par morceaux. Je sais bien, continue M. *Deventer*, que

ces cas se présentent, mais je fais aussi que je n'en ai jamais rencontrés, & que la faute de l'accoucheur & de la sage-femme les produit le plus souvent. J'ai toujours réussi à tirer par les pieds tous les enfans qui se font présentés, & je n'ai jamais eu le malheur de leur arracher la tête & de la laisser dans la matrice. A cela se rapporte la thèse de M. *Chomel*, soutenue dans les Ecoles de Paris en 1752 & 1754. *An in partu difficili sola manus instrumentum.* Ce médecin y fait voir qu'il y a très-peu de cas où les ferremens soient utiles. M. *Astruc* (Art d'accoucher, art. ij. de l'extraction de la tête restée dans la matrice, pag. 248;) convient que ce malheur arrive quelquefois, 1°. quand on n'a pas pu retourner l'enfant à cause de sa mollesse, & qu'on est obligé de l'amener la face en haut, parce que dans cette position le menton s'accroche souvent contre les os du pubis, & que la tête s'y arrête; (ce n'est pas ici le cas, le jeune chirurgien qui fut appelé pour la femme *Marin*, donna à l'enfant la position convenable, & le tronc fut tiré la face en bas) : mais 2°. ce malheur arrive sur-tout lorsque l'enfant est à demi-pourri & que la tête se trouve par-là mal attachée avec le tronc; (ce n'est pas non

plus le cas , le tronc étant sorti). Cet accident , continue M. *Astruc* , est très-fâcheux , car , pour délivrer l'accouchée , il faut retirer cette tête , ce qui est difficile : ce n'est pas que la tête ne puisse point passer par l'orifice de la matrice ; mais pour la faire passer , il faut nécessairement qu'elle soit poussée par le dedans ou tirée par le dehors ; l'un & l'autre sont impossibles , ou du moins très-difficiles : d'un côté rien ne pousse par le dedans ; car la matrice , que rien ne sollicite , ne se contracte point , ou se contracte très-foiblement , & la toux , l'éternuement , les vomissemens , les épreintes qu'on pourroit exciter , sont de foibles secours quand la matrice n'agit pas ; de l'autre côté rien ne peut tirer par le dehors , car la tête qui est ronde ne donne aucune prise. Par quelle fatalité ces accoucheurs se sont-ils exposés à toutes ces suites si fâcheuses en coupant la tête ? Et dans quel temps ? L'enfant étoit peut-être encore en vie , la mère conservoit toutes ses forces , & la nature ses ressources. Mais du moins que deviennent les moyens employés par tous les accoucheurs , pour arracher la tête , quand ce malheur arrive ? Que ne s'est-on servi du forceps de M. *Levret* ? M. *Astruc* ,

dit en propres termes que ce forceps applanit toutes ces difficultés, que par son moyen on tire facilement & sans aucun danger la tête restée dans la matrice (même Chap. page 256.). *Van-Swieten* en fait également l'éloge (tome iv, de *partu difficili*, page 499.): *Hodie*, (dit-il) *forcipe Levretiano, vel vecte Ronhuifiano feliciter hoc perficitur*. Et qui fait si la nature, qui a tant de ressources, ne l'auroit pas fait sortir spontanément? Un pareil fait est rapporté dans l'histoire de l'Académie royale de Chirurgie (t. x, p. 170.): La tête d'un enfant étoit restée dans la matrice par l'arrachement du corps. Plusieurs chirurgiens, fatigués des tentatives inutiles qu'ils avoient faites alternativement pour débarrasser cette femme, furent obligés de se retirer pour prendre du repos; pendant le temps qu'ils délibéroient sur les secours qu'on pouvoit donner dans ce cas, qui leur paroïssoit si difficile & si pénible, la nature expulsa la tête de l'enfant avec la plus grande facilité.

Mais à l'égard de la femme *Marin*, on crut sans doute que tous les moyens seroient inutiles, & l'on se détermina pour l'opération césarienne; en la faisant, la vessie a été incisée, & probablement

on n'avoit pas vidé les intestins au moyen d'un lavement , & l'on n'avoit pas fait uriner la malade. C'est pour avoir omis ces précautions , que M. *Deblierre* , chirurgien de Liège , en faisant l'opération césarienne à la femme de M. *Pressieux* , médecin à Spa , fut obligé de faire une ponction à côté du fond de la vessie , qui se trouva extrêmement tendue par l'urine retenue , & qui couvroit , pour ainsi dire , la matrice , ce qui l'empêchoit de l'ouvrir aisément. Mais M. *Deblierre* fit la section de la peau , des muscles & du péritoine avec prudence ; il découvrit la vessie qui , étant pleine , couvroit , pour ainsi dire , la matrice ; il fit cette ponction à dessein , pour favoriser la section de la matrice : mais l'opérateur de Bayonne n'avoit pas sans doute présente la situation de ce viscère ; *Sub duplicaturâ peritonæi ita latitat , ut aperto jam per sectionem abdominis , si vesica urinaria est vacua , vix eam observes , præsertim si quis rei anatomicæ sit imperitus. Frid. Hoff. de situ vesicæ , histor. corpor. human. Tom. VI , pag. 46.* Cependant , l'opération achevée , ce ne fut pas sans peine qu'on vint enfin à bout de tirer la tête de l'enfant fortement enclavée. La mère , qui avoit résisté à tant & de si

longues douleurs , fut remise dans son lit ; mais elle mourut le septième jour.

Quelles raisons puissantes avoit-on pour se déterminer à employer ce moyen cruel ? On savoit, dit-on , que le bassin étoit vicié ; mais je demanderai , avec M. *Alphonse Le Roi* (*Journal de Médecine* , Tome *LXII.*) , jusqu'à quel point ? Quelle étoit l'étendue du pubis au sacrum ? &c. C'est ce qu'on ne dit pas. Ne suis-je pas en droit de prononcer , qu'on ne connoissoit pas l'art de s'assurer des dimensions de cette cavité ? Mais la femme étant morte , ne pouvoit-on pas s'en assurer , appeler des médecins qui auroient constaté les faits ? Oui , sans doute , mais on ne vouloit pas des juges qui auroient pu examiner la matrice , & reconnoître le désordre dans lequel l'avoient laissée l'opération , l'incision de la tête avec un couteau courbe , & les efforts qu'on fit pour l'arracher , &c. (a)

(a) *Note de l'Editeur.*

Les accoucheurs ne sont pas encore d'accord sur le parti qu'il y a prendre dans le cas de détruncation , où la tête est engagée dans le petit bassin. Les uns veulent qu'on fasse l'extraction de la tête de l'enfant avec le forceps , ou qu'on la saisisse avec le crochet , après avoir évacué une partie du cerveau. Ils donnent pour raison que l'état d'immobilité annonce une forte

d'enclavement, qui empêche la tête de changer ses rapports de dimension avec ceux du bassin, & les fait résister à tous les efforts utérins pour l'expulsion; qu'en laissant la tête, la putréfaction qui y surviendrait affecteroit la matrice; que d'ailleurs, sans cette putréfaction, la présence de la tête comme corps étranger, nuirait aux excrétiens utérines, & causeroit des accidens graves & peut-être mortels. Les autres prétendent que malgré l'enclavement supposé, il vaut mieux différer, se confier un peu aux ressources de la nature, plutôt que de fatiguer la femme par de nouveaux efforts; que l'expérience leur a appris qu'il se faisoit ordinairement un suintement de sérosité sanguinolente, soit qu'il vienne de la tête de l'enfant, de la base du crâne séparé, ou des parois de la matrice; que ce suintement procuroit un relâchement dans les parties, l'affaiblissement ou la diminution du volume de la tête; que celle-ci devenoit mobile; que par les efforts de la mère, par l'action de la matrice, elle se tournoit sur elle-même, se présentoit dans une position plus favorable à sa sortie, & qu'elle étoit enfin expulsée spontanément. On cite plusieurs faits qui paroissent confirmer la bonté de cette dernière opinion. Dans quelques cas on a baigné la femme, dans d'autres on l'a saignée, mais dans tous on s'est confié avec avantage aux ressources de la nature. Le plus grand nombre des accoucheurs est de cette opinion, & excepté le cas de perte, de convulsions, d'accidens très-graves, ils préfèrent de différer d'un ou de deux jours, & d'attendre ce que la nature pourroit produire de favorable.

Mais l'opération césarienne, en pareil cas, répugne à la raison & à la nature.

DESCRIPTION ANATOMIQUE

D'UN, ENFANT DOUBLE;

*Par M. SEVELLE, chirurgien-accoucheur
à Amiens.*

La plupart des collections académiques contiennent un grand nombre d'observations d'enfans monstrueux. *Paré* (a), *Scullet* (b) & plusieurs autres, en ont donné des exemples dans leurs ouvrages; mais il semble qu'ils se soient plus attachés à en dessiner la configuration, qu'à en présenter l'exposition anatomique, & à faire des remarques sur ce que leur conformation avoit de plus ou de moins vicieux. Nous avons vu ici, en 1763, un de ces monstres, venu au monde vivant, ayant deux têtes, deux troncs, & sept extrémités tant supérieures, qu'inférieures (c). Je vais en donner la description.

(a) *Livre des monstres*. Il contient plusieurs figures de monstruosités, à-peu-près semblables à celle dont nous décrivons l'anatomie.

(b) *Armamentar. chirurgic*. On y trouve la figure d'un enfant à deux têtes.

(c) La mère attribuoit la conformation vi-

C'étoient deux fœtus femelles, à terme, bien conformés, unis par leur face antérieure depuis *le vertex* jusqu'au nombril, ayant les extrémités supérieures & inférieures très-libres, & proportionnées à leur volume. Leur jonction étoit telle, que le bras & la jambe droite de l'un étoient parallèles au bras & à la jambe gauche de l'autre; & *vice versâ*: de dessus ces quatre épaules s'élevoit un cou très-épais, dont les vertèbres & les parties molles étoient doubles; ce cou étoit surmonté d'une tête assez volumineuse, présentant deux occiputs répondans à chaque colonne épinière. Les faces auroient dû se trouver confondues & cachées; mais par un jeu de la nature, il n'y en avoit qu'une (a), elle étoit placée entre l'épaule droite d'un sujet, & l'épaule gauche de l'autre; elle étoit très-

cieuse de son enfant à l'attention particulière qu'elle avoit donnée pendant sa grossesse à l'effigie d'une vierge pour qui elle avoit beaucoup de vénération, & aux pieds de laquelle elle passoit presque tout son temps. En effet, cette figure ne ressembloit pas mal à une statue qui porte un enfant sur les bras.

(a) Chaque enfant y contribuoit pour une moitié, & l'autre moitié étoit perdue dans l'intérieur de la tête.

régulière, & même intéressante. La partie postérieure à la face présentait deux oreilles bien conformées, se touchant par l'échancrure de leur pavillon, *au tragus*, & ayant chacune leur conduit auditif; deux autres oreilles accompagnoient la face comme dans l'état naturel.

Le cuir chevelu levé, par une incision cruciale, me laissa voir un coronal, deux temporaux, quatre pariétaux & deux occipitaux. La grande fontanelle résultante du défaut d'ossification des angles de ces os, avoit le double d'étendue qu'à ordinairement celle du fœtus à terme.

A l'ouverture du crâne il s'échappa beaucoup d'eau; je trouvai deux cerveaux séparés par une cloison assez mince: il ne me fut pas possible de les disséquer, tant ils étoient mous; ils avoient la consistance de la bouillie (a). La base du crâne fixa plus particulièrement mon attention. Un seul sphénoïde faisoit la clef de cette tête; il coupoit à angles droits les apophyses basilaires des occipitaux, c'est-à-dire que ces apophyses se joignoient derrière la face postérieure

(a) Ce défaut de consistance étoit l'effet de l'eau tiède, dans laquelle j'avois plongé le cadavre afin de le dégeler.

du sphénoïde, par l'endroit où elles s'articulent avec lui. Il n'y avoit qu'une selle turcique qui étoit dans les proportions, & de la forme ordinaires : deux trous optiques par où passoient les nerfs du même nom ; il m'a paru que chaque cerveau fournissoit deux couches de ces nerfs, qu'elles se réunissoient pour ne former qu'un seul cordon qui passoit par le trou de son côté ; qu'il en étoit de même pour les nerfs olfactifs, que chaque cerveau en fournissoit son contingent, pour son côté, & que ces filets s'insinuoient à travers les trous de la lame criblée d'un seul ethmoïde. Les fosses postérieures étoient très-profondes ; une épine beaucoup plus saillante que ne l'est ordinairement celle de l'occipital, dans l'adulte, en faisoit la séparation. Ces fosses étoient faites par les deux pariétaux qui se trouvoient postérieurs à la face ; elles contenoient la plus grande partie des cerveaux. Les cervelets étoient logés dans les fosses moyennes. Chaque occipital avoit son trou par où passoit une moelle allongée. Quoiqu'on ne remarquât que deux temporaux à l'extérieur, il y avoit dans l'intérieur du crâne quatre apophyses pierreuses, auxquelles répondoient les quatre oreilles.

L'intérieur de la bouche ne présentait rien de particulier, sinon une rainure qui régnoit le long de la langue, & sembloit la partager en deux : elle étoit bifurquée à la pointe, à-peu-près comme l'est la base d'un cœur de carte à jouer. Au fond de l'arrière-bouche, on remarquoit deux larynx & deux trachées-artères qui descendoient dans chaque thorax.

La charpente des poitrines étoit composée de quarante-huit côtes, de deux sternums, & de vingt-quatre vertèbres dorsales. La figure des côtes ne décrivait pas exactement la portion de cercle ; elles étoient plus droites qu'elles ne le sont ordinairement. Un sternum recevoit les côtes droites d'un sujet, d'un côté ; & les côtes gauches de l'autre sujet, de l'autre côté. Le même arrangement avoit lieu pour l'autre sternum. Quatre clavicules arc-boutaient les quatre omoplates. Une cloison membraneuse séparait les deux poitrines, & chaque poitrine à son tour étoit divisée en deux cavités par son médiastin. Dans ces cavités étoient contenus, à leur place ordinaire, deux cœurs & leur enveloppe, indépendans l'un de l'autre ; les systèmes vasculaires à qui ils donnoient naissance, étoient très-exacts, tant dans leurs divi-

sions, que dans leurs distributions. Quatre poumons. Enfin, tous les organes de la respiration & de la circulation y étoient absolument doubles. L'œsophage descendoit perpendiculairement entre les quatre poumons; il étoit enveloppé d'un tissu cellulaire & adossé contre la cloison, qui séparoit les deux poitrines. Il n'y avoit qu'un thymus fort petit, logé entre les deux trachées-artères.

Les abdomens n'étoient point divisés comme les poitrines par une cloison; un seul péritoine étoit commun aux deux individus, de même que l'épiploon. L'estomac étoit unique; il étoit situé de manière que sa grosse extrémité étoit entre le foie & la rate du fœtus gauche, & sa petite entre le foie & la rate du droit (relativement à la position de la face). Les intestins grêles étoient aussi communs aux deux sujets, & soutenus par un mésentère qui partoît des vertèbres lombaires de chaque épine; ils étoient flottans au milieu des deux ventres, & n'avoient, comme l'estomac, que la longueur & le diamètre de ceux d'un fœtus à terme. L'ileum à sa terminaison se bifurquoit pour former un colon à chaque sujet. Ces intestins avoient le double de grosseur de celui qui leur donnoit

naissance : ils formoient chacun une espèce d'arc à la manière du colon, puis ensuite faisoient une S qui descendoit sur le côté gauche de chaque épine dans le bassin, pour former un rectum, terminé par son ouverture extérieure. Le diaphragme, quoique double, n'avoit qu'un centre tendineux ; il étoit percé dans son milieu pour le passage de l'œsophage.

De chaque côté du duodenum sortoit un conduit pancréatique & un canal cholédoque, répondans chacun aux glandes dont ils transmettoient l'humeur ; les rates, les foies & leurs dépendances, étoient proportionnés à l'âge & à la force des sujets : chaque fœtus avoit particulièrement ses reins & leurs glandes surrénales, ses uretères, sa vessie & son canal excréteur, ainsi que les organes de la génération, tant internes, qu'externes ; le cordon ombilical (a) étoit composé de deux veines & de quatre artères : l'une des veines montoit obliquement pour gagner le sinus de la veine-porte du sujet droit ; l'autre parcouroit le même chemin, dans un sens opposé, & alloit se perdre dans la veine-porte du sujet gauche ; les artères naissoient, à

(a) Il étoit simple, ainsi que le placenta.

l'ordinaire , des hypogastriques : chaque fœtus en fournissoit deux qui venoient passer par l'anneau ombilical.

Je ne rechercherai point comment se feroient exécutés les fonctions chez ces enfans , leur conformation semblant annoncer qu'il étoit possible qu'ils vécusent ; ce qui n'est pas sans exemple (a).

R É P O N S E

Aux Remarques que M. HUZARD a publiées dans ce Journal , cahier de septembre 1785 , au sujet de la dentelaire ; par M. SUMEIRE , docteur en médecine à Marignane en Provence.

Dans une Lettre qui a été imprimée dans le Journal de médecine , (cahier du

(a) Les transactions philosophiques (vol. 1 , pag. 311 ,) font mention de deux jumelles , dont les corps étoient unis jusqu'aux fesses. Ces filles marchaient & s'asseyoient ensemble. Elles vécutrent jusqu'à l'âge de vingt-deux ans. L'une fut attaquée de fièvre & de foiblesse , qui la firent périr quelques minutes avant sa sœur qui étoit travaillée d'une maladie comateuse & convulsive.

mois d'août 1785.), j'ai répondu à des critiques & remarques injustes qu'on avoit faites sur mon remède de la dentelaire contre la gale. Je suis forcé de répondre encore à celles que M. *Huzard* a publiées sur le même sujet dans le cahier du mois de septembre suivant.

Cet auteur rappelle que *Charles d'Arcussia de Capre*, seigneur d'Esparron, &c. dans son livre intitulé : *La Fauconnerie du Roi*, &c. Paris, chez Jean Houzé, 1617, in-4° (a), a donné une préparation de la dentelaire plus simple que celle que j'ai communiquée à la Société royale de médecine, & il prétend qu'elle doit avoir servi de modèle à la mienne ; & qu'elle lui est préférable par plusieurs raisons. Le seigneur d'Esparron dit qu'en oignant les chiens avec la racine de dentelaire pilée dans un mortier, & détrempée avec de l'huile d'olive, on les guérit fort bien de la gale.

J'avoue que je ne connoissois point

(a) Il y a eu plusieurs éditions de ce livre mentionnées dans la Bibliothèque historique de la France, tom. j art. 3590. Il fut imprimé à Aix, en 1591, in-8° ; à Paris, en 1604 & 1608, in-8° ; en 1615, 1621 & 1627, in-4° ; à Rouen, en 1644, in-4°.

cette méthode d'employer la dentelaire, ni l'auteur qui l'a indiquée, lorsque je communiquai ma préparation à la Société royale; & M. *Huzard* me permettra d'observer que mon procédé est autant différent de celui de d'*Arcussia*, que de celui de *Garidel*, & qu'on n'a pas moins de tort de le confondre avec le second, qu'on en a eu de le confondre avec le premier; dans celui-ci, on fait bouillir la racine dans l'huile; dans le mien, on ne fait qu'infuser pendant quelques minutes la racine dans l'huile qui vient de bouillir, & dans le procédé de d'*Arcussia*, on détrempe la racine pilée dans l'huile froide. L'expérience a décidé que la préparation de *Garidel* est dangereuse, en ce qu'elle irrite trop la peau, & qu'elle écorche le plus souvent, & que la mienne est excellente en ce qu'elle possède le degré précis d'efficacité pour dessécher & extirper l'infection galeuse; d'*Arcussia* assure que la sienne réussit bien sur les animaux atteints de la gale, mais il ne dit pas qu'elle soit bonne pour celle des hommes; & on ne sait pas encore si elle est égale, supérieure ou inférieure en vertu à la mienne.

J'ai encore droit d'observer qu'il est plus vraisemblable que la préparation de

Garidel a servi de modèle à celle de mon charlatan, que celle de d'*Arcussia*. Il est plus naturel de croire qu'on a voulu modifier la violence de celle de *Garidel*, en ne faisant qu'infuser pendant quelques minutes la racine pilée dans l'huile versée bouillante dessus.

En quoi la méthode de d'*Arcussia* seroit-elle préférable à celle de mon charlatan ? ce seroit en ce que la racine seroit plus châtiée. Mais si l'âcreté de la racine est mieux adoucie, ne l'est-elle pas trop ? Si l'huile bouillante dans la méthode du charlatan se charge de plus de particules âcres & corrosives, cette condition n'est-elle pas nécessaire pour avoir le point précis de la plante ? La méthode de d'*Arcussia* est plus simple, dit M. *Huzard* ; il avouera qu'il est bien aussi aisé de verser l'huile bouillante sur une racine, que de détremper cette racine dans l'huile froide.

M. *Huzard* ne s'est-il pas trompé, en présumant la supériorité en faveur de la préparation de son auteur, par la conformité qu'il y voit avec celle de M. *Bouteille*, (Voyez les Mémoires de la Société royale) ? Il ne fait pas attention que M. *Bouteille* prescrit de faire l'infusion de la racine de dentelaire, continuée pendant six heures dans l'huile chauffée

par le soleil ou par les cendres chaudes ; procédé qui donne à-peu-près la même activité au remède, que ma préparation. Je laisse divers points que je pourrois relever dans les remarques de M. *Huzard*, sur la dentelaire employée comme anti-galeuse.

Il s'agissoit de proposer le remède le plus sûr contre la gale, &c. La préparation que j'ai indiquée est très-simple & très-efficace, & elle ne ressemble à aucune de toutes celles qui étoient connues ; M. *Huzard* sera forcé d'en convenir.

J'ai appris que dans plusieurs endroits de Provence, on administre avec beaucoup de succès la racine de dentelaire, en la pilant & en la battant avec du saindoux, pour en faire une pommade, dont on frotte tout le corps des galeux.

Il n'est pas indifférent d'annoncer ici que le peuple réussit très-bien, dans ce pays, à enlever les dartres, en y appliquant des feuilles fraîches, pilées, qu'on laisse sur la partie jusqu'à ce qu'on y éprouve un picotement qui fasse une espèce de cuisson ; l'effet caustique est alors suffisant pour extirper la dartre : d'autres font infuser cette racine dans de l'eau froide pendant un certain temps, & on

frotte les dartres avec cette eau ; on assure que cette méthode a un succès certain.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de juillet 1786.

Le mercure s'est soutenu , pendant tout le mois , de 28 pouces à 28 pouces 6 lignes, plus communément de 28 pouces, 1 à deux lignes, à l'exception du neuf, du dix où il est descendu de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 10 lignes ; ainsi que le vingt-neuf à midi.

Le thermomètre a marqué au matin de 10 à 16 degrés au dessus de 0, plus communément 11, 12 & 15. A midi, de 14 à 20, plus communément 15, 17, 19. Au soir, de 11 à 18, plus communément 12, 14, 15 & 16.

Le ciel a été clair un jour, couvert deux, & variable vingt-neuf. Il y a eu trois fois de la bruine, neuf fois de la pluie.

Les vents ont soufflé sept jour Ouest ; dix jours O-N-O ; trois jours O-N-O le matin,

matin, N. le soir ; deux jours O-N-O le matin, O. le soir ; cinq jours N-O ; un jour Nord ; un jour S-E ; un jour S-O un jour S-S-O.

L'hygromètre a marqué au matin deux fois $5\frac{1}{2}$; six fois 6 à $6\frac{1}{2}$; sept fois 7 ; huit fois 8 ; quatre fois 9 ; une fois 10 : au soir trois fois 7 ; dix fois 8 ; trois fois 9 ; neuf fois 10 ; cinq fois 11 ; une fois 12.

Il est tombé à Paris, pendant ce mois, un pouce 6 lignes 8 dixièmes d'eau.

La température, pendant ce mois, a été assez constamment sèche, mais très-variable par les vicissitudes subites du froid & du chaud. Les premiers jours du mois, l'O. régnant, faisoient espérer une chaleur soutenue, mais du cinq au six, le temps se resserra par O-N-O ; & , quoique les vents eussent varié par l'O, S-E, S-O, la température s'est soutenue froide jusqu'au 16, où elle s'est adoucie jusqu'au 24, bien que les matinées eussent été constamment froides, & la plupart des soirées. Le 24 jusqu'au 29, on a joui des chaleurs de l'été. Le 29 au soir par

S.O, le temps s'est refroidi & s'est maintenu froid les 30 & 31. La plupart des nuits ont été froides, & on observera que le ciel assez constamment chargé de gros nuages, a donné très-fréquemment des bouffées de chaleur, suivies subitement de coups de vents très-froids. Les bains de rivière n'ont point été fréquentés.

Cette constitution assez semblable à celle du mois précédent, a entretenu à-peu-près les mêmes affections, dépendantes de la transpiration interceptée ; telles que les fluxions, gonflemens, maux de gorge, rhumes, toux, point de côté, coliques, flux de ventre séreux ou dysentériques. Les délayans diaphorétiques ont dissipé promptement ces accidens par des moiteurs soutenues, ou des sueurs plus ou moins abondantes. On a été rarement obligé de faire saigner, sinon dans quelques ophthalmies & maux de gorge. Les coqueluches ont été très-communes, & ont attaqué indistinctement les adultes & les enfans : elles ont été très-opiniâtres ; & la plupart des toux ont tenu de ce caractère.

Les fièvres bilieuses qui ont dominé ont été tantôt simples, tantôt compliquées avec des affections catarrhales ; elles n'ont point été fâcheuses ; la moiteur ou la sueur ont amené assez promptement des évacuations bilieuses qui ont jugé ces maladies.

Les éruptions ont été fréquentes, & beaucoup anormales sans être fâcheuses. Les petites-véroles furent très-rares.

Les fièvres intermittentes, qui ont été nombreuses, ont paru opiniâtres, & ont changé de caractère, tantôt de tierce en quarte, en double-tierce.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

JUILLET 1786.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	<i>Au lever du Soleil.</i>	<i>A deux heures du soir.</i>	<i>A neuf heures du soir.</i>	<i>Au matin.</i>	<i>A midi.</i>	<i>Au soir.</i>
	Dégr.	Dégr.	Dégr.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.
1	22,12	17,17	12,11	27 11, 6	27 11, 8	28 0, 2
2	9, 1	17, 9	11,17	28 0, 2	28 0, 2	28 0, 3
3	10,12	17, 9	13, 0	28 0, 5	28 0,10	28 1, 2
4	12, 0	16,13	12,14	28 0,10	28 0, 7	28 0, 9
5	11,17	16, 5	10,11	28 0,10	28 1, 7	28 2, 0
6	5,17	16,12	11,13	28 1, 9	28 1, 1	28 1, 1
7	9,13	12, 7	11,18	27 11, 8	27 10, 9	27 10, 1
8	9, 0	15,11	11, 4	27 9, 8	27 9, 8	27 9, 4
9	10, 0	14, 9	12, 6	27 8, 2	27 7, 9	27 7, 7
10	10, 8	12,18	9,12	27 7, 7	27 8, 0	27 8, 6
11	7,10	15,16	9,16	27 9,10	27 11, 3	27 11, 9
12	9,10	15,10	10, 5	27 11, 3	28 1, 1	28 2, 4
13	9,14	15, 5	11, 0	28 2, 3	28 2,10	28 3, 5
14	9,10	15, 0	9,10	28 3, 7	28 3, 8	28 3, 8
15	9, 2	17, 7	14, 7	28 3, 3	28 2, 8	28 2, 0
16	11, 4	20, 8	15, 4	28 1, 6	28 1, 4	28 1, 2
17	10,15	20,10	13,10	28 1, 2	28 1, 0	28 1,10
18	8,11	16,15	11, 0	28 2, 3	28 2, 8	28 2, 8
19	7, 6	15,14	11,17	28 2, 3	28 1, 4	28 0, 9
20	10, 0	19, 8	13, 3	28 0, 0	27 11, 1	27 10, 2
21	10, 8	15, 0	10,13	27 11,10	27 11, 3	27 11, 7
22	6,13	16,16	12,10	27 10,10	28 0, 1	27 11, 9
23	10, 9	20, 0	15,17	27 11, 5	27 10, 9	27 10, 7
24	13,19	20, 4	17, 6	27 10, 7	27 11, 0	27 11, 3
25	11,18	21, 0	17, 0	27 11, 7	27 10, 0	27 10, 3
26	10, 4	19, 8	15,14	27 9, 9	27 9, 0	27 10, 7
27	12,13	20, 8	14,13	27 10, 9	27 11, 0	27 11, 2
28	14, 0	20,15	15,17	27 11, 3	27 11, 0	27 10, 0
29	13, 7	17, 7	11,17	27 9, 2	27 8, 0	27 9, 8
30	9, 0	13,15	9,12	27 10, 5	27 11, 0	27 11,11
31	8,11	11, 0	11, 9	27 11, 5	27 11, 0	27 10, 3

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le matin.</i>	<i>L'après-midi.</i>	<i>Le soir à 9 heures.</i>
1	S-O. couv. dou.	S-O. co. chaud.	N. fer. chaud, ve.
2	S-O. nuag. frais.	S-O. couv. dou. vent.	S-O. co. dou. ve. grains de plu.
3	S-O. nua. temp.	S-O. co. chaud.	N-E. nu. chaud.
4	S-O. cou. temp.	S-O. couv. dou. brûine.	N-O. cou. doux. vent, brûine.
5	N. <i>idem.</i>	N. nuag. chaud.	N. ferein, temp.
6	N. ferein. froid.	N-E. cou. chaud.	N-E. nua. doux.
7	S-O. co. temp. ve.	S-O. co. dou. v.	S-O. co. dou. ve.
8	N. couv. doux.	N-O. co. doux.	S-O. cou. doux.
9	S-O. cou. tempé.	S-O. co. dou. br.	N. <i>idem.</i> brûine.
10	N. <i>idem.</i> , pluie.	N-E. co. do. pl.	S-O. co. fra. v. pl.
11	S-O. couv. frais, vent, pluie.	S-O. cou. doux.	S-O. couv. frais, pluie.
12	N-E. c. frai. plu.	N-E. co. dou. pl.	N-E. couv. frais.
13	N-E. couv. frais.	N-E. nua. doux.	N-E. <i>idem.</i>
14	N. <i>idem.</i>	N. couv. doux.	N. nuages, frais.
15	N. <i>idem.</i>	N. couv. chaud.	N. couv. doux.
16	N-E. fere. doux.	E. <i>idem.</i>	N-E. nua. chaud.
17	N-E. nu. tempé.	N-E. <i>idem.</i> , ve.	N. couv. doux.
18	N. ferein, doux.	S-E. cou. chaud.	N-E. fer. tem. v.
19	E. fere. frais, ve.	E. fer. doux, ve.	N-E. nua. doux.
20	N-E. fer. tempé.	N-E. fer. cha. ve.	N-E. co. doux, v.
21	N-E. co. tempé.	N-E. cou. chaud.	N-E. nu. tempé.
22	N-E. couv. frais.	S-O. <i>idem.</i>	S-O. cou. doux.
23	S-O. co. tempé.	S-O. <i>idem.</i>	S. couv. chaud.
24	S. <i>idem.</i>	S. <i>idem.</i>	N. fer. chau. ye.
25	N. far. brou. do.	N. ferein, chaud.	N-E. nu. cha. ve.
26	N. ferei. tempé.	S-O. co. cha. ve.	N-O. cou. <i>idem.</i>
27	N-O. couv. do.	N-O. nuag. id.	N-O. nu. chaud.
28	S-O. <i>idem.</i>	S-O. co. ch. v. pl.	S-O. nu. temp. v.
29	S-O. <i>idem.</i>	S-O. nua. chaud.	S-O. nu. chaud.
30	S-O. co. fra. ve.	S-O. co. do. v. pl.	S-O. couv. frais.
31	S-O. cou. frais.	O. <i>idem.</i>	S-O. co. do. v. pl.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur... 21, 0 deg. le 25

Moindre d. gré de chaleur.... 6, 13. le 22

Chaleur moyenne.... 13, 5 deg.

Plus grande élévation du *pour. lign.*

Mercure. 28, 3, 8, le 14

Moindre élév. du Mercure. . 27, 7, 7, le 10

Elévation moyenne. . 27, 11, 8.

Nombre de jours de Beau.... 5

de Couvert. 21

de Nuages .. 5

de Vent... 7

de Brouillard. 1

de Pluie.... 6

Quantité de Pluie 5, 4 lign.

Evaporation. 35, 8

Différence. 30, 4

Le vent a soufflé du N. . . . 18 fois.

N-E... 24

N-O... 4

S.... 3

S-E... 1

S-O... 34

E.... 3

O.... 1

TEMPÉRATURE: sèche, fraîche d'abord, puis froide jusqu'au 24, & alors douce.

MALADIES: quelques fièvres sans suite.

Plus grande sécheresse... 40, 3 degr. le 22

Moindre 13, 5 le 27

Moyenne. 27, 7

A Montmorency ce premier août 1786.

JAUCOUR, Prêtre de l'Oratoire.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de juillet 1786; par
M. BOUCHER, médecin.*

Le temps du premier au 24 du mois, s'est maintenu à une température moyenne; il y a eu même des nuits très-froides: on a vu le 19 au matin de la glace à la campagne. Le 24, la liqueur du thermomètre s'est élevée au terme de 20 degrés; il en a été de même des trois jours suivans; mais les deux derniers jours du mois, elle n'a pas passé le terme de 14 degrés.

Le 7, à la suite de quelques coups de tonnerre, il est tombé de la grêle & une grosse pluie; il y a eu encore des pluies assez copieuses dans les trois jours suivans. Le reste du mois, il n'y a presque point eu de pluie.

Il y a eu peu de variations dans le baromètre. Le 13, le mercure s'est élevé au terme de 28 pouces 3 lignes, & le 14 à celui de 28 pouces 3 lignes $\frac{1}{2}$. Le 8 & le 9, il étoit descendu à celui de 27 pouces 7 lignes $\frac{1}{2}$; terme le plus bas de tout le mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 20 degrés au dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 9 degrés au dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 lignes $\frac{1}{2}$, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 7 lignes $\frac{1}{2}$. La différence entre ces deux termes est de 8 lignes.

438 OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQ.

Le vent a soufflé 8 fois du Nord.

4 fois du Sud.

9 fois du Sud vers l'Ouest.

8 fois de l'Ouest.

5 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 24 jours de temps couvert ou nuageux.

14 jours de pluie.

1 jour de tonnerre.

1 jour de grêle.

Les hygromètres ont marqué de la sécheresse tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de juillet 1786.

Il y a eu peu de maladies aiguës ce mois. La maladie dominante a été la fièvre tierce & la double-tierce. Dans le peuple, on a vu encore quelques familles infectées de la fièvre putride-maligne; mais parmi ceux qui, dans le principe, ont été secourus convenablement, peu ont succombé. J'ai vu entre autres dans un de nos hôpitaux de charité, un homme qui avoit été pendant dix à douze jours dans un état comateux, avec des soubresauts continuels, un pouls petit & convulsif, échapper au moyen de l'application des vésicatoires aux jambes, dont les plaies ont été entretenues jusqu'au déclin de la maladie, & au moyen de l'élixir fébrifuge d'Huxham. Un second dans le même hôpital s'est tiré par ces secours d'un état qui n'étoit guères moins fâcheux.

Les irrégularités que le temps a essuyées dans ce mois, ont causé des affections rhumatismales, qui n'ont guères cédé qu'aux remèdes diaphorétiques, après l'emploi des remèdes généraux.

Vers la fin du mois, on a vu encore quelques jeunes gens attaqués de la fièvre rouge-maligne ; entre autres un garçon de seize à dix-huit ans , dans notre hôpital de *Comtesse*, qui étant tombé dans un délire phrénétique, a été sauvé par l'application des vésicatoires aux jambes, & par une abondante boisson d'infusion théiforme de fleurs de sureau , avec addition d'oxymel simple.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

A C A D É M I E.

Nouveaux Mémoires de l'Académie de Dijon pour la partie des sciences & des arts. Premier Semestre. A Dijon, chez Cauffe ; & à Paris, chez Didot le jeune, libraire, quai des Augustins, 1785. Prix 6 liv. 12 s. à Paris, & 7 liv. 10 s. franc de port.

1. On trouve dans ce Recueil les articles suivans :

I. *Essai sur cette question : Comment s'opère naturellement la dissolution du quartz ?* par M. DE MORVEAU.

M. Achard publia, il y a quelques années, qu'il avoit trouvé le moyen de produire, par un procédé qu'il décrivit dans une lettre adressée au prince Gallitzin, des cristaux de diffé-

rente nature selon les terres que l'eau méphitisée dissolvoit dans son appareil : quand il n'avoit mis qu'un peu de terre calcaire, & beaucoup de terre alumineuse, ces cristaux étoient blancs, transparens, très-durs, semblables enfin au cristal de roche. Cette expérience fut répétée sans succès par des Académiciens de Paris, quoiqu'ils y eussent employé treize mois, au lieu que suivant M. *Achard* l'opération n'exigeoit que six semaines : d'autres physiciens ne réussirent pas mieux, soit à Paris, soit à Dijon.

Malgré la juste réputation de l'auteur de cette expérience, on ne peut se persuader que le cristal de roche ne soit que de l'alumine, combiné avec un peu de calce & de l'acide méphitique; car si cela étoit, on n'auroit qu'à chasser l'acide méphitique par la chaleur, & l'on retrouveroit l'alumine & le calce; or l'on sait que la chaleur, à quelque degré qu'elle soit portée, ne change pas les propriétés chimiques du cristal de roche.

Cependant M. *de Morveau* a pensé qu'en ajoutant quelques circonstances qui auroient pu échapper au chimiste de Berlin, l'on pourroit trouver le procédé que la nature emploie, car les matrices dans lesquelles se trouvent quelquefois les cristaux, les matières qui se rencontrent dans leur intérieur, prouvent certainement que les cristaux sont l'effet d'une dissolution aqueuse.

En considérant quel dissolvant de la nature peut servir à cette dissolution, M. *de Morveau* trouve qu'on ne peut s'arrêter que sur l'eau méphitisée; mais elle n'attaque pas le quartz, il faut donc que son action ait été favorisée par une action secondaire : or le calce a certainement de l'affinité avec la terre siliceuse, comme

le prouve la propriété qu'il a de la faire entrer en fusion. D'après ces idées, que nous ne pouvons qu'indiquer, M. de Morveau a mis dans un flacon des fragmens de cristal de roche, dans de l'eau chargée d'acide méphitique & de calce, il a ajouté de l'alumine dans un second flacon, dans un troisième un lingot de fer limé à neuf, & dans un quatrième du sable quartzeux cristallin. Trois de ces flacons n'ont rien présenté qui annonçât quelque formation; mais dans celui qui contenoit le barreau de fer, les fragmens de cristal de roche avoient perdu un quart de grain sur 17 grains, & le lingot de fer étant bien nettoyé, a laissé appercevoir à la loupe sur l'angle d'un de ses côtés un point vitreux qui paroît formé de plans réguliers. Le même côté du barreau présentait encore quelques points cristallins, mais si petits que l'œil armé des plus fortes lentilles ne pouvoit en distinguer la figure.

M. de Morveau ne regarde point cette expérience comme concluante, il la propose seulement pour engager les chimistes à s'occuper de la solution d'un des problèmes les plus importants & les plus difficiles qu'offrent la chimie & l'histoire naturelle; mais de qui est-on plus en droit de l'attendre?

Le savant auteur a joint à ce Mémoire des éclaircissemens, que lui a procuré la suite de ses observations, sur la manière la plus avantageuse de faire des expériences sur cet objet.

II. *Essai sur cette question; Si le sucre entre tout entier dans la composition de l'acide saccharin? par le même.*

Nous distinguerons deux parties dans ce Mémoire: dans l'une, M. de Morveau prétend prou-

ver que la doctrine que nous devons à M. *Lavoisier* sur le principe acidifiant, ne peut s'appliquer à la formation de l'acide saccharin, qui exige une affinité double, celle du phlogistique & celle de l'air vital : il croit que dans l'opinion de M. *Lavoisier*, on est forcé de regarder le sucre comme existant tout entier dans l'acide saccharin « car il doit y être comme le soufre dans l'acide vitriolique, comme le phosphore dans l'acide phosphorique, &c. S'il perd quelque chose en passant à l'état d'acide, ce ne peut être que ce principe fugace, que *Stahl* a appelé phlogistique ; s'il lâche ce principe, il fait bien qu'il se retrouve quelque part ; & puisqu'il n'y a d'autre produit que le gaz nitreux, il sera donc dans ce fluide aériforme, pour y mettre le radical nitreux en état de soufre, pour concourir à de nouvelles affinités doubles, &c. &c. & voilà toutes les preuves du phlogistique raffermies sur leur base, tout l'édifice de la théorie exclusive de l'air vital renversé. »

L'on voit que M. *de Morveau* plaide avec chaleur la cause du phlogistique ; cependant l'opinion de M. *Lavoisier* n'exige point qu'on admette le sucre entier dans l'acide saccharin. Ce savant chimiste n'a eu manifestement pour but que de prouver que l'acide nitreux fournissoit de l'air vital pour la production de l'acide saccharin, comme il en faut pour la formation des autres acides, & cela il l'a très-bien prouvé ; mais il se dégage de l'air fixe dans la formation de l'acide saccharin : donc en faisant une juste application d'une autre vérité démontrée par M. *Lavoisier*, il se dégage du charbon du sucre, s'échappe encore, selon lui, du gaz inflam-

mable. On peut donc expliquer sans le secours du phlogistique les changemens que le sucre éprouve, lorsqu'il se combine avec l'air vital. *M. de Morveau* n'ignore pas que plusieurs chimistes regardent à présent les acides végétaux comme dus à des proportions différentes d'air vital, de charbon & d'eau.

Le gaz nitreux a dû se former dès qu'une autre substance s'est emparée d'une partie de l'air vital qui entroit dans la composition de l'acide nitreux, & a changé les proportions de mofette & d'air vital, qui forment l'acide nitreux, comme l'a prouvé *M. Cavendish*.

Pourquoi le sucre lui-même, demande *M. de Morveau*, étant supposé capable de s'unir à l'air vital, cette affinité simple & directe ne s'exerce-t-elle pas en tant d'occasions où ces substances se trouvent en contact ? Nous croyons qu'il suffit pour le présent de répondre à *M. de Morveau*, que c'est précisément parce que l'air vital est dans l'état élastique, & que quelle que soit la cause de l'élasticité, elle est aux combinaisons, un obstacle qui ne peut être vaincu que par une forte affinité. Nous lui répondrons encore que puisque le sucre n'entre pas en substance dans l'acide saccharin, il faut que les principes qui le constituoient, puissent être désunis, pour que la formation de cet acide ait lieu. Quand *M. de Morveau* demande pourquoi l'air vital ne se combine pas avec quelques substances, avec lesquelles on prétend qu'il a de l'affinité, n'est-ce pas comme s'il demandoit pourquoi l'air vital est dans l'état élastique ? & ne pourroit-on pas lui demander à lui-même, pourquoi l'air vital ne se combine pas avec le phlogistique, avec lequel il a tant d'affinité, & qui se trouve répandu par-tout ?

Dans la seconde partie de son Mémoire, cet illustre chimiste prouve très-bien que le sucre n'entre pas en entier dans l'acide saccharin, puisqu'on retire cet acide d'un grand nombre de substances, dans lesquelles on ne peut pas supposer que le sucre existe, & qu'on l'en retire en plus grande quantité que du sucre lui-même; il prouve encore que la base de l'acide saccharin doit être une huile ténue, qui se combine avec l'air vital de l'acide nitreux; mais ce qui nous a paru singulier, c'est qu'après avoir fait beaucoup d'efforts pour prouver que l'acide nitreux ôtoit du phlogistique au sucre, pour mettre son radical en état de se combiner avec l'air vital, il finisse par conclure que ce radical est une huile.

III. *Mémoire sur la fabrication des ustensiles de platine; par le même.*

Ce célèbre chimiste-avoit annoncé, en 1775, la manière de fondre la platine au point d'en obtenir un culot, en la mêlant avec l'arséniate de potasse; depuis ce temps il avoit fait divers essais pour la faire couler au fourneau même, dans des moules de terre de coupelle. M. *Achard* a publié, en 1784, dans les annales chimiques de M. *Crell*, la méthode de faire des vases de platine; en la fondant d'abord avec le double de son poids, d'un mélange de chaux blanche d'arsenic & de potasse, pulvérisant ensuite le culot, pour en remplir un moule d'argile, dans lequel elle prend, en se refondant, la forme d'un creuset.

M. *de Morveau* a voulu répéter l'expérience en grand, & il a trouvé que le mélange d'arsenic & de potasse se boursouffloit tellement, que le procédé de M. *Achard* devenoit alors im-

praticable ; mais il a réussi à fondre parfaitement la platine au moyen d'un mélange d'une livre de chaux blanche d'arsenic , dedouze onces de sel commun , & de quatre onces de potasse , pour chaque livre de platine.

Lorsqu'ensuite on veut la refondre pour la jeter dans le moule , il faut la prendre au plus foible degré d'alliage possible , c'est à-dire lorsqu'après avoir été tenue en fusion quelques temps , elle aura perdu assez d'arsenic pour n'être plus fusible qu'à un feu très-violent ; sans cette précaution on auroit de la peine à en chasser tout l'arsenic sans la fondre ou la déformer : l'alliage est au point convenable , si sa pesanteur spécifique est de 18 , à 18,008.

Le moule fait de l'argille la plus pure , doit avoir été mis d'avance à un degré de feu au moins égal à celui qu'il éprouvera lorsqu'il sera rempli ; autrement le poids de la matière s'opposant à la retraite du moule , y occasionneroit des gerçures. Il faut aussi que le moule soit bien fermé , afin que toute la matière fonde également. Si on emploie l'alliage au degré convenable , on est dispensé de le pulvériser , il suffit de le casser en morceaux de la grosseur d'une noisette , qu'on met dans un creuset percé en entonnoir , & posé au-dessus de l'ouverture du moule ; on porte le tout ainsi préparé sous la moutte , & à mesure que le métal entre en fusion , il coule dans le moule & en prend parfaitement l'empreinte.

IV. *Réflexions sur l'effet des commotions électriques relativement au corps humain ; par M. CARMOY.*

Après avoir rapporté plusieurs expériences,

faïes sur diverses espèces d'oiseaux , en faisant passer la commotion par le cerveau ou d'autres parties du corps , M. *Carmoy* en conclut que quoiqu'on ne puisse tuer des oiseaux de médiocre grosseur qu'au moyen de fortes commotions , il seroit téméraire d'en faire passer de semblables à travers le cerveau.

Que les commotions altèrent ordinairement la fonction de la respiration , & qu'elles peuvent tuer non-seulement en passant par le cerveau , mais encore à travers la poitrine & le bas-ventre.

Qu'il n'est pas toujours nécessaire de comprendre la partie qu'on veut traiter , dans la chaîne de communication , parce que l'étincelle fulminante se distribue à toutes les parties du corps , quoique inégalement.

L'auteur rapporte ensuite les effets des commotions électriques , sur une maladie singulière dont il donne le détail , & il pense que l'électricité en a procuré la guérison ; il prétend que ce moyen est trop négligé en médecine ; enfin il annonce qu'il s'occupe à appliquer l'électricité négative , pour en constater les effets sur l'économie animale.

V. *Mémoire sur la folle-avoine ; par M. BARON.*

Tous les cultivateurs savent à quel point cette plante se multiplie , & combien il est difficile d'en délivrer les champs où elle s'est une fois introduite. M. *Baron* , après avoir réfuté les préjugés qui ont lieu sur la reproduction , prétend que la difficulté qu'on trouve à la détruire , dépend non-seulement de ce que mûrissant plus tôt que les autres fromentacées , parmi lesquel-

les elle croit, elle se resème d'elle-même avant leur récolte ; mais il croit qu'on ne viendrait pas à bout d'en arrêter la propagation, quoiqu'on coupât la plante en verd, & qu'on ne l'empêcherait pas par-là de se multiplier de semence, parce que sa graine a deux germes qu'on peut voir distinctement à l'œil nu, & dont l'un produit une tige la première année, tandis que l'autre reste engourdi, & ne se montre que la seconde. Si M. *Baron* n'a pas pris pour une seule semence les deux ou trois, qui réunies ensemble, forment chaque épillet de folle avoine, & dont deux sont très-petites, & paroissent par cette raison, devoir lever plus tard que la semence principale qui est mieux nourrie, le fait qu'il annonce ne seroit pas le seul de ce genre, tout extraordinaire qu'il paroisse ; on en trouve un plus étonnant encore dans le règne animal, puisqu'un même œuf donne constamment naissance à plusieurs petits. Ce fait observé par *Bergman* sur les sang-sues, fut vérifié par *Linnaeus*, qui n'avoit pas voulu le croire d'abord, & qui dit après l'avoir vu : *vidi & obstupui*.

M. *Baron* s'occupe ensuite des moyens de détruire la folle avoine ; ils consistent d'abord à prévenir sa dissémination, en choisissant le grain qu'on destine aux semailles, & en ne répandant le fumier sur les champs que lorsque sa fermentation aura été poussée assez loin pour détruire les germes des graines qui s'y rencontrent toujours. Enfin lorsqu'un champ est infecté de folle avoine, il faut ou en couper les tiges avant leur maturité, pendant deux années, ce qui est impraticable lorsqu'on doit laisser mûrir le blé ; ou laisser le terrain en jachère deux années consécutives, en lui donnant les labours ordinaires

avant & pendant l'hiver, ou enfin y sèment deux ans de suite des plantes qu'on coupe en vert comme l'zerne, vesce, pois, &c. On détruit par ce moyen les deux germes, sans qu'ils puissent se reproduire.

VI. *Mémoire dans lequel on examine si la mine d'antimoine, les éthiops antimoniaux & les mercuriels, pris intérieurement, peuvent être dangereux par leur décomposition dans les premières voies ; par M. MARET.*

Plusieurs auteurs redoutent l'usage interne de la mine d'antimoine & des éthiops antimoniaux & mercuriels, parce qu'ils craignent que les acides, contenus dans les premières voies, ne puissent les attaquer, ce qui donneroit des combinaisons âcres & corrosives comme le sont tous les sels formés par ces deux substances métalliques. M. Maret a fait de nombreuses expériences, pour s'assurer de l'action des différens acides, sur ces combinaisons métalliques ; nous nous bornerons à présenter les conclusions pratiques qu'il en a tirées, & qui sont, 1.^o qu'il faut être très-circonspect dans l'usage de la mine d'antimoine, & n'en jamais faire prendre intérieurement, quand il y a des signes de saburre acide dans les premières voies. 2.^o Qu'on doit employer la même prudence à l'égard de l'éthiops antimonial par trituration, & qu'on doit administrer avec réserve celui qui est fait par le feu, quoique sa décomposition soit moins à craindre. 3.^o Qu'on peut sans crainte donner les deux éthiops mercuriels, sans être arrêté par la présence des acides dans les premières voies ;

que cependant il ait été attentif à ne pas porter en même temps dans l'estomac des acides minéraux, même dulcifiés.

VII. *Seconde Partie du Mémoire de M. GAUTHIER, sur l'épaisseur qu'on donne aux murs de soutènement pour résister à la poussée des terres.*

VIII. *Mémoire sur le tremblement de terre qui s'est fait sentir à Boury en Bresse, le 15 octobre 1784; par M. RIBOUST.*

IX. *Observation sur une dent fissée trouvée à Trévoux; par M. DE MORYLAU.*

X. *Mémoire sur l'usage d'ensevelir les morts; par M. DURANDE.* On a vu dans le Journal de Médecine, pour le mois de juin, un extrait de ce Mémoire, (Tom. LXVII, pag. 597).

XI. *Histoire météorologique, nosologique & économique, pour l'année 1785; par M. MARET, & M. PICARDET, prieur de Neuilly.*

Les Mémoires sont précédés de quelques notices historiques, dont les bornes du Journal nous empêchent de rendre compte. Nous ne parlerons que de la première, dont l'objet peut devenir très-important en médecine. On y raconte que M. *Chaussier* a fait part à l'Académie de quelques observations sur la manière d'administrer l'air vital dans les maladies de poitrine. Comme on ne présente point dans cette notice les principes par lesquels M. *Chaussier* s'est guidé, & comme nous avons vu des essais malheureux, parce qu'on faisoit usage de ce moyen sur de

fausses indications, nous avons pensé qu'il pourroit être utile pour quelques personnes, qui ne peuvent s'occuper elles-mêmes des méditations chimiques, d'exposer ici les principes qui doivent nous diriger dans l'administration de l'air vital.

Le principal usage de l'air vital dans la respiration, est de servir à entretenir la chaleur animale, parce qu'il se convertit en air fixe, & que la plus grande partie de la chaleur, qu'il tenoit en combinaison, se dégage.

Lors donc qu'on fait respirer de l'air vital pur, il doit se former plus d'air fixe, & il doit se dégager par conséquent plus de chaleur; les forces vitales doivent être ranimées, la vie doit être plus active, & les fonctions languissantes doivent prendre une nouvelle vigueur. Il est donc facile de voir que l'air vital peut être un secours puissant, & probablement le plus puissant qui existe, lorsque la vie est languissante, & que la chaleur n'est pas assez grande; mais son usage peut facilement amener l'état inflammatoire, exciter & précipiter pour ainsi dire la vie, comme il le fait à l'égard d'un corps combustible.

Nous pensons d'après cela qu'il faut être bien circonspect sur son administration dans les maladies de poitrine, qui sont souvent d'une nature inflammatoire, & dans lesquelles il seroit souvent dangereux d'augmenter l'action de la vie.

Ce volume est une preuve nouvelle du zèle & du succès avec lesquels la savante Académie de Dijon, contribue au progrès des sciences.



Memoirs of the literary and philosophical Society of Manchester, &c. C'est-à-dire, *Mémoires de la Société littéraire & philosophique de Manchester, Vol. I & II, in-8°. A Londres, chez Cadell, 1785.*

2. Les Mémoires du PREMIER VOLUME qui ont trait à notre Journal, sont

I. *Des remarques sur l'opinion que le corps animal possède la faculté d'engendrer le froid ; par M. GEORGE BELL, docteur en médecine.*

On trouve dans le lxx^e volume des Transactions philosophiques de la Société royale de Londres, l'exposé des expériences faites par divers savans, à la tête desquels étoit M. Fordyce ; on voit par cet exposé qu'ils ont pu se tenir dans une chambre où le thermomètre montoit au-delà du degré de la chaleur de l'eau bouillante, sans qu'à cette chaleur celle de leur corps eût été augmentée considérablement.

Le docteur Bell, en examinant les détails que ce récit présente, a entrevu diverses circonstances qui ont pu influer sur ces expériences, & qui fournissent des moyens aisés & naturels d'expliquer ces phénomènes, sans avoir recours à une loi qui probablement n'existe pas, & que ces physiciens désignent sous le nom de *faculté d'engendrer le froid propre au corps animal.*

Ces circonstances sont, 1^o la raréfaction de l'air, & par conséquent son inaptitude à communiquer aux autres corps la chaleur qu'il con-

tient. C'est un fait averé que les corps sont beaucoup plus promptement échauffés à l'aide des liquides denses qu'au moyen des liquides rares, les uns & les autres étant à la même température: cette différence est peut-être même en raison de leur densité; raison pour laquelle la petite quantité de mercure contenue dans le thermomètre dont nos chimistes ont fait usage dans la chambre, ne s'est pas élevée durant tout le temps qu'ils y ont demeuré, au degré de chaleur de l'air.

2°. *L'évaporation.* Bien que M. *Fordyce* refuse de l'admettre, on n'en peut pas moins supposer qu'elle a dû être considérable. La réalité & l'activité de cette cause sont d'ailleurs prouvées par l'observation que l'eau n'a pu bouillir dans cette chambre, que lorsque ces physiciens ont intercepté l'évaporation, en couvrant l'eau d'une couche d'huile.

3°. *L'abord successif du sang à la surface du corps.* Au moyen de cette application par parties de la masse des humeurs à la surface du corps, la petite quantité de chaleur qui a énétré à travers les pores, a dû être incontinent entraînée & distribuée dans toute la machine; enforte que, selon M. *Bell*, il auroit fallu l'espace de plusieurs heures, pour que tout le volume des liquides reçût une augmentation considérable de chaleur.

II. Un Mémoire sur la *Cristallisation*; par M. ALEXANDRE EASON, docteur en médecine.

Les physiciens ne sont point d'accord sur la nature de la cristallisation des pierres précieuses, du cristal de roche, &c. Les uns supposent qu'elle se fait dans l'eau; les autres que le feu

en est l'agent. L'auteur communique d'abord sur les deux opinions quelques remarques générales, dans lesquelles nous ne trouvons rien de nouveau : il se déclare ensuite partisan de la dernière. Il convient que la terre vitrifiable pure, ne sauroit être fondue à la chaleur de nos fourneaux ; cependant comme les pierres à fusil noires ont été fondues par les rayons concentrés du soleil, il croit que la nature produit quelquefois une chaleur suffisante pour opérer le même effet, & que les feux immenses, qui paroissent les causes des tremblemens de terre & des éruptions volcaniques, sont assez violens pour fondre la terre vitrifiable la plus pure. Et comme on sait à présent que les pierres précieuses, &c. sont des corps composés, on peut admettre qu'elles sont plus fusibles que la terre vitrifiable pure ; car outre cette terre elles contiennent une chaux métallique, d'où dépend leur couleur ; comme aussi, selon M. Eason, une matière particulière qui détermine la forme de leur cristallin.

Ces raisons ne paroissent néanmoins point suffisantes pour adopter la théorie de l'auteur ; il y en a même de plus fortes qui portent à la rejeter. Quelques-unes des pierres que M. Eason considère, perdent, à un degré peu considérable de feu, leur transparence & leur cohésion à l'instar des pierres qui ont été cristallisées dans l'eau. On connoît des morceaux de cristal de roche, qui renferment dans leur intérieur une goutte d'eau ; d'autres qui contiennent des substances végétales ou animales dans l'état le plus sain. Le diamant est combustible, & se consume entièrement par le feu, sans entrer en fusion. Il ne paroît donc pas que ces pierres aient pu être produites par la violence du feu.

Enfin la fosse des cristaux dans les Alpes, semble prouver évidemment que l'eau est le menstrue d'où ces pierres cristallisent.

III. *Un Essai sur l'ascension des vapeurs ; par le même.*

M. *Eaton* combat ici la théorie nouvellement introduite, portant que les vapeurs sont une véritable solution chimique de l'eau dans l'air. Ses raisons sont, 1°. que l'évaporation a lieu dans le vuide ; 2°. qu'en conséquence de ce principe, les nuages étant plus pesans que l'air, ils ne sauroient se soutenir à une extrême hauteur dans l'atmosphère ; 3°. qu'il ne pourroit tomber de pluie que lorsque l'air seroit saturé avec excès d'eau, dont de plus il n'abandonneroit que la portion qu'il ne sauroit tenir en dissolution ; 4°. que quoique la chaleur contribue beaucoup à convertir l'eau en vapeurs, & que le froid les condense de nouveau, on ne voit pas moins que l'eau s'évapore spontanément, & reste suspendue dans l'air, même par le temps le plus froid.

Voici de quelle manière notre physicien explique ces derniers phénomènes. La chaleur est la grande cause qui convertit l'eau en vapeurs 1800 fois plus légères que l'air, & qui par conséquent doivent s'élever jusqu'à ce qu'elles arrivent à une couche de l'atmosphère, dont la densité est la même que la leur. Il ne faut pas considérer dans cette opération la chaleur comme un agent passager. L'analyse chimique prouve qu'il en entre une certaine quantité dans la composition de l'eau ; elle est essentielle à la formation des vapeurs ; les particules aqueuses retiennent ce feu *latent* ou combiné, par un effet de l'électricité

l'électricité de l'atmosphère, laquelle communique à ces particules une force répulsive réciproque; & accélère l'évaporation. Quant à l'atmosphère, elle est électrisée en tout temps, aussi bien de nuit que de jour, plus fortement par un temps froid que par un temps chaud, plus dans des endroits élevés que dans des endroits bas, aussi fortement près de la surface de la terre dans les régions froides, qu'à des élévations considérables dans les pays chauds. Il paroît, dit *M. Eason*, que c'est par un ordre très-sage de la nature, que la matière électrique s'accumule près de la superficie de la terre, dans les climats froids, afin d'élever & de suspendre les vapeurs, qui sans elle se condenseroient par le froid, tandis que dans les contrées chaudes la chaleur de la terre suffit pour élever les vapeurs à une grande hauteur; & qu'ensuite les effets de cette chaleur sont augmentés dans les régions supérieures, par la matière électrique. C'est peut-être pour cette raison que l'air est si net & si transparent dans les climats chauds.

L'auteur confirme sa théorie par quelques observations sur la chute de la pluie. Deux nuages chargés d'une électricité semblable se repoussent, comme ils s'attirent l'un l'autre, lorsque leur électricité est contraire: alors l'équilibre se rétablit, & la force qui les tenoit suspendus, est anéantie. Un nuage passant par-dessus un bâtiment ou une montagne élevée, peut être privé de la même manière de son électricité avec un ou sans tonnerre: de-là les pluies d'orage, qui sont si fréquentes dans les pays montueux, & qui tombent par cantons souvent peu étendus.

Nous nous écarterions trop du plan de ce Jour-

nal, si nous voulions suivre plus loin notre auteur; cependant nous ne pouvons nous empêcher de traduire la conclusion qu'il tire de ses observations

« Il s'enfuit de-là, dit-il, qu'on ne sauroit construire des instrumens propres à déterminer la quantité d'humidité dans l'air. Tout ce qu'on peut ou qu'on doit attendre d'un hygromètre, est qu'il indique si l'air est dans un état propre à retenir ou à laisser échapper l'humidité. Il peut indiquer la pluie par un temps sec, & annoncer le beau temps lorsqu'il pleut. Par cette raison les pierres de pavé & diverses substances douces sont souvent humides, bien que le temps soit sec & chaud (c'est-à-dire qu'elles indiquent que l'air est dans une disposition à laisser tomber l'humidité), & que, *vice versa*, elles sont quelquefois sèches quoiqu'il pleuve. »

« Deux causes aussi différentes entr'elles que leurs effets sont opposés, occasionnent les brouillards. 1°. Une *précipitation* de la pluie en très-petites gouttes. Dans ce cas l'air est humide & mouille les vêtemens du voyageur; les pavés sont chargés d'humidité qui se rassemble quelquefois en grosses gouttes. 2°. L'*absorption* de l'humidité lorsque l'air est trop sec. Ce phénomène est bien connu aux habitans des côtes du Fifeshire, lesquels pendant les mois d'été observent souvent, dans l'après-midi, des brouillards qui montent le long du bras de mer à Forth, avec un vent sec d'est, qui grille souvent les arbres & les jeunes végétaux; en sorte qu'il ressemble en petit au harmattan par son aridité, & prive le sol & les végétaux de leur humidité.

IV. Un Mémoire sur la *méthode de garantir l'eau de la mer de la putréfaction, au moyen de la chaux vive* ; par *Thomas Henry*, membre de la Société royale de Londres : on y a joint une *description d'une nouvelle machine propre à imprégner l'eau ou d'autres liqueurs d'air fixe*, communiquée à *M. Henry*, par *M. J. Haygarth*, bachelier en médecine, membre de la Société royale de Londres.

Une certaine quantité d'eau de la mer, gardée au soleil pendant un temps chaud, dans une bouteille légèrement couverte, est devenue très-fétide au bout d'une semaine, tandis qu'une quantité pareille de cette eau, placée dans des circonstances exactement pareilles, mais chargée de chaux vive, en raison de quarante grains par quarte (pinte de Paris), s'est conservée plusieurs mois sans donner le moindre signe de corruption. On pourroit peut-être imaginer que par cette addition l'eau de mer est devenue une eau de chaux, & que c'est à ce changement qu'il faut attribuer la conservation ; mais une suite d'expériences très-bien conçues & exécutées, prouvent que l'eau n'est point imprégnée de chaux d'une manière sensible, & qu'il faut au-delà du triple de cette quantité de chaux vive, pour lui communiquer quelques propriétés perceptibles d'eau de chaux. Il consiste par ces expériences, que la putréfaction de l'eau de la mer est due au sel terreux, composé de magnésie & d'acide marin qu'elle contient constamment, & que la chaux vive, en précipitant la magnésie en tout ou en partie, substitue au sel magnésien très-septique, un sel calcaire qui résiste à la putréfaction.

Il y a quelques années que M. *Henry* proposa d'ajouter de la chaux vive à l'eau commune qu'on embarque sur les vaisseaux, afin de la conserver, & de précipiter ensuite cette chaux de l'eau au moyen de l'air fixe, qu'on y introduiroit au moment qu'on voudroit en faire usage. M. *Haygarth* a, en conséquence, inventé un appareil propre à imprégner d'air fixe une eau ainsi chargée de chaux. Il est vrai que cet appareil paroît bien compliqué, pour être introduit sur les vaisseaux ; ce qui n'empêche pas néanmoins qu'il ne puisse être d'une grande utilité dans d'autres situations.

Voici une idée de cet appareil. L'air, dégagé des matières en effervescence, est reçu dans un réservoir spacieux, d'où il est conduit, au moyen d'un tuyau, dans un soufflet qui, lorsqu'on le fait jouer, chasse l'air fixe par un tuyau recourbé dans la masse de la liqueur qu'on veut aérer. Par ce moyen on peut faire descendre l'air fixe jusqu'à treize poudes de profondeur. La partie supérieure du vase qui contient la liqueur, est pourvue d'un tuyau latéral, destiné à reconduire dans le réservoir l'air fixe qui n'a pas été absorbé : une ouverture pratiquée au haut du réservoir, sert à laisser échapper l'air trop altéré pour être absorbé, ainsi que l'air commun qui étoit contenu dès le commencement dans le réservoir, & qui étant beaucoup plus léger que l'air fixe, s'élève nécessairement dans ce vase.

V. *Un Traité sur le salpêtre ;* par M. *Jacques Mussy*, écuyer.

L'auteur s'attache à développer les principes & les circonstances pratiques qui influent sur la formation du nitre, en même temps qu'il in-

dique quelques fautes qui s'opposent en Angleterre à la production avantageuse de ce sel ; mais il ne nous apprend rien de nouveau sur l'origine de l'acide nitreux : il nous dit seulement, que c'est un produit de la putréfaction complète des matières végétales & animales; que par conséquent, lorsqu'on veut faire du nitre, il faut s'attacher à accélérer le plus que faire se peut cette fermentation putride. Il nous dit encore que les terres absorbantes, mêlées avec les matières en putréfaction, on exposés aux vapeurs qui s'en élèvent, se chargent d'acide nitreux & le retiennent; enfin, que les sels alkalis & les autres parties constitutives du nitre doivent être ajoutées lors de la lixiviation de la terre.

VI. Un Mémoire sur l'histoire naturelle & l'origine de la terre de magnésie, principalement quant à ses rapports avec le sel marin & le nitre : avec des observations sur quelques-unes des propriétés chimiques de cette terre, lesquelles ont été jusqu'ici inconnues ou indéterminées ; par M. Thomas Henry, membre de la Société royale de Londres.

La magnésie est une partie constitutive de divers corps terreux du règne minéral, tels que la roche savonreuse, les asbestes, les micas, quelques spars, dont M. Henry présente les analyses. On la trouve dans toutes les nitrières, en forme saline, ou combinée avec des acides; enfin plusieurs fontaines en contiennent; mais la mer est la source la plus féconde de cette terre, qui reste dissoute dans l'eau, après que le sel marin s'est cristallisé. Feu le docteur Lewis supposoit que la magnésie provenoit dans les nitrières des végétaux, ou des cendres végétales qui sont toujours une partie constitutive de ce composé; &

il avoit été conduit à cette opinion par la conformité qui règne entre la magnésie & la terre végétale, comme aussi par la différence qu'à plusieurs égards essentiels on remarque entre la même terre & celle des animaux, & la terre calcaire minérale.

M. Henry, en adoptant cette opinion, & en la développant davantage, attribue non-seulement la magnésie, mais encore le sel marin dans les eaux de l'océan, à la décomposition des végétaux qui y abondent. Il pense que dans l'origine l'eau de la mer a été créée salée; mais comme les substances salines sont exposées à se décomposer avec le temps, ou à se volatiliser par l'action de l'air & de la chaleur; que d'ailleurs la nature a établi dans l'ensemble de son système une succession de destruction & de re-composition de ses productions, il suppose que cette saumure, en même temps qu'elle cède à l'action des causes de sa décomposition, se régénère par un effet contraire & également essentiel à la conservation de l'univers. *M. Henry* est persuadé que le sel marin se reproduit d'une manière analogue à celle du nitre: l'un & l'autre sont, selon lui, engendrés par la putréfaction des substances végétales & animales, avec cette différence, qu'il en résulte du nitre lorsque ces substances sont exposées à l'action de l'air, & qu'elles donnent du sel marin quand cette opération se passe dans les profondeurs de la mer. Il paroît même qu'on peut se procurer de l'acide vitriolique par la même voie, & des mêmes matériaux, pourvu qu'on varie leur rapport avec l'air.

Pour confirmer son opinion, *M. Henry* cite un fait tiré des Mémoires de l'Académie des

Sciences de Paris, année 1780. M. *Fougeroux* rapporte que, dans les ruines d'une ancienne maison, bâtie dans un endroit infecté d'immondices, on a trouvé du soufre, dont une partie étoit mêlée avec la terre, & l'autre en forme de cristaux. La quantité de cette substance étoit si considérable, que plusieurs portions de terre en contenoient jusqu'à un tiers de leur volume.

M. *Henry* croit encore que les bases alkales du nitre & du sel marin sont des produits de la fermentation putride, aussi bien que leurs acides. Pour étayer ce sentiment, il rapporte plusieurs témoignages respectables qui prouvent que, dans les pays chauds, la nature seule produit du nitre parfait, sans qu'il soit nécessaire à l'art de fournir de l'alkali.

La conclusion générale de toutes ces observations est que dans les nitrières on trouve constamment du sel marin, aussi bien que du nitre, & que les eaux de la mer contiennent aussi bien du sel magnésien, que l'eau-mère des nitres.

M. *Henry* considère ensuite quelques propriétés de la magnésie, telles que sa fusibilité au feu, & sa solubilité dans les acides, propriétés à l'égard desquelles des chimistes d'une exactitude & d'un discernement reconnu ne sont point d'accord. M. *Macquer* assure que la magnésie a résisté à l'action du grand miroir ardent de M. *de Trudaine*; & M. *de Morveau* déclare qu'elle se fond facilement à un feu ordinaire. La vérité est que jusqu'ici on n'a pas encore pu fondre la magnésie pure, tandis que, mêlée à d'autres terres, il ne faut pas un feu bien vif pour la fondre: une petite quantité de cette terre, étendue au fond d'un creuset, se vitrifie avec la matière du creuset, & forme un enduit vitreux: un morceau

d'une certaine grosseur ne se vitrifie qu'à l'endroit où il est en contact avec le creuset : telles étoient les circonstances des expériences rapportées par *Bergman*. — Mais il n'est pas si aisé de rendre raison de quelques expériences sur la magnésie calcinée faite avec le verre ardent de *Parker*.

Un morceau de cette terre, préparée par un chimiste célèbre, diminua de volume, & devint plus dur, tandis qu'un autre préparé par *M. Henry* ne diminua, ni ne se durcit point. Notre auteur attribue ces variétés à la diversité de la lessive alkaline dont on s'est servi pour précipiter la magnésie. Il est probable que le chimiste désigné plus haut a employé une lessive récente, tandis que celle dont *M. Henry* s'est servi, étoit non-seulement préparée avec la potasse la plus pure, mais encore purifiée par un long repos ; en sorte qu'elle avoit déposé un sédiment blanc très-abondant. Nous pouvons ajouter que les potasses & les alkalis diffèrent beaucoup, relativement à la quantité de cette terre siliceuse, dont ceux qui ont été fondus dans un creuset en dissolvent incontestablement une partie, & forment avec elle une espèce de *liquor silicum* plus ou moins foible.

On n'est pas plus d'accord sur la solubilité que sur la fusibilité de la magnésie, du moins de la magnésie calcinée ; & à cet égard les propres expériences de l'auteur ont beaucoup varié les unes des autres. « J'ai souvent fait des solutions complètes de magnésie pure (dit-il), & d'autres fois j'ai vu qu'elle résistoit avec opiniâtreté à la solution, bien que je l'eusse préparée par la calcination comme l'autre, & qu'elle parût parfaitement bien calcinée. Ces circonstances m'embarassoient pendant un certain temps ; mais enfin,

je découvris que cette plus ou moins grande solubilité dépendoit du degré de calcination ; car, en exposant la magnésie indissoluble à un feu soutenu plus long-temps, elle devient bientôt soluble. Toutefois il y a une autre particularité relative à la calcination, que je n'ai jamais pu expliquer. Il est un moment pendant la calcination où la magnésie, qui auparavant étoit parfaitement insipide, & qui dans cet état ne fait aucune effervescence avec les acides, a un goût désagréable, amer, piquant, ressemblant, à quelques égards, à celui de la chaux, sans qu'elle donne pourtant de l'eau de chaux, comme la chaux vive ou la magnésie qui contient de la terre calcaire. Pour dissiper ce goût désagréable, il ne s'agit que de prolonger la calcination ».

Le SECOND VOLUME présente les articles suivans.

I. *Des expériences & observations sur les ferments & sur la fermentation par lesquelles on indique une manière d'exciter la fermentation dans les liqueurs préparées avec la drèche : on y a joint un article dans lequel on essaie d'établir une nouvelle théorie de ce procédé ; par M. THOMAS HENRY, membre de la Société royale de Londres.*

Il y a long-temps qu'on fait que la fermentation dégage beaucoup d'air fixe ; que le pétillant & le grimpant des liqueurs fermentées, dépendent de ce qu'elles conservent une certaine quantité de ce gaz, ou bien qu'on la leur rend ensuite. M. Henry observe que ce grimpant ne se manifeste pas aussitôt qu'on a introduit l'air fixe. — Que la liqueur qu'on en imprègne, même l'eau (à moins qu'on ne l'en surcharge), ne

prennent pas incontinent cette apparence pétillante, ni ce grimant, mais qu'il faut les garder pendant quelques jours dans des bouteilles bien bouchées, c'est-à-dire, jusqu'à ce que l'air trop intimement combiné au commencement, ait eu le temps de reprendre son élasticité. — Que le punch préparé avec de l'eau aérée devient bien meilleur, si on le conserve en bouteilles pendant quelques jours. — Que le petit-lait gazeux est devenu, dans l'espace de quelques semaines, très-pétillant, & qu'une bouteille de ce petit-lait qu'on a gardé quatre ans est devenu vineux.

Ces phénomènes l'ont porté à croire que l'air fixe est la cause efficiente de la fermentation, ou que les propriétés des levures en tant que ferments, dépendent de l'air fixe; enfin, que les levures ne sont autre chose que l'air fixe enveloppé dans les parties mucilagineuses de la liqueur. En conséquence de ces suppositions, il a essayé de faire des levures artificielles. Pour cet effet, ayant fait bouillir une certaine quantité de fleur de farine dans de l'eau, & ayant réduit cette espèce de colle à la consistance d'une gelée claire, il l'a imprégnée d'air fixe, & ensuite exposée dans une bouteille bouchée légèrement à une chaleur modérée. Le lendemain, la fermentation avoit déjà commencé; & le troisième jour, cette gelée a tellement ressemblé aux levures ordinaires, qu'il s'en est servi avec quelque succès pour en faire du pain: la pâte a assez bien levé.

Mais il a mieux réussi avec le moût: il en a imprégné une quantité assez considérable d'air fixe, que ce liquide absorbe très-rapidement & en grande quantité; il a mêlé ce moût ainsi chargé de gaz avec d'autre moût, & l'a tenu dans un endroit où la chaleur étoit entre soixante-dix

& quatre-vingt degrés. Au bout de vingt-quatre heures, la liqueur a été dans une vive fermentation : il s'est amassé à la surface beaucoup de levure ; en un mot, tous les phénomènes ont été les mêmes que si l'on y avoit ajouté de véritable levure. Le résultat de toutes ces expériences a été qu'il s'est procuré de la levure, du pain, de la bière, de l'eau-de-vie, du vinaigre.

« Je me flatte, dit ensuite notre auteur, que ces expériences seront d'une utilité très-étendue, & qu'elles contribueront à l'aïssance, au plaisir, & à la santé des hommes dans certaines situations, dans lesquelles jusqu'ici on prescrivait l'usage des liqueurs fermentées, & qu'elles serviront à fournir des ressources utiles en santé & en maladie. Non-seulement on ne peut point se procurer de la levure sur mer, mais encore dans plusieurs cas à la campagne, & dans certaines saisons. Les procédés que j'ai indiqués faciliteront les moyens d'avoir en tout temps du pain nouveau, des liqueurs fermentées ou sucrées récentes, pour ne rien dire des avantages qui peuvent en résulter relativement aux décoctions de dèche recommandées par feu M. *Macbride*. Leur utilité n'est pas moins évidente dans l'économie domestique ; & il n'y en a peut-être pas même de plus considérable que celle de pouvoir ranimer la fermentation languissante à l'aide des moyens que les expériences précédentes nous enseignent. — Il ne faut pour cela que plonger dans la liqueur une bouteille qui renferme un mélange en effervescence de craie & d'acide vitriolique. — Je crois même que ce procédé suffiroit pour imprégner le moût, sans avoir besoin d'aucun autre appareil. »

La nouvelle théorie que M. *Henry* déduit de

ces expériences, est, que l'air fixe introduit dans le moult par la levure ou autrement, commence (en conséquence de sa tendance à reprendre la forme élastique) à se dégager des liens qui lui servent d'entraves; qu'au moyen de ces efforts, les parties mucilagineuses sont atténuées, &c. Mais cette théorie paroît trop mécanique.

II. *Des observations sur l'influence de l'air fixe dans la végétation. & sur les causes probables de la différence des résultats dans les diverses expériences faites sur ce sujet; par le même.*

Les expériences auxquelles l'auteur fait allusion, sont celles de MM. *Priestley* & *Percival*. Celles du premier tendent à prouver que l'air fixe est nuisible aux plantes, tandis que, selon celles de M. *Percival*, l'air fixe peut leur servir de nourriture. M. *Henry* a répandu le plus grand jour sur cette matière. Il suit des expériences du docteur *Priestley*, que les plantes renfermées dans l'air fixe pur, y périclent plutôt que dans l'air commun; & d'après celles du docteur *Percival*, il conste que si l'on laisse les plantes dans l'air libre, & qu'on y applique de l'air fixe sans exclure l'accès de l'air commun, les végétaux reçoivent de cet air une portion de nourriture suffisante pour les faire subsister, lors même qu'ils sont privés de tout autre moyen de recevoir des alimens. Il paroît que les plantes ont la force de décomposer l'air fixe, de s'approprier son phlogistique pour s'en nourrir, de chasser l'air déphlogistiqué; & tandis que les animaux meurent lorsqu'on les prive de l'accès de l'air atmosphérique nécessaire pour décharger le phlogistique de leurs poumons, les végétaux périclent au contraire lorsqu'ils sont tellement con-

finés dans l'air fixe, que l'air pur sécerné dans leurs vaisseaux ne peut point être entraîné.

III. *Des remarques sur l'origine de l'alkali fixe végétal, avec quelques observations sur le nitre; par M. WALL, docteur en médecine, professeur en chimie dans l'université d'Oxford.*

L'auteur prouve dans ce Mémoire que l'alkali fixe végétal est formé par la fermentation vineuse & putride, aussi bien que par la combustion, & suppose qu'il résulte de la combinaison de l'acide natif des végétaux, avec les principes terreux & inflammables. Cette opinion est fondée sur l'observation familière que les végétaux les plus abondans en acides fournissent le plus abondamment de l'alkali, & que l'on peut considérablement augmenter la quantité de ce sel par la manière d'appliquer la chaleur. Le tartre est une preuve évidente que la fermentation vineuse peut produire de l'alkali; & M. Wall a répété avec un succès parfait les expériences de M. Scheele, qui le premier s'est procuré du nitre en traitant la crème de tartre avec l'acide nitreux.

Comme l'alkali fixe végétal est une partie constitutive essentielle du nitre, & que le salpêtre est une production de la putréfaction, l'auteur cite la formation de ce sel pour prouver que la fermentation putride donne aussi naissance à l'alkali végétal, & rapporte, d'après des autorités très-respectables, que dans les Indes orientales, on obtient par ce moyen du nitre parfait sans aucune addition artificielle d'alkali. Il pense que la putréfaction peut produire (même des matières animales) de l'alkali, aussi bien que de l'acide, ou qu'il suffit du moins pour cet effet d'ajouter une très-petite quantité de substances

végétales. L'auteur a examiné une efflorescence saline répandue sur un vieux mur de pierre exclusivement exposé aux vapeurs putrides des excréments, & il a reconnu qu'elle étoit un véritable nitre.

ARNOLDS, &c. Beobachtungen, &c.

C'est-à-dire, Observations sur la nature, les espèces, les causes & les moyens préservatifs de la démence, traduites de l'anglois en allemand, par M. JEAN-CHRÉTIEN-GOTTLIEB ACKERMANN, docteur en médecine, médecin pensionnaire de la ville de Zeulenrode & du bailliage de Burg, membre de l'Académie impériale des curieux de la nature, grand in-8° de seize feuilles & demie. A Leipfick, chez Jacobæer, 1784.

3. Cet ouvrage traduit par M. Ackermann, est divisé en trois parties. La première, qui sert d'introduction, contient les plaintes de l'auteur sur ce que les branches les plus essentielles de l'art de guérir, la nosiologie & la thérapie, font si peu de progrès. M. Arnold annonce ensuite, que ces observations sur la démence ne sont qu'un extrait de ses travaux & d'un traité complet, qu'il se propose de publier au premier jour, sur les différentes espèces de démence.

Il examine dans la seconde partie, s'il y a plus d'insensés en Angleterre qu'ailleurs? Il est pour l'affirmative, & attribue ces fréquens dérangemens de la raison, à l'influence des richesses & du luxe, plus excessifs dans ce pays que chez aucune autre nation du monde. (Disons plutôt qu'une pente naturelle du caractère national, conduit les Anglois à la folie, pour peu que des causes accessoires la fortifient. Si les richesses & le luxe seuls étoient capables d'augmenter le nombre des foux, ils devroient être excessivement nombreux en Asie, où l'un & l'autre sont certainement portés à un plus haut degré qu'en Angleterre.)

Dans la troisième partie, M. *Arnold* s'applique à donner des notions exactes de la démence; & présente le tableau des différentes espèces & variétés.

Uber die pocken, &c. C'est-à-dire, De la variole & de son inoculation, en faveur de ceux qui ne sont point initiés dans la médecine; par M. JEAN-GASPARD STUNZER, conseiller & médecin de S. M. I. R. A. A Vienne, chez Sonnleithner, 1784. Grand in-8° de 200 pag.

4. Nous ne manquons pas en France d'excellens écrits sur les avantages de l'inoculation de la petite vérole & du traitement rafraîchissant renfermé dans ses plus justes bornes. Il ne paroît pas qu'il en soit de même en Allemagne, où du moins les ouvrages qui en traitent ne sont pas faits pour les gens du monde, qu'il

est important de convaincre. Celui que nous annonçons a ce mérite; il est clair, satisfaisant, pressant. Il seroit à souhaiter que les adversaires de l'inoculation, aussi bien que les partisans outrés du traitement rafraîchissant, le lussent avec attention.

Opuscula in quibus commentationes varias tam medicas quam ad rem naturalem spectantes, retractavit, emendavit, auxit MURRAY, &c. — *Vol. II. A Gottingue, 1786. Grand in-8° de 306 pag.*

5. Ce volume est dédié à la Société Royale de Médecine de Paris. Toutes les dissertations qui le composent ont été retouchées; elles sont intitulées; 1°. de *ascaride lumbricoïde*; 2°. de *limitanda laude librorum medicorum practicorum, usui populari destinatorum*; 3°. de *catechu.*; 4°. de *dulcium natura & viribus*; 5°. *spinæ bifidæ ex mala ossium conformatione initia*; 6°. de *medendî tineæ capitis ratione paralipomena*; 7°. de *tempore exhibendi emetica in febribus intermittentibus maximè opportuno*; 8°. *vindiciæ nominum trivialium stirpibus à Linneo æquè impertitorum*; 9°. *præstet uno medico an pluribus junctim uti?* 10°. de *vermibus in lepra obviis, junctâ leprosi historia*; 11°. de *lumbricorum fetis*; 12°. de *materia arthritica advenenda aberrante*; 13°. *succi aloès amari initia.*



Nouvelles observations pratiques sur les maladies de l'œil; & leur traitement; ouvrage fondé sur une nouvelle théorie; dans lequel l'auteur explique & concilie plusieurs méthodes d'opérer la cataracte, & propose différens instrumens nouveaux pour cette opération, ainsi que pour les diverses maladies qui affectent l'œil; par M. GLEIZE, docteur en médecine, médecin-oculiste de leurs altesses royales & sérénissimes messeigneurs COMTE D'ARTOIS, & feu le duc D'ORLÉANS; maître en chirurgie, & oculiste du collège royal de chirurgie d'Orléans, &c. A Paris, chez P. Fr. Didot le jeune, imprimeur-libraire, quai des Augustins. 1786. In-8^o de 238 pag. Prix 3 liv. 12 s. broché.

6. Cet ouvrage est divisé en deux parties; la première contient tout ce qui a du rapport à la théorie & à la pratique de la cataracte, & l'auteur y insiste beaucoup sur les avantages qu'il y auroit à réunir plusieurs méthodes dans cette opération. La seconde traite des maladies qui affectent le plus ordinairement l'organe de la vue,

de leur traitement, & des opérations qu'elles exigent.

M. *Gleize* blâme, avec raison, les oculistes qui se dispensent de préparer leurs malades avant l'opération de la cataracte; il est certain qu'on doit au moins corriger la disposition où pourroient être certains sujets aux affections inflammatoires. Il a sur-tout bien distingué les cas où l'on doit faire choix d'une méthode plutôt que d'une autre; mais peut-être a-t-il porté ses craintes un peu trop loin à l'égard de la méthode par extraction. Quoi qu'il en soit, il veut qu'on pratique l'abaissement pour les cataractes d'une mauvaise constitution, pour ceux qui ont les yeux saillans, pour les asthmatiques, dans l'érailement des paupières, dans les taies larges de la cornée, dans le larmolement, dans la mobilité de l'œil. Excepté dans ces cas, il prescrit la méthode par extraction. Mais lorsqu'une personne a la cataracte aux deux yeux, si l'une des deux méthodes ne réussit point, il ne veut pas qu'on s'obstine à la suivre pour le second œil. Il a vérifié les observations de M. *Percival Pott*, au sujet de la cataracte molle. Ce dernier avoit dit que, » si cette espèce de cataracte se mêle avec » l'humeur aqueuse, lorsque sa capsule est bien » incisée, elle éprouve une dissolution & une » absorption si parfaites, qu'elle laisse l'œil beau, » clair & capable de remplir ses fonctions. »

M. *Gleize* n'a pas pris assez de soin de justifier le titre de théorie nouvelle, qu'il donne à son ouvrage; mais les observations qui s'y trouvent sont précieuses, & le rendent recommandable.



Ecole pratique des accouchemens, par le professeur J. B. JACOBS, assesseur du collège de médecine de Gand, chirurgien juré, & pensionné de la même ville & de la châtellenie du vieux Bourg, membre de l'Académie hollandaise des sciences de Harlem, membre correspondant de la Société batave de philosophie expérimentale de Rotterdam, &c. 1785. A Paris, chez Méquignon l'aîné, libraire, rue des Cordeliers; à Bruxelles, chez Dujardin, libraire de leurs altesses royales; à Gand, chez l'auteur; in-4° de 428 pages. Prix 12 liv. broché, & 14 liv. relié.

7. M. *Jacobs* a publié cet ouvrage sur les vives instances que lui en ont fait ses élèves. Il a cru que la plupart des livres élémentaires sur l'art des accouchemens sont faits de manière qu'ils sont plus propres aux savans qu'aux élèves; mais dans celui-ci l'auteur n'a eu spécialement en vue que les commençans. Dans son introduction il leur indique les auteurs qui ont le plus de réputation, & dont il a suivi les traces; mais celui qu'il a pris particulièrement pour guide, dont il a adopté les principes & suivi l'ordre sans aucune restriction, est M. *Plenck*.

L'ouvrage de M. *Jacobs* est divisé en trois

parties. Dans la première, il expose & décrit les parties de la femme qui servent à la génération. Il y traite aussi du flux menstruel, de la conception, de la grossesse & de la stérilité, du fœtus & de ses dépendances. Tout ce qui regarde l'accouchement & ses suites, la manière de soigner l'enfant depuis le moment de sa naissance jusqu'au temps où on le sevrer, y sont exposés avec beaucoup d'ordre & de clarté. L'auteur y parle encore de l'avortement, de l'accouchement prématuré, tardif, d'un enfant mort, des jumeaux, de la superfétation, & de la fausse grossesse.

La seconde partie a pour objet les accouchemens laborieux & contre nature en général. On expose, dans la troisième, les cas particuliers dépendans de la position vicieuse de l'enfant. Dans tout le cours de cet ouvrage, l'auteur, qui ne cherche point à se distinguer par des innovations, mais à instruire des élèves, ne leur offre qu'une méthode sage & fondée sur des principes avoués.

Trattato delle razze de' cavalli, di GIOANNI BRUGNONE, chirurgo collegiato, direttore della regia scuola veterinaria, e Academico anastamico di Belluno; col disegno della fabbrica, della regia mandria di Chivasso, e quello de' prati e pascoli. Torino, 1781, appresso i fratelli Reycends. *Volume in-8° de 366 pages, & 12 pour le titre, la table*

des chapitres, & l'introduction; avec deux gravures. On en trouvera des exemplaires à Paris, chez Durand neveu, libraire, rue Galande. Prix br. 4 liv. de France.

8. M. Brugnone est avantageusement connu par plusieurs ouvrages sur l'hippiatrique. Il a publié en 1774, le premier volume de *la masealcia o sia la medecina veterinaria*, &c. que nous avons déjà eu occasion de citer plusieurs fois avec éloge, & dont nous avons parlé dans ce Journal, tome lxxij, pag. 376, cahier de mai de cette année. En 1777 il a donné *Storia della squinzia cancerenosa, malattia epidemica, epizootica, e contagiosa, manifestata su i cavalli à Torino, il dì 29 di marzo 1777. Torino, presso Gia Michele Briolo, in-12 de 58 pages.* Cet ouvrage contient des recherches sur toutes les maladies analogues, décrites par les auteurs.

Le *Traité du haras* que nous annonçons aujourd'hui ne lui fait pas moins d'honneur; il est le plus étendu de tous ceux qui ont paru sur cet objet; on y trouve, comme dans les autres ouvrages de l'auteur, beaucoup d'érudition, une grande connoissance des anciens naturalistes & hippiatres, dont il se propose de donner quelque jour l'histoire, sous le titre de *Bibliotheca veterinaria ragionata*; de bons préceptes, d'excellentes vues pour les progrès de l'art vétérinaire en général, & pour ceux des haras en particulier. L'état de dépérissement où sont les nôtres, paroîtroit peut-être devoir plutôt exiger des secours actifs, que des préceptes de

théorie. Nous croyons cependant que la traduction de cet ouvrage dans notre langue ne pourroit qu'ajouter avantageusement à nos connoissances sur cette branche si importante & si négligée de l'art vétérinaire : personne n'est plus en état que M. *Brugnone* lui même de s'occuper de cette traduction, & nous l'invitons à en enrichir notre littérature médicale.

Cet ouvrage est divisé en trois parties, & chacune de ces parties est subdivisée en chapitres. La première en contient six. Dans le premier, l'auteur discute cette question : Si le climat de la Savoie convient à l'établissement des haras ? & il est pour l'affirmative ; il distingue les haras en haras particuliers, ou parqués (*mandrie di cavalli*), & en haras provinciaux (*razze provinciali*). Dans le deuxième, il fixe le choix du lieu le plus propre pour un haras, la formation, la division & la distribution des pâturages ; il fait l'énumération, d'après *Linné*, des plantes qui forment les prairies, & qui conviennent ou qui nuisent aux chevaux ; il prescrit les moyens de conserver les pâturages, & il indique les qualités de la boisson. Dans le troisième, il s'occupe de la construction & de la distribution des écuries, des cours & des abreuvoirs nécessaires à un haras particulier, des fonctions & du nombre des personnes qui doivent y être employées. Dans le quatrième, du choix des étalons & des jumens. Dans le cinquième, du gouvernement des étalons. Dans le sixième, il fait voir la nécessité de croiser & de renouveler les races, & il passe en revue toutes celles connues & décrites par les naturalistes, les voyageurs, &c. en faisant (*pag. 92*) l'énumération des vices, la plupart héréditaires,

qui doivent faire proscrire les étalons; il observe qu'un étalon du haras royal, affecté d'hémorrhoides, communiqua cette maladie à tous ses échappés, mâles & femelles, que la plupart perdirent toute la queue, & qu'ils furent encore sujets à de violentes coliques.

La deuxième Partie est divisée en cinq chapitres. M. *Brugnone* discute dans le premier, s'il faut étriller & faire travailler les juments destinées au haras; si on doit les faire couvrir à la main ou en liberté, & quelle est la quantité d'alimens qui leur convient. Dans le deuxième, quel est le meilleur temps de la monte, la manière d'y procéder, les signes qui annoncent que la jument est en chaleur, la quantité qu'un étalon doit en servir, & l'assortiment de la figure & de la taille. Il passe dans le troisième, aux signes de la conception & de la plénitude, à la superfétation, au gouvernement des cavales pleines: il discute si on doit les faire couvrir tous les ans, ou seulement tous les deux ans; il parle de la durée de la gestation; & à cette occasion (p. 222 & 223), il rapporte, d'après les registres du haras royal de Chivasso, qu'une seule jument a porté dix mois & sept jours; le plus grand nombre, onze mois & quelques jours: quelques-unes un an ou environ; & enfin, une autre un an, un mois & quatre jours, ayant été couverte le 4 avril 1776, & ayant mis bas le 8 mai 1777; ce qui prouve que la nature est aussi variable pour la durée de la gestation dans les femelles des animaux, que dans les femmes. Il passe ensuite à l'arrière-faix, aux enveloppes du fœtus, à sa situation dans l'utérus, aux signes prochains du part, & au part lui-même. Il termine ce chapitre par

la discussion de la question, s'il naît plus de femelles que de mâles, & il résulte d'une expérience de trente ans faite dans le haras royal, & d'après le relevé des registres, qu'il naît plus des premières que des autres dans ce haras. Depuis 1750 jusqu'à 1759, il est né 343 poulains, & 388 poulisches : depuis 1760 jusqu'à 1769, il est né 303 mâles & 354 femelles ; & depuis 1770 jusqu'à 1779, il est né 259 mâles & 274 femelles ; mais ces naissances sont presque toutes le fruit d'accouplemens incestueux, la plupart des étalons & des jumens étant nés dans ce haras ; & ces observations, loin d'infirmier le sentiment de M. de Buffon, semblent au contraire venir à l'appui des conjectures de ce célèbre naturaliste (a). On retrouve dans une note de ce chapitre (p. 219), l'anecdote de la stérilité de Catherine de Médicis, prétendue guérie par les conseils de Feinel ; M. Brugnone n'avoit pas sans doute, lorsqu'il citoit cette anecdote, la savante dissertation de M. Goulin sur ce sujet, insérée, pag. 391, de ses *Mémoires littéraires, &c. année 1775*. Le quatrième chapitre indique les moyens de gouverner les jumens qui ont mis bas, & leurs poulains, depuis leur naissance, jusqu'à ce qu'ils soient en état d'être dressés, & les bons effets que le vert produit aux poulains pendant les premières années qu'ils sont à l'écurie. Le cinquième chapitre, traite des ânes, des mulets, des bardeaux & des juments.

La troisième & dernière partie a six chapitres.

(a) Voyez *Histoire naturelle, générale & particulière, &c. Supplément, tome v, pages 22, 23, 24, édition in-12.*

Dans le premier, M. *Brugnone* discute si la ferrure est un art antique ou moderne ; il indique quand, & comment on doit commencer à ferrer les poulains, & il renvoie, pour les règles particulières de cet art difficile, au *Traité de la ferrure*, dans lequel elles seront exposées très en détail. Dans le deuxième chapitre, il traite de la castration des poulains & des pouliches, & des différentes manières de la pratiquer. Le troisième renferme tout ce qui est relatif à l'avortement, au part difficile & contre-nature, à l'extraction & à la sortie de l'arrière-faix, & au renversement ou à la chute de la matrice & du vagin. Ce chapitre auroit peu être été également bien placé à la suite du troisième de la seconde partie ; mais le plan de M. *Brugnone* étoit de traiter tout ce qui est relatif aux haras, proprement dit, dans les deux premières parties, & de rejeter dans la troisième tous les cas maladifs ou contre-nature (*Introduction*, p. xj). Le quatrième, traite de quelques maladies les plus fréquentes aux poulains, telles que les vers, les pous, la diarrhée, la gale, &c. Le cinquième, des dents du fœtus & du poulain, de la dentition & des accidens qui l'accompagnent, de la gourme & de la morfondure. M. *Brugnone* pense avec *Soleysel* & *Garfaulx*, contre le sentiment de M. *Bourgelat*, que la gourme est une maladie particulière aux poulains des pays froids, puisque ceux d'Espagne & d'Italie en sont rarement affectés, tandis qu'au contraire ceux de France, d'Allemagne & d'Angleterre, y sont généralement exposés ; il ne l'a pas observé dans les poulains du haras royal ; & les auteurs italiens & espagnols n'ont point de nom propre pour la désigner, celui de *cimurro*, exprimant également la morve comme la

gourme (a); il ne la trouve pas non plus décrite dans les hippiatres grecs, & dans *Végèce*. Le sixième chapitre enfin, est une dissertation sur le *glossantrax*, ou *chancre volant*, & sur le traitement de cette maladie épizootique & contagieuse, qui fait quelquefois de très grands ravages dans les haras.

On trouve ensuite l'explication des deux planches, représentant le plan du haras royal de Chivasso, & des prairies & pâturages qui en dépendent, une table des matières alphabétique & raisonnée, très-étendue; enfin l'*errata*, la permission d'imprimer; & on lit au bas de cette dernière page, *nella stamperia reale di Torino*.

Les auteurs cités par M. *Brugnone* sont principalement *Aristote*, *Plin*, *Varron*, *Pallade*, *Columelle*, *Végèce*, la collection des vétérinaires de *Wiel*, *Winter*, *Ruini*, le marquis de *Spolverini*, l'abbé *Spallanzani*, les *Mémoires de l'Académie des sciences de Paris*, *Haller*, *Cetti*, *Solleysfel*, *Garfaut*, & sur-tout M. de *Buffon* & *Bourgelat*; de pareils guides sont bien faits pour assurer à l'ouvrage de M. *Brugnone* une place distinguée dans la foule de ceux qui ont paru depuis quelques années sur la *zooiatrique*, & qui, le plus souvent, n'ont de bon que le titre. Nous regrettons de n'y en avoir pas vu cités quelques-uns, qui en France jouissent d'une réputation méritée à bien des égards, tels que *Philippica*, ou *haras de chevaux*, de *T. Tacquet*, 1614; *Mémoires pour l'établissement des haras en France*,

(a) Voyez ce que nous avons dit à ce sujet, en rendant compte de l'*Instruction de M. CHABERT sur la morve*, dans ce Journal, tome lvij, pag. 376, 377, & la note (a), cahier de mai, 1786.

1639 ; l'ouvrage du duc de Newcastle, 1658 ; *Advis pour élever des chevaux*, de Querbrat, Calloet, 1666 ; *Détail instructif des haras*, par A. Guerini, 1724 ; *Projet pour rétablir les espèces de chevaux en France*, 1771 ; les *Mémoires de M. Le Boucher du Cr. sa*, ceux de nos Sociétés d'agriculture, &c.

CHRISTIANI-FRIDERICI LUDWIGII, D.
 medicinæ professoris Lipsiensis, primæ
 lineæ anatomix pathologicæ, sive de
 morbosa partium corporis humana fa-
 brica libellus, in usus discentium. *Premiers élémens d'anatomie, pathologi-
 que ; par M. CHRÉTIEN-FRÉDÉRIC
 LUDWIG, docteur en médecine, &
 professeur de Leipzick. A Leipzick, chez
 Crusius ; à Strasbourg, chez Kœnig,
 1785. In-8° de 116 pag.*

9. Voici le plan qu'a suivi M. Ludwig. Il traite séparément de chaque partie du corps, d'abord des os, du périoste, des ligamens, des muscles, des vaisseaux, des nerfs ; puis des viscères, des tégumens, des poils, des ongles, de l'épiploon, de l'estomac, des intestins du mésentère, du foie, &c., enfin de la cavité de la bouche, des narines, de l'oreille, de l'œil, des membranes du cerveau, du cerveau, du cervelet & de la moëlle épinière. Il expose succinctement les vices qui peuvent attaquer chacun de ces organes ; il cite en note les

ouvrages où se trouvent des exemples & des détails. Il a parcouru à cet effet une foule de volumes, parmi lesquels on voit les journaux de médecine, & les mémoires académiques, où sont consignés mille faits intéressans; il a spécialement compulsé les ouvrages nouveaux du nord, qui contiennent beaucoup d'observations. Ce petit livre peut être utile à ceux qui commencent l'étude de la médecine; c'est pour eux que l'auteur l'a composé.

EDUARDI SANDIFORT, descriptio ossium hominis: *Description des os de l'homme, par M. EDOUARD SANDIFORT, professeur de médecine, d'anatomie & de chirurgie dans l'université de Leyde. On y a joint un discours sur le devoir du médecin. A Leyde, chez Luchtmanns; à Strasbourg, chez Kœnig, 1785. In-4° de 204 pag.*

10. C'est pour l'usage des étudiants que M. Sandifort a publié cette ostéologie. Il indique toujours les figures de *Vesale* & d'*Albinus* pour chaque os qu'il décrit.

Handbuch der dietetick, &c. C'est-à-dire, *Manuel de diététique, ou instruction relative à un régime de vie propre à conserver ou à rétablir la santé; par*

M. E. S. Grand in-8° de 450 pag. A Hanovre, en commission dans la librairie de Helwing. 1784.

11. Plus l'usage bien ou mal réglé des six choses non-naturelles contribue à la conservation ou au rétablissement de la santé, plus il mérite d'être approfondi & enseigné avec soin. Les efforts de l'anonyme sont d'autant plus dignes d'éloges, qu'il laisse peu de choses à désirer, & qu'il a même cherché & réussi à se rendre utile aux personnes qui ne sont pas de l'art. Il a distribué les hommes en différentes classes, & les principes de ces divisions lui ont fourni les motifs des préceptes diététiques qu'il adapte à chacune d'elles, tant pour prévenir les maladies qui les menacent que pour les guérir. M. S. est entré en même temps dans les détails les plus instructifs sur les causes de ces différentes maladies, & en a déduit les plans de régime propres à chacune.

J. J. PLENCK, &c. *Toxicologia seu doctrina de venenis & antidotis. 1785. In-8° de 338 pages. A Vienne, chez Græfer.*

12. Le terme de venin a ici une signification très-étendue. L'auteur y comprend les sources inconnues de différentes maladies, telles que les épidémies, l'hydrophobie, &c. Il distingue les poisons qu'on peut convertir en remèdes, & ceux qui ne sont pas susceptibles de devenir utiles. Une autre source de distinctions, est celle que

présente la manière dont ils sont introduits dans le corps. M. *Plenck* compte 289 espèces de végétaux vénéneux, & un grand nombre d'autres, qui sont suspects. Il joint à chaque espèce de poison dont il s'occupe, les antidotes recommandés pour détruire les impressions fâcheuses qu'ils portent dans l'économie animale.

The new dispensatory, &c C'est-à-dire ,
*Le nouveau dispensaire , par GUILL.
 LEWIS, cinquième édition , soigneuse-
 ment revue & corrigée. A Londres , chez
 Nourse , 1786, in-8°.*

The Edinburgh new dispensatory , &c.
 C'est-à-dire , *Le nouveau dispensaire
 d'Edimbourg, contenant les élémens de
 la pharmacie , &c. par des médecins de
 la Faculté d'Edimbourg. A Edimbourg,
 chez Elliot; & à Londres , chez Robin-
 son, 1786, in-8°.*

13. Depuis la première publication de ces deux ouvrages, la chimie est presque devenue une science nouvelle; plusieurs médicamens récemment découverts ont été ajoutés à la matière médicale; diverses pharmacopées étrangères ont été mises au jour. Puisqu'on doit aux chimistes une connoissance plus certaine des fossiles, il étoit donc nécessaire de profiter utilement des découvertes

modernes, c'est ce que les éditeurs ont fait avec succès: ils se sont servis aussi avantageusement du syllabaire du docteur *Webster*.

Rapsodien der phisosophiscen pharmacologie, &c. C'est-à-dire, *Recueil, ou Mélanges de pharmacologie philosophique, avec une instruction pour la chimie théoretico-pratique, & un tableau de la pharmacie expérimentale; par J. J. BINDHEIM. A Berlin, chez Mylius, 1785. In-8° de 212 pag.*

14. Cet ouvrage est destiné particulièrement pour les apothicaires. L'auteur s'est proposé d'inculquer d'anciennes vérités, plutôt que d'en publier de nouvelles: cependant, il n'est pas sans mérite, & sa lecture peut être utile. M. *Bindheim* cherche à élever la pharmacie, & à mettre cette science au niveau des autres. Il voudroit que ceux qui doivent l'exercer un jour, s'instruisissent de bonne heure de tout ce qui peut conduire à la parfaite connoissance de l'art, & qu'on ne le regardât point comme une profession mécanique. Il donne un aperçu de l'histoire de la pharmacie. Nous avons été surpris d'y lire que *Pline* vivoit deux cents seize ans avant l'Ere chrétienne, tandis qu'il est certain qu'il mourut lors de la première éruption du Vésuve, l'an 79. M. *Bindheim* élève les services que les Allemands ont rendus à l'art. Il expose les défauts qu'on rencontre le plus souvent dans

diverses pharmacies, & indique les moyens d'y remédier. Il trace les devoirs des apothicaires, se plaint que l'éducation de quelques-uns soit trop peu soignée, & trace le plan d'une meilleure méthode de former les jeunes pharmaciens; méthode qu'il croit capable de favoriser les progrès de l'art. Il indique comment doit être une pharmacie pour être bonne; comment on doit procéder dans les visites qu'on en fait, & observe avec raison que quelques momens ne suffisent pas pour l'examen. Il donne aussi des renseignemens pour reconnoître la bonté, ou la falsification du mercure, du sublimé corrosif, des précipités rouge & blanc, du mercure doux, de l'antimoine diaphorétique, de la magnésie, d'une foule de drogues simples & composées. Vient ensuite d'excellentes choses sur le pédantisme pharmaceutique, sur ses causes & la manière de le reconnoître; sur la folie des alchimistes & ses préservatifs. Ses remarques sont appuyées de quelques exemples.

Tels sont les objets qui composent la première section de ce Traité; elle est terminée par des Lettres d'un apothicaire à son fils: il lui donne les plus sages préceptes pour devenir un honnête & habile homme dans son art.

La seconde section contient un abrégé de chimie, lequel doit suffire aux commençans. M. *Bindheim* y dit que le comte de *Sigkingen* a fondu la platine sans addition. Nous ignorons absolument ce fait; mais on sait qu'avec le soie de soufre, *Marggraff* & *Lewis* ont très-mal réussi. La chaux de plomb, que les marchands allemands nomment *bleyweiß*, n'est pas, comme on le croit communément, une préparation ultérieure de celle qu'ils appellent *schieferwein*; c'en

est plutôt une falsification par le moyen de la craie. Vient enfin une définition de la pharmacie & des sciences qui y sont relatives, avec un tableau où l'on apperçoit d'un coup d'œil toutes les opérations pharmaceutiques. Il seroit peut-être utile que cet ouvrage fût traduit en françois.

Dissertatio chemico-medica sistens experimenta & cogitata quædam circa habitum solutionum metallorum auri, præsertim ad gallas cum adversariis medicis; par M. CONRAD-BERNARD WAGNER, de Stein en Hanovre, docteur en médecine. A Erlangue, chez Kunstmann, 1785. In-4º de 36 pag.

15. M. *Wagner* fait mention des diverses mutations & couleurs qu'offre la dissolution des métaux, dans les acides minéraux, & de l'effet que produit la noix de gale. Le fer dissous par les acides présente (dit-il) des phénomènes très-remarquables: si l'on y ajoute de la noix de gale en poudre, ou une forte infusion de la même substance à l'instant du mélange, la dissolution de fer paroît d'une couleur pourpre-violette, après quoi elle devient brune, ensuite noire. M. *Wagner* s'étend assez au long sur la solution de l'or dans l'eau régale & sur la précipitation: les poudres qu'il en résulte sont vantées par quelques uns comme de puissans toniques, mais nous doutons fort que ces préparations soient miscibles à nos humeurs. Il parle ensuite de la manière

de dissoudre la platine, l'argent, le cuivre, l'étain le plomb, le zinc, la marcassite, le mercure, le régule d'antimoine, le spath & l'arsenic.

Quant aux remarques médicales, elles roulent sur la vraie médecine, les divers tempéramens, les constitutions, le sang, les glandes, l'urine, la goutte; cette maladie a souvent son siège à l'orteil, & produit quelquefois des cristallisations soieuses. D'autres ont pour objets le froid des pieds, le flux hémorroïdal, la langue noire, les fièvres rémittentes, le pourpre, la pomme de terre: M. *Wagner* range cette racine tuberculeuse dans la classe des bons alimens; il parle ensuite d'autres substances comestibles, de l'usage du café, du vin de Champagne, de l'éducation physique des enfans; & vante singulièrement le *meum*, plante très-remarquable, dit-il, par ses vertus diurétiques, résolutives & diaphorétiques. Il termine sa dissertation, en disant un mot sur les changemens qu'opèrent les médicamens sur les fractures & les luxations; sur les chirurgiens, les dentistes, les oculistes, les lithotomistes, les herniaires, les opérateurs & les charlatans.

Essai sur le phénomène de l'électricité, & les avantages qu'on en peut tirer: suivi d'un petit discours sur les mouvemens que l'amour fait éprouver; par le sieur MOLENIER, médecin privilégié du Roi, & inspecteur général des remèdes que vendent les privilégiés. Prix 30 s. broché. A Montpellier; & se trouve à

Paris, chez l'auteur au Palais-Royal,
n^o 127. 1786. In-8^o de 68 pag.

16. Le sieur *Molenier* s'est annoncé au public, durant plusieurs années, par des affiches multipliées, pour prôner son *Dépuratif du sang*. Ce privilégié, c'est-à-dire, cet homme sans titre légal, & sans mission, a donc exercé en aveugle un art pour lequel il faut des lumières très-étendues. On savoit, il y a long-temps, qu'il étoit, ainsi que ses confrères les privilégiés, très-ignorant en médecine; mais il le reconnoît aujourd'hui lui-même d'une manière non-équivoque: *Nous sentons*, dit-il, *que n'ayant que de très-faibles connoissances de la médecine, nous nous sommes exposés à des erreurs* (pag. 56).

Comment donc le sieur *Molenier* a-t-il pu être nommé Inspecteur général des remèdes que vendent les privilégiés? Il est de notoriété que de tout temps l'examen des remèdes se faisoit par la Faculté de Médecine, qu'il y a eu ensuite une commission royale de médecins & de chirurgiens institué à cet effet, & que depuis plusieurs années la Société royale de Médecine est chargée particulièrement de cet examen. Quelle est donc l'inspection que remplit ce prétendu médecin privilégié?

Quoi qu'il en soit, en avouant ainsi des erreurs, auroit-il, pour n'en plus commettre, abandonné l'administration d'un remède infidèle, & partant dangereux? Nous le souhaitons. Il est toujours temps de renoncer à l'affreux métier d'accumuler des victimes par une ignorance qu'on sent soi-même. Cependant qui réparera le mal qui a été fait?

Actuellement le sieur *Molenier* se montre comme physicien; mais, dit-il modestement dans son *avis au lecteur*, avec de foibles lumières. Il ne laisse pas néanmoins de produire ses idées sur la mécanique de l'électricité, sur les phénomènes, & sur l'utilité qu'on en peut retirer pour la guérison de quelques maladies.

Il pourra fort bien se faire que le sieur *Molenier* ne soit pas plus heureux comme physicien, dont il n'a pas encore de patentes, qu'il ne l'a été en médecine avec son privilège de médecin inspecteur; mais il en sera quitte pour voir s'écrouler le système qu'il vient de bâtir, sans que ses débris puissent écraser personne.

Quant au *petit discours sur les mouvemens que l'amour fait éprouver*, il est écrit de manière que l'auteur peut hardiment ne pas tenir la parole qu'il a donnée au public de développer dans d'autres discours, le plaisir, la haine, l'aversion, la douleur, l'espérance, la hardiesse, la colère, le désespoir, la cruauté, la honte, l'imprudence, la pitié, l'indignation, l'ennui, l'émulation, la jalousie, le repentir & l'étonnement.

Mineralogical Tables, &c. C'est-à-dire, *Tables minéralogiques*; par M. *TIBERE CAVALLO*, membre de la Société royale de Londres, in fol. A Londres, chez Dilly, 1785.

17. M. *Cavallo* expose en deux tables le système de minéralogie esquissé par *Cromstedt*, corrigé & perfectionné par *Bergman*, étendu par M. *Krwan*. On voit dans l'une de ces tables, les qua-

tre classes de minéraux, distribués en ordres & genres avec les principales propriétés de chacun : l'autre présente les espèces & les variétés disposées d'après leurs divisions respectives, en sorte que les minéraux composés de deux, trois, ou plus d'ingrédients, sont placés dans la classe ou dans l'ordre auquel appartient le principal ingrédient. A ces tables est joint un opuscule in-8°, qui en donne l'explication, & indique leur usage. On trouve dans l'*index* alphabétique les noms des minéraux, avec des renvois aux places respectives dans les tables.

L'utilité d'un pareil ouvrage est évidente; il est donc inutile d'entreprendre de la démontrer; il sera plus avantageux de présenter quelques remarques qui concernent l'exécution de ce plan. M. *Cavallo* rapporte de quelques substances un plus grand nombre de propriétés qu'il ne seroit nécessaire, pour établir leur différence d'avec les autres du même genre ou de la même espèce, tandis qu'à l'égard de quelques autres, il en rapporte à peine assez pour désigner cette différence spécifique. Par exemple, la seule propriété dont il fait mention en parlant de l'acide karabique, est celle de composer des sels neutres qui ne précipitent point les solutions d'argent dans l'esprit de nitre: & le seul caractère qu'il établit entre l'alkali végétal, & l'alkali minéral, est que l'un forme avec l'acète un sel déliquescent, & l'autre un sel dont les cristaux ne se fondent point à l'air.

Presque toutes les substances minérales, telles qu'elles sortent des mains de la nature, sont composées: cependant notre auteur n'a pas toujours fait le meilleur choix possible pour indiquer les moyens de distinguer les substances qui forment tel ou tel composé. Que l'on mette

entre les mains d'un commençant un morceau de gypse ou de spath, &c. il verra bien, en suivant dans son examen les préceptes de M. *Cavallo*, que ces corps appartiennent à la classe des terres, & qu'ils ne possèdent point les propriétés d'aucune des terres qui composent les cinq ordres des terres simples; il conc'ura même avec raison qu'ils sont composés; mais il ne pourra pas aller au-delà. Les tables ne lui apprendront point à déterminer leur composition. Seroit-il impossible à un chimiste exercé, d'indiquer des moyens aisés de découvrir toutes les parties constitutives du plus grand nombre des minéraux connus?

L'auteur n'a pas non plus toujours indiqué assez clairement les propriétés des substances qu'il caractérise. Ainsi il dit, en parlant de la terre barotique, qu'elle est précipitée par l'*alkali prussique*, & que la platine n'est point précipitée par l'*alkali phlogistique*. Ces propriétés considérées indépendamment & sans rapport aux autres terres & métaux, comme elles sont présentées ici, paroîtront peu intéressantes aux commençans: au lieu que si l'auteur avoit déclaré que le barote est la *seule terre* que cet alkali précipite, & la platine le *seul métal* qu'il ne précipite pas, le commençant concevrait que par ce moyen il est en possession d'un caractère, à l'aide duquel il distinguera le barote dans toutes les solutions de terres composées, ou la platine, toutes les fois qu'il examinera des solutions métalliques, & que ce moyen le mettra en état de séparer toutes les terres solubles, à l'exception de la terre barotique, de tous les métaux, si ce n'est la platine.

Les proportions des ingrédiens, dans les mi-

néraux composés qu'on a analysés jusqu'ici, constituent une partie précieuse de ces tables. Toutefois un commençant pourra se trouver plus d'une fois embarrassé, en consultant même les explications. Voici, par exemple, ce que M. *Cavallo* dit, en parlant de la *crapaudine*. « Toutes les fois qu'il est fait mention des proportions des ingrédiens d'un minéral, elles sont déterminées par les poids respectifs. Ainsi il est porté dans l'analyse de la *crapaudine* qu'elle contient de la terre argilleuse, intimement mêlée à quatre de siliceuse, demi de terre calcaire pure, un de fer; ce qu'il faut entendre de la sorte: si le minéral pèse douze livres, les proportions constitutives sont deux livres de terre argilleuse, huit de terre siliceuse, une de terre calcaire pure & une de fer (il y a ici un mécompte). On sent facilement que cette manière de les énoncer n'est pas la plus claire. Un autre défaut est que dans les analyses des sels, M. *Cavallo* suit une autre règle: il y suppose que le composé contient cent parties, & que les principes constitutifs sont proportionnés de manière à former cet ensemble.

L'auteur ne nous enseigne pas les principes qu'il a suivis pour déterminer la fusibilité respective des métaux. Il divise toute l'échelle du thermomètre en cent parties. Le mercure, comme la plus fusible des substances métalliques est à zéro; & la platine, comme le métal le plus difficile à fondre, à cent. L'étain se fond, selon cet arrangement, à un degré, & le plomb à deux: mais la chaleur à laquelle se fondent ces métaux, a été déterminée autrement à l'aide du thermomètre de *Fahrenheit*, savoir, 450 degrés pour l'étain, & 640 pour le plomb. Le cuivre, selon la table

de M. *Cavallo*, se fond au 48° degré, & le fer au 60°. Ces rapports de fusibilité ne s'accordent pas avec les expériences de M. *Wedgwood*, non plus que ceux que notre auteur assigne pour la fusibilité du cuivre & de l'or.

Il y auroit encore quelques autres remarques à faire; mais comme elles sont moins importantes, nous ne nous y arrêterons pas. Il seroit néanmoins à souhaiter que M. *Cavallo* rectifiât, dans ses tables, les fautes plus ou moins essentielles qui lui ont échappé. La grande utilité de son travail mérite ce soin.

G. A. LANGGUTHII Opuscula, &c.
Opusculæ de GEORGES AUGUSTIN
LANGGUTH sur l'histoire naturelle,
suivis de ses discours académiques, &
de quelques poésies du même auteur.
A Vittemberg, 1786, in-4°.

18. On trouve d'abord la vie de M. *Langguth*, doyen de la Faculté de médecine dans l'université de Vittemberg, professeur de pathologie & de chirurgie, inspecteur du musée anatomique, & membre de la Société économique de Leipzig, mort le 11 mars 1782, par M. le professeur *Hiller*, avec l'énumération de ses dissertations. Vient ensuite un Mémoire étendu, dans lequel M. *Langguth* rassemble tout ce qui se trouve dans les auteurs naturalistes anciens & modernes, concernant la torpille, poisson du genre des raies. Suit un second Mémoire sur une autre espèce de torpille, du genre des anguilles,

HISTOIRE NATURELLE. 549

(nommée *gymnotus electricus*) ; & dans le suivant M. *Langguth* donne la description de quelques autres poissons auxquels on attribue une faculté de la même nature. Les deux articles qui succèdent sont écrits avec beaucoup d'érudition, & traitent de la multiplication des poissons sans accouplement , telle que se l'imaginoient les anciens , & sur-tout les poètes. M. *Langguth* parle ensuite de la fécondité prodigieuse de ces animaux , & en donne plusieurs exemples frappans. Ce recueil est terminé par quatre discours prononcés à l'occasion de différentes solennités , & où l'on trouve une description touchante des maux causés par la guerre de sept ans.

CAII PLINII secundi naturalis-historia , cum interpretatione & notis integris JOHANNIS HARDUINI, itemque cum commentariis & adnotationibus HERMOLAI, BARBARI, PINTIANI, RHE-
NANI, GELENII , DALECHAMPII , SCALIGERI, SALMASII, IS. VOSSII, J. FR. GRONOVII & VARIORUM: *L'histoire naturelle de PLINÉ, avec toutes les notes du pere HARDOVIN, &c. édition revue par M. JEAN-GEORGE-FRÉDÉRIC FRANZIUS. A Leipfick, chez Sommer, 1786, grand in-8°.*

19. Le sixième volume de cette édition vient de paroître. Le cinquième , que nous avons sous

546. HISTOIRE NATURELLE.

les yeux, contient quatre livres, savoir, les quatorzième, quinzième, seizième & dix-septième, enrichis de nombreuses variantes.

L'impression avoit été retardée par de très-fortes raisons. Il paroît que rien ne s'oppose plus à une prompte exécution. M. *Franzius* promet que les volumes suivans paroîtront le plutôt possible.

JOANNIS MEURSI de puerperio syntagma; cum historia monstrosæ partium genitalium conformationis in adolescente, animadversionibus illustrata. Edidit JO. G. FR. FRANZIUS, in-8° de 64 pag. A *Leipsick*, chez la veuve Buschel, 1785.

20. Cet opuscule de *Meursius*, que *Gronov* a conservé dans son *Thesaurus*, concerne les usages tant religieux qu'autres, que les anciens observoient relativement aux couches des femmes. Dans l'histoire de la conformation monstrueuse des parties génitales d'un adolescent, on lit que ce jeune homme est né sans nombril, & qu'il rend les urines par une ouverture au bas-ventre & non par les parties de la génération. Cette absence du nombril suppose que, dans le ventre, de la mère, le fœtus n'a point été nourri au moyen des organes qui, dans l'état naturel, remplissent cette fonction. M. *Franz* examine donc de quelle manière cet embryon a pu prendre la nourriture. Il penche à admettre que la liqueur

de l'amnios lui a servi d'aliment, & qu'*Alcmaeon* pourroit bien avoir raison de dire que le fœtus prend sa nourriture par toute l'habitude du corps, *fœtum in utero per totum corpus ali.* Il faut attendre que la mort de ce sujet permette de s'assurer des autres variations dans la structure de son corps.

Bibliotheca helminthologica, seu Enumeratio auctorum qui de vermibus, scilicet cryptozois, gymnodetis, testaceis atque phytozois, tam vivis quam petrificatis, scripserunt, edita ab ADOLPHO MODEER, Societ. reg. patr. Suec. secret. primar. & membri Acad. reg. scientiarum Holmienst. soc. Petropol. Norweg. Lond. Gothor. Gothoburg. Florent. Lips. Han. Homb. & Cassel. Bavar. ac Berolin. natur. scrut. sodali: Bibliothèque helminthologique, ou Énumération des auteurs qui ont traité des vers, &c. Par ADOLPHE MODEER. A Erlangue, chez Palmius; à Strasbourg, chez Kœnig, 1786. In-8° de 222 pag.

21. Cette bibliographie ne présente que le titre des livres, le nom des villes, le format & les années de leur impression. Malgré l'éru-

dition & les recherches de M. *Modeer*, il manque dans son ouvrage bien des articles qui auroient dû y trouver place. Nous sommes fâchés que l'auteur, avec lequel nous sommes liés (a), nous ayant consultés sur quelques point d'infestologie, ne nous ait point fait part du travail dont il s'occupoit : nous lui aurions communiqué un bon nombre d'articles ; & ceux-ci entr'autres.

1°. *ABRAHAM (MEYER)*, *Diff. medica sistens cautelas Anthelminthicorum in paroxysmis verminosis observationibus illustratas, cum analectis practicis ex helminthologia medica. Goettingæ, 1783, in-4°.*

2°. *ASCH. (PETR. ERNEST.)* *Diff. de natura spermatis observationibus microscopicis indagata. Goetting. 1754, in-4°.*

3°. *BAJON* (...), Mémoires pour servir à l'histoire de Caienne & de la Guiane françoise, dans lesquels on fait connoître la nature du climat de cette contrée, les maladies qui attaquent les Européens nouvellement arrivés, & celles qui règnent sur les blancs & les noirs, des observations sur l'histoire naturelle du pays, & sur la nature des terres, avec des planches, tom. j, 1777 ; tom. ij, 1778. A Paris, in-8°.

Le dixième Mémoire traite du dragonneau.

4°. *BARRÉS* (...), Dissertation sur la nature du ver solitaire. *Mercur de France*, décembre, 1734.

5°. *BAUMER (JOAN. FREDER.)*, Relation des corps pétrifiés, trouvés depuis quelques an-

(a) C'est M. *Willemet* qui parle.

HISTOIRE LITTÉRAIRE. 549

nées dans les environs d'Altorf. A Jena, 1772, in-8°.

L'on y trouve du frai de la moule pétrifiée.

6°. *ÆCCEUR* (JOAN. BAPTIST.), Manière d'envoyer les animaux des climats les plus éloignés, en état d'être préparés pour l'ornement des cabinets d'Histoire naturelle.

7°. *BERINGER* (JOAN. BARTH. ADAM), *Lithographia & irteburgensis ducatus lapidum figuratorum à potiori insectiformum prodigiosis imaginibus exornata*. Francf. & Lips. 1767, in-fol.

8°. *BERTRAND* (ELIE), Dictionnaire universel des fossiles propres, & des fossiles accidentels, contenant une description des terres, des sables, des sels, des soufres, des bitumes, des pierres simples & composées, communes & précieuses, transparentes & opaques, amorphes & figurées, des minéraux, des métaux, des pétrifications du règne animal & du règne végétal, &c. avec des recherches sur la formation de ces fossiles, sur leur origine, leurs usages, &c. A la Haye, & à Avignon, 1763, deux volumes in-8°.

Éléments d'oryctologie, ou distribution méthodique des fossiles, &c. A Neufchatel, 1773, in-8°.

9°. *BITTERMANN* (MICH. JOAN.), *Diff. de Vermibus*. Vindobonæ, 1763, in-8°.

10°. *BEAUVAIS DE PRÉAU* (...), Description topographique d'Olivet. A Orléans, 1783, in-8°.

12°. *BURTIN* (FRANÇ. XAV.), *Oryctographie de Bruxelles*. A Bruxelles, 1783, in-fol. avec figures enluminées.

12°. BUXTORFF (JOAN.), *observatio : lumbriciteretes ex ulcere inguinis dextri prodeuntes Exst. in Ad. Helvet.*

Observatio : animalculum scroto adhærens.

Nous aurions pu communiquer autant d'articles pour les autres lettrines, que nous venons d'en produire sur A & sur B. Cependant cette bibliothèque helminthique, mérite d'être accueillie par les médecins & par les naturalistes.

SÉANCE PUBLIQUE, de la Société royale de médecine.

I. Epidémies.

La Société royale de médecine a tenu, le 29 août 1786, sa Séance publique au Louvre, dans l'ordre suivant.

Le Secrétaire perpétuel a dit :

La Société royale de médecine avoit annoncé dans un Programme, publié le 26 août 1783, qu'elle distribueroit dans une des Séances de l'année 1786, des Prix de différente valeur aux auteurs des meilleurs Mémoires qui lui auroient été envoyés sur la description & le traitement des maladies épidémiques, & sur la constitution médicale des saisons ; la somme destinée à ce concours étoit de 4000 l. v. sur lesquelles la Société s'étoit réservé le droit de prélever les frais de différens prix proposés sur des questions relatives au même sujet. Trois Prix de cette nature, chacun de la valeur de 600 livres, ont été distribués dans les Séances précédentes. Un mem-

bre de la Société, qui ne s'est point fait connoître, ayant remis une somme de deux cents livres pour être employée dans la distribution actuelle, la somme dont la Société royale de médecine doit disposer aujourd'hui pour ces Prix d'encouragement, est de 2400 liv. Cette somme a été distribuée en Prix de différens ordres. Ceux du premier ordre sont au nombre de six, & la valeur de chacun de ces Prix est une médaille d'or de 200 liv. Ceux du second ordre sont en même nombre, & leur valeur est une médaille d'or de 100 livres. Les Prix du troisième ordre sont au nombre de douze, & ils consistent en une médaille d'or, ayant la même forme que le jeton d'argent que l'on distribue dans les Séances ordinaires de la Société royale de médecine.

En adjugeant ces Prix, la Compagnie a eu spécialement en vue le mérite & le nombre des Mémoires & Observations envoyés par chacun de ceux qui coopèrent à ses travaux; elle a aussi eu égard, comme elle l'avoit annoncé, au zèle & à l'exactitude de la correspondance.

Les premiers Prix, consistant chacun en une médaille d'or de la valeur de 200 livres ont été adjugés à MM. *Dufour*, docteur en médecine, & associé régnicole à Noyon; *Bouffey*, docteur en médecine, associé régnicole à Argentan; *Barailon*, docteur en médecine, médecin en chef des épidémies de la généralité de Moulins, & associé régnicole de la Société; *Gallot*, docteur en médecine, employé pour le traitement des épidémies, & associé régnicole de la Société, à Saint-Maurice-le-Girard, en Bas-Poitou; *Gastellier*, docteur en médecine, employé pour le traitement des épidémies, associé régnicole à Montargis; *Le Pecq de la Cloture*, docteur en médecine.

cine, médecin en chef des épidémies, associé régnicole à Rouen.

Les fix médailles d'or de la valeur de 100 liv. ont été distribuées à MM. *Razoux*, docteur en médecine, & associé régnicole, à Nîmes; *Bridault*, docteur en médecine, à la Rochelle; *Baumes*, docteur en médecine, & associé régnicole, à Nîmes; *Companyo*, docteur en médecine, & correspondant, à Céret en Roussillon; *Bouesnel*, docteur en médecine, & correspondant, à Avalon; *Bagot*, docteur en médecine, & associé régnicole, à Saint-Brieux en Bretagne.

Les Prix, de la valeur d'un jeton d'or, ont été décernés à MM. *de La Mazière*, professeur en médecine, & correspondant, à Poitiers; *Dufau*, docteur en médecine, & associé régnicole, à Dax; *Poma*, docteur en médecine, & correspondant de la Société, à Saint-Diez en Lorraine; *Pujol*, docteur en médecine, & correspondant, à Castres; *Souquet*, docteur en médecine, & correspondant, à Boulogne-sur-Mer; *Bougourd*, docteur en médecine, & correspondant, à Saint-Malo; *Keller*, docteur en médecine, & correspondant, à Haguenau; *Costa de Seradel*, docteur en médecine, & correspondant, à Perpignan; *Ayrault*, docteur en médecine, & correspondant, à Mirebeau en Poitou; *Balme*, docteur en médecine, au Puy-en-Velay; *Goguelin*, docteur en médecine, & correspondant, à Moncontour en Bretagne; *Guyetan*, docteur en médecine, & correspondant, à Lons-le-Saunier.

La Société regrette de n'avoir pas un nombre plus considérable de Prix à distribuer, tant est grand le zèle de ceux qui la secondent dans ses recherches.

Le traitement & la description des maladies épidémiques,

épidémiques, & l'histoire de la constitution médicale de chaque année, étant le but principal de notre institution, & l'objet dont nous nous sommes le plus constamment occupés, nous invitons les gens de l'art à nous informer des différentes épidémies, ou épizooties régnantes, & à nous envoyer des observations sur la constitution médicale des saisons. La Société continuera de distribuer des Prix d'encouragement aux auteurs des meilleurs Mémoires ou Observations qui lui seront envoyés sur ces différens sujets, dont la connoissance lui est spécialement attribuée, par l'arrêt du Conseil de 1776, par les lettres-patentes de 1778, & par un nouvel arrêt du Conseil de 1781.

II. *Topographie médicale.*

La Société invite aussi les médecins, les chirurgiens, & en général les physiciens, à lui adresser des Mémoires sur la topographie médicale des lieux qu'ils habitent; objet qui a de grands rapports avec le précédent. Les intentions du Roi, notifiées à la Société royale de médecine, dans une Lettre en date du 14 septembre 1785, sont, que la Société royale suive avec la plus grande activité des recherches déjà avancées, de la rédaction desquelles il résultera un Traité sur la topographie médicale du royaume. La Compagnie distribuera des Prix aux auteurs des meilleurs Mémoires envoyés sur cette matière.

III. *Maladies de la peau & du foie.*

La Société avoit proposé dans sa Séance tenue au Louvre, le 11 mars 1783, pour sujet du

Prix de la valeur de 600 liv. fondé par le Roi, la question suivante :

Déterminer quels sont les rapports qui existent entre l'état du foie & les maladies de la peau ; dans quel cas les vices de la bile qui accompagnent ces maladies, en sont la cause ou l'effet ; indiquer en même temps les signes propres à faire connoître l'influence des unes sur les autres, & le traitement particulier que cette influence exige.

Ce Prix devoit être décerné dans la Séance publique que la Société royale de médecine a tenue au Louvre le 31 août 1784 ; mais aucun des Mémoires envoyés alors n'ayant rempli ses vues, elle fut forcée d'en différer la distribution.

Parmi les Mémoires que la Société a reçus depuis ce temps, elle en a distingué deux, entre les auteurs desquels elle a partagé le prix comme il suit :

Elle a décerné, 1°. une médaille d'or de la valeur de 400 liv. à M. *Pijol*, docteur en médecine, & correspondant de la Société, à Castres, auteur du Mémoire envoyé avec cette épigraphe :

Herpetes, biliosus procreat succus.

GAL. Meth. Med. lib. xiv cap. ix.

2°. Une médaille d'or de la valeur de 200 liv. à M. *Ramel* le fils, docteur en médecine, & correspondant de la Société, à Aubagne, auteur du Mémoire qui a pour épigraphe le vers suivant :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas.

VIRG.

L'Accessit a été accordé au Mémoire ayant pour épigraphe ce passage d'Horace :

Vix mens andet

Rem tentare

HOR. Epist.

L'auteur de ce Mémoire est M. *Bonté*, docteur en médecine, & associé régnicole, à Coutances. La Société voulant lui donner une marque particulière de son estime, lui a décerné, avec l'*Accessit*, une médaille d'or de la valeur de 100 liv.

La plupart des auteurs des autres Mémoires envoyés à ce concours, ont commis les fautes que la Société a relevées dans son programme du 31 août 1785, sur la même question :

P R I X P R O P O S É S.

I. *Prix double proposé sur l'analyse du lait.*

La Société avoit proposé dans la Séance publique du 15 février 1785, pour sujet du Prix de 600 l. fondé par le Roi, la question suivante.

Déterminer, par l'examen comparé des propriétés physiques & chimiques, la nature des laits de femme, de vache, de chevre, d'ânesse, de brebis & de jument.

Ce Prix devoit être décerné dans la Séance que la Société royale tient aujourd'hui ; mais aucun des Mémoires envoyés au concours n'ayant rempli ses vues, elle est forcée d'en différer la distribution.

En conséquence, elle propose de nouveau la même question pour sujet d'un Prix double, c'est-à-dire, de la valeur de 1200 livres, qui sera distribué dans la Séance publique du Carême 1788.

La Compagnie desire que les concurrens fassent une analyse exacte de ces différens laits ; qu'ils indiquent la quantité relative des principes muqueux, caséeux & butyreux que chacun d'eux

contient , ainsi que la nature des sels qu'ils tiennent en dissolution. Elle invite les chimistes & les médecins à étendre leurs travaux sur les laits considérés dans les saisons différentes , & à ne pas négliger leurs divers produits , tels que les liqueurs fermentées , le sël de lait & les fromages qu'on prépare en grand.

La Société déclare qu'elle n'exige point que le même auteur lui envoie l'analyse de tous les laits ci-dessus énoncés ; il suffira que plusieurs de ces fluides aient été le sujet de ses expériences ; mais la Société demande que le lait de femme ne soit pas oublié.

Ceux qui n'auront analysé qu'une seule espèce de lait , pourront encore envoyer leur travail à la Société ; qui , si elle en est satisfaite , leur en témoignera publiquement sa reconnaissance.

Les Mémoires destinés à ce concours seront remis avant le premier janvier 1788 ; ce terme est de rigueur. *Ils seront adressés , francs de port , à M. Vicq-d'Azyr secrétaire perpétuel de la Société , & seul chargé de sa correspondance , rue des Petits-Augustins , n° 2 , avec des billets cachetés , contenant le nom de l'auteur , & la même épigraphe que le Mémoire.*

La Société prévient qu'elle proposera pour sujet d'un autre Prix de la valeur de 600. livres , *des Recherches sur l'usage médical de ces différentes espèces de lait , sur leurs avantages , & sur leurs inconvéniens , sur les moyens de prévenir ces derniers , & sur les différens cas auxquels chaque espèce de lait peut convenir.*

II. Correspondance.

La Société croit devoir rappeler ici la suite des recherches qu'elle a commencées ; 1° sur la

Météorologie ; 2°. sur les Eaux minérales & médicinales ; 3°. sur les Maladies des artisans ; 4°. sur les Maladies des bestiaux. Elle espère que les médecins & phyficiens régnicoles & étrangers, voudront bien concourir à ces travaux utiles, qui seront continués pendant un nombre d'années suffisant pour leur exécution. La Compagnie fera dans ses Séances publiques, une mention honorable des observations qui lui auront été envoyées, & elle distribuera, comme elle a fait jusqu'ici, des médailles de différente valeur aux auteurs des Mémoires qui seront jugés les meilleurs sur ces différentes matières.

TABLEAU contenant la suite de tous les Programmes ou sujets des Prix proposés par la Société royale de médecine, avec les époques auxquelles les Mémoires doivent être remis.

PREMIER PROGRAMME.

Résumé.

Prix de 600 liv. dont la distribution a été différée, proposé dans les Séances des 31 août 1784, & 30 août 1785. *Déterminer quels avantages la médecine peut espérer des découvertes modernes sur l'art de reconnoître la pureté de l'air par les différens eudiomètres.* Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1787.

DEUXIEME PROGRAMME.

Prix de 800 liv. dû à la bienfaisance de M. Lenoir, conseiller d'Etat, bibliothécaire du Roi,

558 PRIX PROPOSÉS

associé libre de la Société royale de médecine, proposé dans la Séance du 11 mars 1783, & dont la distribution a été différée dans celle du 15 février 1785. *Exposer, 1°. quelles sont parmi les maladies, soit aiguës, soit chroniques, celles qu'on doit regarder comme vraiment contagieuses; par quels moyens chacune de ces maladies se communique d'un individu à un autre: 2°. quels sont les procédés les plus sûrs pour arrêter les progrès de ces différentes contagions?* Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1787.

TROISIEME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. fondé par le Roi, & proposé dans la Séance du 30 août 1785. *Déterminer, dans quelles espèces & dans quel temps des maladies chroniques, la fièvre peut être utile, & avec quelles précautions on doit l'exciter ou la modérer dans leur traitement.* Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1787.

QUATRIEME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. fondé par le Roi, & proposé dans la Séance du 7 mars 1786. *Déterminer quelles sont les maladies dont le système des vaisseaux lymphatiques est le siège, c'est-à-dire, dans lesquelles les glandes, les vaisseaux lymphatiques & le fluide qu'ils contiennent, sont essentiellement affectés; quels sont les symptômes qui les caractérisent, & les indications qu'elles offrent à remplir.* Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1789.

CINQUIEME PROGRAMME.

Prix double de 1200 livres proposé dans la Séance du 7 mars 1786. *Rechercher quelles sont les*

causes de la maladie aphtheuse, connues sous les noms de Muguet, Millet, Blanchet, à laquelle les enfans sont sujets, sur-tout lorsqu'ils sont réunis dans les hôpitaux, depuis le premier jusqu'au troisième ou quatrième mois de leur naissance; quels en sont les symptômes, quelle en est la nature, & quel doit en être le traitement, soit préservatif, soit curatif. Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1787.

SIXIEME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. proposé dans la Séance du 7 mars 1786. *Déterminer quelles sont les circonstances les plus favorables au développement du vice scrophuleux, & rechercher quels sont les moyens, soit diététiques, soit médicaux, d'en retarder les progrès, d'en diminuer l'intensité, & de prévenir les maladies secondaires dont ce vice peut être la cause. Les Mémoires seront remis avant le premier janvier 1788.*

SEPTIEME PROGRAMME.

Prix de 400 liv. proposé dans la Séance du 7 mars 1786. *Déterminer quelles sont, relativement à la température de la saison & à la nature du climat, les précautions à prendre pour conserver la santé d'une armée vers la fin de l'hiver, & dans les premiers mois de la campagne; à quelles maladies les troupes sont le plus exposées à cette époque, & quels sont les meilleurs moyens de traiter ou de prévenir ces maladies. Les Mémoires seront remis avant le premier mai 1787.*

HUITIEME PROGRAMME.

Prix double de 1200 livres fondé par le Roi, proposé dans la Séance du 15 février 1785, &

dont la distribution a été différée dans celle du 29 août 1786. *Déterminer, par l'examen comparé des propriétés physiques & chimiques, la nature des laits de femme, de vache, de chèvre, d'ânesse, de brebis & de jument.* Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1788.

Ceux qui enverront des Mémoires ou Observations pour concourir au prix d'émulation, relativement à la constitution médicale des saisons, aux épidémies & épizooties, à la topographie médicale, à l'analyse & aux propriétés des eaux minérales, & autres objets dépendans de la correspondance de la Société, les adresseront à M. *Vicq-d'Azyr*, par la voie ordinaire de la correspondance, & ainsi qu'il est d'usage depuis l'établissement de cette Compagnie; c'est-à-dire, avec une double enveloppe; la première à l'adresse de M. *Vicq-d'Azyr*; la seconde, ou celle extérieure, à l'adresse de *Monseigneur le Contrôleur-Général des Finances, à Paris*, dans le département & sous les auspices duquel se fait cette correspondance.

ORDRE des lectures qui ont été faites dans la Séance publique de la Société royale de médecine, tenue au Louvre le 29 août 1786.

Après la lecture de la distribution & annonce des Prix faite par le Secrétaire, M. *Doublet* a lu un Mémoire sur la Fièvre puerpérale.

M. *Vicq-d'Azyr* a fait la lecture des éloges de M. *Bonami*, doyen de la Faculté de médecine.

de Nantes; *Hecquet*, doyen du collège de médecine d'Abbeville; *Murrigues*, chirurgien en chef de l'infirmerie royale de Versailles; & *Lobstein*, professeur d'anatomie & de chirurgie dans la Faculté de médecine de Strasbourg, associés & correspondans de la Société.

M. *Hallé* a lu un Mémoire sur la Fièvre secondaire de la petite-vérole.

M. de *Fourcroy* a lu un Mémoire sur le Sel marin calcaire, & sur son usage en médecine.

La Séance a été terminée par la lecture que M. *Vicq-d'Azyr* a faite de l'éloge de feu M. *Watelet*, associé libre de la Société.

SÉANCES & PRIX de l'Académie royale de Chirurgie.

L'Académie a proposé pour le Prix de l'année 1787, De déterminer la meilleure construction des feuilles de myrte, des érignes, des petites curettes, & des différentes espèces de pinces à pansement; & quelles sont les règles suivant lesquelles on doit se servir méthodiquement de ces instrumens portatifs; & elle propose pour le Prix de 1788, le sujet suivant: Restreindre le nombre des instrumens imaginés pour extraire les corps étrangers des plaies, & spécialement de celles qui sont faites par armes à feu; apprécier ceux dont l'utilité est indispensable, suivant la différence des cas, & poser les règles de théorie & de pratique qui doivent diriger dans leur usage.

Le Prix de chaque année est une médaille d'or de la valeur de 500 liv. suivant la fondation de M. de *La Peyronie*.

Pour favoriser les concurrens, l'Académie a fait imprimer les deux premiers Mémoires qui ont mérité ses suffrages, sur *la matière instrumentale* : on les trouve chez *Lambert*, imprimeur de l'Académie, rue de la Harpe, près l'église de S. Côme.

Informée que plusieurs chirurgiens ont craint de s'engager dans cette carrière sur les pas de ceux qui l'ont parcourue avec le plus brillant succès, parce qu'ils n'avoient pas dans les villes de province la ressource des grandes bibliothèques pour faire des recherches étendues, l'Académie a déclaré dans son dernier Programme, que les recherches historiques & de pure érudition ne prévaudroient pas sur les vues de pratique capables de contribuer plus directement aux progrès de l'art.

Le premier Mémoire couronné en 1774, a pour sujet les stylets ou sondes solides, & les sondes cannelées. L'auteur a été dirigé dans son travail, par le discours que *M. Louis* a prononcé à l'ouverture de la Séance publique de l'Académie en 1783, & qui est imprimé à la tête du recueil que nous annonçons. La matière instrumentale y est considérée comme une source féconde de sujets, liés de manière à pouvoir perfectionner l'art sur un plan méthodique. En effet, les instrumens servent aux opérations, comme les médicamens au traitement habituel des maladies : ce sont des moyens, ou, comme le dit *Dionis*, ce sont des causes secondes, dont le mérite consiste essentiellement dans l'intelligence de celui qui s'en sert avec précision & méthode. *M. Louis* fait remarquer qu'on ne doit jamais perdre de vue cette vérité fondamentale ; car, attribuer à un instrument, sujet à être bien ou

mal conduit, les avantages qui ne peuvent venir que des lumières & de la dextérité de celui qui le dirige, c'est une absurdité inconcevable, contre laquelle des personnes, d'ailleurs très-sensées, ne sont pas assez en garde: cela pourroit fournir un long chapitre à ajouter au livre très-volumineux des erreurs populaires.

M. *Louis* fait connoître les auteurs qui ont le mieux traité de la matière instrumentale. Cette partie mécanique de l'art a été cultivée scientifiquement par les anciens, comme on le voit par la lecture de *Celse*, & par le traité d'*Oribase*, premier chirurgien de l'empereur *Julien*, sur les lacqs & les machines propres aux fractures. *Ambroise Paré* a ajouté aux travaux des anciens; il n'a négligé aucune occasion de faire connoître en détail les instrumens ou machines dont il juge qu'on doit se servir, tant pour la pratique des opérations, que pour l'administration de divers secours utiles à la cure des maladies chirurgicales. *Guillemeau*, son disciple, s'est occupé des mêmes objets; & il a fait, ainsi que son maître, graver avec soin & à grands frais, pour le temps, les différens moyens auxiliaires, sans lesquels l'art seroit souvent en défaut.

L'arsenal de chirurgie de *Scullet*, a fait à son auteur, mort à l'âge de cinquante ans, en 1645, une réputation que le temps n'a pas détruite, malgré tous les progrès que l'art a fait sur grand nombre d'autres points. M. *Louis* fait un grand éloge de cet auteur, en appréciant son ouvrage. Il parle des attentions que *Dionis*, dans son *Traité d'opérations*, & *Heister*, dans ses *Institutions de chirurgie*, ont données à la matière instrumentale.

Garengcot a donné de nos jours un traité ex

professo sur les instrumens. On indique ensuite l'art du coutelier de feu sieur *Perret*, publié en 1771, sous l'approbation de l'Académie royale des sciences : la seconde Partie, la plus étendue & la plus savante, est entièrement relative à la chirurgie. Cette collection présente plus de sept cents instrumens : malgré cette surabondance, elle ne doit pas être jugée inutile ; car il est bon de connoître en toutes choses les écarts de l'esprit humain : c'est, comme l'a dit un philosophe, un indice au voyageur pour ne pas s'égarer.

L'*Instrumentarium* de M. *Brambilla*, est un ouvrage fort étendu sur la matière instrumentale, quoiqu'un choix judicieux y ait présidé. Tous les instrumens qui sont gravés & décrits dans ce recueil, existent dans un des cabinets de l'Ecole de chirurgie à Vienne en Autriche. L'auteur, parfaitement instruit de l'histoire de l'art, en fait observer les progrès successifs dans les procédés opératoires, & à la lumière d'une saine critique, il découvre le vice de plusieurs instrumens trop estimés, & admis sans examen sur la foi de leurs auteurs. L'Arsenal de chirurgie a incontestablement plus besoin de réforme que d'augmentation. L'objet de l'Académie est d'avoir un traité scientifique sur la matière instrumentale, & on l'obtiendra d'une manière avantageuse, en appelant le génie de toutes parts, en n'offrant à sa pénétration qu'un seul objet sur lequel il puisse se fixer, développer son activité, & montrer toute l'étendue de ses ressources.

Ce discours préliminaire, dont l'étude est indispensable à ceux qui voudront traiter les sujets que l'Académie propose successivement, a déjà produit les plus grands fruits. On voit par les Mémoires couronnés jusqu'ici, ce que l'art peut

gagner aux remarques sur les procédés opératoires, dans l'exposition de la méthode de se servir des instrumens, même les plus connus, & de l'usage le plus familier. C'est, comme le dit M. *Louis* en terminant ce discours, l'unique moyen de parvenir à éviter la mal-adresse, & à donner, à l'aide de la science, un code & des règles à la dextérité.

Le Mémoire sur les sondes solides & sur les cannelées, a pour auteur M. *Teffier*, élève en chirurgie de l'école pratique & des hôpitaux de Paris, docteur en médecine de la Faculté de Caen, & depuis chirurgien-major du régiment du Perche, infanterie.

La seconde question proposée par l'Académie pour le Prix de 1785, étoit conçue en ces termes : *En quels cas les ciseaux à incision, dont la pratique vulgaire a tant abusé, peuvent être conservés dans l'exercice de l'art ; quelles en sont les formes variées, relatives à différens procédés opératoires ; quelles sont les raisons de préférer ces instrumens à d'autres qui peuvent également diviser la continuité des parties, & quelles sont les diverses méthodes d'en faire usage ?*

Le Mémoire couronné sur cette matière, & que l'Académie a fait imprimer, a mérité à son auteur les plus grands éloges. C'est M. *Percy*, chirurgien-major du régiment de Berry, cavalerie, docteur en médecine, membre & correspondant de plusieurs académies, sociétés littéraires, instituts patriotiques.

On donna à cette Séance publique de l'année dernière la première médaille du Prix fondé par M. *Vermont*, conseiller d'Etat, & accoucheur de la Reine : elle est de la valeur de 300 livres, &

représente le buste de Sa Majesté. Le revers a pour type une couronne de myrte, avec l'inscription: *FAVENTE AUGUSTA, ARTIS OBSTETRICIÆ INCREMENTO*, avec le nom du fondateur. Elle sera donnée annuellement à perpétuité à celui qui, dans le cours de l'année précédente, aura communiqué à l'Académie le meilleur Mémoire, ou les observations les plus utiles aux progrès de l'art des accouchemens. M. *Desgranges*, chirurgien gradué à Lyon, a obtenu la première.

Après la distribution des Prix, M. *Brasder* a lu des remarques sur les accidens qui surviennent à la cessation des grandes suppurations. M. *Louis* a fait la lecture d'une question relative à la jurisprudence, concernant les symptômes & accidens de la fracture des côtes; M. *Pipelet* deuxième, des recherches sur le regorgement des alimens de l'estomac à la bouche. Cet état, qu'il compare à la rumination propre à certains animaux, doit être examiné avec beaucoup de discernement; car l'estomac, dans un écartement de la ligne blanche, l'épiploon dans l'anneau ombilical, dans ceux des aines, ou engagé sous les arcades crurales, peut être pincé, & l'estomac tirillé de façon à ne faire éprouver aucuns symptômes dans l'état de vacuité, mais procurer, lorsqu'il est dilaté par un certain volume d'alimens, ou le vomissement, ou un simple regorgement d'alimens. Le Mémoire de M. *Pipelet* a paru aussi curieux qu'instructif, par les recherches & l'érudition sur la structure variée des estomacs, & sur les cas de rumination vraie, ou crue telle dans l'espèce humaine.

Après la lecture de cette dissertation, M. *Artachart* a traité des divers instrumens ima-

ginés pour fixer le globe de l'œil & les paupières dans les opérations qu'on peut faire sur ces organes ; & il a conclu à les proscrire. M. Louis a terminé la Séance par l'éloge de M. de la Faye, auteur des Principes de chirurgie qui portent son nom, des notes sur *Dionis*, & de plusieurs Mémoires insérés dans les volumes de l'Académie, dont il a été directeur. Il a été professeur des opérations dans les écoles, & a joui d'une réputation distinguée.

L'Académie avoit proposé pour le Prix de 1786, la question qui suit :

Quelles sont les différentes constructions des bistouris, & les raisons de leur variété, suivant les cas particuliers où il convient d'en faire usage ; de quelles corrections ou perfections ils seroient susceptibles, & quelle est la méthode de s'en servir ?

A l'ouverture de la Séance publique, le 27 avril de cette année, M. Louis, en sa qualité de secrétaire perpétuel, a rappelé les soins que l'Académie avoit pris pour favoriser les concurrens. D'après ces attentions, on pouvoit se flatter que la moisson seroit très-abondante, & jamais il n'y eut d'année plus stérile. Il n'y a eu que quatre Mémoires, dont deux ont mérité d'être retenus au concours ; & ils se sont trouvés être des deux auteurs qui ont remporté les deux premiers Prix sur la manière instrumentale. L'analyse du Mémoire couronné auroit mené trop loin : le secrétaire de l'Académie n'en a cité que le début, qui prouve que l'auteur a saisi son sujet avec chaleur & une sorte d'enthousiasme. Il nous a été communiqué ; le voici :

« Déjà la matière instrumentale a cessé de

paraître un sujet de vaine & stérile discussion ; déjà deux Mémoires couronnés , en attestant son importance , l'ont vengée d'une imputation si injurieuse ; & l'art , étonné de cette nouvelle richesse , attend avec impatience le monument de gloire & d'utilité que l'émulation & le zèle appelés de toutes parts , s'apprentent à lui élever. Génie de la chirurgie française ! & vous , société savante autant que célèbre , c'est encore là un de vos bienfaits ! L'art des opérations , que vos travaux ont régénéré parmi nous , que vos brillans succès ont accrédité jusqu'aux limites du monde , dont l'humanité chérit maintenant & invoque avec confiance le secours , & dont la prompte efficacité enlève si souvent à une science , sa sœur , la palme d'une guérison victorieuse ; cet art avoit besoin du dernier degré de perfection que vous allez lui donner. Bientôt l'opérateur aura des instrumens plus sûrs , d'une convenance plus réelle , d'une construction meilleure ; on ne le verra plus incertain , balancer si long-temps avant de faire un choix dans lequel il n'a rien qui le dirige ; & la *dextérité* , ce talent de quelques hommes seulement , parce qu'elle tient à des chose trop indéterminées , deviendra plus commune , lorsqu'elle sera réglée par des lois plus précises , qu'elle pourra emprunter des moyens plus parfaits , en un mot , lorsque la matière instrumentale , mieux connue , lui fournira des ressources dont jusqu'à ce jour elle a été privée ».

L'auteur demande si l'Académie , en publiant les Mémoires honorés de ses suffrages dans les deux concours précédens , ne semble pas avoir imposé aux auteurs qui traiteront la question proposée , l'obligation de surpasser ces modèles ?

Cette idée, sans doute, est propre, dit-il; à étonner ma foiblesse; cependant elle ne fait qu'exciter de plus en plus mon ardeur; & sans me livrer à cet esprit de calcul qui, mesurant pesamment ses forces avant d'entreprendre, change en honte le simple risque de succomber, je m'élançai dans la carrière, & voudrois être le moindre des athlètes qui vont y disputer le prix.

L'auteur dit qu'il a suivi le plan du Mémoire couronné, l'année dernière, sur les ciseaux à incision; ces deux sujets sont liés de si près, ils ont entre eux tant de rapports, qu'ils demandent à être discutés selon les mêmes principes, pour pouvoir s'éclaircir & se compléter l'un par l'autre, se prêter de mutuelles forces, & ne former ensemble qu'un même ouvrage, dont les ciseaux feront la première partie, & les bistouris la seconde.

L'assemblée a appris avec plaisir, que ces deux Mémoires étoient de la même main, & l'Académie a couronné, pour la seconde fois, *M. Percy*, présent, arrivé de Strasbourg, où son régiment est en garnison, pour recevoir la médaille bien due à des Mémoires intéressans, où l'on voit avec une sorte d'admiration la profondeur des recherches, l'étendue du travail, le discernement & l'habileté de l'auteur.

M. Tessier a envoyé le second Mémoire retenu au concours. L'Académie, très-satisfaite de son travail, lui auroit adjugé le prix, s'il n'eût pas rencontré un rival tel que *M. Percy*. Pour récompenser son zèle, & lui témoigner son estime, elle a cru devoir lui accorder la médaille de 200 livres, connue sous le nom de prix d'émulation.

L'Académie a adjugé celle de 300 liv. fondée par M. *Vermont*, à M. *Eustache* ; maître-ès-arts & en chirurgie, correspondant de l'Académie à *Beziers*. Les cinq médailles d'or de cent francs chacune, ont servi à récompenser l'émulation de M. *Moreau*, chirurgien en chef de l'hôtel-dieu à *Bar-le-Duc* : de M. *Despeaux de Sa-deïllan*, ancien élève de l'école-pratique de Paris, chirurgien en chef de l'hôpital de *Cressen-fac*, près Saint-Just en Picardie : de M. *François*, maître en chirurgie à *Auxerre* : de M. *Rouyer*, maître en chirurgie à *Mirecourt* en Lorraine ; & de M. *Messplet*, maître-ès-arts, élève en chirurgie à l'hôtel-dieu de *Toulouse*.

Après la distribution de ces prix, M. *Brun*, chirurgien en chef des maisons de l'hôpital général, a lu un Mémoire sur la teigne. Les personnes attaquées de cette maladie sont en grand nombre à l'hôpital-général, & les auteurs ont parlé si diversement de sa nature, des indications curatives qu'elle présente, & ont tellement varié sur l'administration des moyens de guérison, qu'on ne peut trop témoigner de reconnoissance à l'auteur de ce Mémoire, d'avoir apprécié les diverses opinions des écrivains sur ce sujet. L'érudition n'est point déplacée dans une telle matière ; ce n'est que par des recherches approfondies qu'on peut connoître la diversité des sentimens ; & fixer ce que montre l'observation & l'expérience d'après une discussion raisonnée. M. *Brun* donne le traitement méthodique & certain de cette fâcheuse maladie, qu'on ne parvient à guérir radicalement qu'en entretenant une longue suppuration dépuratoire. Les faits de pratique très-multipliés, ne laissent aucune ressource aux raisonnemens que l'inexpérience pourroit opposer.

M. *Louis* a lu une notice historique, qui lui a été communiquée par M. *Hevin*, sur la vie de feu M. *Marrigues*, lieutenant de M. le premier chirurgien du Roi à Versailles, chirurgien-major de l'infirmerie royale, & associé de l'Académie.

M. *Auvity*, chirurgien ordinaire des enfans-trouvés, a lu un Mémoire très-intéressant sur une maladie contagieuse & mortelle, nommée *muguet*, à laquelle les enfans sont sujets. L'auteur en recherche les causes, & indique les moyens de prévenir cette maladie. Elle doit être le sujet d'un Mémoire pour le prix de la Société royale de Médecine. Il seroit difficile qu'on lui fournît des observations plus judicieuses & plus utiles que celles que M. *Auvity* a communiquées à l'Académie de chirurgie, d'après une expérience très-éclairée.

M. *Louis* a prononcé l'éloge de M. *Bordenave*, professeur royal, ancien directeur de l'Académie, censeur royal, membre de l'Académie royale des Sciences, chevalier de l'ordre du Roi, échevin de l'hôtel-de-ville, &c. & M. *Pelletan*, professeur d'anatomie, a terminé la séance par un Mémoire où il établit sur des principes simples & invariables, l'art de placer les corps dans un repos parfait. Le temps n'a pas permis la lecture entière de ce Mémoire, dont la doctrine tient à des considérations anatomiques très-recherchées.



A N N O N C E S.

Deliciæ Floræ & faunæ insubricæ.

Le célèbre M. *Antoine Scopoli*, naturaliste de la Carniole, va publier par cahier cet ouvrage botanico-zoologique. Pour donner une idée de son travail, il vient de faire imprimer la première feuille, contenant la description d'une nouvelle plante, & d'un insecte dont l'histoire n'est point encore parfaitement connue.

Il nomme la plante *galega pulchella*. Les caractères qui la distinguent des autres *galega*, sont : la tige en sous-arbrisseau ; les feuilles à trois, quatre, cinq conjuguaisons ; les folioles oblongues, velues, caduques, tandis que la côte qui les soutient est persistante. La description que M. *Scopoli* en donne, est extrêmement détaillée & très-bien faite. Il y joint diverses observations.

L'insecte qu'il fait ensuite connoître, est l'ichneumon séducteur. Ses caractères spécifiques sont d'être noir, d'avoir le ventre pétiolé, les pieds en grande partie jaunes, les ailes antérieures plus obscures à l'extrémité. Cet insecte se fait, avec de l'argile, un nid de diverses figures dans les angles des cheminées & des fenêtres : ce nid contient plusieurs cavités presque cylindriques, & le plus souvent parallèles, dont chacune renferme un follicule avec sa larve. M. *Scopoli* a vu sortir du même nid les insectes suivans :

1°. Le *sphex spinifex* du chevalier de Linné ;

qui est noir, & qui a la tête & le corselet velus, le ventre ovale, petiolé, le petiole jaune, droit, de la longueur de l'abdomen. Cet insecte est décrit par *Réaumur*, tome vj, pag. 276.

2°. Un *sphex* noir, à ventre linéaire, pétiolé, & à deux bandes jaunes.

3°. Un *sphex* noir, à ventre petiolé, jaune à l'extrémité, ayant aussi une bande & la pointe du pétiote jaunes.

Des insectes si différens étant sortis de larves provenant d'une même mère, il s'ensuit qu'ils sont d'une seule & même espèce. L'on a donc très-grand tort de faire deux genres différens des *sphex* & des ichneumons. M. *Scopoli* regarde avec raison les *sphex* comme les mâles, mais il soupçonne que quelques-uns pourroient bien aussi être des neutres, comme on en voit parmi les fourmis & les abeilles. Il dit très-judicieusement qu'il faut recommencer l'histoire des ichneumons & des *sphex*, examiner quelles sont les espèces, les variétés, &c. sur-tout observer leurs métamorphoses. Il promet des figures très-détaillées des plantes & des animaux qui feront le sujet de ces *délices*. Cet ouvrage est fortement désiré de tous les naturalistes.

Les héritiers du libraire *Muller* à *Leipsick*, annoncent que la distribution de l'ouvrage du célèbre M. *Hedwig*, intitulé, *Stirpes cryptogamicæ*, &c. ne sera point retardé. Le fascicule second vient de paroître, il offre dix planches superbes. Il en sera de même des suivans. Le troisième sera publié dans quinze jours. Le quatrième complétera le premier volume, qui renfermera quarante planches magnifiques, coloriées, &

d'environ trente-six feuilles d'impression, *royales in-folio*, en papier de Hollande, du prix de quatre louis. Il y en aura en papier Suisse, avec des planches communes, pour deux louis & demi. Comme on veut procurer aux amateurs ce précieux ouvrage au prix le plus raisonnable, l'on propose à cet effet une souscription qui durera jusqu'au mois de mars 1787. Ceux qui voudront souscrire, en payant trois louis d'avance (& pour le commun deux), recevront exactement ce premier volume. Le paiement se fera à Paris chez M. Broussonnet, secrétaire perpétuel de la Société royale d'Agriculture, &c. & à Strasbourg, chez Amand Kœnig & Treuttel, libraires.

N^{os} 1, M. BERTHOLET.

2, 3, 5, 11, 12, 13, 14, 15, 17,
20, M. GRUNWALD.

4, 9, 10, 18, 19, 21, M. WILLEMET.

6, 7, M. ROUSSEL.

8, M. HUZARD.

16, M. J. G. E.

Fautes à corriger dans le cahier de juin 1786.

Page 411, ligne 13, au lieu d'à les considérer, lisez à considérer.

Page 431, ligne 22, assemblable, lisez assemblage.

Page 447, ligne 1, laxatifs, lisez relâchans.

Page 493, ligne 16, accouchement, lisez accoucheur.

Page 508, ligne 1, l'entrée, lisez l'actre.

Page 525, ligne 2, exécution, lisez extraction.

Page 526, ligne 14, fut, lisez fut.

Page 529, ligne 21, deux, lisez des.

- Page 565, ligne 3, Ariade, lisez Ariadne.
Ibid. ligne 18; Krankeſten, lisez Krankheiten.
 Page 578 ligne 31, deux, lisez d'eux.
 Page 595, ligne 4, prſenters, lisez présente.

Cahier du mois de juillet.

- Page 28, ligne 22, assuré, lisez arrivé.
 Page 60, ligne 9, avril, lisez juin.
 Page 107, ligne 15, ſel, lisez Seltz.
 Page 108, ligne 35, marquer, lisez masquer..
 Page 166, ligne 25. Il, lisez il.
 Page 170, ligne 8, de, lisez du.
 Page 181, ligne 23, trois, lisez deux.
 Page 189, ligne 1, Rinteld, lisez Rinteln.
Ibid. ligne 2, Boeſendahl, lisez Roefendahl.
 Page 191, ligne 28, avril, lisez juin.

Cahier du mois d'août.

- Page 352, ligne 6, petit in-8°, lisez petit in-4°.

T A B L E.

- O**BSE^RVATIONS faites dans le département des
 de hôpitaux civils, année 1786, n° 9. Topographie
 l'hôpital de Corbeil. Par M. Petit, chir. Page 385
 Observations médico-chirurgicales, sur quelques-unes
 des maladies les plus communes dans l'hôpital de
 Lyon. Par M. Duffauſoy, chir. 395
 Expériences & doutes sur le mécanisme de la circu-
 lation. Par M. Le Comte, méd. 424
 Mémoire à consulter sur une perte spermatique inco-
 ſtante & habituelle. 429
 Brûlure par une cause inconnue, suivie de la mort.
 Par M. Fouquet, méd. 436
 Observation sur une sueur partielle & extraordinaire.
 Par M. Fevre, méd. 446
 Remarques sur deux observations de plaies pénétrantes
 dans la poitrine. Par M. Foulmart, chir. 449

<i>Suite & fin des Réflexions sur une opération césarienne faite à Bayonne. Par M. Larrouture, médecin,</i>	456
<i>Description anatomique d'un enfant double. Par M. Sevelle, chir.</i>	468
<i>Réponse aux Remarques que M. Huzard a publiées dans ce Journal, au sujet de la dentefaire. Par M. Sumeire, méd.</i>	475
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de juillet 1786,</i>	480
<i>Observat. météorologiques faites à Montmorenci,</i>	484
<i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>	487
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	488

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Académie,</i>	489
<i>Médecine,</i>	518
<i>Chirurgie,</i>	521
<i>Vétérinaire,</i>	524
<i>Anatomie,</i>	531
<i>Hygiène,</i>	532
<i>Pharmacie,</i>	534
<i>Chimie,</i>	537
<i>Physique,</i>	538
<i>Minéralogie,</i>	540
<i>Histoire naturelle,</i>	544
<i>Histoire littéraire,</i>	546
<i>Séance publique de la Société royale de médecine,</i>	550
<i>Prix proposés dans la Séance publique par la Société royale de médecine,</i>	555
<i>Séance & Prix de l'Acad. roy. de chirurgie,</i>	561
<i>Annouces,</i>	572

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de septembre 1786. A Paris, ce 24 août 1786.

Signé POISSONNIER DESPERRIÈRES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1786.